



MANIOC.org

Bibliothèque municipale de Bordeaux



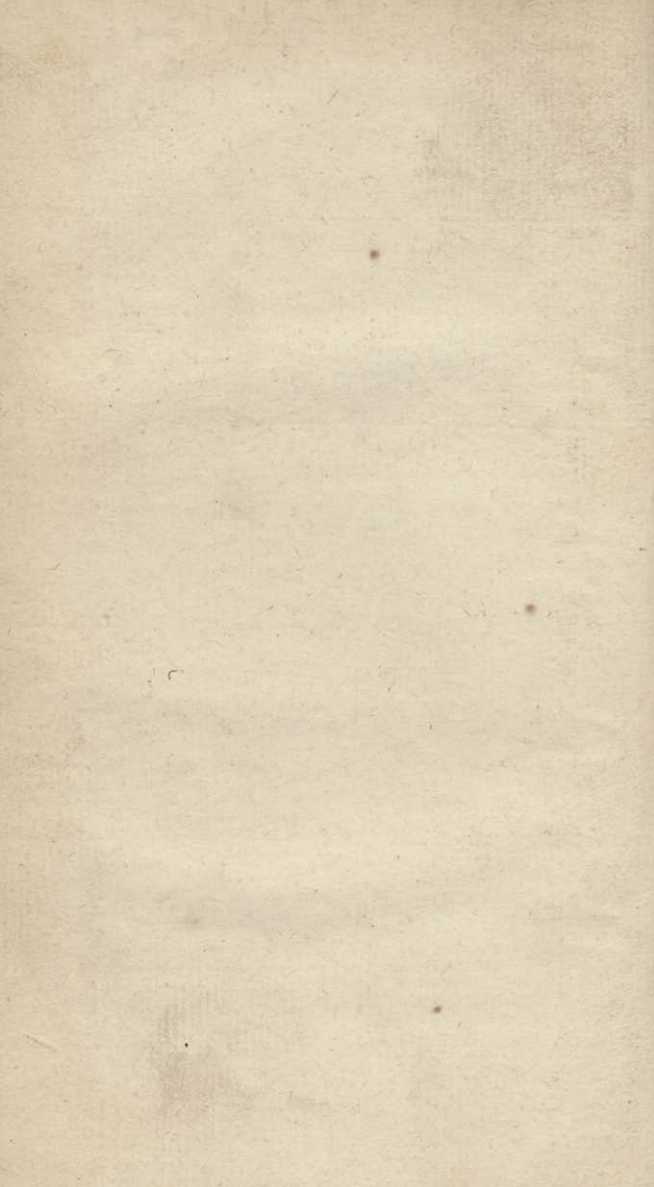
MANIOC.org

Bibliothèque municipale de Bordeaux

H-14652 (1)

MANIOC.org

Bibliothèque municipale de Bordeaux



H 14653 (1)

HISTOIRE

DE LA

CONQUESTE

DU MEXIQUE,

OU

DE LA NOUVELLE

ESPAGNE,

PAR FERNAND CORTEZ,

*Traduite de l'Espagnol de Dom ANTOINE
DE SOLIS, par l'Auteur du Triumvirat. Citry*

CINQUIÈME EDITION.

dela

TOME I.

Guette



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

HISTOIRE

DE LA

CÔNQUÊTE

DU MEXIQUE

OU

DE LA NOUVELLE

ESPAGNE

PAR FERNAND CORTÈS

Traduction de l'Espagnol de M. de la Harpe

avec des Notes de M. de la Harpe

TOME I.



A PARIS,

Par la Compagnie de Libraires

M. DCC. LXX.

chez la Citoyenne de la Harpe



PREFACE.

LHISTOIRE de la Conquête du Mexique a été reçue en Espagne, avec tant d'approbation, que l'on a cru qu'elle en méritoit au moins quelque partie, si elle paroïssoit traduite en notre Langue. Ce n'est pas que la force & la pureté de son stile, la grace & le tour de ses expressions, & la différence qui se trouve presque toujours entre l'original & la copie, ne dûssent donner de la crainte pour le succès d'une Traduction; mais on a esperé quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible & de forcé, en faveur de ses agrémens plus essentiels à l'Histoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent servir de solides instructions à ceux qui travaillent sur de pareil sujets. Il est aisé de remarquer en celui-ci, que Don Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le choix de son sujet, que dans celui des modèles qu'il s'est proposés d'imiter. On y voit avec

quelle adresse il a sçu placer ses digressions, distribuer ses reflexions de Morale & de Politique, & ménager son stile : mais ce qui mérite le plus d'attention, est qu'il donne par tout un si beau jour aux actions de Fernand Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en fasse un Heros ; & si cet exemple nous fait voir de quelle importance est le choix d'un Historien, pour la gloire d'un Prince ou d'un grand Homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre comme il lui plaît, le bon ou le méchant côté, lorsqu'il sçait employer adroitement les talens d'un habile Ecrivain : mais on ne prétend point donner ce nom à ceux qui ne débitent que des éloges, chargés de lâches flateries, ou des Satyres noircies d'impostures, & de traits d'une passion interessée. Il est certain que Cortez avoit ses défauts, comme tous les autres hommes : il n'étoit peut-être pas si délicat en Politique, ni si reflexif que Solis nous le dépeint ; mais il suffit pour la justification d'un Auteur, que les événemens s'accordent avec les délibérations du Conseil de son Heros. La vérité n'y perd rien de ses droits, & le Lecteur y trouve son compte ; car le but principal de l'Histoire est l'instruction : c'est le fruit que nous tirons des

exemples qu'elle nous propose , lorsque nous sommes persuadés qu'ils ne sont pas faits à plaisir , comme ceux des Romains , qu'on se donne toujours la liberté de critiquer dans la pratique , parce qu'on ne les considère que comme les ouvrages d'une speculation souvent outrée. Il n'en est pas de même de l'Histoire ; lorsque les faits en sont constans , ils sont toujours à la portée de l'imagination : & pour ce qui est des maximes ou des reflexions sur quoi on fait rouler ces événemens , quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de justes , lorsque le caractère des personnages , dont on représente les actions ne les détruit pas ? C'est principalement dans une Histoire particulière , que l'on peut se donner cette liberté , que l'on pourroit justifier , s'il étoit nécessaire , par les exemples de Salluste , & de Tacite même dans la Vie d'Agricola , qui passe pour le chef - d'œuvre de cet Historien. C'est sur ces excellens modèles , que notre Auteur a formé son dessein , avec tant d'art & de jugement , qu'il s'est arrêté précisément à la Conquête du Mexique ; craignant sans doute que la suite de cette Conquête ne l'engageât dans un fâcheux démêlé , entre le respect qu'on doit à la vérité , & l'inclination qu'il avoit pour

son Heros. Il ſçavoit que la priſe de Mexique eut quelques circonſtances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le luſtre : & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venue juſques à nous avec le même éclat, ſi ce qui ſe paſſa en cette occaſion ne lui eût donné quelque atteinte. C'eſt ce qu'on a crû être obligé de rapporter en peu de mots, & d'inſtruire en même tems le Lecteur du reſte de la vie de ce Conquerant.

Le but des Eſpagnols en ces expéditions, n'étoit pas ſeulement la gloire, ils cherchoient encore de l'or : & ils furent bien ſurpris, après tant de périls & de fatigues, de voir que les richesses de la Ville de Mexique ne leur paroifſoient pas capables de remplir toute leur avidité. Cette dangereuſe paſſion les pouſſa à commettre d'horribles cruautés, qui leur ont été reprochées par des Auteurs de leur Nation même. Cortez n'en fut pas exempt, au moins par une foible complaiſance qu'il eut pour le Tréſorier Julien d'Alderete, que preſque tous les Hiftoriens chargent du crime d'avoir fait mettre ſur des charbons ardens Guatimozin, & un de ſes favoris, afin de les obliger par cet horrible ſupplice, à découvrir les treſors de Motezuma, que l'on ſup-

posoit qu'ils avoient cachés. Ce fut en cette occasion, que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori, lui dit, en le regardant fierement : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ces mots obligerent l'Indien à matquer son respect jusques à la mort, qu'il souffrit sans se plaindre davantage, en cet effroyable tourment. On en tira Guatimozin, pour le faire mourir plus honteusement, quelque tems après : car les Indiens ayant conspiré contre les Espagnols, Cortez qui le crut coupable, & même le Chef de cette conspiration, le condamna à être pendu publiquement, avec quelques autres Nobles Mexicains; & la sentence fut executée à Izalcanal, durant le Carnaval de l'année 1525. Cette revolte ne fut pas la seule qui donna de l'exercice à Cortez. Christophe d'Olid, qu'il avoit honoré de sa confiance, & de plusieurs bienfaits, s'étoit déjà soulevé contre son Bienfaicteur, & avoit traité avec Diego Velasquez, à dessein de se rendre lui-même indépendant, & d'usurper une espece de tyrannie, sous prétexte de rentrer dans l'obéissance. Ce Rebelle tua quelques Espagnols, & même défit une armée que Cortez avoit envoyée contre lui sous le commandement de François

de las Casas : mais enfin , Gilles Gonzales d'Avila & las Casas , qu'Olid retenoit prisonniers , conspirerent contre lui ; & après l'avoir surpris à table , où ils lui donnerent quelques coups de poignard , ils se saisirent de sa personne , assistés de ses propres Soldats , & le firent décapiter à Naco.

Cependant Cortez avoit envoyé divers Capitaines , pour découvrir & peupler de nouvelles Provinces , & avoit fait la paix avec François de Garay , en lui faisant épouser Dona Catalina Pizarro sa fille naturelle. La mort de Garay , qui arriva peu de tems après à Mexique , & celle de Diego Velasquez , qui mourut de regret à Cuba , en l'année 1523. le délivrerent de deux Concurrens fâcheux & incommodes : & les Lettres de l'Empereur , qui le nommoient Gouverneur General de la Nouvelle Espagne , l'avoient mis en état de jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Il s'appliqua alors à fonder de nouvelles Villes , & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens , par le moyen des Religieux qu'on lui avoit envoyés d'Espagne. Ces soins réussirent au delà même de ses esperances ; & après avoir appaisé les deux revoltes , dont on a parlé , & parcouru les

Provinces de ce vaste Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçu par les Habitans, avec les mêmes démonstrations de joye, qu'ils auroient pû témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce General étoit alors au plus haut point de sa gloire, aimé comme un pere, & respecté comme un Souverain par les Espagnols & par les Mexicains, lorsque l'envie, qui s'attache toujours aux vertus éminentes, sur tout quand la fortune se lasse de les persecuter, lui suscita de nouveaux sujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec sa vie.

Pamphile de Narvaez étoit passé en Espagne, où il accusoit Cortez de toutes les violences que lui-même s'étoit attirées par la conduite; & comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit reçu à la Cour de nouvelles de Cortez, la disposition des esprits ne lui étoit pas favorable; & on prenoit des mesures pour lui ôter le Gouvernement de la Nouvelle Espagne. Dom Diego Colom sollicitoit cet emploi, & offroit de lever mille hommes à ses dépens, afin d'aller prendre ce General dans Mexique même. On nomma Nuño de Guzman pour Gouverneur de Panuco; Simon de Alcazava Portugais, obtint le Gouvernement de la Province de Honduras; & pour com-

ble de disgrâce, Jean de Ribera, Secrétaire & Agent de Cortez à la Cour d'Espagne, devint un des plus malicieux censeurs de la conduite de ce General, qu'il décrioit, par l'infâme motif d'une passion intéressée. Cet homme s'étoit brouillé avec Martin Cortez, sur le paiement d'une somme de quatre mille ducats que son fils lui avoit envoyée, & que Ribera refusoit de donner. Ses calomnies faisoient une étrange impression; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique, lorsque le Duc de Bejar, qui étoit proche parent de la femme de Cortez, entreprit sa défense avec tant de succès, qu'il obtint de l'Empereur, qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce General. Elles arriverent enfin telles qu'on pouvoit les souhaiter d'un Sujet fidele & affectionné, & soutenues par un présent de soixante mille pistoles, & d'un canon d'argent, que Diego de Soto apporta, & qui parut une piece fort rare, & d'un très-grand prix.

La vûe de ces richesses fit son effet ordinaire; & tant que la chaleur de la joye subsista, on n'osa plus douter du zele & de la fidelité de Cortez: après quoi les soupçons revinrent, & obligerent le Conseil de l'Empereur à prendre l'expedient

d'établir un Juge Souverain à Mexique , pour éclairer la conduite du General. On choisit pour cette Charge le Licencié Louis Ponce , parent du Comte d'Alcaudere , qui partit , assisté du Bachelier Marc d'Aguilar , qui avoit déjà fait le voyage de Saint-Domingue. Cortez les reçut à Mexique avec beaucoup de joye ; & Ponce étant entré en exercice de sa Charge , publia les ordres de l'Empereur , dont néanmoins l'exécution fut suspendue par la mort de ce President. Aguilar lui succeda , & prit des mesures qui auroient chagriné Cortez , si la mort de cet homme ne l'avoit délivré de sa persecution. Mais elle recommença bientôt avec plus de violence , par la brutalité d'Alonse de Estrada , qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette Charge , suivant le pouvoir qu'il en avoit reçu de l'Empereur. Ce Juge ne menagea rien de tout ce qui pouvoit offenser Cortez. Il fit couper la main à un Domestique de ce General ; & il le poussa si cruellement , que les Indiens , & les Espagnols mêmes , lui offrirent leurs services , pour se soulever contre la tyrannie du Président : mais Cortez n'avoit ni l'esprit , ni le cœur d'un rebelle , & Dieu permit que l'Evêque de Tlascala vînt à Mexique , où il fit tant par ses soins ,

qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équipé quelques vaisseaux sur la Mer du Sud, à dessein de découvrir les Isles Moluques, & d'en tirer le cloud de girofle, & les autres Epiceries; mais ce voyage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaisseaux perit en mer; & ceux qui restèrent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduisirent en prison à Malaca. Il prit alors la résolution d'aller en Espagne, sur les pressantes sollicitations du Cardinal Loaisa Président du Conseil des Indes, & Confesseur de l'Empereur. Ce Prelat, ami de Cortez, lui avoit écrit que sa présence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidelité, & qu'il lui étoit important de sa faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, ayant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528. en Espagne, où il apporta une somme très-considerable en or & en autres pieces rares & curieuses, qu'il avoit tirées de ses conquêtes.

L'Empereur lui fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce General étant malade,

& n'ayant pas beaucoup de confiance aux remèdes des Medecins d'Espagne, Charles lui fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez lui présenta un Memoire, qui informoit Sa Majesté de son zele & de ses services; & quand il fut guéri, il accompagna l'Empereur jusques à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire; & avant que de partir, il voulut récompenser le mérite & les grands services de Cortez. Il lui donna la Vallée de Huaxac en titre de Marquisât; la Charge de Capitaine General de la Nouvelle d'Espagne, & des Provinces & Côtes de la Mer du Sud; le pouvoir de les conquérir, & d'y établir des Colonies, avec la vingtième partie de toutes ces Conquêtes en propriété, & pour lui & pour ses heritiers. L'Empereur lui offrit encore l'Habit de l'Ordre de Saint Jacques, que Cortez ne voulut point prendre, sans avoir en même - temps une Commanderie; aussi Charles lui refusa la Gouvernement de Mexique, qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conseil d'Espagne, qui ne souffroit pas que les Conquerans crussent avoir un droit acquis sur le Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquises. C'est ainsi qu'on en avoit usé avec

Christophe Colom : mais on consola Cortez par d'autres graces, dont il eut lieu d'être satisfait.

Narvaez ne cessoit pas de fatiguer les Ministres de ses plaintes, & de donner des Memoires contre Cortez, qu'il accusoit d'être un tyran, parce qu'il lui avoit crevé un œil, quand il fut pris à Zempoala : ajoutant que ce General avoit autant d'or en barres, qu'il y a de fer en toute la Biscaye, & qu'il avoit fait mourir Louis Ponce, & François de Garay; outre plusieurs autres calomnies, qui toutes fausses qu'elles étoient, ne laissoient pas de fortifier les soupçons jusques à ce point, qu'on eut dessein d'envoyer à Mexique Dom Pedro de la Cueva, homme severe jusqu'à la ferocité. Néanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique, sous le nom de Chancellerie, composée d'un Président, & de quatre Auditeurs. Ce Président, appelé Nuño de Guzman, fit citer Cortez, alors absent, & mit en vente tous les biens de ce Conquerant; mais l'Empereur étant informé de l'injustice de cette procedure, ôta la Charge à ce Juge passionné, & lui substitua Dom Antoine de Mendocça, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ses effets, renvoyant Guzman prisonnier en Espagne.

Ainsi Cortez retourna en la Nouvelle Espagne , avec sa femme Dona Juana de Zuniga : & il y fut reçu avec des marques si éclatantes de joye , tant de la part des Indiens , que de celle des Espagnols mêmes , que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregistrer ses Patentes de Capitaine General , & on lui fit défenses d'entrer dans la Ville de Mexique. Ces divisions poufferent les Indiens à un si haut point d'insolence , qu'ils tuerent en peu de jours plus de deux cens Espagnols : & ils étoient prêts de passer à une revolte générale , lorsque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Royale , qu'il n'y avoit que le General qui pût appaiser cette émotion. Ainsi ils l'appellerent à Mexique , où son autorité , & quelques châtimens qu'il fit des principaux rebelles , firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obéissance.

Après cela , Cortez envoya des vaisseaux pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Espagne du côté de la Mer du Sud , sous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux succès de cette expédition , qui lui coûta des sommes immenses , ne le rebuta point. Il s'embarqua lui-même ; mais ce voyage fut disgracié en toutes ses

circonstances. Plusieurs de ses vaisseaux périrent ; d'autres furent écartés par la tempête ; & Mendoza fut nommé Viceroi du Mexique. La seule consolation qui resta à Cortez, fut une occasion de secourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit assiégué par une effroyable multitude d'Indiens. Cortez lui envoya deux vaisseaux chargés d'armes & de vivres, sous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva six mille hommes à ses dépens, qu'il fit passer au Perou, & qui chasserent les Indiens. Pizarre lui en témoigna sa reconnoissance, par un present très-considerable qu'il envoyoit à la femme de Cortez ; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déjà retourné en cette Ville, où il se brouilla avec le Viceroi, d'une maniere qui ne fit honneur ni à lui, ni à Mendoza, par les Lettres qu'ils écrivirent l'un contre l'autre en Espagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs passions. Enfin, ce General revint en Espagne en l'année 1540. pour se défendre contre le Procès que le Procureur Fiscal du Conseil des Indes lui avoit fait, sur le nombre de ses Vassaux dans les Terres dont on lui avoit accordé la propriété ; & lui,
qui

qui en avoit conquis tant de milliers à Sa Majesté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit lui retrancher une partie des siens. Il accompagna Charles-Quint à l'expédition d'Alger, suivi de ses deux fils: & quoiqu'il y servît avec sa valeur & son activité ordinaires, on lui donna la mortification de ne l'appeller point au Conseil de guerre, quoiqu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'expérience, ni la considération qu'il avoit méritée par l'importance de ses services. Ce fut en ce voyage qu'il perdit cette piece d'un prix inestimable, dont les Auteurs ont parlé si diversement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une grosseur surprenante, & parfaite en sa figure, qui étoit en poire: qu'il avoit fait graver sur cette perle ces mors Latins: *Non surrexit major*; & qu'en la montrant à quelques-uns de ses amis, sur le tillac d'un vaisseau, elle lui échappa, & tomba dans la Mer. Les Espagnols en parlent autrement: ils disent que ce joyau consistoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois; & Sanchez dit que c'étoit deux vases d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoi qu'il en soit, tous ces Auteurs conviennent, que Cortez fit la plus grande perte après l'Empereur, en ce malheureux voya-

ge : & lorsqu'on eut pris la résolution de lever le siege, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la Ville, avec les seuls malades de l'Armée; ce qui paroît un peu outré. Aussi l'Auteur de sa vie n'en dit rien; mais qu'il demanda tous les Soldats Espagnols, & la moitié des Allemans & des Italiens; & que cette proposition, fort approuvée par tous les Soldats de l'Armée de terre, fut rejetée par l'avis des Officiers & des Soldats des vaisseaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez suivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les Procès que ses ennemis lui suscitoient, sur quoi néanmoins on ne decida rien. Enfin il alla à Seville, resolu d'aller finir ses jours en la Nouvelle Espagne, & de voir sa fille Dona Maria Cortez, qu'il avoit promise à l'heritier du Marquis d'Astorga. Il étoit déjà attaqué d'une douleur d'estomac, & d'autres maux qui l'obligerent de s'arrêter à Castilleia de la Cuesta, où sa maladie redoubla, & l'emporta enfin, à l'âge de soixante & trois ans, le deuxième jour de Décembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ses grandes actions méritoient, dans le lieu de la sepulture des Ducs de Medina Sidonia; laissant un fils nommé Dom

Martin Cortez , & trois filles , qui furent mariées en des Maisons très - illustres. La perte de ce grand-Homme fut generalement regrettée ; & ceux même qui l'avoient persecuté si cruellement durant sa vie , se virent contraints d'avouer après sa mort, que toutes les recompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son mérite.





TABLE

DES CHAPITRES

contenus en ce Volume.

LIVRE PREMIER.

- CHAPITRE I.** **O***N fait voir la nécessité de diviser l'Histoire des Indes en plusieurs parties différentes, afin d'en donner une parfaite connoissance.* page 1.
- CHAP. II.** *Les raisons qui ont obligé à écrire séparément l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou Nouvelle Espagne.* 8.
- CHAP. III.** *Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée, lorsqu'on entreprit la Conquête de l'Empire du Mexique.* 13
- CHAP. IV.** *Etat où se trouvoient les Royaumes éloignés de l'Espagne, & les Isles de l'Amerique, qui avoient déjà reçus*

TABLE DES CHAPITRES. xxj

- le nom d'Indes Occidentales. 21.
- CHAP. V. *Les malheurs de l'Espagne cessent à la venue du Roy Charles V. Première expédition pour la Conquête de la Nouvelle Espagne.* 28.
- CHAP. VI. *Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabasco : Ce qui lui arriva en ce lieu.* 35.
- CHAP. VII. *Grijalva poursuit sa navigation, & entre dans une Riviere qu'il nomme Rio de Banderas, où il apprend les premières nouvelles de Motezuma, Empereur de Mexique.* 42.
- CHAP. VIII. *Grijalva continue à découvrir, jusqu'à la Province de Panuco. Ses aventures dans la Riviere nommée Rio de Canoas. Il se resout de retourner à l'Isle de Cuba.* 49.
- CHAP. IX. *Difficultés qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle Flotte. Qui étoit Fernand Cortez, dont le mérite obtient enfin la preference de cet emploi.* 55.
- CHAP. X. *Les ennemis de Cortez tâchent de le brouiller avec Diego Velasquez : Ils n'y réussissent pas, & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa Flotte.* 62.
- CHAP. XI. *Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa Flotte, qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez*

- entre en désiance , par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir. 68.*
- CHAP. XII.** *Cortez passe de la Trinité à la Havane , où il fait sa dernière recrue , & souffre une seconde persécution de la part de Velasquez. 73.*
- CHAP. XIII.** *Cortez prend la résolution nécessaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velasquez. Les justes motifs de cette résolution, & ce qui se passe jusques au tems de son départ. 79.*
- CHAP. XIV.** *Cortez nomme les Officiers de sa Flotte. Il part de la Havane , & arrive à l'Isle de Cozumel , où il fait la revue de ses Troupes , & anime ses Soldats. 86.*
- CHAP. XV.** *Les Habitans de l'Isle de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les Idoles , par l'ordre de Cortez , qui donne ses premiers soins à l'introduction de la Doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares , & à retirer quelques Espagnols , qui étoient prisonniers à Iucatan. 95.*
- CHAP. XVI.** *Cortez se met en mer avec sa Flotte , & est obligé par un accident , de relâcher à la même Isle. Jérôme d'Aguilar , qui étoit prisonnier à Iucatan , arrive durant ce séjour , & rend compte au General*

DES CHAPITRES. xxiiij

des aventures de sa captivité. 104.

CHAP. XVII. Cortez suit sa route, & vient à la Riviere de Grijalva, où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contre eux, & fait débarquer ses gens. 112.

CHAP. XVIII. Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le Pays, & sont poussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte. 121.

CHAP. XIX. Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & leurs Alliés. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez. 128.

CHAP. XX. On fait la Paix avec le Cacique de Tabasco : & les Espagnols après avoir célébré en cette Province la Fête du Dimanche de Rameaux, se rembarquent, & continuent leur voyage. 140.

CHAP. XXI. La Flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre, & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Dona Marina. 149.

L I V R E S E C O N D.

- CHAP. I. **T** Eutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoc Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée. 158.
- CHAP. II. La réponse de Motezuma arrive, avec un très-riche présent ; mais il refuse la permission que Cortez demandoit d'aller à Mexique. 167
- CHAP. III. La proposition de Cortez est très-mal reçue à Mexique. Qui étoit Motezuma. La grandeur de son Empire ; & l'état où il se trouvoit, lorsque les Espagnols arriverent en ce pays-là. 176.
- CHAP. IV. On rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche. 185.
- CHAP. V. François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quia-bislan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction.

DES CHAPITRES.

- satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les appaise par son adresse,* 195
- CHAP. VI. *On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses interêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols, & on fonde la Ville de Vera-Cruz,* 204
- CHAP. VII. *Cortez dans la premiere assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la charge de Capitaine General que Diego Velasquez lui avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne, pour commander l'Armée,* 214
- CHAP. VIII. *L'armée marche pour aller à Quiabistan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma,* 221
- CHAP. IX. *Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabistan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma,* 231
- CHAP. X. *Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obéissance.*

DES
TABLE

ce, & lui offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma,

CHAP. XI. Les Zempoales trompent Cortez, en lui faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soumet cette Province,

CHAP. XII. Les Espagnols retournent à Zempoala, où ils viennent à bout d'abattre les Idoles, après quelque résistance de la part des Indiens; & le principal Temple de la Ville est changé en une Eglise de la très-sainte Vierge,

CHAP. XIII. L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyés à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sedition par le châtimement de quelques mutins, & prend la résolution de faire échouer ses vaisseaux contre la côte,

CHAP. XIV. Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche; & l'armée après avoir beaucoup souffert en passant les mon-

DES CHAPITRES

- tagnes, entre dans la Province de Zocoblan,* 278
- CHAP. XV. *Le Cacique de Zocoblan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la resolution d'aller à Tlascala; & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement,* 286
- CHAP. XVI. *Les Envoyés de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols,* 295
- CHAP. XVII. *Les Espagnols prennent la résolution de s'approcher de Tlascala, à cause de la détention de leurs Envoyés. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dressé une embuscade; après quoi ils sont attaqués par toutes les forces de la Republique,* 308
- CHAP. XVIII. *L'armée de Tlascala se rassemble en plus grand nombre, & donne une seconde bataille, où elle est défaite, par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident, qui la met en desordre,* 321
- CHAP. XIX. *Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de*

T A B L E

- Tlascalca prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins, & par leur conseil ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols,* 333
- CHAP. XX. *Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obéit point, & prend la résolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions, & l'on commence à parler d'un Traité de paix,* 345
- CHAP. XXI. *De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la résolution de rechercher la paix; & Xicotental se charge lui-même de la négociation,* 357
-

LIVRE TROISIÈME.

- CHAP. I. **L**E voyage des Envoyés de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictions & les embarras qui retarderent l'expédition de cette affaire, 367
- CHAP. II. *Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoyés de la Republique viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez*

DES CHAPITRES.

- marche avec son armée, & fait son entrée dans la Ville,* 379
- CHAP. III. *Description de la Ville de Tlascalala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes. Ils attribuent ce procédé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles,* 391
- CHAP. IV. *Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec; & on prend la résolution d'aller à Cholula,* 404
- CHAP. V. *On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques,* 415
- CHAP. VI. *Les Espagnols font leur entrée à Cholula, où on tâche de les surprendre par un accueil agreable à l'exterieur. On découvre la trahison que les Habitans avoient formée, & on dispose toutes choses pour les châtier,* 426
- CHAP. VII. *On punit les traîtres de Cholula, après quoi Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soumet entiere-ment, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascalala,* 436

TABLE

CHAP. VIII. *Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la montagne de Chalco; & Motezuma prétend les arrêter par les enchantemens de ses Magiciens,* 449

CHAP. IX. *Le Seigneur de Tezeuco neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continuë la marche, & on fait alte à Quitlavaca, au dedans du Lac de Mexique,* 460

CHAP. X. *L'armée passe jusques à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit, pour recevoir les Espagnols,* 470

CHAP. XI. *Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au General, & la réponse de Cortez,* 481

CHAP. XII. *Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion,* 493

CHAP. XIII. *Description de la Ville de Mexique, de son air, de sa situation, du Marché de T ateluco, & du plus goand de ses Temples dédié au Dieu de la guerre,*

DES CHAPITRES.

CHAP. XIV. *Les différentes Maisons que Motezuma avoit pour son divertissement. Ses Cabinets d'armes, ses Jardins, ses Parcs, & les autres bâtimens considérables au dedans & au dehors de la Ville,*

517

CHAP. XV. *On décrit l'exaëtitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses Audiences, & les autres particularitez de son économie & de ses plaisirs,*

528

CHAP. XVI. *Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses Finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularités du Gouvernement Civil & Militaire des Mexicains,*

541

CHAP. XVII. *Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & leurs mois. Leurs Fêtes, leurs Mariages, & leurs autres Coutumes dignes d'être remarquées,*

554

CHAP. XVIII. *Motezuma continuë ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz qui l'informent du combat, où Jean d'Escalante avoit été tué: sur quoi il prend la résolution de s'assurer de la personne de Motezuma,*

568

TABLE DES CHAPIT.

CHAP. XIX. *On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite, & comment elle fut reçûë par ses Sujets,* 583

CHAP. XX. *La conduite de Motezuma dans sa prison envers ses Sujets, & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca, & Cortez le fait punir du dernier supplice; faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'exécution de cette Sentence,*

595

Fin de la Table des Chapitres.

RECEIVED
BY ROBERT J. WILSON

MR. JACQUES





HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

*Où on fait voir la nécessité de diviser l'Histoire
des Indes en plusieurs Parties différentes,
afin d'en donner une parfaite connoissance.*

JE m'étois engagé avec plaisir au
dessein de continuer l'Histoire
generale des Indes Occiden-
tales, composée par Antoine
de Herrera, & jusqu'au moment où j'ai
Tome I. A

reconnu les difficultez de cette entreprise, j'ai lû avec beaucoup d'application tout ce qui a été écrit sur ce sujet, avant & après Herrera, tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de notre Nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau Monde est éloigné du nôtre, autant les Auteurs étrangers se sont écartés de la verité, sur ce qu'ils ont rapporté des Espagnols, avec peu de discernement, & peut-être encore plus de malice; puisqu'ils employent des livres entiers à exagérer seulement les fautes de quelques particuliers, sans autre dessein que celui d'effacer le mérite des bonnes actions faites en general. D'autre part, j'ai trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux événemens, & leurs contradictions marquent bien le risque que la verité court de recevoir quelque alteration, lorsqu'elle vient de loin; étant certain que plus une chose s'éloigne de sa source, plus elle perd de sa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à refuser les premiers, & le desir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce semble m'obliger à presser l'execution de mon dessein. Mais il a été suspendu par la recherche des Memoires, & par l'attente

des Relations qui me paroissent necessaires pour servir comme de fondemens à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoute rien à la gloire d'un Auteur, néanmoins il ne peut s'en exempter; puisque s'il consomme le tems sans éclat dans son cabinet, il a néanmoins le plaisir de tirer la verité toute pure du désordre de ces differens Memoires; semblable aux Architectes qui ramassent sans aucun ordre une infinité de materiaux avant que de travailler à la construction d'un édifice. C'est néanmoins de cette confusion qu'ils tirent la perfection du dessein qu'ils ont conçu, & l'on est surpris de voir insensiblement sortir de la poussiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces, & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon sujet, j'ai trouvé qu'une Histoire generale embrasse une si grande quantité de faits indépendans les uns des autres, que j'ai crû qu'il étoit presque impossible de les allier ensemble sans les confondre: défaut qui vient peut-être de la foiblesse de mon esprit, ou de son peu d'étendue. Quoi qu'il en soit, je vois que l'Histoire des Indes a pour fondement trois grandes actions, qui peuvent être comparées avec tout ce que les siècles pas-

lés ont produit de plus éclatant sur ce sujet. La première nous charme par le récit du grand courage de Christophe Colomb, tant durant le cours de son admirable navigation, qu'en la découverte de ce nouveau monde. La seconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan Cortez, en ce qu'il souffrit pour conquérir la nouvelle Espagne, dont on ne connoît point encore l'étendue ni les bornes. La troisième surprend par le récit des aventures de François Pizarre, suivies des exploits de ses successeurs, qui ont soumis à l'Espagne ce vaste Empire de l'Amérique meridionale, qui devint le theatre de plusieurs funestes tragédies, & d'incidens si extraordinaires. Voilà trois illustres sujets d'autant d'histoires qui pourroient remplir nos Annales de plusieurs grands exemples de valeur, de constance, & d'autres qualitez remarquables en l'une & en l'autre fortune. De sorte qu'en donnant toujours à sa memoire un agréable emploi, on peut encore fortifier son esprit & son cœur par des instructions solides & d'un grand usage. Mais comme dans l'Histoire generale des Indes, ces trois sujets ont une liaison reciproque les uns avec les autres, & que chacun d'eux en particulier, en a avec d'autres exploits de moindre consideration, il n'est pas aisé de

les réduire aux bornes d'une seule narration, ni de garder l'ordre des tems sans l'interrompre plusieurs fois, & mettre en pieces, pour ainsi dire, le sujet principal, par le détail des circonstances.

Cependant les Maîtres de l'Art, qui ont donné le nom de transition à ces discours, qui conduisent l'esprit du recit d'un événement à quelque autre sujet, nous ordonnent d'observer le rapport que les parties ont à leur tout avec tant de justesse, que le corps de l'Histoire ne paroisse point difforme, soit en le chargeant de membres inutiles, soit en retranchant ceux qui lui sont nécessaires pour y conserver l'agrément de la diversité. Il faut selon leurs préceptes que la liaison de ses membres soit si délicate, que l'on ne puisse l'apercevoir, & que la différence des faits soit si bien menagée, qu'elle ne fasse remarquer ni défaut ni confusion; & cet avantage d'entrelacer les événemens avec tant d'adresse qu'ils ne paroissent point se soutenir les uns les autres par une espece de digression, est un effort d'esprit dont peu d'Historiens sont capables. Car si l'on veut reprendre toutes les circonstances du sujet que l'on a quitté, on tombe dans l'inconvenient de la repetition, & d'une ennuyeuse longueur, & si on les neglige, le stile en

devient obscur & inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitez d'un Auteur.

Ce défaut commun à toutes les Histoires generales, se trouve encore plus grand, & presque inévitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une très-grande étendue, dont chacun contient une infinité de Provinces, & plusieurs Isles. Ces Païs étoient gouvernés par des Rois, ou Caciques, dont les uns étoient sujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Perou, & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le seul éloignement de leur païs faisoit leur sureté. Toutes ces Provinces, ou petits Royaumes avoient donnés sujet à autant de différentes conquêtes, sous divers Conquerans. On formoit en un même tems plusieurs entreprises, toutes sous des Capitaines très-braves, mais peu connus. Ils conduisoient chacun une troupe de soldats, & cette troupe se donnoit le nom d'Armée, avec quelque sorte de raison, tant par rapport à ses desseins, qu'au succès des expéditions. Il s'y faisoit plusieurs combats contre des Princes & en des lieux, dont les noms ne fatiguoient pas seulement la memoire, mais encore la lan-

gue en les prononçant. Ainsi l'Historien de ces exploits se voyoit obligé d'employer des transitions frequentes & obscures ; & l'abondance de la matiere embarrassoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre sur des événemens de peu d'importance , ou de les supprimer entierement , & il falloit que le Lecteur revînt souvent à ceux qu'il avoit laissés comme suspendus , ou qu'il donnât continuellement un fâcheux exercice à sa memoire.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'Antoine de Herrera, Auteur très-exact, n'ait réussi autant qu'il se pouvoit dans le dessein qu'il avoit pris de composer une Histoire generale ; je ne voudrois pas seulement le suivre , je souhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de succès. Que si je ne trouve en son ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit besoin pour se faire entendre , j'avoué qu'il ne pouvoit lui en donner davantage , étant engagé à décrire tant de faits differens , qu'en laissant les uns pour reprendre les autres , pressé par l'ordre des tems , il n'a pû quelquefois s'empêcher d'en confondre la suite , & celle des événemens.

C H A P I T R E I I.

*Les raisons qui ont obligé à écrire séparément
l'Histoire de l'Amérique Septentrionale,
ou Nouvelle Espagne.*

L'Histoire de la Nouvelle Espagne méritoit d'être tirée de cet embarras, & de cette obscurité, & c'est à quoi je me suis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en son jour, autant qu'il est possible à la médiocrité de mon génie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les esprits suspendus sans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puisse instruire sans dégoûter. J'ai choisi ce sujet entre les trois dont j'ai parlé, parce que comme les actions de Christophe Colomb & ses premières conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres événemens, elles sont décrites agréablement & sans confusion, dans la première & la seconde decade d'Antoine de Herrera. Pour l'histoire du Pérou, elle se trouve séparée en deux Volumes que l'Inca Garcilasso en a composez; & cet Auteur est si exact à choisir ses mémoires, & si fleuri dans son stile, pour le tems auquel il écrivoit, que je condamnerois de temerité celui qui entreprendroit de le

surpasser, & donnerois beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Histoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Espagne, ou elle a manqué d'Auteurs qui meritent le nom d'Historiens, ou elle se voit dans la necessité de les défendre contre les reproches que la posterité est en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara est le premier qui a traité ce sujet, mais sans discernement, & sans exactitude. Il rapporte ce qu'il a entendu dire, & l'affure aussi hardiment que s'il l'avoit vû, sans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vraisemblance, ni repugnance en ce qui est impossible.

Antoine de Herrera l'a suivi, & a travaillé en partie sur les memoires de cet Auteur, & après eux Barthelemy Leonard d'Argensola a écrit sur la même matiere, sans éviter les mêmes défauts, sur quoi il est moins excusable; car il nous a donné les premiers exploits de cette conquête dans ses Annales d'Arragon, tellement mêlés & confondus avec son principal sujet, qu'ils y paroissent amenés de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épisode. Il rapporte ce qu'il a trouvé dans Herrera; mais quoique son stile soit plus clair & d'un meilleur caractère, il est si

fort interrompu & embrouillé par le mélange des autres événemens, que ce qu'il y a de grand & d'heroïque en cette entreprise, est affoibli par les digressions; en sorte que l'on ne reconnoît plus ce qui est aisé à remarquer en plusieurs endroits de son Histoire.

On a vû paroître depuis une Histoire particuliere de la Nouvelle Espagne, qui est un ouvrage posthume de Bernard Diaz del Castillo. Elle a été mise en lumiere par un Religieux de la Mercy, qui avoit tiré le manuscrit de la Bibliotheque d'un grand & sçavant Ministre, où elle avoit été long-tems comme ensevelie, peut-être à cause des inconveniens qui n'ont pas été reconnus, ou qu'on lui a pardonnés lorsqu'on en a permis l'impression. Cette Histoire passe aujourd'hui pour veritable, à la faveur de son stile grossier, & sans aucune politesse, qui lui a donné du credit auprès de bien des gens, comme s'il étoit une marque de la sincerité de son Auteur. Néanmoins quoiqu'il ait l'avantage d'avoir écrit ce qu'il a vû, la lecture de son ouvrage fait connoître que ses vûës n'étoient pas nettes, ni assez exemptes de passion pour ajuster les mouvemens de son esprit & de sa plume sur les regles de la verité. Il paroît

aussi satisfait de son ingenuité , que mal content de sa fortune ; l'envie & l'ambition se produisent à decouvert en plusieurs endroits , où ces deux passions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez , qui est le principal Heros de cette Histoire. Il cherche à penetrer ses desseins , afin d'y trouver à redire , & d'effacer ainsi la gloire du succès ; & il propose comme des regles infailibles de conduite non pas les ordres & les commandemens du General , mais les bruits extravagans qui couroient parmi les Soldats , quoique dans cette profession il n'y ait pas moins d'esprits grossiers & ignorans qu'ailleurs ; & que dans toutes il soit également dangereux de permettre les raisonnemens à des personnes qui n'ont que l'obéissance en partage.

Ce sont là les raisons qui m'ont obligé d'entreprendre de tirer cette Histoire de l'obscurité où elle étoit enveloppée , & de venger les outrages que l'on y a faits à la verité. Je m'aiderai néanmoins des Auteurs que j'ai cités , en toutes les occasions où je n'aurai point de fondement raisonnable de m'écarter de ce qu'ils ont écrit ; & je me servirai des autres relations & memoires particuliers , que j'ai rassemblés , pour autoriser ce que

j'en rapporterai sans passion & sans aucun autre attachement que celui qu'on doit avoir à la vérité. Je ne prétens point étaler ce qui ne doit être que supposé, ni perdre le tems à faire un détail inutile des menuës circonstances, qui gâtent le papier par des recits contre la bienséance, ou qui le remplissent de faits indignes d'être marqués, & qui ne servent qu'à enfler un volume, sans contribuer à la majesté de l'Histoire. Mais avant que de venir à l'exécution de ce dessein, il sera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Espagne se trouvoient lorsque l'on commença la conquête du nouveau Monde, afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progrès, & que cette connoissance serve comme de fondement à l'édifice que j'ai entrepris.



C H A P I T R E I I I.

Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée lorsqu'on entreprit la Conquête de l'Empire du Mexique.

L'Année 1516. n'est pas moins remarquable à l'Espagne par la date des mouvemens qui l'agiterent alors, que par celle du bonheur dont elle a ressenti les effets, & qui commença précisément en ce temps-là. Cette Monarchie se trouvoit émûe de tous côtés par des troubles & des divisions, d'autant plus à craindre, que le repos dont elle jouissoit au dehors, étoit alteré par les maux qui l'attaquoient au dedans, jusqu'à la menacer de sa dernière ruine. Car encore que la fidélité des peuples ne fût pas entièrement corrompue, néanmoins leur propre inclination les retenoit plutôt que les motifs d'une obéissance imprimée par l'autorité de ceux qui gouvernoient. Cependant ce fut en ce même tems qu'elle vit naître dans les Indes Occidentales sa plus grande prospérité, par la découverte de la Nouvelle Espagne, qui non seulement a étendu fort loin ces conquêtes, mais encore a

augmenté la gloire de son nom en le doublant. C'est ainsi que la fortune & le tems se joüent des choses de ce monde, par le mélange des biens & des maux, qui se succedent les uns aux autres dans une revolution continuelle.

Le Roy Catholique Dom Ferdinand étoit mort dès l'année précédente; comme les mesures qu'il avoit prises pour la conservation & pour l'accroissement de ses Etats, manquerent par la mort de leur Auteur, on découvrit insensiblement la grandeur de cette perte, par les troubles & les désordres qui la suivirent, de la même maniere que l'on juge de la grandeur des causes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal, Archevêque de Toledé, Dom François Ximenez de Chisneros. Ce Prélat avoit une fermeté d'esprit incomparable, une vaste & sublime intelligence, & un courage invincible, & il possédoit en un même degré la pieté, la prudence & la constance. Ces vertus & ces qualités heroïques se trouvoient alliées dans son ame sans se nuire les unes aux autres par la diversité de leurs intérêts. Mais comme il avoit trop d'attachement à ce qu'il avoit une fois resolu, & qu'il n'oublioit rien pour soutenir l'hon-

neur de son jugement en ces occasions, il laissoit souvent échaper celles de faire le bien, en cherchant le mieux; ainsi son zele n'étoit point si propre à corriger les esprits inquiets, que cette grande roideur d'intégrité étoit capable de les irriter.

Jeanne fille unique des Rois Ferdinand & Isabelle, seule Reine & légitime héritière des Royaumes d'Espagne, étoit alors à Tordefillas, où elle ne voyoit personne, à cause de ce fâcheux accident qui avoit blessé son imagination, dont la vivacité lui donnant de trop fortes impressions des objets, l'avoit privée de l'usage du raisonnement, ou réduite à raisonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles, premier de ce nom entre les Rois d'Espagne, & cinquième entre les Empereurs, tenoit sa Cour en Flandre. L'accident de sa mere lui avoit acquis la Couronne avant le tems. Cependant comme il n'étoit pas encore en sa dix-septième année, qu'il n'avoit point été nourri en Espagne, dont il ne connoissoit pas encore les intérêts ni les maximes, & que ses premières inclinations étoient préoccupées en faveur des Ministres Flamans; toutes ces circonstances donnoient lieu à de tristes réflexions, qui faisoient apprehender sa venue à ceux-mêmes qui

la jugeoient nécessaire au bien de l'Etat.
L'Infant Dom Ferdinand Frere de Charles, & moins âgé que lui, marquoit en cette grande jeunesse un esprit mûr & sage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roy Ferdinand son ayeul ne l'avoit pas nommé sur son dernier testament pour gouverner les Royaumes, quoiqu'il lui eût donné autrefois cet employ, par la disposition qu'il fit à Burgos. Ainsi, bien qu'il s'efforçât de se contenir dans les termes de son devoir, néanmoins par les réflexions qu'il faisoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de sa personne, il sçavoit fort bien remarquer, que s'il n'eût jamais été choisi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au défaut de son âge; mais que de s'en voir exclu après l'avoir possédée, c'étoit une défiance qui offensoit directement sa personne & sa dignité; en sorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de satisfaction qu'il avoit du gouvernement établi; ce qui étoit très-dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les esprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnêteté de ses manieres, qu'à cause qu'il étoit né en Castille, & qu'il y avoit été élevé, pouvoit se flatter d'en être suivi; & si les factions que l'on apprehendoit avoient

avoient une fois éclaté, un mouvement si naturel auroit pû en causer beaucoup d'autres très-violens.

Ces embarras furent augmentez par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour le Cardinal Ximenez. C'est que le Doyen de Louvain Adrien Florent, qui depuis fut Pape fixième de ce nom, avoit été envoyé de Flandres, pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambassadeur auprès du Roy Ferdinand; mais ce Roy étant mort, il fit paroître les pouvoirs qu'il avoit de prendre possession de ses Royaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en son absence: ce qui fit naître une contestation débattüe de part & d'autre avec beaucoup de chaleur: sçavoir si ces pouvoirs avoient plus de vertu & d'autorité, que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoi les Politiques de ce tems-là exercèrent leurs speculations avec trop de liberté & peu de respect, parce que leurs raisonnemens prenoient toujours quelque teinture des différentes passions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté, prétendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puisque le Roy Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Isabelle. Les raisons de

l'autre parti n'avoient pas moins d'insolence, puisqu'elles alloient à donner l'exclusion à tous les deux Ministres. On soutenoit que le même défaut se rencontroit en la nomination du Doyen, parce qu'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le legitime successeur du Royaume d'Espagne, il ne pouvoit du vivant de sa mere prendre d'autre qualité que celle de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parce qu'étant inseparable de la personne du Roy, elle ne réside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour unir leurs pouvoirs; & cette résolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pû de la même maniere accorder leur genie : mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins; & l'autre soutenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des Loix & des Coutumes de la Nation. Cette division en-

tre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les fujets; enforte que leur obéissance étant partagée, comme l'autorité se trouvoit défunie, cette diverfité de mouvemens dans l'Etat produisoit le même inconvenient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur différente agitation formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bien-tôt par les effets combien cet état étoit perilleux, lorsque les mauvaises humeurs dont la Republique abondoit, vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son Collègue dans ses sentimens, ordonna que les Villes du Royaume prissent les armes, & qu'en chacune on fit un rôle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le maniment, & la pratique de l'obéissance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des appointemens aux Capitaines, & plusieurs exemptions aux Soldats. Les uns disoient que cet établissement ne regardoit que sa propre sûreté; d'autres croyoient qu'il préparoit ces forces pour reprimer l'insolence des Grands: cependant l'expérience montra bien-tôt que ce mouvement étoit à contre-tems; parce que les Grands qui possedoient des Seigneuries hereditai-

res, se trouverent offensés de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple; ce qui étoit capable d'allumer un feu très-difficile à éteindre en une si fâcheuse saison. Ils crurent alors découvrir la source d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs armés de ces forces de réserve, vouloient discuter l'origine de leurs Fiefs, & le fondement des droits qu'ils exigeoient de leurs vassaux. Les peuples mêmes parurent agités de différentes passions: quelques Villes enrôlerent des Soldats, firent des revûës, & dresserent des lieux publics pour les exercices militaires; mais en d'autres ces remedes qu'on préparoit contre la guerre furent considérés comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquillité publique, & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuse consequence, parce que les Villes qui demeurèrent dans leur devoir, ne laisserent pas de reconnoître les forces dont elles pouvoient appuyer leur désobéissance; & celles qui furent rebelles, se trouverent en main de quoi soutenir leur revolte, & corrompre ou forcer la fidelité des autres, en jettant le trouble dans tout le Royaume.

C H A P I T R E I V.

Etat où se trouvoient les Royaumes éloignez de l'Espagne, & les Isles de l'Amerique qui avoient déjà reçu le nom d'Indes Occidentales.

LEs autres Domaines de la Couronne d'Espagne ne souffrirent pas moins que la Castille en cette conjoncture ; en sorte qu'il n'y eut, pour ainsi dire, aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raison la ruine de tout l'édifice.

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron fils du Comte d'Urena avoit excitée, pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en prétendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voie des armes pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si celebres aux dépens de leur patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont, & celle de Gramont, dont les que-

relles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont partisans d'Espagne, employoient les noms specieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui après la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarez pour le * Prince de Bearn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à reduire, parce qu'ils couvroient leur haine des apparences de fidelité, & le nom du Roy, dont ils faisoient tous deux un méchant usage, ne leur servoit que d'un prétexte pour exercer leur vengeance, & pour nourrir la division.

En même tems l'Arragon vit naître une contestation d'une très-dangereuse consequence, sur le gouvernement de ce Royaume, dont l'Archevêque de Saragosse Dom Alphonse d'Arragon se trouvoit chargé par le testament du feu Roy Ferdinand son pere. La souveraine Magistrature du Royaume, qu'ils appellent *El justitia*, étoit alors entre les mains de Dom Juan de Lanuza, qui s'opposoit avec un peu trop d'opiniâreté aux prétentions de l'Archevêque, sous un prétexte veritable ou mandié,

* Henry d'Albret.

disant qu'il ne convenoit pas au repos de l'Etat , que l'autorité absolüe demeurât entre les mains d'une personne à qui sa naissance pouvoit inspirer des desseins trop relevez. Ce principe fut le fondement de plusieurs autres disputes qui s'agitoient entre les Gentilhommes , & que l'on pouvoit considerer comme des raffinemens trop subtils sur la fidelité que l'on doit aux Princes. Cependant comme ces discussions passioient de la Noblesse aux esprits grossiers du peuple , ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obéissance & de la sujétion.

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne , & dans le Royaume de Valence , par la brutalité naturelle des bandits , qui n'étant pas satisfaits de se voir maîtres absolus à la campagne, s'emparoiént déjà des Bourgs , & se rendoiént redoutables aux Villes mêmes : ce qu'ils faisoient avec tant d'insolence & de confiance , que l'ordre de la justice étant renversé , les Magistrats étoient obligés à se cacher , & laissoient regner par tout la cruauté. Ainsi les plus grands crimes passioient pour des actions de valeur , & acqueroient de la reputation à la malheureuse posterité des coupables.

Les premieres proclamations du Regne

de la Reine Jeanne & du Prince Charles, furent reçûs à Naples avec beaucoup d'applaudissement. Cependant au milieu de la joye publique, on vit naître un bruit dont la source ne fut pas connue, quoiqu'il fût aisé d'en remarquer la malignité.

On insinuoit que le feu Roy Ferdinand avoit nommé pour heritier du Royaume de Naples le Duc de Calabre, qui étoit alors prisonnier dans le Château de Xativa. Ce bruit méprisé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un simple murmure; mais enfin, s'étant revêtu de l'apparence d'un secret fort mystérieux, ils'accrut tout d'un coup, & passa en une espece de sédition déclarée, qui mit la Noblesse en alarme, & causa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raison & de la verité.

En Sicile le peuple prit les armes contre le Viceroy Dom Hugues de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Viceroy d'abandonner le gouvernement de ce Royaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parce qu'elles étoient soutenuës par quelques Seigneurs, qui sous prétexte du bien public, titre ordinaire de toutes les séditions, faisoient servir la sottise du peuple d'instrument

ment à leur vengeance, dans la pensée de s'élever par-là au plus haut degré, d'où l'ambition précipite souvent ceux qu'elle possède.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence generale, qui dominoit alors sur toutes les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit été conquis en ce nouveau monde, se réduisoit aux Isles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Portoric, & de la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre-ferme qui avoit été peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'est dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui se comprenoit sous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut imposé par les premiers Conquerans, seulement à cause que l'éloignement & la richesse de ce Pays leur paroissent avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reste de cet Empire d'Occident ne consistoit pas tant en des réalitez, qu'en de hautes esperances fondées sur les diverses découvertes faites par quelques Capitaines Espagnols, avec des succès differens, & plus de péril que de profit. Cependant en ce peu de pays possédé par les Espagnols, la valeur des premiers Con-

querans ne subsistoit plus même dans la memoire ; & l'avarice possédoit tellement l'esprit & le cœur de leurs successeurs, qu'ils ne songeoient qu'à s'enrichir après avoir renoncé au soin de leur conscience, & à celui de leur réputation, sans lesquels l'homme demeurant abandonné à la brutalité de sa concupiscence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui lui font la guerre. Ainsi on ne rapportoit de ce nouveau monde, que des larmes & des plaintes sur les maux que l'on y enduroit. L'interêt des particuliers avoit pris la place de celui du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion : & ce désordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablez sous le poids de l'or qui leur causoit tant de fatigues, pour satisfaire une passion dont ils n'étoient pas possédez ; étant obligez à chercher à travers mille perils un métal qu'ils méprisoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une si cruelle servitude.

Le Roy Dom Ferdinand informé de ces déreglemens, s'étoit appliqué à y apporter du remede ; & ses soins regardoient particulièrement les Indiens, qu'il desiroit protéger & attirer à la Foi : ce qui a été toujours la premiere vûë de nos Rois. Pour cet effet il donna plusieurs ordres, & pu-

blia des Loix ; mais tous les moyens dont il se servoit, perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une fleche tombe au pied du but lorsqu'il est hors de la portée du bras qui l'a décochée. Mais encore que la mort du Roy eût empêché de recueillir le fruit de ses bonnes intentions, le Cardinal Ximenés demeura constamment dans la résolution de suivre les desseins de son Maître, afin de réduire une fois cet Etat dans les termes de la raison & de l'équité. Pour cet effet il se servit de quatre Religieux de l'Ordre de Saint Jérôme, sages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amérique avec le titre de Visiteurs, accompagnés d'un Ministre de son choix, revêtu de la qualité de Juge de la résidence : en sorte que ces deux Jurisdictions bien unies entr'elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit sur tout. Mais à peine furent-ils arrivez aux Indes, qu'ils s'apperçurent que la difference qu'il y a entre la pratique & la speculation, désarmoît toute la rigueur de leurs instructions : & ils ne firent presque autre chose que reconnoître de plus près les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirent par le peu de vertu du remede que l'on y appliquoit.

C H A P I T R E V.

Les malheurs de l'Espagne cessent à la vûe du Roy Charles V. Première expedition pour la Conquête de la Nouvelle Espagne.

L Es affaires de la Monarchie Espagnole étoient en cet état lorsque Charles V. en prit la possession actuelle, par l'entrée qu'il fit en Espagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venuë fit cesser d'abord tous les mouvemens; & le calme revint insensiblement, comme si l'orage eût été dissipé par la présence du Prince: soit par une secrette vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées; soit que les soins de la Providence concourent également à soutenir la majesté des Rois, & le devoir de leurs Sujets. La Castille fut la première à ressentir les effets de ce bonheur, qui se communiqua bien-tôt à tous les autres Royaumes, & passa aux Etats du dehors de l'Espagne, comme la chaleur naturelle se répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand soulagement des membres. Ces influences pacifiques pénétrèrent bien-tôt jusques dans l'Amerique, où le seul nom du

Roy fit autant d'effet, que sa présence en avoit fait ailleurs. On ne s'y proposa plus que des conquêtes : les Soldats sentirent renaître leur vigueur & leur courage ; & on commença de travailler aux desseins, qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Espagne, dont le Ciel destinoit l'Empire à notre Auguste Monarque dans les commencemens de son Regne.

Le Capitaine Diego Velasquez gouvernoit alors l'Isle de Cuba. Il y étoit passé en qualité de Lieutenant sous Dom Diégo Colomb second Amiral des Indes ; & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Isle comme l'ouvrage de sa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ses soins. Cette Isle étant la plus Occidentale de toutes celles qui avoient été découvertes, & la plus proche du Continent de l'Amérique, les terres de ce Continent y étoient mieux connues ; néanmoins on y doutoit encore si elles étoient ou Isles ou Terre-ferme : mais on parloit de leurs richesses avec autant de certitude, que si on en avoit été assuré par le témoignage des yeux ; soit que cette assurance fût fondée sur ce que l'expérience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites ; soit à cause du peu de chemin que les prosperitez dont on se

flatte ont à faire, pour passer de l'imagination à la persuasion.

La connoissance & la réputation de ce pays s'accrurent beaucoup en ce tems-là, par le rapport des Soldats qui avoient accompagné François Fernandez de Cordouë à la découverte d'Iucatan, qui est une Peninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelle Espagne : car encore que cette expedition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce pays, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses Soldats tuez en combattant genereusement contre les Indiens ; on en tira néanmoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sure & plus nette de cette contrée, outre que les Soldats, quoique blesez pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abbattu : au contraire, à travers les exagerations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on remarquoit en eux une ardeur pour y retourner, qui animoit encore tous les autres Espagnols ; quoiqu'à la verité des discours & l'exemple de ces Soldats fissent moins cet effet, que les bijoux qu'ils avoient apportez de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu, mais les applaudissemens qu'ils reçurent en augmentoient infiniment le titre ;

chacun se promettant alors de grandes richesses de cette conquête : & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut, qu'ils étoient fondés sur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord, que le premier or que l'on ait vû de la Terre-ferme soit venu d'Iucatan. Ils se fondent sur deux raisons ; la première, que cette Province ne produit point d'or ; la seconde, est la facilité que l'on trouve à contredire une personne qui ne se défend pas. Pour moi j'ai suivi des Relations qui rapportoient de bonne foi ce que leurs Auteurs ont vû, sans m'amuser à discuter, comme si c'étoit un fait de grande importance, si cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre Province ; sçachant qu'il y a bien de la différence entre produire de l'or & en avoir chez soi. J'ajoute que la circonstance qui marque que les Indiens de ce pays-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, selon ces mêmes Relations, est une preuve qu'il leur étoit rare & précieux, puisqu'ils l'employoient seulement au culte de leurs Dieux, comme le plus riche témoignage qu'ils pussent donner de leur veneration.

Diego Velásquez voyant tous les esprits prévenus de l'imagination des grands avan-

tages que la conquête d'Yucatan promettoit à ceux qui la poufferoient à bout, il forma le deffein de s'élever jufqu'à la qualité de Gouverneur en chef : car encore que la dépendance où il étoit fous l'Amiral Dom Diégo Colomb, ne roulât plus que fur un fimple titre, dont cet Amiral ne faifoit aucun ufage, néanmoins Velafquez s'en trouvoit encore incommodé ; parce qu'un rang fubalterne ne foutenoit pas affez à fon avis les hautes efpérances qu'il avoit conçûës, & rendoit fon bonheur imparfait. Dans cette vûë il réfolut de pourfuivre la conquête de la Province d'Yucatan ; & l'ardeur avec laquelle les Soldats accouroient de tous côtés pour s'enrôler, ayant encore élevé fes efpérances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expedition. Il mit bien-tôt fur pied les troupes neceffaires pour cette entreprife ; & il les fit embarquer en trois petits vaiffeaux & un brigantin bien équipés, & bien pourvus de vivres & de munitions.

Velafquez nomma pour General Jean Grijalva, qui étoit fon parent, & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Montexo, & Alfonfe d'Avila, Cavaliers dont la qualité étoit connuë, & qui étoient encore plus eftimez dans ces Ifles, par leur

procédé civil & obligeant, qui est le principal caractère de la Noblesse, quoi que tous les Nobles ne lui conservent pas ce rang qui lui est dû. Cependant, quoiqu'on eût assemblé sans peine jusqu'à deux cens cinquante Soldats en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardemens parussent insupportables à des gens qui fondoient sur ce voyage toute l'esperance de leur fortune, ils ne pûrent se mettre en Mer que le huitième jour d'Avril de l'année 1518.

Leur dessein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été suivie à l'autre voyage; mais étant emportés par les courans, ils déchûrent de quelques degrés, & allerent aborder à l'Isle de Cozumel, qui fut leur premiere découverte. Les Espagnols firent quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Indiens; après quoi ils se rembarquerent: & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, ils se trouverent en peu de jours à la vûe d'Lucatan. Ainsi après avoir doublé la pointe de Co-roché, qui est la partie de cette Province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponant, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laissoient à main gauche, jusqu'à la rade de Potoncham, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où

François Fernandez de Cordouë avoit été défait, le désir de venger sa mort, plus que celui de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent les Indiens : & ce combat ayant répandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort résolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponant, sans s'éloigner de la Terre qu'autant qu'il étoit nécessaire pour éviter le péril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit très-belle, & d'une grande étenduë. Ils y découvroient de tems en tems des édifices bâtis de pierre : cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur causoit de la surprise ; en sorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvroit le premier, pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtimens comme de grandes Villes où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornemens que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoi on peut dire que les objets, qui suivant la regle ordinaire diminuent par l'éloignement, en étoient augmentés en cette rencontre. Quelqu'un des Soldats ayant dit alors, qu'il trouvoit ce

pays fort semblable à l'Espagne, cette idée plut si fort à tous ceux qui l'écoutoient, & demeura si bien imprimée dans leur esprit, que l'on ne trouve point d'autre raison de ce nom de *Nouvelle Espagne*, qui est demeuré à ce Royaume-là. Il le doit ainsi à un discours échappé au hazard, & relevé temerairement, sans que l'on puisse concevoir quelle force ou quel agrément à pû lui donner le pouvoir de faire une telle impression sur la memoire des hommes.

C H A P I T R E V I.

Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabasco : Ce qui lui arriva en ce lieu.

NOS vaisseaux suivirent la côte jusqu'à l'endroit où la riviere de Tabasco descend dans la Mer par deux embouchures. C'est une des rivieres navigables qui entre dans le Golfe de Mexique; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laisser le sien à la Province qu'elle arrose, & qui est une des premieres de la Nouvelle Espagne, entre celles d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce pays paroissoit couvert d'arbres très-hauts, & si peuplé au

long des deux bras du fleuve, que Jean Grijalva résolut avec l'approbation generale de tous ses gens, d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le pays, où il es-
peroit faire quelque progrès considerable. On jetta la sonde, & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainsi le General y fit embarquer tout ce qu'il y avoit de gens de guerre, laissant à l'ancre les deux autres vaisseaux, avec une partie des Matelots. Les Soldats commençoient avec beaucoup de peine à surmonter la force du courant de l'eau, lorsqu'ils apperçurent un nombre considerable de canots pleins d'Indiens armez, outre ceux qui étoient à terre en diverses troupes, qui par leur mouvement sembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre l'entrée de la riviere, par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le péril à force de menaces. Mais les nôtres dont le courage se propoisoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le General défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose : ils admiroient la fabrique des

vaisseaux, les habits, & les visages des Espagnols si differens des leurs; & la surprise que cette vûë leur causoit, les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce tems pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens: ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fît comprendre aux Indiens qu'il venoit sans aucun dessein de leur faire du mal. Ce soin fut commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expedition, & qui avoient reçu au Baptême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle, & ils avoient appris la nôtre, enforte qu'ils se faisoient entendre avec quelque difficulté: mais dans un lieu où sans cela on auroit été réduit à s'expliquer par signes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi rassura les Indiens, & environ trente d'entr'eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution; car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé d'une ma-

niere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes; telle est la grosseur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On se salua de part & d'autre, & Grijalva après les avoir apprivoisés par quelques presens, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un Truchement, que lui & tous les Soldats qu'ils voyoient, étoient Sujets d'un Monarque très-puissant, qui commandoit à tous ces pays d'où ils voyoient naître le Soleil: qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince, la paix & toute sorte de bonheur, s'ils prenoient la resolution de se soumettre à son obéissance. Ce discours fut écouté des Indiens avec une attention mêlée de quelques marques de chagrin; mais un de ces barbares ayant imposé silence à tous les autres, répondit avec beaucoup de discretion & de fermeté: que cette paix qu'on leur offroit accompagnée de propositions d'hommage & de sujétion, ne lui paroissoit pas d'une bonne espece; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans sçavoir s'ils étoient contens de celui qu'ils avoient: que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puisqu'il ne s'agissoit maintenant que de ces deux points, ils en parleroient avec leurs anciens, & qu'ils rapporteroient la réponse.

Ils se retirèrent après cette conclusion, dont les Espagnols demeurèrent surpris ; mais un moment après ils passèrent à d'autres réflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en seroient plus difficiles à vaincre ; & que s'ils sçavoient bien parler, ils sçauroient encore mieux combattre : au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairés, puisqu'il est constant que la tête agit encore davantage à la guerre, que les mains. Mais ces considérations, que les Capitaines & les Soldats faisoient chacun à sa manière, n'étoient proposées que comme des réflexions d'une prudence dont le cœur ne se sentoient pas. Ils sçurent bien-tôt à quoi ils devoient s'en tenir ; les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient sans néanmoins y être poussés par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite : mais parce que les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils se croyoient obligés de prendre le meilleur. Ils apportoient un regale de quantité de fruits & d'autres vivres du

pays, pour gages de l'amitié qu'ils venoient
lier : & quelque tems après leur principal
Cacique parut accompagné de peu de gens
sans armes, pour montrer la confiance
qu'il avoit sur la bonne foi de ses hôtes,
& sur celle dont il leur donnoit des mar-
ques sinceres. Grijalva le reçut avec des
témoignages de joye & de civilité, aus-
quels l'Indien répondit par des soumis-
sions à sa maniere, qui ne laissoient pas
de conserver quelque gravité veritable ou
affectée. Après les premiers complimens,
il fit approcher ses domestiques chargez
d'un autre present, qui consistoit en plu-
sieurs pieces dont le prix n'égaloit pas le
travail. Il y avoit des garnitures de plu-
mes de diverses couleurs, des robes de co-
ton extremement fin, & quelques figures
d'animaux dont ils se paroient, couvertes
d'un or foible & leger. Ces figures étoient
de bois, & ils appliquoient l'or en petites
lames. Le Cacique, sans attendre le re-
merciement de Grijalva, lui fit compren-
dre par le moyen des Truchemens, que
*son but étoit la paix, & celui de ce regale de
donner congé à leurs hôtes, afin que cette paix
pût subsister.* Le General répondit, qu'il
*estimoit fort ses présens & sa liberalité, & que
les Espagnols avoient résolu de passer plus
avant, sans s'arrêter en ce lieu-là, ni lui don-*
ner

ner aucun sujet de plainte. Grijalva en avoit déjà formé le dessein, tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincérité & aux honnêtetés de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derrière soi une retraite & des amis dans les accidens qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux, après avoir fait des présens de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne; & qui étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprès des Indiens la grace & le prix de la nouveauté: ce qui surprendroit moins les Espagnols, maintenant que ces peuples sont accoutumés d'acheter au prix des diamans le verre qu'on leur apporte des pays étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit après lui, ont dit que ce Cacique présenta au General des armes complètes d'or fin, dont il l'arma lui-même avec tant d'adresse, qu'elles paroïssent faites exprès pour lui: & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens qu'Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il refute néanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui se trouva présent à cette entrevûe, & Gon-

zale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce tems-là dans l'Isle de Saint Domingue, ne parlent point de ces armes, quoiqu'ils ayent décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discretion du Lecteur de juger de la foi que l'on doit avoir pour ces Auteurs, croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

C H A P I T R E V I I.

Grijalva continuë sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme Rio de Banderas, où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.

GRijalva & ses compagnons poursuivirent leur voyage toujours sur la même route; & ils virent en plusieurs endroits des pays bien peulez, sans qu'il leur arrivât rien de considerable, jusqu'à une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient,

accompagnée de signes, de cris, & d'autres actions que les Espagnols pouvoient distinguer, faisoit comprendre qu'ils étoient là comme amis; & tout cela sembloit inviter nos gens à descendre plutôt qu'à se retirer.

Le General ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques Soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchure de la riviere, & le dessein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la descente étoit aisée, & voyant d'ailleurs que le procedé des Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, fit avertir le General qu'il pouvoit s'approcher en toute sûreté. Tous les Soldats mirent pied à terre, & furent reçûs des Indiens avec des cris de joye qui marquoient leur admiration. Sur quoi trois d'entr'eux se détacherent de la troupe; leurs ornemens faisoient assez connoître qu'ils étoient des plus considerables. Ils s'avancerent; & après s'être arrêtés autant de tems qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de respect que les autres lui rendoient, ils allerent droit à Grijalva, qu'ils saluerent fort civilement. Il les reçut de la même maniere: mais comme nos Truchemens n'entendoient point la langue de ces Peuples, ces complimens se rédui-

firent à des signes de joye de part & d'autre, & à quelques paroles qui ne faisoient que du bruit, sans qu'on en pût comprendre la signification. Cependant les Indiens présenterent aux nôtres une maniere de festin de plusieurs sortes de viandes, qu'ils avoient préparé sur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoique rustique & mal ordonné, ne déplut point aux Soldats affamés : & après ce rafraîchissement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient caché jusqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient sans les laisser aller, faisoit comprendre que leur dessein n'étoit pas d'en faire un present, mais d'en acheter les marchandises qui étoient sur les vaisseaux, dont ils avoient eu des nouvelles. On étala aussi-tôt plusieurs ouvrages de verre, des peignes, des coûteaux, & d'autres instrumens de fer & de léton, qui pouvoient passer en ce pays-là pour des bijoux de grand prix, puisque l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faisoit monter effectivement bien au-delà de leur juste valeur. On troqua donc ces bagatelles contre différentes parties d'un or, qui véritablement étoit d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, qu'en six

jours que les Espagnols s'arrêterent en ce lieu-là, le commerce auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pû sçavoir la raison qui a fait nommer rachat cette sorte de trafic, ni pourquoi on appelle racheté, cet or qui, à parler proprement, passe dans une plus grande servitude; étant certain qu'il est, pour ainsi dire, plus libre aux lieux où il est le moins estimé. Néanmoins, comme j'ai trouvé ce terme en usage en toutes nos Histoires, & même avant elles dans les Relations des Indes Orientales, j'ai crû que je pouvois m'en servir, puisque lorsqu'il s'agit d'expliquer les choses par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raison qu'à l'usage, qui suivant le sentiment d'Horace, est le maître & le souverain legitime des langues, & qui donne & ôte comme il lui plaît, ce rapport qui se forme dans l'oreille entre les mots & les choses dont ils sont les signes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient cessé, & que ses vaisseaux étoient en danger, à cause que cet ancrage étoit traversé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laissa très-satisfaits, & résolut de poursuivre sa découverte. Avant

que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens qui commandoient aux autres, étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma : que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs Provinces très-riches en or, & en toute sorte de commoditez ; qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoutent plusieurs choses à cette Relation ; mais il n'est pas vraisemblable que ces connoissances pussent aller plus loin qu'on l'a dit ; & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une conversation où les mains seules s'expliquoient aux yeux, faisant en cette occasion l'office de la langue & des oreilles.

Ils suivirent la navigation sans perdre la terre de vûë : & voyant deux ou trois petites Isles au-dessous du vent, ils descendirent en celle qui depuis ce tems-là fut appellée l'Isle des Sacrifices ; parce qu'un parti d'Espagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices, qui paroissent bien au-dessus de plusieurs autres, ils y rencontrèrent des Idoles de différentes figures, & toutes horribles. Elles étoient posées sur des Autels, où l'on mon-

toit par des degrez proche desquels il y avoit six ou sept corps humains immolez depuis peu, & mis en quartiers après leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible spectacle surprit nos gens, & leur inspira de l'horreur : leur esprit se trouvant partagé entre la compassion & la colere, qui les pouffoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêterent pas long-tems en cette Isle, parce qu'il y avoit peu de commerce à faire avec les Habitans, que la crainte avoit écartés. Ainsi ils passerent à une autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une situation qui formoit entr'elle & le Continent une rade fort étendue & fort sûre pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. Ils l'appellent l'Isle de Saint Jean, tant en consideration du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celui de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur General qui portoit le même nom, mêlant ainsi la dévotion avec un peu de flatterie. Un Indien donna occasion au surnom qui lui fut ajoûté, parce qu'en montrant de la main la Terre-ferme, dont il sembloit vouloir apprendre le nom, il repeta plusieurs fois ce mot, *Culua*. En sorte que pour distinguer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric,

ils la nommerent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable, & son terrain est si peu élevé au-dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez, elle a eu l'avantage de former le port le plus fréquenté & le plus celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la Mer du Nord. Ils demeurèrent quelques jours en cet endroit, parce que les Indiens de la Terre - ferme accouroient de tous côtez avec de l'or dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui lui étoit défendu expressément, se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il lui envoyât de nouveaux ordres pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en tirer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatre navires, qu'il chargea de tout l'or & des autres curiositez qu'ils avoient trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du credit à sa découverte par la montre de ces richesses,

Page 49

THE HISTORY OF THE

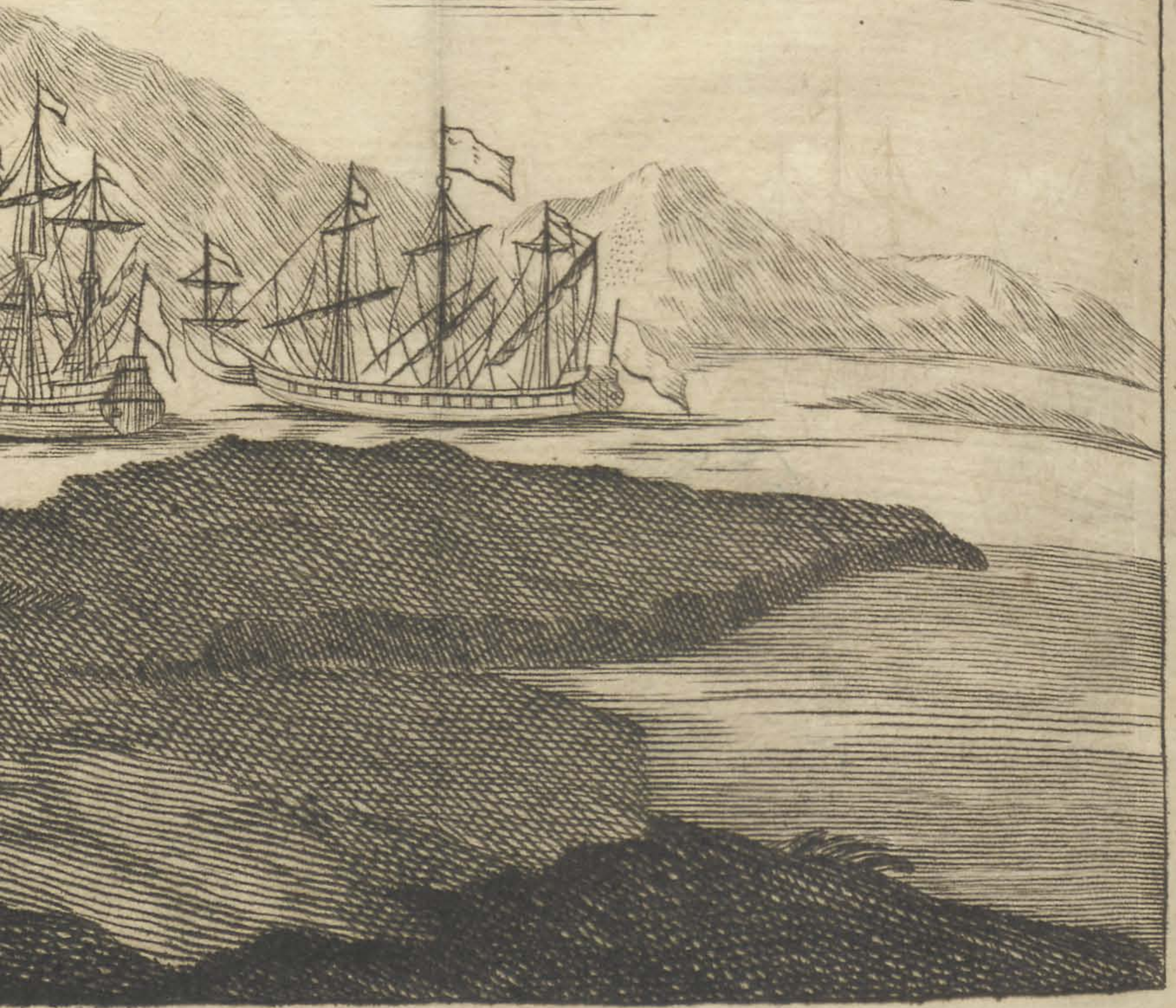
THE HISTORY OF THE
BANK OF ENGLAND
1700



Riviere de I



Sancti autrement Rio de Carioas.





richesses, croyant qu'elles feroient goûter la proposition d'un établissement, pour lequel ils avoient beaucoup d'inclination, quoique François Lopez de Gomara nous veuille persuader le contraire, & prenne ce sujet pour accuser ce General de bassesse d'esprit & de peu de courage.

CHAPITRE VIII.

Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de Panuco. Ses aventures dans la riviere nommée Rio de Canoas. Et la résolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.

AU même tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoient quitterent l'Isle de S. Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toujours à la vûë de la terre. Ils suivirent la côte qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de *Tlascalala*, après quoi ils entrèrent dans la riviere de *Panuco*, qui est la dernière Province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vais-

seaux allèrent mouiller à l'entrée de cette riviere appellée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaqués par seize canots remplis d'Indiens armés, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alphonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de fleches; & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'abordèrent avec une résolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes, sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celui de la victoire; en sorte qu'il ne resta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le peril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à esperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancrs, & à suivre la côte jusqu'à un Cap ou pointe de terre qui se pouvoit fort avant dans la Mer. Il sembloit que

cet obstacle la mit en fureur, & qu'elle voulût éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en usage pour doubler ce Cap, les vaisseaux furent toujours repoullés par le reflux des vagues, non sans un extrême peril d'en être renverlés, ou d'aller se briser contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des protestations, qui furent autorisées par un applaudissement general. Cette longue navigation avoit repandu dans tous les esprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la consideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, assambla tous ses Capitaines & les Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On pesa dans ce Conseil les difficultés qu'il y avoit d'aller plus avant, & l'incertitude du retour. On voïoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé: que les vivres commençoient à se corrompre, & que les soldats étoient rebutés par tant de fatigues. D'ailleurs le dessein d'un établissement étoit combattu par les ordres de Diego Velasquez; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix de retourner à Cuba, afin de prendre les

mesures justes & nécessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déjà manqué par deux fois. Les navires prirent la même route qu'ils avoient déjà faite, & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au Port de S. Jacques de Cuba le 15 du mois de Septembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçu du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joye la découverte de ces grands & riches Pays, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagerations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui lui faisoit quelquefois douter du raport de ses yeux. Il fit repeter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toujours pour lui la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Pays où il avoit été si bien reçu. Alvarado tâchoit de l'excuser; mais comme il avoit été un de ceux qui proposerent de s'établir à la Riviere des Bannieres, ses

raisons se sentoient de la foiblesse ordinaire à ceux qui veulent soutenir quelque chose contre leur inclination. Velasquez accusoit Grijalva de lâcheté, & se repentoit de l'avoir choisi pour General en cette expedition. Il se proposoit d'en commettre le soin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, sans faire reflexion sur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit si haut ses esperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'esprit des ambitieux, est d'attaquer la raison, & d'y effacer la reconnoissance des services qu'on a reçus. Velasquez n'avoit plus d'autres pensées que celles d'arriver bientôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la felicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que des grands desseins; & ses esperances alloient à un point où il avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute reputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de S. Jerôme qui étoient à S. Domingue, d'une maniere qui sembloit ne chercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour

54 *Histoire de la Conquête*
d'Espagne, avec une ample relation, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un memoire où ses services n'étoient ni oubliés, ni affoiblis, demandant quelques graces pour recompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il méditoit.

Velasquez avoit déjà acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint mouiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit esperé de reconnaissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public; & sa modestie ne lui permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il representa néanmoins à Velasquez l'instruction qu'il lui avoit donnée par écrit, où il lui défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnés, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.



C H A P I T R E I X.

Difficultés qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le mérite obtient enfin la préférence pour cet emploi.

V Elafquez ſçachant combien il importe d'exécuter promptement ce que l'on a réſolu , & que les occasions ſ'échappent lorsqu'on laiſſe paſſer le moment favorable , fit promptement radouber les vaiſſeaux qui avoient ſervi au voyage de Grijalva , dont avec ceux qu'il avoit achetés il compoſa une flotte de dix navires , depuis quatre-vingt juſqu'à cent tonneaux. Il uſa de la même diligence à les armer & à les équiper ; mais il balançoit encore ſur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expédition. Il cherchoit un homme brave , ferme & réſolu , qui ſçût ſe démêler dans toute ſorte d'occasions , & prendre ſon parti à propos : qui n'eût aucune attention à ſon intérêt ni à ſa propre gloire , mais ſeulement à celle de ſon Commandant ; & c'étoit , ſelon ſon idée , chercher en un même ſujet la grandeur du courage avec

la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extrémités subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai mérite. Ses bonnes qualités & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du Pays.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltazar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un mérite à prétendre à des emplois plus relevés; mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres, & c'est ce qui arrive presque toujours, quand on diffère à remplir les emplois; ce qui ne sert qu'à attirer les prétendans, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne sçavoit encore à quoi se résoudre; il estimoit leur mérite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fît naître des pensées d'indépendance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador de Lariz Tresorier du Roy, & d'André de Duero qui étoit son Secretaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entiere confiance

du Gouverneur , & qui le connoissoient à fond , lui proposerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de son merite en des termes fort reservés , afin que le conseil ne parût point interessé , & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La proposition fut bien reçûë , & ils se contenterent de cette bonne disposition de Velasquez , laissant faire le reste au tems & à la reflexion , esperant avec ce secours le persuader entierement dans une autre conversation.

Avant que de passer plus avant , il sera bon de dire qui étoit Hernan Cortez , & par quels détours son heureuse destinée le conduisit à la gloire d'être par sa valeur & par sa prudence , le Conquerant de la nouvelle Espagne. J'appelle destinée ce qui n'est à parler chrétiennement , que cette disposition souveraine & impenetrable de la cause premiere , qui laissant agir les causes secondes subordonnées à sa providence , comme des moyens convenables à la nature , produit , avec la liberté du choix que Dieu a donné aux hommes , tout ce qui arrive par sa permission , ou suivant ses ordres. Cortez nâquit à Medellin , Ville de l'Estremadure , de Martin Cortez de Monroy , & de Catheriue Pizarre Altamirano ,

& ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa première jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour lui faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sedentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, resolu de suivre la profession des armes, & ses parens l'envoyèrent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la réputation à ceux qui servoient sous lui. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui lui fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il resolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plutôt pour faire connoître leur valeur, que pour satisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa resolution, il y passa en l'année 1504. avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de S. Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna

l'estime & l'amitié de tout le monde, se rendit si agreable au Commandeur, qu'il lui donna une place dans sa maison, & lui offrit toute sa protection & ses soins pour lui établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on jouissoit en cette Isle entierement soumise, lui paroissoit un état violent; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent, & d'abord qu'il fut arrivé, il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obéir, qui sont les premieres qualités d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien-tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne; d'une physionomie agreable; & ce bel extérieur étoit soutenu par d'autres qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toujours bien des absens: sa conversation étoit sage & enjouée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que lui en tout ce qu'il possédoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obliga-

tions. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco, Demoiselle d'une illustre extraction . & d'une haute vertu. La recherche de cette fille lui fit plusieurs affaires , où Diego Velasquez se trouva mêlé , & le fit mettre en prison , jusqu'à ce que l'accord étant fait , tant avec le Gouverneur , qu'avec les parens de la Demoiselle , Velasquez lui servit de parrain , & qu'ils lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur lui donna un Département d'Indiens , & la Charge de Juge Royal en la Ville de S. Jacques. Cet emploi , qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiés.

Tel étoit l'état de sa fortune , lorsque Amador de Lariz & André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse , que quand ils revinrent trouver Velasquez armés de nouvelles raisons pour le convaincre , ils le trouverent entièrement déclaré en faveur de leur ami , & si fort prevenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire que d'applaudir à son choix , & qu'il leur auroit obligation d'une

chose qu'ils fouhaitoient encore plus que lui. Ils convinrent avec lui, qu'il étoit important de declarer promptement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des prétendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser le Brevet de la Commission, ce qui dépendoit de son emploi. Il étoit conçu en ces termes: *Que Diego Velasquez en qualité de Gouverneur de l'Isle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Iucatan & de la Nouvelle Espagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la flotte, & des Pays découverts, ou que l'on découvreroit à l'avenir.* L'amitié que le Secretaire Duero portoit à Cortez, l'obligea d'y ajouter toutes les clauses les plus honorables & les plus avantageuses qu'il put s'imaginer pour étendre ses pouvoirs, sous prétexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.



C H A P I T R E X.

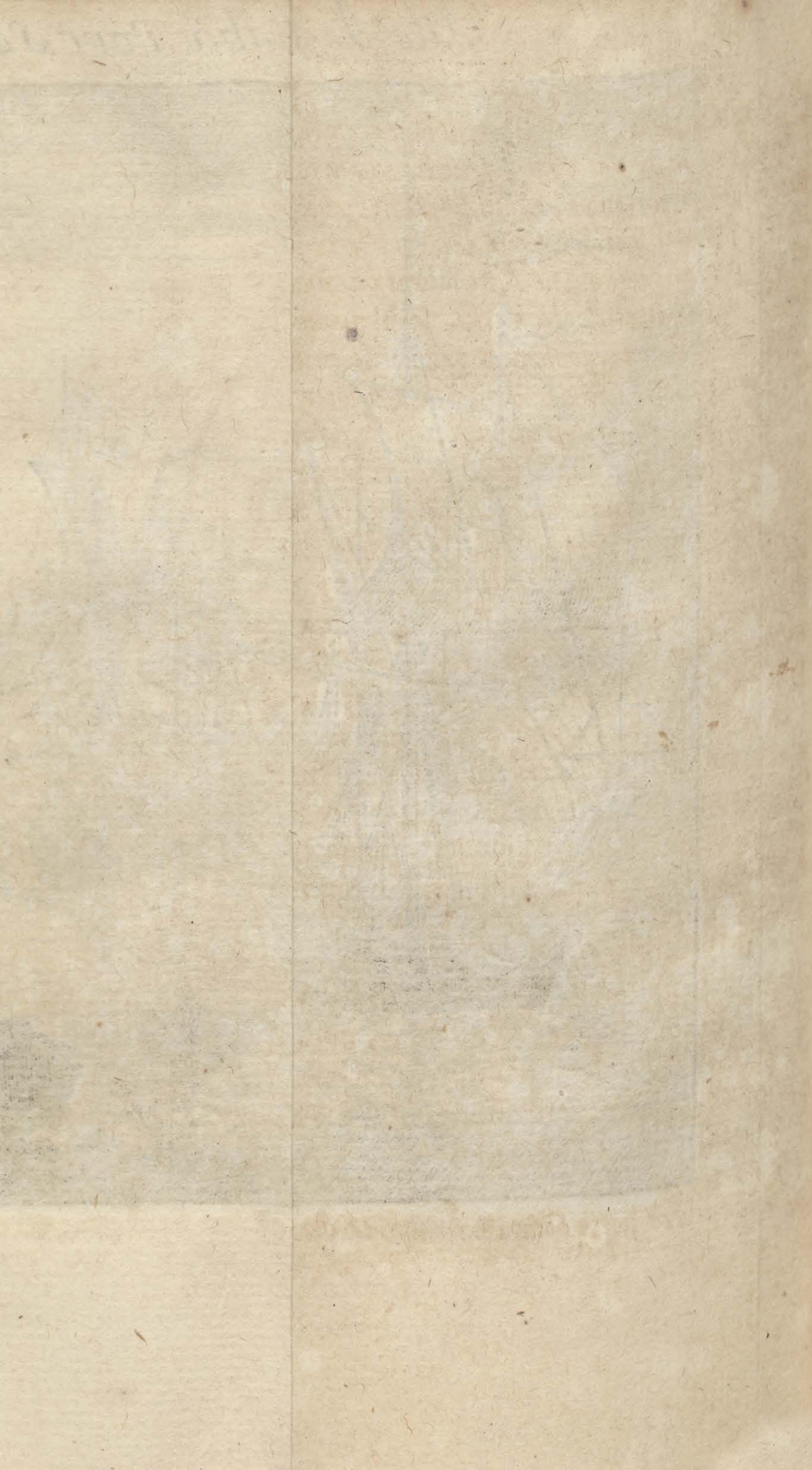
Les ennemis de Cortez tâchent de le brouiller avec Diego Velasquez : ils n'y réussissent pas ; & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa flotte.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur ; & le ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez lui témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à lui marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bien-tôt publiée, & reçûë avec autant de joye par ceux qui souhaitoient voir finir ces irrésolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux parens de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jeter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui disoient : *Que c'étoit fort hazarder, d'accorder tant de confiance à un homme qu'il avoit si peu obligé. Que s'il jettoit ses yeux sur la conduite de Cortez, il y trouveroit peu*

Iste de Cuba Port S







de sureté, parce qu'il accorderoit rarement ses paroles avec les effets. Que ses manieres agréables & flateuses, & sa liberalité, n'étoient que des artifices qui devoient le rendre suspect à ceux qui ne s'attachent pas aux seules apparences de la vertu. Qu'il témoignoit trop d'empressement à gagner le cœur des Soldats, & que des amis de cette sorte, lorsqu'ils sont en grand nombre, on en fait aisément des partisans. Qu'il se souvint des dégoûts que la prison lui avoit causez. Qu'on ne faisoit jamais de véritables confidens des gens à qui on avoit donné de pareils sujets de plainte; parce que les blessures de l'esprit, ainsi que celles du corps, laissent des impressions qui reveillent le souvenir de l'offense, lorsque l'on se voit en pouvoir de s'en venger. Ils ajoutoient d'autres raisons plus specieuses que substantielles, au préjudice de la bonne foi, parce qu'ils déguisoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalousie.

On dit que Velasquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parens du Gouverneur, & quelques-uns de ses amis, un fou qui les divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, lui dit assez brusquement: *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait; mais il nous faudra bientôt une autre flotte pour courir après Cortez.*

Quelques Auteurs ont traité de prédiction cette bouffonnerie , sur le fondement que les fous attrapent souvent la vérité , & sur l'impression que cette prophétie (puisqu'il leur plaît de lui donner ce nom) fit sur l'esprit du Gouverneur. Nous laissons aux Philosophes à décider , si la connoissance de l'avenir peut être un effet des égaremens de l'imagination ; & si un jugement dont les organes sont démontés , peut s'élever à cet excès de penetration. Pour moi , je crois que c'est faire tort à l'esprit de l'homme , que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bile deréglée , que les envieux de Cortez avoient inspiré ce discours au boufon ; & que leur malice étoit bien dépourvûë de raison , puisqu'elle recherchoit le secours de la folie.

Cependant Velasquez soutint avec vigueur l'honneur de son jugement , dans le choix qu'il avoit fait ; & Cortez ne songea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart , qui portoit le signe de la Croix , avec ces mots en Latin : *Suivons la Croix , nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant ; & cet équipage , qui convenoit à son air noble & guerrier , s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il employa avec profusion
tout

tout son bien , & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres , des armes & des munitions , afin que la flotte fût plutôt en état de partir ; cherchant par même moyen à attirer des Soldats à sa suite. Il pouvoit épargner cette dépense. La réputation de cette entreprise , & celle du General , faisoient plus de bruit que tous les tambours ; de sorte qu'en peu de jours on enrôla trois cens Soldats , entre lesquels étoient Diego d'Ordaz principal confident du Gouverneur, François de Morla , Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire , & d'autres Gentilshommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le tems du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les Soldats , qui s'embarquerent en plein jour , tout le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit , Hernan Cortez accompagné de ses amis , alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa , & lui fit plusieurs autres caresses ; & le matin étant venu , Velasquez le conduisit au Port , & le vit monter sur son vaisseau. Le détail de ces circonstances pouvoit être retranché , & paroîtroit ennuyeux , s'il n'étoit nécessaire pour sauver la réputation de Cortez , que des Auteurs accusent d'avoir donné fort

mal-à-propos des marques d'une extrême ingratitude , en faisant revolter la flotte qu'il commandoit avant que de fortir du Port. Herrera le raporte ainsi , & il est suivi par tous ceux qui ont copié son Histoire. Ils disent , contre toute sorte d'apparence , que Cortez à la faveur de la nuit , avoit été chercher des Soldats dans leurs maisons , & que leur ayant donné un rendez-vous au Port , il s'étoit embarqué secretement avec eux : Que Velasquez en ayant eu avis au matin , en avoit suivi la flotte pour sçavoir les motifs de cette action ; & que Cortez s'approchant de lui dans une chaloupe bien armée , lui avoit déclaré avec mépris , qu'il ne reconnoissoit plus ses ordres. Mais j'ai suivi Bernard Diaz , qui raporte ce qu'il a vû , & qui paroît bien plus veritable. En effet , le bon sens peut-il souffrir qu'on croye qu'un homme aussi habile que Cortez l'étoit , quand même il auroit déjà formé le dessein de se rendre absolu , eût rompu indiscretement avec Velasquez , avant que de se voir hors de sa jurisdiction : car il devoit toucher avec sa flotte en plusieurs autres endroits de cette Isle , pour prendre des hommes & des vivres qui lui manquoient ? D'ailleurs , quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit , &

aussi penetrant , eût été capable de faire cette faute , est-il vraisemblable que dans une Ville où il y avoit alors très-peu d'habitans , Cortez eût pû durant la nuit aller par les maisons ramasser trois cens hommes , entre lesquels étoit Ordaz créature du Gouverneur, & d'autres Cavaliers de ses amis , & qu'il les eût fait embarquer , sans qu'aucun d'eux se fût avisé d'avertir Velasquez de ce procedé extraordinaire ? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'intérêt d'observer sa conduite ? ou si cela n'étoit pas arrivé , n'auroit-on pas sujet d'admirer le merveilleux effet du silence des premiers , & de la négligence des autres ? Ce n'est pas que je veuille nier que Cortez ne se soit écarté de l'obéissance qu'il devoit à Velasquez ; mais cela n'arriva que dans la suite , & par des motifs qui seront expliqués.



CHAPITRE XI.

Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa flotte , qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez entre en défiance par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.

LA flotte sortit du Port de Saint Jacques de Cuba le 18. de Novembre 1518. & rasant la côte de l'Isle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçurent avec bien du plaisir. D'abord il fit publier son dessein; & plusieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le suivre. Les plus considérés étoient Jean d'Escalante, Pierre Sanchez Farfan, & Gonzale Mexia. Peu de tems après, Pierre d'Alvarado, & Alfonse d'Avilla vinrent le joindre; & ce renfort lui fut très-agréable, tant parce qu'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expédition de Grijalva, qu'à cause qu'Alvarado amenoit avec soi ses quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Al-

varado ; de ce lieu , la flotte alla reconnoître la Ville du Saint Esprit , peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta sa suite des personnes d'Alfonse Hernandez Portocarrero , Gonzale de Sandoval , Rodrigue Rangel , Jean Velasquez de Leon parent du Gouverneur , & de plusieurs Gentilshommes dont les noms paroîtront plus à propos , quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Noblesse , & celui de cent Soldats que l'on tira de ces deux Villes , augmentèrent considerablement les forces & la reputation de cette armée , outre les munitions , les armes , les vivres , & quelques chevaux que Cortez y acheta de ses deniers , dont il faisoit encore part à tous ceux qui en avoient besoin pour faire leur équipage. Ainsi il gaignoit l'esprit & le cœur de tout le monde par sa generosité , & par les esperances que sa conduite leur donnoit , lorsqu'ils le voyoient commander en General, sans oublier dans les occasions , de leur marquer qu'il se consideroit encore comme leur compagnon.

Cependant la flotte étoit à peine sortie du Port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour reveiller les soupçons du Gouverneur, suivant la conduite des lâches , qui n'ont de

la hardiesse que pour déchirer les absens. Velasquez écoutoit leurs discours; & quoiqu'il en parût offensé, ils reconnurent néanmoins dans son esprit un penchant à la jalousie, dont ils esperoient se servir pour ruiner toute la confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce dessein ils dresserent une intrigue avec le secours d'un vieillard appelé Jean Milan, qui malgré une profonde ignorance, se piquoit d'être un sçavant Astrologue: autre sorte de fou, atteint d'une autre espece de folie. Cet homme poussé par les ennemis de Cortez, après avoir pris de grandes précautions pour s'assurer du secret, fit au Gouverneur un discours en termes mystérieux sur cette expedition *qui devoit, disoit-il, avoir un succès heureux & malheureux*, assurant que les astres s'expliquoient ainsi. Quoique Velasquez eût assez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronostics, cependant comme ils donnoient dans son foible, qui étoit le soupçon, le mépris qu'il avoit pour l'Astrologue n'empêcha pas qu'il ne reçût les impressions que les autres prétendoient lui donner.

Sur de si foibles fondemens, Velasquez prit la résolution de rompre avec Cortez, en lui ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha aussi-tôt deux Couriers à la

Ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre fort exprès à François Verdugo son cousin, & Juge Royal de cette Ville, tendant à déposséder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine General; supposant que son emploi étoit déjà revoqué, & qu'il y avoit nommé une autre personne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre-tems; mais son courage n'en fut point abbattu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il se fit voir à ses amis & aux Soldats, pour reconnoître l'interêt qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour sçavoir, par le jugement que les autres feroient de son bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque assurance. Il les trouva tous non seulement dans ses interêts, mais encore résolu à s'opposer au tort qu'on vouloit lui faire, quand ils devroient se porter aux dernieres extremités. Il est vrai que Diego d'Ordaz & Jean Velasquez, comme créatures du Gouverneur, témoignèrent moins de chaleur que les autres; mais ils furent aisement reduits à convenir d'une chose qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez ayant ces assurances, alla trouver le Juge, qui n'ignoroit pas les sujets qu'il avoit de se plaindre. Il representa à Verdugo, *le peril qu'il courcit en se déclara-*

rant protecteur de l'injustice que Velasquez lui faisoit. Qu'elle offensoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage, outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des Soldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de servir le Gouverneur, & qui ne reconnoissoient encore ses ordres que par les soins qu'il se donnoit pour les retenir dans l'obéissance. Ce discours fut fait avec une sincérité, qui sans s'écarter des termes de la modestie, ne faisoit paroître aucune foiblesse d'esprit & de courage. Verdugo assez persuadé qu'on faisoit une injure à Cortez, & sentant par grandeur d'ame, beaucoup de repugnance à devenir l'instrument d'une pareille violence, lui offrit non seulement de suspendre l'exécution des ordres de Velasquez, mais encore de lui écrire, afin de l'obliger à changer de résolution, qui ne pouvoit s'exécuter sans causer un mouvement très-dangereux, en mutinant tous les Soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidens du Gouverneur, offrirent à Cortez de lui rendre le même office, & écrivirent sur le champ. Cortez y joignit ses lettres dans lesquelles il faisoit des plaintes tendres & cordiales de la défiance que Velasquez lui témoignoit sans appuyer sur le chagrin qu'elle lui donnoit, dont néanmoins il conservoit le ressentiment

mens : mais comme il n'étoit pas encore tems de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclaircissemens qu'il vouloit éviter.

CHAPITRE XII.

Cortez passe de la Trinité à la Havane ; où il fait sa dernière recrue, & souffre une seconde persécution de la part de Velasquez.

Après qu'on eût pris ces mesures, qui paroissoient capables de remettre l'esprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer son voyage, envoya par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des Soldats, pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées sur la route. Ainsi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte Occidentale commence à se tourner au Nord. Les vaisseaux sortirent du port de la Trinité avec un vent favorable ; mais au lieu de suivre la route où Cortez étoit, ils s'en écartèrent durant la nuit, & ne s'apperçurent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaise manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils se

voyoient fort avancés, ils continuerent la navigation jusqu'à la Havane, où les Soldats prirent terre. Pierre de Barba Gouverneur de la Ville sous les ordres de Velasquez, les reçut avec joye, & leur donna des marques de sa liberalité: mais rien ne les consoloit de l'absence de leur General. Ils témoignoient tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournés pour le chercher: Enfin ils ne songeoient qu'à faire en sorte que leurs excuses fussent bien reçues de Cortez quand il seroit arrivé. Ces sentimens se tournerent en inquietudes, quand ils virent que ce retardement alloit si loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il lui étoit arrivé quelque disgrâce. Les opinions étoient différentes. Les uns crioient qu'on armât promptement deux ou trois chaloupes pour aller chercher le General dans toutes les Isles qui étoient sur la route qu'on avoit tenuë. Les autres proposoient qu'on élût un Commandant en son absence. Cette proposition étoit faite dans un fâcheux contre-tems. Cependant, comme personne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des résolutions, & on n'en exécutoit aucune. Celui qui appuyoit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz, parce qu'ayant la confiance du Gouverneur,

il avoit assez de merite pour être choisi. Il esperoit que se trouvant en place, ce lui seroit un droit acquis pour être Commandant en chef: mais enfin, l'arrivée de Cortez avec son vaisseau, finit toutes ces contestations, qui durerent sept jours.

La raison de son retardement fut, que la flotte passant de nuit sur de certains bancs qui se rencontrent entre le port de la Trinité & le Cap de Saint Antoine, assez près de l'Isle *Pinos*, son navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaisseaux, toucha sur ces bancs; en sorte qu'il fut en danger de se renverser. Cet accident fort perilleux servit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vûë du danger ne l'étonna point, il courut d'abord au remede, & donna ses ordres avec tant de présence d'esprit, que sans apporter de la confusion par un trop grand empressement, il ne laissa pas de faire travailler avec une extrême diligence. Son premier soin fut de faire mettre à la Mer l'esquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter sur une petite Isle de sable qui étoit en vûë du naufrage. Ainsi le navire étant alegé, on le mit à flot; & lorsqu'il fut hors des bancs, l'esquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre consuma sept jours

entiers : & cet accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui.

Barba lui offrit son logis, & l'on a vu peu de troupes marquer plus de véritable joye pour le repos d'un General. Le nombre des Soldats croissoit tous les jours : plusieurs des Habitans de la Havane s'enrôlerent ; & entre les Gentilshommes on remarqua Francois de Montexo, qui fut depuis Adelantado d'Iucatan, Diego de Soto del Toro, Garci Caro, Jean Sedeno, & d'autres personnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande réputation à cette entreprise, & acheverent de fournir la flotte de ce qui lui manquoit. On employa quelques jours à ces apprêts : mais comme Cortez sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, il prit celui-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoyer, & éprouver les pieces, commandant aux Cononiers d'en reconnoître exactement la portée. Et comme il y avoit en ce pays-là un grande abondance de coton, il en fit faire des armes défensives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de casques, & qui s'appelloient *Escaupilles*. Cette armure inventée par la nécessité, & faute de fer, fut depuis fort approuvée, lorsqu'on con-

nut par experience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défense que le fer contre les fleches & les dards des Indiens, parce qu'elles perdoient leur force, par la seule raison qu'elles ne trouvoient, pour ainsi dire, qu'une molle résistance; outre qu'en demeurant attachées aux casques, elles perdoient encore leur activité, sans aller blesser les autres, comme elles font en glissant sur les armes.

Cependant Cortez faisoit tous les jours faire à ses Soldats l'exercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalète & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les différentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défilier en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruisoit lui-même, en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'Antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux Soldats le métier de la guerre dans les véritables occasions : & cette discipline que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées le nom d'*Exercites*, à cause

78 *Histoire de la Conquête*
de cet exercice qu'ils enseignoient aux
Soldats.

Il employoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin, & chacun voyoit avec plaisir approcher le terme du départ, lorsque Gaspar de Garnica domestique de Diego Velasquez, arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit absolument, qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte, & qu'il l'envoyât prisonnier à Saint Jacques, avec une escorte sûre. Il lui marquoit combien il étoit offensé du procédé de Verdugo, qui avoit laissé échapper à la Trinité, l'occasion de déposséder Cortez: & son chagrin, qu'il exprimoit en des termes très-forts, faisoit voir à Barba, ce qu'il avoit à craindre, en n'obéissant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diego d'Ordaz, & à Jean Velasquez de Leon, d'assister Barba pour l'exécution de ce qu'il lui commandoit. Cortez fut bien-tôt averti de plusieurs endroits, de ce qui se passoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ses mesures, puisque celui-là même qui lui avoit fait la grace de lui confier le soin de cette entreprise, l'en vouloit priver d'une manière si préjudiciable à son honneur, & l'affran-

chissoit de la honte de passer pour ingrat, en ruinant par sa violence les droits de l'obligation, qui l'engageoit à la reconnoissance.

CHAPITRE XIII.

Cortez prend la résolution nécessaire pour s'empêcher de tomber entre les mains de Velasquez. Les justes motifs de cette résolution ; & ce qui se passe jusqu'au tems de son départ.

QUOIQ'HERNAN Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laissa pas d'être ébranlé par cette nouvelle atteinte, d'autant plus sensible, qu'elle étoit moins attendue ; car il s'étoit persuadé que Velasquez auroit été satisfait, de ce que tous ses amis lui avoient écrit sur le premier ordre envoyé à la Ville de la Trinité. Mais en voyant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté sans retour dans l'esprit du Gouverneur, il commença à raisonner avec un peu plus d'attention & moins de sang froid sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il se voyoit élevé & loué par tous ceux qui le suivoient ; & de l'autre, abbattu,

& condamné comme un criminel à une injuste prison. Il reconnoissoit que Velasquez avoit fait quelques avances de son argent pour équiper la flotte ; mais que ses amis & lui avoient fait la plus grande partie de la dépense , & attiré presque tous les Soldats par leur crédit. Il rappelloit dans son imagination toutes les circonstances de l'injure qu'on lui faisoit , & s'arrêtant sur les mépris qu'il avoit soufferts jusqu'alors , il s'en vouloit du mal , & blâmoit sa patience. Ce n'étoit pas sans sujet , car cette vertu se laisse mener jusqu'à de certaines bornes qui lui sont marquées par la raison ; mais quand on la pousse plus loin , elle devient bassesse & insensibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entreprise , s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit jusqu'au vif , étoit de voir que cette affaire alloit mettre en compromis son honneur , dont la conservation auprès de ceux qui en connoissoient le prix , touche encore de plus près que celle de la vie.

Ce fut sur ces réflexions , & en cette conjoncture , que l'esprit de Cortez justement irrité , prit la première résolution de rompre avec Diego Velasquez. Cela montre bien qu'Herrera ne lui a pas rendu justice , lorsqu'il a marqué cette pre-

miere rupture dans la Ville de Saint Jacques , & de la part de Cortez , qui venoit de recevoir une grace singuliere , & toute recente. Mais on s'en tient à ce qui est écrit par Bernard de Diaz del Castillo , qui n'est pas trop favorable à Cortez , puisque Gonzalve Fernandez d'Oviedo assure que celui-ci se maintint dans l'obéissance à l'égard du Gouverneur , jusqu'à ce qu'étant avancé dans la nouvelle Espagne , il eût des raisons pour se déclarer indépendant , en envoyant rendre compte à l'Empereur des premiers succès de cette conquête. Le soin que je prens d'effacer cette premiere tache dont on a voulu noircir Cortez , ne doit point paroître une digression hors du sujet. Aucun intérêt ne m'oblige à flatter ceux dont j'entreprends la défense , ni à blâmer la conduite des autres : cependant quand la verité me marque le chemin que je dois prendre , pour justifier les premieres démarches d'un homme qui a sçu se donner tant d'éclat par ses actions , j'ai cru que je devois la suivre , & me faire un plaisir de rencontrer la certitude en ce qui sert à établir sa réputation.

Ce n'est pas que je ne sois convaincu que le devoir d'un Historien est de remarquer les actions par leur veritable caractere , sans

guiser, ou passer sous silence celles qui méritent d'être blâmées, puisque les exemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice, ne sont pas moins utiles, que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentimens des hommes, & de débiter ses malignes conjonctures comme des vérités. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter ; mais comme ses agrémens sont au dessus de leurs forces, ils croient entrer dans son esprit, lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interprétations, où l'art a beaucoup moins de part, que leur inclination corrompue.

Pour revenir à notre Histoire, je dirai que Cortez voyant qu'il n'étoit plus tems de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagemens n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux résolutions fermes & vigoureuses, il résolut de prendre son parti, & de se servir des forces qu'il avoit en main, selon qu'il étoit nécessaire dans la conjoncture où il se trouvoit. Dans ce dessein, il prit des mesures pour éloigner

Diego d'Ordaz, avant que Barba se déterminât à publier les ordres qu'il avoit reçûs du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit faits pour faire nommer un Commandant en son absence, & cela lui rendoit sa fidelité fort suspecte. Ainsi il lui ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laissées à Guanicanico, qui est un port situé de l'autre côté du Cap de Saint Antoine, & d'attendre en ce lieu le reste de la flotte. Il pressa l'exécution de cet ordre avec son activité ordinaire, sans néanmoins marquer trop de chaleur; & fut ainsi débarassé d'un homme qui pouvoit lui être fort incommode. De-là il alla voir Jean Velasquez de Leon, qu'il mit aisement dans ses interêts, parce que celui-ci n'étoit pas satisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'esprit plus docile, & moins artificieux que d'Ordaz.

Après avoir pris ces précautions, il se montra à ses Soldats, à qui il déclara la nouvelle persécution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à lui, également résolus de l'affister, quoique differens dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient, comme étant une suite naturelle de leur reconnoissance pour les obligations qu'ils lui avoient; mais

les Soldats parurent si échauffés, que l'émotion qui paroissoit en leurs discours, & par leurs cris, donna de l'inquietude à Cortez, quoi qu'elle se fit en sa faveur: & leurs mouvemens & leurs menaces justifient assez, que la raison perd beaucoup de ses avantages, quand elle passe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba connoissant qu'il ne falloit point differer d'appaiser ce mouvement avant qu'il fût en sa dernière force, chercha Hernan Cortez; & paroissant en public avec lui, calma toutes choses en un moment, en disant tout haut: *Qu'il n'avoit aucun dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il n'auroit jamais de part à une si grande injustice.* Ainsi les menaces se tournerent en applaudissemens: & Barba voulant témoigner la sincérité de ses intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur, où il lui mandoit: *Qu'il n'étoit pas tems de songer à arrêter Cortez, suivi d'un trop grand nombre de Soldats, qui ne souffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point disposés à lui donner cette marque de leur obéissance.* Il exageroit fort adroitement l'émotion que son ordre avoit causée entre les gens de guerre, & le peril où elle avoit jetté la Ville & tout son peuple. Il concluoit par

un avis qu'il donnoit à Velasquez, de retenir Cortez par la voye de la confiance, en ajoutant de nouvelles graces à celles qu'il lui avoit faites : & qu'à toutes risques, il valoit mieux esperer de sa reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la persuasion ni de la force.

Cortez ayant fait cette diligence, ne songea plus qu'à presser son départ, qui étoit necessaire pour appaiser entierement les esprits des Soldats, qui n'étant pas entierement revenus de leur chagrin, témoignoient de nouvelles inquietudes, sur le bruit qui couroit, que Velasquez venoit en personne pour faire un affront à leur General. En effet, les Auteurs disent qu'il avoit pris cette résolution ; sur quoi il hasardoit beaucoup, & auroit fort mal réussi ; car l'autorité est un argument bien foible pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la raison & la force.



 CHAPITRE XIV.

Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revûë de ses troupes, & anime ses Soldats.

UN brigantin de mediocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze Compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma pour Capitaines Jean Velasquez de Leon, Alfonse Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Christophe d'Olid, Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordaz; car le connoissant homme de merite, il ne l'avoit pas éloigné pour lui faire injustice, & il vouloit lui donner un emploi dont il lui fût obligé. Cortez se reserva le commandement de l'Amiral, & donna celui du brigantin à Gines de Nortes. Le soin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco brave Soldat, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie; & la Charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande experience sur ces Mers, pour avoir eu le

même emploi dans les deux voyages de François Fernandez de Cordouë, & de Jean de Grijalva. Après cela, Cortez dressa des instructions pour ses Officiers ; pre-venant, par un détail fort long, mais fort exact, toutes les difficultés qui pouvoient naître dans les différentes occasions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de solennité la Messe du S. Esprit, que tous les Soldats entendirent fort devotement, en offrant à Dieu le commencement d'une entreprise dont ils attendoient le progrès & la fin de son divin secours. Toute la flotte ne faisant plus qu'un seul corps de troupes réglées, Cortez pour le premier acte de la Charge de General, donna le mot à l'armée, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choissoit ce Saint Apôtre pour être le Patron de cette expedition, ainsi qu'il l'avoit déjà pris pour celui de toutes ses actions dès sa plus tendre jeunesse. Après quoi il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le côté du Nord, pour aller chercher Ordaz à Guanicanico, & après leur jonction, d'attendre la flotte au Cap Saint Antoine. Les autres vaisseaux devoient suivre l'Amiral ; & en cas que le vent ou quelque autre accident les séparât, prendre la route de l'Isle de Cozumel, décou-

verte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ses résolutions, & les mesures nécessaires pour achever l'entreprise.

Ils partirent enfin du port de la Havane le 10. du mois de Février de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable; mais suivant son inconstance ordinaire, il souleva au coucher du Soleil une furieuse tempête, qui les mit en grand désordre. La nuit étant venue, les vaisseaux furent obligés de se séparer, de crainte de se briser en se heurtant, & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire où François de Morla commandoit, fut le plus maltraité, un coup de Mer ayant rompu son gouvernail; en sorte qu'il fut en grand danger de perir. Il tira plusieurs coups, pour avertir du peril où il se trouvoit; ce qui mit en grande inquietude les autres Capitaines, à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faisoit pas oublier celui de leur compagnon. Chacun fit ses efforts pour s'en tenir le plus près qu'il pouvoit; tantôt en soutenant la furie du vent & des vagues, & tantôt en cedant à leur violence. Enfin la tempête cessa avec l'obscurité: & lorsque la lumiere put faire distinguer les objets, Cortez courut le premier

mier au vaisseau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même ; en sorte qu'avec ce secours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de poursuivre la route.

En même tems Alvarado, que Cortez avoit envoyé joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, se trouva au jour bien plus enfoncé dans le Golfe qu'il ne pensoit ; car la peur de briser contre la côte l'avoit obligé à se jeter en pleine Mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut sur sa bouffole, & sur sa carte qu'ils étoient beaucoup déçus de la route qui leur étoit prescrite, & si éloignés du Cap Saint Antoine, que ce seroit une entreprise fort difficile de vouloir y retourner. Il proposa donc, qu'il étoit plus à propos de passer en droiture à l'Isle de Cozumel. Alvarado laissa cela à son choix : il lui representa néanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroissoit l'en dispenser. Ainsi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette Isle deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à dessein de se loger dans un Bourg que le Capitaine & quelques Soldats avoient remarqué au voyage de Grijalva ; mais ils le trouverent sans habitans, parce que les Indiens ayant reconnu que les Espagnols pre-

noient terre , s'étoient retirés plus avant dans le pays , avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu , très-brave Soldat , & capable d'entreprendre tous les ordres d'autrui ; mais ayant encore trop peu d'expérience pour en donner de son chef , il crut qu'en attendant l'armée , il seroit honteux à un Commandant d'être sans actions : & sur ce principe , il marcha avec sa troupe pour reconnoître le pays. Ils trouverent un autre Village , éloigné d'une lieuë de celui où ils étoient logés. Les Indiens l'avoient abandonné ; mais ils y avoient laissé quelques vivres , & des poules , que les Soldats confisquerent à leur profit , comme des dépouilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joyaux autour d'une Idole , dans une espece de Temple , & quelques instrumens de sacrifices qui étoient d'or mêlé de cuivre ; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expedition entreprise temerairement , ne leur apporta aucun profit , & ne servit qu'à effaroucher les Indiens , & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut , quoiqu'un peu trop tard , que ce mouvement n'étoit pas dans les regles , & il se retira à son premier poste , après avoir pris deux Indiens

& une Indienne qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain Cortez arriva avec toute la flotte, ayant envoyé ordre à Diego d'Ordaz de le venir joindre, jugeant, comme il étoit vrai, que la tempête auroit empêché Alvarado d'exécuter son commandement. Quoique ce General eût la joye de le voir arrivé sans aucun accident, il ne la temoigna pas : au contraire, il fit mettre le Pilote en prison, & fit une severe reprimande au Capitaine, de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres, & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'Isle, & de permettre à ses Soldats d'en saccager quelques habitations. Il lui fit cette leçon en public, & d'un ton de voix ferme & absolu, voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Après quoi, il fit venir les trois Indiens prisonniers, & par le moyen de Melchior qui lui servoit de truchement, son compagnon étant mort, il leur fit comprendre qu'il ressentoit un extrême déplaisir du tort que les Soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir ; & il les mit en liberté, après leur avoir fait présent de quelques bagatelles pour leurs Caciques : afin qu'à la vûe de ces témoignages d'amitié, les Indiens

perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçüe.

L'armée campa sur le bord de la Mer, & s'y reposa durant trois jours, sans faire aucune démarche, pour ne point augmenter la frayeur des Indiens. Après quoi Cortez ayant fait des bataillons de chaque compagnie, fit une revüe generale. Il s'y trouva cinq cens huit Soldats, dix-sept chevaux, & cent neuf tant Maîtres de vaisseaux, que Pilotes & Matelots. Il avoit outre cela deux Chapelains ou Aumôniers, qui étoient le Licentié Jean Diaz, & le Pere Barthelemy d'Olmedo, Religieux de Notre-Dame de la Mercy, qui accompagnerent le General jusqu'à la fin de la conquête.

Après cette revüe, Cortez étant retourné à son logis, accompagné de tous les Capitaines, & des Soldats les plus considerables, s'assit au milieu d'eux, & leur parla en ces termes : *Mes amis & mes compagnons, quand je considere le bonheur qui nous a réunis tous dans cette Isle, & que je fais réflexion sur les traverses & les persécutions dont nous sommes échappés, & sur les difficultés qui se sont opposées à notre entreprise, je reconnois avec respect la main de Dieu qui nous a assistés, & j'apprens par cette disposition de sa divine Providence, qu'elle nous promet un*

heureux succès d'un dessein dont elle a daigné favoriser le commencement. C'est le zele que nous avons pour lui, & pour le service de notre Roy, ce qui part d'un même principe, c'est ce zele qui nous pousse à entreprendre la conquête de ces pays inconnus ; & Dieu combattra pour sa cause en combattant pour nous. Mon dessein n'est point de vous déguiser les difficultés qui se présentent. Nous avons à soutenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroyables dans les fondions, les attaques d'un nombre infini d'ennemis, où vous aurez besoin d'employer toute votre valeur. Outre que la nécessité de toutes choses, les injures du tems, & la difficulté des chemins exerceront votre constance, que l'on peut nommer une seconde valeur, & qui n'est pas un moindre effort du courage ; puisque vous sçavez que la patience acheve souvent à la guerre, ce que les armes n'ont pû faire. C'est par cette voye qu'Hercules a mérité le nom d'Invincible, & c'est ce qui a fait donner le nom de Travaux à ses exploits. Vous vous êtes accoutumés à pàtir & combattre dans ces Isles que vous avés soumises ; mais notre entreprise est bien d'une autre importance, & nous y devons apporter bien plus de fermeté, puisque la résolution se mesure sur la grandeur des obstacles. Il est vrai que nous sommes en petit nombre ; mais l'union faisant

la force des armées, semble encore les multiplier : & c'est ce que nous devons attendre de la conformité de nos sentimens. Il faut, mes amis, que nous n'ayons tous qu'un même avis, quand il s'agira de prendre des résolutions ; une même main quand il faudra les exécuter ; que nos intérêts soient communs & notre gloire égale en tout ce que nous acquerrons. La valeur de chacun de nous en particulier doit établir la sûreté de tous en general. Je suis votre Chef, & je serai le premier à hasarder ma vie pour le dernier des Soldats : vous aurez à suivre mon exemple encore plutôt que mes ordres. Je puis vous assurer que dans cette confiance je me sens assez de courage pour conquérir le monde entier, & mon cœur se flatte de cette esperance par un de ces mouvemens extraordinaires qui surpassent tous les présages. Je finis, car il est tems de faire succéder les effets aux paroles. Que ma confiance ne vous paroisse pas un excès de témérité ; elle est fondée sur ceux qui m'environnent maintenant : & tout ce que je n'ose attendre de mes propres forces, je l'espère de vous.

Durant que Cortez leur inspiroit ainsi par son discours cette ardeur qu'il ressentoit en lui-même, on l'avertit que quelques Indiens se montroient assez près du camp ; & encore qu'ils fussent séparés & désarmés ;

le General commanda que les Soldats prissent les armes, & qu'ils se missent en ordre de bataille derriere les lignes jusqu'à ce qu'on eût reconnu si les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur dessein.

C H A P I T R E X V.

Les Habitans de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abbat les Idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ses premiers soins à l'introduction de la Doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Espagnols qui étoient prisonniers à Iucatan.

LES Indiens étoient en petites troupes, & paroissoient consulter entr'eux comme des gens qui observoient les mouvemens des Espagnols, dont la tranquillité leur donnoit de l'assurance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu; & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis des autres: ainsi quelques-uns vinrent insensiblement jusques dans le camp, où ils furent reçus par le General, & par tous les autres si agréablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dès le même jour il en

vint un grand nombre ; & ils se mêlerent parmi les Soldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de surprise : & on connut bien-tôt qu'ils étoient accoutumés à voir des étrangers. Il y avoit en cette Isle une Idole fort reverée de tous les Indiens, & dont la réputation attiroit les peuples de plusieurs Provinces de la Terre-ferme, qui venoient en grandes troupes à son Temple avec beaucoup de respect. Ainsi les Insulaires de Cozumel avoient un commerce perpetuel avec des nations différentes en langage & en habillemens : & c'est ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée de Espagnols, au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venue, ils se retirèrent en leurs maisons. Le jour suivant leur principal Cacique vint saluer le General. Il avoit plusieurs Indiens à sa suite, mais sans ordre & sans propreté, & venoit lui-même faire son Ambassade & son présent. Cortez le reçut avec joye & fort civilement. Il lui fit entendre par son Interprete : *Qu'il lui savoit bon gré de sa visite, & qu'il lui offroit son amitié, & celle de tous ses Soldats.* Le Cacique répondit : *Qu'il recevoit ses offres, & qu'il étoit homme à en bien user.* On entendit

dit un des Indiens de la suite du Cacique, qui repeta plusieurs fois en son jargon le nom de *Castille* : & Cortez à qui tous les divertissemens n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprete de l'éclaircir de ce qu'elle signifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hazard, fut, ainsi que nous le verrons, d'une très-grande importance, pour faciliter la conquête de la Nouvelle Espagne.

L'Indien disoit que les Espagnols ressembloient fort à certains prisonniers qui étoient dans la Province d'Incatan, nés en un pays qui se nommoit *Castille*. Du moment que Cortez eut appris cette nouvelle, il se résolut de délivrer ces prisonniers, & de les attacher à son service. Il s'en informa plus particulièrement, & sçut qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la résidence étoit deux journées avant dans la Terre-ferme d'Incatan. Cortez communiqua son dessein au Cacique, pour sçavoir si ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de Soldats il auroit besoin pour retirer les prisonniers. Le Cacique lui reparti sur le champ en habile homme : *Que le plus sûr seroit de les racheter par quelques présens, parce que si on y alloit par la voie des armes, on les exposeroit à être massacrés par leurs maîtres : & quelque*

châtiment qu'il en fît, il les perdrait toujours sans ressource. Le General embrassa son avis avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'Isle de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieues. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux Prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée pour reconnoître cette Isle. Il avoit ordonné qu'aucun soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires, s'ils se débandoient. Il leur disoit : *Que cette nation étoit pauvre & sans défense : Que la bonne foi qu'elle avoit témoignée meritoit bien d'être récompensée par un bon traitement, & que leur misere ne devoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre*

d'autres richesses qu'une bonner éputation. Ne pensez pas, ajoutoit-il, que celle que vous acquererez ici se renferme dans les bornes étroites d'une miserable Isle : le concours des pelearins qui s'y rendent en foule, comme vous le scavez, portera votre nom en d'autres Pays, où l'impression qu'on aura de notre douceur, & de notre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combattre aux lieux où il y aura plus à gagner. C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses Soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna par tout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmez, qu'ils ne croyoient jamais les payer trop cher.

Le Temple de l'Idole si reveré des Indiens, n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'Homme : mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces miserables peuples, avoient le même air de visage : car bien qu'elles fussent différentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la ré-

présentation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abominable; soit que ces Barbares ne connussent point d'autres modeles, ou que le Demon leur apparoissant tel qu'il est, laissât cette idée dans leur imagination. Ainsi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier consistoit dans l'expression de la plus hideuse figure.

On dit que cette Idole se nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'Isle le nom qu'elle conserve encore aujourd'hui: mal-à-propos, si c'est celui que le Demon s'étoit imposé: & cette erreur s'est glissée par inadvertance, & contre la raison, en toutes les Cartes. Quand les Espagnols arriverent à ce Temple, ils y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit différent de celui des autres, par un certain ornement, ou espece de couverture, qui cachoit à peine la nudité. Il sembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur persuader quelque chose par des tons de voix, ou des gestes fort ridicules: car il se donnoit des airs de Prédicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laisse paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit, & se tournant vers le Cacique, il lui dit: *Que pour maintenir l'amitié qui étoit entre*

eux, il falloit qu'il renonçât au culte de ses Idoles, afin de persuader la même chose à ses sujets par son exemple. Après quoi il le tira à part avec son Interprete, & il lui fit connoître son erreur & la verité de notre Religion, par des argumens sensibles, & accommodés à la portée de son entendement; mais si convainquans, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'osa jamais se hasarder d'y répondre, ayant assez de jugement pour connoître son ignorance. Il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire à ses Sacrificateurs, auxquels il laissoit une autorité souveraine de décider en matiere de Religion. Cette conference aboutit à faire venir en présence du General, ce venerable Prédicateur accompagné d'autres personnes de sa profession, qui crioient tous fort haut; & ces cris déchifrés par l'Interprete, étoient des protestations de la part du Ciel, contre ceux qui seroient assez téméraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre immédiatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez, & ses Soldats accoutumés à interpreter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent aussi-tôt son intention, & se jetterent sur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle

fut mise en pieces en un moment, aussi bien qu'une grande quantité de petites statues placées autour d'elle en différentes niches. Ce fracas mit les Indiens en une horrible consternation : mais quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille, & que la vengeance promise tarδοit beaucoup, le respect qu'ils avoient pour cette Idole se tourna en mépris. Ils se fâchoient de voir leurs Dieux si pacifiques ; & cette passion fut le premier effort que la vérité fit dans leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles passerent par le même destin ; & le plus considerable, étant nettoyé de tout ce débris de l'Idolatrie, on y éleva un Autel, sur lequel on mit une Image de la sainte Vierge ; Et vis-à-vis de l'entrée du Temple, Cortez fit dresser une grande Croix, qui fut taillée par les Charpentiers de la Flotte, avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dit la Messe sur cet Autel ; & le Cacique y assista accompagné de ces Indiens, mêlez avec les Espagnols. Ces Barbares y parurent tous dans un silence qu'on eût pris pour devotion : & peut-être étoit-ce un effet naturel du respect qui est imprimé par la Majesté de nos saintes ceremonies ; ou un effet surnaturel du Mystere adorable contenu dans ce Sacrifice,

Cortez occupoit ainsi ses Soldats , durant le terme de huit jours qu'il avoit donnez à Ordaz , pour attendre les Espagnols qui étoient esclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce tems - là , & revint enfin , sans avoir eu aucunes nouvelles ni des prisonniers , ni des Indiens qu'on avoit envoyés pour les chercher. Cortez en eut bien du déplaisir ; mais craignant que ces Barbares ne l'eussent trompé par un faux rapport , afin de s'attribuer les presens qu'on envoyoit pour la rençon , & pour lesquels ils avoient tant de passion , il ne voulut pas retarder son voyage , ni témoigner sa défiance au Cacique. Au contraire , il prit congé de lui fort civilement , marquant beaucoup de satisfaction ; & sur tout lui recommandant la Croix , & cette sainte Image qu'il lui confioit : *Esperant , disoit-il , de son amitié , qu'il lui feroit rendre le respect qui lui étoit dû , jusqu'à ce qu'étant mieux instruit de la vérité , son esprit en reçût les lumieres.*



C H A P I T R E X V I.

Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jerôme d'Aguilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce séjour, & rend compte au General des aventures de sa captivité.

Cortez se mit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obéissancetrop exactel'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoit de la joie de cette heureuse navigation, lorsqu'un accident considerable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon, & tous les autres Capitaines ayant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre: & un moment après, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement: & sans s'amuser à délibérer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à regar-

gnier l'Isle, étoit très-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voye d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoique toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre, & le Cacique accourut sur la côte un peu embarrassé de ce prompt retour: mais d'abord qu'il en eut scû la raison, lui & ses Indiens s'employèrent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le reparer: les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un très-grand service en cette occasion. Durant qu'on préparoit tout ce qui étoit necessaire, le General accompagné du Cacique, & quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissés: remarquant outre cela, avec beaucoup de joie, des témoignages de la veneration de ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlés, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris; & l'Indien s'en fit honneur auprès de tous les Espagnols dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant

deux ou trois heures au plus , que la Croix & l'Autel demeurassent sur pied , comme si c'eût été un effet de sa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder son voyage , merite une consideration particuliere ; car on voit des événemens qui étant dans l'ordre des choses possibles & dépendantes de la fortune , ont néanmoins un caractere qui les met au-dessus de ce qu'on appelle hazard , ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation , & un navire prêt à couler bas , pouvoient regarder cet embarras comme une disgrâce qui n'avoit rien d'extraordinaire ; mais quand on considèrera que le même tems qui étoit nécessaire pour racommoder ce navire , ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venue d'un des prisonniers qui étoient à Iucatan ; que cet homme sçavoit assez les différentes langues de ces peuples , pour suppléer au besoin que l'on avoit d'un Truchement ; & enfin qu'il fut un des principaux instrumens de cette Conquête ; lors donc qu'on entrera dans ces réflexions , on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce succès : & on y reconnoîtra avec respect les dispositions de la Providence. On employa quatre jours à donner un radoub au vais-

seau ; & au dernier jour , comme l'armée étoit prête à s'embarquer , on découvrit de fort loin un canot qui traversoit le Golfe d'Iucatan , & revenoit droit à l'Isle. On reconnut bien-tôt après , qu'il portoit des Indiens armez : & tout le monde fut surpris de voir la diligence qu'ils faisoient pour gagner l'Isle , & le peu de crainte qu'ils témoignent de notre flote. Le General fut averti de cette nouveauté , & il donna quelques Soldats à André de Tapia , avec ordre de se mettre en embuscade sur la rade où ce canot devoit aborder , & de reconnoître le dessein de ces Indiens. Tapia prit un poste à couvert ; d'où ayant vû que ces hommes descendoient à terre , armez d'ares & de fleches , il les laissa éloigner du bord de la mer ; & leur ayant coupé le chemin du retour , il courut sur eux. Les Indiens prenoient déjà la fuite , si un d'entr'eux ne les eût retenus. Il les rassura , & s'avançant vers nos gens , il cria en Castillan , qu'il étoit Chrétien. Tapia le reçut entre ses bras , ravi de cette heureuse aventure , & le conduisit au General , suivi de ces Indiens , que l'on reconnut être les mêmes Envoyez qu'Ordaz avoit laissez à la côte d'Iucatan. Le Chrétien étoit presque nud , n'ayant d'habits que ce qui servoit à rendre sa nudité moins

indecente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois : & l'autre d'une mante en maniere de cap, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la Sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette dévotion qu'il avoit toujours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrétiens. Chacun s'empressoit à lui en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une période entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez lui fit de grandes caresses; & le couvrant lui-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant après cela qu'on lui donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrétien de ce miserable esclavage, n'ayant encore en vûe d'autre motif que celui de la charité.

Cet homme se nommoit Jerôme d'Aguijar, natif d'Ecija, où il avoit reçu quelques Ordres sacrés, & selon ce qu'il rapporta depuis de ses aventures, il avoit demeuré près de huit ans en cette captivité.

Il avoit fait naufrage sur des bancs que les gens de Mer appellent de *los Alacranes*, dans une caravelle, qui passoit de la côte de Darien à l'Isle Saint Domingue : & comme il s'étoit jetté dans l'esquif avec vingt de ses Compagnons, la mer les poussa sur les côtes d'Yucatan, où ils furent pris, & menés en un pays des Indiens *Caribes*, c'est-à-dire, mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris ; pour les sacrifier à ses Idoles, & faire un celebre festin des miserables restes de ce sacrifice. Un de ceux qui furent réservés pour une autre occasion à cause de leur maigreur, fut ce Jérôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & néanmoins bien nourri, par un motif qui n'étoit pas moins barbare, puisqu'ils ne l'engraissoient que pour servir de mets à un autre repas ; brutalité surprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne sçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar se tira le mieux qu'il put d'une cage de bois où ils l'apâtoient, non pas tant pour sauver sa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & sans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de

quelques Indiens , qui le présenterent à un autre Cacique , ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain ; soit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que son ennemi , ou qu'il eût en effet de l'aversi-
on pour ces coutumes barbares. Aguilar servit ce dernier Cacique l'espace de plusieurs années. Les premières furent fort rudes , car on l'obligeoit à des travaux au-dessus de ses forces. On le traita mieux dans la suite , son Maître étant apparemment gagné par le soin qu'il prenoit de lui obéir , & plus encore par sa modestie , que le Cacique éprouva en de certaines occasions qui firent éclater sa chasteté : mais dont le recit choqueroit la bienséance : car il n'y a point d'esprit si barbare , qui ne laisse paroître quelque inclination pour la vertu. Ainsi ce Cacique lui donna de l'emploi auprès de sa personne , & Aguilar acquit en peu de jours son estime & sa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à son fils , qui lui conserva son emploi , & même Aguilar trouva des occasions plus favorables d'augmenter son crédit & sa faveur. Quelques Caciques voisins déclarerent la guerre à celui-ci , qui remporta sur eux plusieurs victoires , dûes à la valeur & à la conduite de l'Espa-

agnol. Il devint donc le favori de son Maître, & se vit si respecté & si autorisé, que lorsqu'il reçut la lettre de Cortez, il lui fut aisé de traiter de sa liberté, qu'il demanda comme une récompense de ses services, & qu'il obtint par le moyen des présens qu'il fit comme de son chef, quoiqu'on les eût envoyez pour sa rançon.

C'est ce qu'il dit de ses aventures; ajoutant que de tous les Espagnols qui avoient été pris avec lui, il ne restoit qu'un Matelot appelé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer: Qu'il lui avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ses efforts pour l'amener avec soi, mais inutilement, parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans: Qu'au moins c'étoit sous ce prétexte d'amour & de tendresse, qu'il avoit voulu cacher son aveuglement, qui ne lui permettoit pas de quitter un état qui lui paroissoit si heureux, bien qu'en effet il fût très-déplorable, puisqu'il en préféreroit les obligations à son honneur & à sa Religion. Je n'ay point trouvé en toutes les Relations des Conquêtes de notre nation en l'Amérique, qu'aucun autre Espagnol ait commis un crime semblable; &

celui-ci n'étoit pas digne que son nom passât à la posterité, mais je n'aurois pu l'effacer dans les écrits des autres; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous instruisent de la foiblesse de la nature humaine, puisqu'ils servent à faire connoître jusqu'à quel point de misere elle peut aller, lorsque Dieu l'abandonne.

CHAPITRE XVII.

Cortez suit sa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'opposent à sa descente. Il combat contr'eux, & fait débarquer ses gens.

LEs Espagnols partirent pour la seconde fois de cette Isle, le quatrième jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf, & sans qu'il leur arrivât rien de considerable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui, ainsi qu'on l'a dit, est la partie la plus orientale de la Province d'Yucatan. Ils suivirent la côte jusqu'à la rade de Champoton, où le General mit en déliberation, si l'on mettroit pied à terre. Il le souhaitoit, afin de châtier ces Indiens
de

de la résistance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant lui à François Fernandez de Cordouë. Les Soldats qui s'étoient trouvés en l'une & en l'autre occasion, poussés d'un esprit de vengeance, appuyoient son sentiment avec chaleur: mais le Pilote major & tous les autres de sa profession, s'opposèrent à cette résolution, par un raisonnement qui ne souffroit point de replique. C'est que le vent qui étoit très-bon pour continuer le voyage, étoit entierement contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla mouiller à la riviere de Grijalva. On n'eut pas besoin de délibérer en ce lieu-là: le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens; trouvant d'ailleurs qu'il étoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long séjour en ce pays-là: & toutes ses vues n'alloient qu'à entrer au plutôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Motezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu; car la maxime du General étoit, qu'en ces expéditions il falloit aller droit à la tête,

plutôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entières.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on lui en avoit fait, il n'eut pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus gands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armés sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçurent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre en différentes troupes. Cortez s'approchoit toujours en un ordre fort ferré, ayant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement qu'on les voulût attaquer. Il imitoit en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien réussir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sçachant ce qu'hazardent ceux qui prétendent se frayer de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs prédecesseurs. Les Indiens pouvoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens: & lors qu'on en put en-

tendre quelques paroles, Jérôme d'Aguilar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu près, que celle d'Iucatan; & Cortez rendit grâces à Dieu, de ce qu'il lui avoit donné un si habile Truchement par des voyes si extraordinaires. Aguilar dit qu'entre ces cris il entendoit plusieurs menaces; & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoi Cortez faisant arrêter le reste de sa flotte, fit avancer seulement un esquif qui portoit Aguilar pour demander la paix, & les remettre à la raison. Il n'alla pas bien loin, & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre, qu'ils étoient résolus de défendre l'entrée de la rivière, & si obstinez, qu'ils avoient refusé fort insolamment de l'écouter. Cortez n'avoit pas dessein de commencer ses conquêtes par ce pays-là, & il ne vouloit point se faire des embarras qui pûssent retarder son voyage; mais voyant qu'il étoit engagé, il crut qu'il seroit honteux de reculer, & qu'il seroit d'une dangereuse conséquence de laisser impunie l'insolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, dont l'obscurité paroît encore plus affreuse aux Soldats en un pays inconnu. C'est pourquoi Cor-

tez se tint dans son poste, afin d'attendre le jour : & donnant ce tems qui retardoit son entreprise, à ce qui pouvoit en assurer le succès, il fit venir toute l'artillerie de ses gros vaisseaux, & commanda que les Soldats prissent leurs escaupilles, ou casques piqués, qui resistoient aux coups de flèches. Il donna plusieurs autres ordres qu'il jugea nécessaires, sans augmenter ni diminuer l'idée du péril. C'est ainsi que Cortez mit tous ses soins à faire réussir cette premiere action de ses troupes, sachant combien il importe de bien débiter, principalement à la guerre, où les premiers succès, lorsqu'ils sont heureux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats : la premiere occasion ayant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la suivent, auxquelles il semble qu'elle communique quelques heureuses influences, par une vertu secrete.

Aussi-tôt que le jour parut, les vaisseaux se rangerent sur une ligne courbe en forme de demi lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laissoit assez d'espace pour s'avancer en cet ordre : ce qu'on fit avec une lenteur qui sembloit convier les Indiens à

faite la paix. Cependant on découvrit bien-tôt leurs canots en la même disposition qu'ils étoient le jour précédent, & d'où ils faisoient les mêmes menaces. Le General ordonna que personne ne bougeât, jusqu'à ce qu'ils vinssent à la charge : disant aux Soldats : *Qu'en cette occasion il falloit employer le bouclier avant que de se servir de l'épée; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive* : Et afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilar une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les assurer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repoussant ils faussent leurs sermens, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes ; qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, jusqu'à la portée des flèches, dont ils tirèrent tout à coup une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarrassés à se couvrir : mais ayant

attendu, suivant leurs ordres, la première décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promptitude & de vigueur, que les canots leur laisserent bien-tôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantés de la mort de leurs compagnons s'étant jetté dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere à main gauche, où les Soldats descendirent; mais sur un terrain marecageux, & couvert de buissons, en sorte qu'ils se virent obligez à rendre un second combat; car les Indiens qui s'étoient jetés dans les bois, & ceux qui étoient échappés du combat naval, se réunirent, & revinrent furieusement à la charge. Les fleches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtez, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déjà que trop grand en un terrain si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combattre: car les premiers rangs faisant tête aux ennemis, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soutenir.

Le bataillon étant formé à la vûe des ennemis, dont le nombre croissoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonse d'Avila avec cent Soldats, pour

aller à travers le bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voyages précédens. Après quoi Cortez marcha fort ferré contre cette multitude effroyable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combattant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combattit long-tems en cet état, sans s'apercevoir qu'il lui manquoit un soulier, ni en ressentir l'incommodité, par un généreux transport qui lui ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Après que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à moller, & disparurent un moment après entre ces buissons. Leur fuite venoit, en partie de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrain, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, ayant découvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans

toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncés en terre en façon de palissades, & joints de telle manière, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extrémité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la nécessité ont enseigné l'usage aux hommes.



CHAPITRE XVIII.

Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le pays, & sont poussés par les Indiens, qu'ils soutiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.

Cortez arriva à la Ville plutôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres mauvais, & des lacs qu'il avoit trouvés en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon; & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celui d'examiner le péril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dit en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voyez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirés; & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coutume de fuir de-*

vant nous, ou que notre retardement leur laisse prendre quelque assurance.

Tous les Soldats marcherent en même tems avec une égale résolution, & écartant la grêle des flèches avec leurs boucliers, & leurs épées même, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer; en sorte qu'ayant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalète, ceux qui ne tiroient point eurent moyen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification. Ils entrèrent sans résistance, parce que les Indiens s'étoient retirés au fond de la Ville: mais on reconnut qu'ils avoient coupé les ruës par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarrassés par leur grand nombre; & ceux qui se retiroient en fuyant d'un retranchement à l'autre, mettoient en desordre les autres qui vouloient combattre.

Il y avoit au centre de la Ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort; mais nos gens l'ayant soutenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en desordre, & par grosses troupes. Cor-

rez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux Soldats le tems de se reposer, & aux Indiens celui de songer à la paix, dont la frayeur pourroit leur inspirer le désir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des Soldats trouva peu de quoi se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la nécessité. Il y en eut quatorze ou quinze de blesez, & entre les autres notre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits : car on ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le stile de son Histoire fait voir, qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre considerable d'Indiens : mais on ne put sçavoir au vrai ce qu'il y eut de blez, parce qu'ils avoient beaucoup de soin de les retirer ; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des sujets de joye, en voyant la perte qu'il leur avoit causée.

L'armée passa la nuit en trois Temples

qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit lui-même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'exactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excès de sécurité, la défiance n'étant pas moins nécessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumière fit voir par toute la campagne, autant que la vûë pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoya reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens : cette grande tranquillité lui donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eut appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, après avoir laissé ses habits de Chrétien pendus à un arbre. Les avis que ce déserteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de très-fâcheuses suites; & en effet on verifia depuis, que c'étoit lui qui les avoit poussés à continuer la guerre, en les instruisant du petit nombre de nos gens, qui, disoit-il, n'étoient point im-

mortels comme les Indiens se l'imaginoient ; ni leurs armes , qui leur faisoient tant de peur , n'étoient point des foudres. C'étoit néanmoins cette appréhension qui leur faisoit souhaiter la paix. Mais ce perfide ne fut pas long-tems à jouir de son crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligés à prendre les armes , se voyant encore battus , se vengerent de son conseil , en le sacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures , se résolut d'envoyer deux partis , chacun de cent hommes , commandés par Pierre d'Alvarado , & par François de Lugo. Ils avoient ordre de suivre deux chemins que l'on découvroit du quartier , de reconnoître le pays ; & s'ils rencontroient les ennemis , de se retirer sans s'engager à un combat au-dessus de leurs forces. Ils partirent aussi-tôt ; & après une heure de marche , de Lugo donna dans une embuscade d'un grand nombre d'Indiens , qui l'enveloperent de tous côtés , & l'attaquerent si brusquement , que tout ce qu'il put faire , fut de mettre la petite troupe en un bataillon quarré , faisant tête par tout. Ainsi tous combattoient à la fois : tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croissant à tous momens , redoubloit la fatigue & le danger , lorsque

Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jeté dans un chemin qui l'écartoit toujours de son compagnon, rencontra un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuse l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la dernière lassitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre; après quoi il fondit sur la troupe qui étoit la plus proche, avec son bataillon fort ferré. Cette attaque fut si déterminée, que les Indiens lui quitterent la place, en fuyant de tous côtés, sans donner aux Espagnols le tems de les joindre.

Ce secours ayant fait reprendre haleine aux Soldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de résistance; néanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toujours attaqués, & quelquefois envelopés par les Indiens. Pendant que les uns combattoient, les autres re-

prenoient haleine : & du moment qu'ils avançoient pour gagner du terrain, ils étoient chargés par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contr'eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques : & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieüe dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçu d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurèrent quelque tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas; néanmoins ils se séparèrent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage à cause qu'il falloit necessairement panser les blesez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature : & l'on considere

comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.

CHAPITRE XIX.

Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco, & de leurs Alliés. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortz.

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jérôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & sçavoir sur quoi ces Indiens fondoient leur obstination, & de quelles forces ils prétendoient la soutenir. Quoique le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances, néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblés pour secourir celui de Tabasco : Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée très-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols; & que les troupes qui avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroyable armée. Ces avis inquieterent un peu le General: cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à

l'exécution. Il leur exposa le péril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands préparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler, sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considérer d'autre part la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco qu'au débarquement. Surtout il appuya ces considérations, de la honte & du péril qui suivroient la résolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bien-tôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Pays dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur réputation les mettroit à son avis, hors d'esperance de réussir en cette entreprise : qu'ainsi il falloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point ce Pays, qu'ils ne l'eussent, ou pacifié, ou soumis. Cependant qu'il ne proposoit cette résolution que comme son avis particulier, n'ayant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.

Ils étoient tous bien informés que cette déférence de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la

verité la soumission qui lui est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractère d'une ame grande & noble ; car il faut moins d'élevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dit son avis avec liberté ; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce Pays, avant que d'avoir soumis & châtié les Indiens. Après cette résolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise : il fit porter les blessés dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tint prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celui de l'Annonciation, jour dont la memoire dure encore en ce Pays, à cause du succès de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent dévotement à la Messe : après quoi le General donnant le commandement de l'Infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrain étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y

trouverent personne, dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appellé *Cinbla*, environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étendue, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voyoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchent, & quelle est leur maniere de combattre, afin de donner une idée generale des autres actions qui se passerent en cette conquête, puisque toutes les Nations de la Nouvelle Espagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires sont l'arc & la flèche. La corde de leurs arcs est faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les flèches, faite de fer, sont armées d'os pointus, ou d'arrêtes de poisson. Ils avoient outre cela une espece de dard qu'ils lançoient dans l'occasion; & quelquefois aussi ils s'en servoient comme d'une demi-pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des sabres fort larges, dont ils escrimoient à deux mains, à peu près comme nos espadons: mais ces épées sont de bois, & ils enchassent & collent des pierres à fusil aux deux côtés pour en faire le tranchant. Les plus robustes avoient encore des massuës

fort pesantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'étoient en usage que pour les Caciques & les Capitaines, étoient des jupons de coton mal taillés, & des boucliers ou rondaches de bois, ou d'écaillés de tortuë, garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver : l'or même étoit employé en quelques-uns, par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tout nuds, ayant le visage & le corps peints de diverses couleurs, dont ils se servoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis ; croyant que cette laideur les rendoit plus redoutables : & c'est sur cette coutume de certains peuples semblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête, une espece de couronne de diverses plumes élevées : croyant que cet ornement les faisoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instrumens propres à les rallier, & à les animer dans les occasions. Ces instrumens étoient des flutes faites de roseaux, de coquilles de mer, &c.

une espece de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé, & ratissé jusqu'à ce qu'ils pussent en tirer quelque son avec la baguette; ce qui formoit une musique proportionnée au déreglement de leur esprit, & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de Soldats en confusion, & sans garder aucun ordre de rangs, ni de files; & ils laissoient quelques troupes de réserve, afin de soutenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque se faisoit avec beaucoup de ferocité. Ce qui paroissoit le plus terrible, étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces, dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que les Romains même ne l'ont pas méprisée; car Cesar, dans ses Commentaires, approuve les cris de ses Soldats, & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit, qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris que par les coups; l'un & l'autre croyant que ces cris procedoient d'un cœur ferme & assuré. Je ne prétens pas néanmoins justifier cette coutume: je dis seulement, qu'elle n'étoit pas si barbare, qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs

armées étoient composées des naturels du Pays, assistés des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voisines, au secours de leurs confederés, conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies, mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces barbares ne prenoient que de leur passion. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & souvent aussi la crainte : & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'un grand corps de troupes combat sans ordre, ils fuyoient tous ensemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens ; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à peu cette nombreuse armée, qui paroissoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le péril où il étoit engagé ; cependant il ne perdit point l'esperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses Soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être envelopé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaisir les ennemis. Pour lui, il monta à cheval, suivi de quinze autres, & se jetta

allez avant dans un taillis, à dessein de charger les Indiens en flanc, quand il en seroit tems. Les ennemis étant à la portée des flèches, firent leur première décharge; après quoi ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie, & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalètes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort ferrés, elle en abbattoit des pelotons entiers à chaque coup: mais ils étoient si obstinés, que du moment que la bale avoit fait son effet, ils se rejoignoient, pour cacher à leur maniere, le dommage qu'elle avoit causé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre, afin que les ennemis n'apperçussent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtés, s'acquittant fort bien des devoirs d'un sage Capitaine, sans oublier ceux d'un brave Soldat: mais le nombre des ennemis étoit si effroyable, que les Espagnols n'avoient pas peu de peine à soutenir leurs efforts. Déjà il paroïssoit que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez sortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus

épais. Il n'avoit pû venir plutôt au secours des siens, à cause de quelques fossés qu'il avoit rencontrés. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le passage. Les Indiens se voyant renversés, & blessés dangereusement, ne songerent plus qu'à fuir, jettant les armes, qu'ils ne consideroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours, en voyant mollir la furie & l'avant-garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cause du désordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon, & chargea ceux qui le pressoient, avec tant de vigueur, qu'il les poussa en combattant toujours, jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déjà chassé les ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort; & il fut necessaire de doubler le pas, car les Indiens se retiroient fort vite, faisant néanmoins toujours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque tems; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, jusqu'à ce qu'étant poussés en un lieu plus étroit, & chargés brusquement, ils se mirent en désordre, & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fit alte, se contentant

tenant de sa victoire, sans répandre encore le sang de ces misérables. Il ordonna seulement qu'on fît quelques prisonniers, ayant dessein de s'en servir à faire un traité de paix; car il n'avoit point d'autre but en cette expedition, qu'il ne regardoit que comme un moyen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cens Indiens morts sur la place, & le nombre de leurs blessés fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats, mais il y en eut soixante & dix de blessés.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille, rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes; & ces gens, quoique barbares, & nuds, suivant les reflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient néanmoins des mains & des armes; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilisés, ils ne manquoient pas de ferocité, qui est le partage des bêtes.

Ainsi, quoique l'envie en ait publié, cette action de Tabasco est vraiment digne de la memoire qui s'en est conservée, en bâtissant une Eglise sous le nom de Notre-Dame de la Victoire: ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu: & ce même

nom fut donné pour le même sujet à la première Ville que les Espagnols fondoient en cette Province. Cet heureux succès se doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats qui suppléerent par leur fermeté & par leur courage à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage d'être postés & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis sans aucune discipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puisqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand dessein, qu'à l'exécuter. Il faut avoier que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens ayant conçu une frayeur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoissoient pas, & qui dans la première surprise furent pris par eux pour des monstres composés d'un homme & d'une bête; de la même manière que l'antiquité se figura des Centaures, sur quoi elle étoit beaucoup moins excusable.

On a écrit que l'Apôtre Saint Jacques combattit ce jour-là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc; & on

ajoute que Cortez, poussé par la devotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est-à-dire à Saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejetta ce miracle, en assurant que ni lui, ni aucun autre de ses compagnons ne l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excès d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces événemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en esperoit : & j'avoue que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans ces excès. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les événemens extraordinaires ; néanmoins il est certain que ceux qui liront l'Histoire des Indiens, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des exagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la créance, que sous le titre de miracle.



C H A P I T R E X X.

*On fait la paix avec le Cacique de Tabasco :
Et les Espagnols, après avoir célébré en
cette Province la Fête du Dimanche des
Rameaux, se rembarquent & continuent
leur voyage.*

LE lendemain Cortez fit amener en sa présence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extrême frayeur, croyant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautés que celles dont ils usoient contre leur captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur, & après les avoir rassurés par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques présens peu considérables, en leur disant : *Que comme il sçavoit vaincre, il sçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargés de mayz, de poules & d'autres provisions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils

venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit supérieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole, étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres; ce qui fut remarqué par Aguilar: l'ordre de ce pays étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi encore que Cortez souhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la proposition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc qu'on renvoyât les Indiens, sans qu'ils l'eussent vû: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique: *Que s'il souhaitoit la paix, & l'amitié du General, il falloit qu'il l'envoyât demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiés.* Cortez sçavoit bien qu'on ne doit pas se dispenser de ces formalités extérieures qui soutiennent l'autorité, ni souffrir que des personnes qui viennent en état de supplians, fissent des fautes d'inadvertance contre le respect auquel ils sont obligés; parce qu'en cette sorte d'affaires, les manieres sont presque aussi considerables que le fonds.

Le Cacique reconnut sa faute, & pour la reparer il envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiés, parés de plumes & de colliers, & de ces autres choses à quoi

toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnés d'autres Indiens, qui portoient un regale semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous les capitaines, affectant un air grave & severe, parce qu'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils se présenterent avec de grandes soumissions; & après avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire, lorsqu'ils vouloient témoigner la derniere veneration, ils exposèrent le sujet de leur ambassade. Cette ceremonie étoit d'encenser avec des petits brasiers où ils faisoient brûler du copalanime, & d'autres parfums. Leur discours commença par des excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur representa gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procédé, afin que la vûe de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçurent. Ainsi ils se retirèrent très-satisfaits, & même enrichis à bon marché, par des présens de peu de valeur, & qu'ils estimoient beaucoup.

Peu de tems après, le Cacique suivi de

tous les Capitaines & de ses alliés, vint saluer le General, faisant porter un présent de mantes de coton, de plumes de diverses couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Il commença par offrir son présent, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçu. Cortez le caressa fort; & toute la visite se passa en complimens, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moyen de l'Interprete. Les Capitaines Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique: on ne voyoit que des marques de paix, & des démonstrations de joye & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, après avoir marqué un jour pour une autre entrevüe: & afin de signaler sa confiance & sa bonne foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du pays. Il dit au General, qu'il lui en faisoit

un présent, afin qu'elles eussent soin durant son voyage, d'appréter à manger pour lui & pour ses compagnons : Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner délicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulièrement à faire le pain de mayz; ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient moudre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance, & lorsqu'il étoit réduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argile ou terre cuite, dont elles se servoient pour le mettre au feu, & lui donner la cuisson. C'est ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croissoit en abondance, par la Providence de Dieu, qui réparoit par ce moyen le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoissance. Ce pain de mayz est un aliment agréable au goût, & qui ne charge point l'estomach. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit passer pour rare. Elle fut baptisée quelque
tems

tems après, sous le nom de Marine : & nous verrons dans la suite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours, par le moyen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque très-puissant : Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, en leur proposant d'obéir à ce grand Prince, de reconnoître la véritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolâtrie.* Il appuya ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & de son autorité; enforte que si les Indiens ne furent pas entièrement persuadés, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils répondirent : *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquèrent avec plus de retenue sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif très-pressant, de douter si nos gens n'étoient point assistés par quelque Dieu supérieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils

ne pouvoient se résoudre à le confesser, & quoiqu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la vérité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flotte, disant que le retardement la mettroit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoique le General eût du chagrin de quitter cette Nation, sans l'avoir mieux instruite des vérités de notre Religion, il se vit obligé d'avancer son voyage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de célébrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise : car il donnoit toujours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle; & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions nécessaires pour le voyage. Les Indiens étoient d'un grand secours, & le Cacique accompagnoit toujours le General avec ses Capitaines, marquant toujours la même vénération pour lui, par une obéissance très-soumise. Frere Barthelemi d'Olmedo

& le Licencié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essayer de leur faire goûter les ouvertures que le General leur avoit faites par son discours. Ils se servoient adroitement de ces desirs qu'ils marquoient, d'aller à la verité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans vouloir laisser aucun de ceux qu'ils reconnoissoient. Ils écou-toient avec plaisir; il paroissoit même qu'ils souhaitoient se rendre capables de com-prendre ce qu'on leur disoit: cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné en-trée à la raison, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pû-rent obtenir, fut de les laisser en d'assez bon-nes dispositions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour pré-parer ces esprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin une foule in-croyable d'Indiens accourut de tous côtés pour voir la Fête des Chrétiens. La benedi-ction des Rameaux étant faite avec les so-lemnités accoutumées, on les distribua en-tre les Soldats, & l'on commença la Pro-cession, où ils assisterent tous, avec autant de modestie que de devotion: spectacle di-gne de paroître aux yeux d'un peuple Chré-

rien, quoiqu'on puisse dire que la vûë de ces Infidèles en relevoit l'éclat, ainsi que la lumiere tire son lustre de l'opposition des ombres. Cependant il ne laissa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens : car Aguilar les entendit s'écrier plusieurs fois : *Ce Dieu à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.* La verité faisoit quelque impression dans leurs esprits, mais leurs consequences étoient mal tirées.

Après la Messe, le General prit congé du Cacique & de ses Capitaines, renouvelant la paix & l'amitié par des offres obligeantes ; après quoi il alla s'embarquer, laissant ces peuples plus obéissans, que sujets à l'égard du Roy ; & à l'égard de la Religion, en cette disposition qui consiste à désirer les remedes, ou plutôt à ne ressentir point de repugnance pour ceux que l'on propose.



 C H A P I T R E XXI.

La flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Donna Marina.

Les Espagnols mirent à la voile le jour suivant, qui étoit le Lundi après le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au couchant, suivant toujours la côte. Ils reconnurent, sans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'Isle des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnés en même tems. Les Soldats qui avoient suivi ce Capitaine, se faisoient un plaisir de pouvoir apprendre aux autres les diverses aventures de cette expedition : & le General les écoutoit lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'instruisoit encore par le récit du malheureux succès que cette entreprise avoit eu, de ce qu'il devoit suivre ou éviter dans la sienne ; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à notre avantage les fautes mêmes

des autres. Enfin, ils aborderent à S. Jean d'Ulua le Jeudi Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre, entre l'Isle & la terre-ferme du côté du Nord, que l'on vit venir de la côte voisine deux de ces gros canots que les Indiens appellent Piraguas. Ils en portoient quelques-uns, qui s'avançoient vers la flotte sans marquer aucune défiance. Ce procédé, avec certains signes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorsqu'ils furent assez près du vaisseau du General pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnuë à Jerôme d'Aguilar. Cortez se trouva fort embarrassé, de voir que son Truchement lui manquoit, lorsqu'il lui étoit le plus nécessaire. Ce défaut lui parut un obstacle considérable à ses desseins; mais Dieu, qui fait éclater les effets de sa providence sous ce que les hommes aveuglés attribuent mal-à-propos au hazard, ne lui refusa point son secours en cette nécessité. Cette Indienne que nous appellerons désormais *Donna Marina*, n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilar, & elle reconnut l'embaras où ils étoient, par la surprise qui paroissoit sur leurs visages. Elle dit à Aguilar en la langue d'Iucatan, que ces Indiens

parloient celle de Mexique, & qu'ils demandoient audience au General. Cortez ayant appris cela d'Aguilar, commanda qu'on le fit monter sur son vaisseau; & revenant de sa surprise, il rendit graces à Dieu, reconnoissant qu'il étoit redevable à sa bonté infinie, du bonheur de rencontrer, contre son esperance, un sujet si propre à se faire entendre dans un pays où il avoit souhaité d'arriver avec tant de passion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Pvince sujette à l'Empereur de Mexique, & voisine de celle de Tabasco. Certains incidens rapportés diversement par les Auteurs, l'avoient fait enlever dès ses premieres années, à Xicalango, place forte sur la frontiere d'Iucatan, où il y avoit alors une garnison de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à sa naissance, lorsque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint, par vente ou par conquête, esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit un présent à Cortez. On parloit à Guazacoalco & à Xicalango la langue generale de Mexique, & à Tabasco celle d'Iucatan qu'Aguilar sçavoit. Donna Marina parloit l'une & l'autre de ces langues: ainsi elle expliquoit aux Indiens en celle du Mexique, ce qu'Aguilar

lui faisoit entendre en celle d'Yucatan; Cortez étant obligé d'attendre que ces paroles eussent fait ce tour, jusqu'à ce que Donna Marina eût appris le Castillan; ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'esprit vif, la memoire heureuse, & d'autres bonnes qualités, qui marquoient une illustre naissance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xalisco, l'amenant ainsi de fort loin à Tabasco, puisque Xalisco est sur la Mer du Sud au fond de la nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette vision dans Gomara: sur quoi je ne comprends pas pourquoi en cela, & en d'autres circonstances plus essentielles, il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Castillo; car Herrera avoit en main le manuscrit de cet Auteur, qu'il suit & qu'il cite en plusieurs endroits de son Histoire. Ce fut en cette occasion que Donna Marina commença d'entrer dans la confiance du General, à quoi elle appliqua toute l'adresse de son esprit, en lui servant de Truchement avec une fidelité très-rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas, ayant eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez, qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de saint Jacques, en consideration de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des prétextes pour

déguiser le vice de Cortez, en disant que c'étoit pour s'assurer d'autant plus de la fidélité d'une personne dont il dépendoit nécessairement. Bien-loin de recevoir ces excuses, on reconnoît en cette action l'emportement d'une passion déreglée; quoiqu'on soit accoutumé dans le monde à voir donner le titre specieux de raison d'Etat, à ce qui n'est en effet qu'une foiblesse de raison.

Les Indiens étant en présence du General, lui dirent : *Que Pilpatoé & Teutilé, le premier Gouverneur de cette Province, & l'autre Capitaine General pour le grand Empereur Motezuma, les avoient envoyés au Commandant de la flotte, pour sçavoir à quel dessein il étoit venu mouïller l'ancre en ce rivage, & afin de lui offrir leur secours, en tout ce qui lui seroit nécessaire pour continuer son voyage.* Cortez caressa fort ces Envoyés : il leur fit un présent de bijoux. On les regala par son ordre, de confitures & de vin d'Espagne; & après avoir ainsi disposé leur esprit en sa faveur, il leur répondit : *Qu'il venoit comme ami, traiter d'affaires très-importantes à leur Prince & à tout son Empire : Qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le General; & qu'il esperoit de leur honnêteté, un accueil aussi favorable que celui qu'on avoit fait l'année*

154 *Histoire de la Conquête*
précédente à quelques personnes de sa nation.
Ainsi, après avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance generale de la puissance de Motezuma, de ses richesses, & de la maniere dont il gouvernoit son Etat, Cortez les renvoya satisfaits & pleins de confiance.

Le jour suivant, qui étoit celui du Vendredi-Saint au matin, tous les Soldats descendirent sur le rivage le plus proche de la flotte. Le General donna ordre que l'on tirât promptement hors des vaisseaux, les chevaux & l'artillerie, & que les Soldats, par brigades, allassent faire des fascines pour se retrancher, sans oublier de mettre de bons corps de garde sur les avenues. Il fit dresser des baraques en nombre suffisant pour défendre les Soldats des ardeurs du Soleil, qui étoient insupportables. On mit l'artillerie en un poste qui commandoit sur toute la campagne; & chacun fut bien-tôt logé, parce que plusieurs Indiens envoyés par Teutilé, vinrent aider aux Espagnols, & leur apporterent beaucoup de vivres, par l'ordre exprès du General. Ces Indiens furent d'un grand secours à nos gens avec leurs haches & leurs autres instrumens garnis de pierres à fuzil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des palissades, & après

les avoir enfoncés fort avant dans la terre, ils entrelaçoient des branches & des feuilles de palmier, & élevoient ainsi en peu de tems les murailles & le toit même d'un logis, avec une adresse & une diligence surprenante; car ils étoient grands maîtres en cet art, n'ayant point, en plusieurs endroits, d'autre architecture pour leurs bâtimens, dont ils regloient la structure & la capacité sur leurs besoins; peut-être moins barbares en cela, que ceux qui élevent de vastes Palais, où néanmoins leur vanité se trouve encore trop à l'étroit. Les Indiens apporterent aussi des mantes de coton, dont ils couvrirent les baraques des Officiers, afin qu'elles fussent encore moins pénétrables aux ardeurs du Soleil. Cortez choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit une Image de la très-sainte Vierge, & il fit planter une grande Croix devant la porte de cette Chapelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à célébrer la Fête de Pâques, & ses soins pour le Service Divin, ne le cedoient en rien à ceux des Ecclésiastiques. Bernard Diaz assure, que le jour même du débarquement on dit la Messe sur cet Autel; mais je ne crois pas que le Pere Barthelemi & le Licencié Diaz fussent si mal instruits de l'Of-

fice de l'Eglise, qu'ils ignorassent qu'on ne dit point de Messe le jour du Vendredi-Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choses fort témérairement, parce qu'il se fie trop à sa memoire : mais cela ne surprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera ; & c'est en tous les deux une méprise, que je ne rapporte pas tant à dessein de censurer, que pour m'en faire une leçon sur ce qu'on doit apprehender des libertés que l'on se donne dans la chaleur de la composition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qualité de General d'une armée très-forte, afin d'achever de soumettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquises depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatoé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoyer des vivres, & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainsi qu'on en put juger par la suite, mais de gens étonnés, & pour ainsi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient répandues de l'action du Tabasco. Ces deux Mexicains confideroient prudemment, qu'ils se trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui

s'étoient assemblés contre nous : c'est pour-
quoi ils eurent recours aux présens & aux
honnêtetés, afin de se créer quelque obli-
gation, sur des gens qu'ils ne pouvoient
chasser par la force ; & c'est ainsi que la
crainte sçait prendre ses précautions, &
qu'elle inspire la liberalité à ceux qui
n'ont pas la hardiesse de déclarer leur
haine.

Fin du premier Livre.





HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Teutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.



ETTE nuit & le jour suivant se passa dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tînt fort sur ses gardes. Les Indiens venoient toujours au camp; les uns pour

travailler, les autres pour troquer des vivres contre des merceries, sans qu'il arrivât rien de nouveau, jusqu'au jour de Pâques, que Teutilé & Pilpatocé arrivèrent, suivis d'un grand cortège, pour saluer le General. Il les reçut au milieu de tous ses Capitaines, & des autres Officiers qui étoient autour de lui dans un grand respect, parce qu'ayant à traiter avec les Ministres d'un Prince bien au-dessus des simples Caciques, il étoit de la bienséance de marquer plus d'autorité. Après les premiers complimens, dont les Indiens furent prodigues, & Cortez plus réservé, il les conduisit à cette baraque qui servoit de Chapelle, parce qu'il étoit tems de célébrer le Service Divin. Aguilar & Marine dirent aux Mexicains, *Qu'avant que de traiter du sujet de son voyage, le General vouloit s'acquitter des devoirs de sa Religion, & recommander à son Dieu, Seigneur de tous leurs Dieux, le bon succès de sa proposition.*

La Messe fut dite avec toute la solennité que le tems & le lieu pûrent permettre. Le Pere Olmedo officia, assisté du Licencié Diaz, & de Jérôme d'Aguilar. Quelques Soldats instruits dans le chant de l'Eglise tinrent le chœur, & les Indiens assistèrent à toutes ces ceremonies avec

une attention, qui n'étant qu'un effet de la nouveauté, avoit néanmoins l'air de dévotion. On revint de l'Eglise au logis du General, qui traita superbement les deux Officiers de Motezuma, croyant qu'il falloit donner quelque chose à l'ostentation.

Après le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dit aux Mexicains par l'organe de ses Truchemens : *Qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Autriche Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezuma de matieres de grande importance, non-seulement à la personne de l'Empereur & à son Etat, mais encore à tous ses Sujets en particulier : Que cette affaire ne pouvoit être proposée qu'en présence de l'Empereur même : Qu'ainsi il falloit nécessairement qu'il le vît, & qu'il esperoit en être reçu avec toute la civilité & la consideration qui étoient dûës à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.* La proposition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut jusques sur leur visage : mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un regale qu'il avoit préparé ; & aussitôt on vit entrer trente Indiens, ou environ, chargés de vivres, de robes de coton très-fin, de plumes de différentes couleurs, & d'une grande caisse
ou

ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillés avec la dernière délicatesse. Teutilé présenta ces choses au General de fort bonne grace; & voyant que Cortez les recevoit agréablement, & qu'il les estimoit, il se tourna vers lui, & lui dit, par les mêmes voyes des Interpretes: *Qu'il le prioit d'agréer ces témoignages de l'affection de deux esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de regaler ainsi les étrangers qui abordoient sur les terres de son Empire, pourvu qu'ils fussent dans la résolution de continuer leur voyage, le plutôt qu'ils le pourroient faire: Que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultés, & qu'ils ne croyoient pas lui rendre un médiocre service de lui ôter cette pensée avant qu'il en eût éprouvé tous les inconveniens.*

Cortez d'un air encore plus fier, répliqua: *Que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains; & que leurs Ministres ne devoient point se charger du succès d'un refus si dangereux, sans en avoir des ordres bien précis. Que leur devoir en cette occasion, étoit d'avertir Motezuma de son arrivée: Qu'il leur accorderoit du tems pour faire cette diligence, pourvu qu'ils assurassent en même tems leur Empereur, que le General des étrangers avoit résolu fortement de le voir, & de ne*

point sortir de son Pays avant cela, ne devant pas endurer qu'on fît cet affront à la personne du Roy qu'il representoit. Les deux Indiens furent si étonnés de la maniere dont Cortez leur expliqua ses intentions, qu'ils n'oserent lui contredire. Ils le prièrent seulement avec beaucoup de soumission, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils eussent reçu la réponse de Motezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien avec une diligence admirable, à représenter les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, & generalement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des payfages & d'autres sujets, d'un dessein & d'un coloris qui pouvoient mériter quelque approbation des connoisseurs.

Bernard Diaz s'est diverti à exagerer l'habileté de ces Peintres, lorsqu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Espagnols. Cela s'appelle outrer la verité; car quand les Indiens auroient possédé à fond l'art de la Peinture,

ils n'eurent pas assez de tems pour prendre toute la diversité des traits, qui est néanmoins nécessaire à donner une parfaite ressemblance.

Les peintures se faisoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoissance entiere de tout ce qui regardoit les Espagnols. Les Peintres y ajoutoient en certains endroits, quelques caracteres, à dessein, comme il sembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire; car ils n'avoient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui par des figures ou des élémens que les autres Nations ont inventés, peint la voix & rend visibles les sons.

Ils ne laissoient pas néanmoins de se faire entendre avec le pinceau, en représentant les objets materiels par leurs propres images, & le reste par des nombres, ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractere & la figure s'entr'aidoient reciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier. On peut juger du genie de ces peuples, par la subtilité de cette invention, semblable aux hyeroglifes des Egyptiens; mais avec cette difference, que ces derniers peuples ne s'en servoient que

par ostentation, & pour faire parade de leur esprit; au lieu que les Mexicains en faisoient un usage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté qu'ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la memoire de leurs antiquités, & donnoient à la posterité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il sortit pour les voir, & fut surpris de la facilité avec laquelle ils executoient leurs desseins. On lui dit qu'ils exprimoient sur ces toiles non-seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avoit eüe avec Teutilé, afin que Motezuma fût instruit de tout, & sçût en même tems le dessein & les forces de l'armée Espagnole. Sur quoi Cortez, qui vouloit soutenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'esprit vif & présent, comprit d'abord, que ces images sans action & sans mouvement, donneroient une idée qui ne seroit pas avantageuse à ses desseins. Il résolut d'animer la représentation en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire paroître leur adresse & leur valeur, & donner en même tems une grande vivacité à la peinture.

Il ordonna donc de prendre les armes;

& ayant formé un bataillon, & mis toute son artillerie en batterie, il dit aux Mexicains : *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faisoit en son Pays aux personnes de distinction.* Après quoi étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courses de bagues; & puis ayant partagé sa troupe en deux escadrons, ils firent entr'eux une espece de combat, en caracolant, & faisant tous les differens mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens surpris, & comme enlevés hors d'eux-mêmes, regarderent d'abord avec frayeur la fierté de ces animaux, qui leur paroissoient si terribles; & voyant en même tems leur docilité & ces effets de leur obéissance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurent, que des hommes qui les rendoient si soumis à leurs volontés, avoient quelque chose de surnaturel. Mais quand Cortez ayant donné le signal, les Arquebustiers firent deux ou trois décharges, suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur fit une si forte impression sur leurs esprits, que quelques-uns de ces Indiens se jetterent par terre; les autres s'enfuirent, sans sçavoir où ils alloient; & les plus assurés cachèrent autant qu'ils purent leur frayeur, sous le masque de l'admiration.

Cortez les rassura bien-tôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agréable, & leur dit en riant : *Que c'étoit ainsi que les Espagnols faisoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne visoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ses armes étoient redoutables dans une véritable action, puisqu'un divertissement, qui n'en étoit que l'image, causoit tant de frayeur. On vit alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caractères, pour donner de nouvelles expressions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns dessinoient les Soldats armés, & rangés en bataille; les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée; & même le bruit, par quelque chose qui representoit un éclair, sans oublier aucune de ces terribles circonstances qui pouvoient exciter les soins, ou satisfaire la curiosité de leur Empereur.

Après l'exercice, Cortez ramena à son logis les deux Officiers Mexicains, qu'il régala d'un présent de ces bijoux qui se font en Castille, pendant qu'on en préparoit un bien plus considérable pour être offert de sa part à Motezuma. Ce présent consistoit en diverses piéces curieuses de verre ou de

crystal, une chemise de toile de Hollande, un bonnet de volours cramoisi, enrichi d'une médaille d'or qui representoit Saint George, & une chaise de tapissierie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'estime, qu'elle fut mise entre les meubles les plus précieux de l'Empereur. Par ce témoignage de liberalité, quoique peu considerable, & néanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que sa résolution leur donnoit; & il les renvoya aussi satisfaits de son honnêteté, que surpris & embarrassés du dessein qu'il témoignoit.

CHAPITRE II.

La réponse de Motezuma arrive avec un très-riche présent; mais il refuse la permission que Cortez lui demandoit d'aller à Mexique.

Les Mexicains s'arrêterent assez près du camp des Espagnols; & sur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour déliberer de la maniere dont ils devoient se conduire en cette rencontre: car après la conference, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu,

sans doute afin d'observer de plus près les démarches des Espagnols. Le camp fut partagé en un instant. Aussi-tôt on vit élever un grand nombre de barraques; & en peu d'heures cette campagne déserte devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatocé prit des mesures afin de prévenir la jalousie que cette nouveauté pouvoit causer à Cortez, en lui mandant qu'il ne prenoit ce poste que pour être plus en état de lui fournir des régales pour sa personne, & des provisions pour son armée. Quoi qu'on eût pénétré facilement l'artifice de cet Indien, on lui laissa tout le plaisir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puisqu'on en tiroit tout le profit; car ils nous apportoient des vivres en abondance: & la crainte qu'ils avoient que leur défiance & leurs soupçons ne fussent découverts, redoubloit encore les soins qu'ils prenoient de ne laisser manquer d'aucune chose.

Teutilé alla jusqu'à son camp, d'où il envoya en diligence à Motezuma, les avis de tout ce qui se passoit en cet endroit-là, avec les tableaux faits par son ordre, & le présent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers disposés sur tous les grands chemins de leur Empire. On choisissoit pour cet emploi les plus légers

gers entre les Indiens , & on les exerçoit avec beaucoup de soins dès leur premiere jeunesse. Il y avoit des prix tirez du trésor public , pour celui qui arriveroit le plutôt à un lieu désigné. Le Pere Joseph d'Acosta , qui a observé & rapporté très-exactement les coutumes des Mexicains , dit que la principale école où on dressoit ces couriers , étoit le premier Temple de la Ville de Mexique , où étoit une Idole au haut d'un escalier de six-vingt degrez de pierre , & que celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole , emportoit le prix. Cet exercice pouvoit être enseigné ailleurs que dans un Temple : néanmoins c'étoit le plus doux & le plus raisonnable qui fût pratiqué au lieu qui servoit à cette carriere, je veux dire sur ces degrez, qu'ils fouilloient fort souvent du sang des victimes humaines. Ces couriers se relevoient de distance en distance , à peu près comme nos chevaux de poste : mais ils alloient encore plus vite ; car en se succedant les uns aux autres sans aucun retardement , avant qu'ils fussent hors d'haleine , la vitesse de la course duroit sans interruption jusqu'à la fin de la carriere.

L'Histoire generale rapporte , que Teutilé porta lui-même ses dépêches , & qu'il revint au bout de sept jours. Ce seroit une

belle diligence pour un General, mais cela choque un peu la bienséance, outre qu'il y a soixante lieues de Mexique à Saint Jean d'Ulúa par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire, que cette réponse fut apportée par un Ambassadeur exprès, que Bernard Diaz nomme Quintalbor, & que le Recteur de Villahermosa qui a publié cette Histoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains : mais cela n'est pas important. Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponse vint en sept jours, & que Teutilé l'apporta au camp des Espagnols. Il la faisoit précéder par un présent de Motezuma, porté sur les épaules de cent Indiens, & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feuilles de palmier, sur quoi on étala par son ordre, comme sur un buffet, toutes les différentes pieces qui composoient ce présent.

Ces pieces étoient des mantes de coton, si fines & si bien travaillées, que leur différence avec la soye ne se reconnoissoit qu'en les maniant ; plusieurs garnitures de plumes, & d'autres curiositez de même matiere, dont les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec

beaucoup de choix sur des oiseaux que ce pays nourrit, étoient alliées ensemble avec tant d'adresse & de science, qu'en ménageant tous les differens jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens osoient en former des tableaux, & représenter les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Après cela on produisit diverses sortes d'armes, comme des arcs, des fleches & des rondaches, tout cela d'un bois précieux & rare, & suivi de deux grandes plaques rondes d'un travail singulier. La premiere représentant le Soleil en bossé, étoit d'or, & l'autre d'argent, représentoit la Lune. Après quoi on vit paroître quantité de joyaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues, & des pendans d'oreilles à leur maniere : mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or travaillées en figures d'oiseaux & d'autres animaux, si délicatement, que le merite de l'ouvrage surpassoit de beaucoup le prix du métal.

Après que Teutilé eut exposé ces richesses aux yeux de tous les Espagnols, il se tourna vers leur General, & lui dit, *Que le grand Empereur Motezuma lui envoyoit ces curiosités, pour lui témoigner sa reconnoissan-*

ce du present qu'il lui avoit envoyé, & l'estime qu'il faisoit de l'amitié de son Roy ; mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permission qu'il demandoit d'aller à sa Cour, parce que l'état de ses affaires ne le permettoit pas. Teutilé fit tout ce qu'il put pour donner des prétextes honnêtes à ce refus, disant que les chemins étoient très-difficiles; qu'on rencontroit sur la route des Nations barbares & indomptables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes, afin de s'opposer au passage des Espagnols ; alleguant encore d'autres raisons tirées de si loin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il y avoit du mystere, & quelque motif bien pressant, qui empêchoit Motezuma de se laisser voir aux Espagnols.

Cortez reçut le present avec des marques d'un profond respect ; après quoi il répondit au General Mexicain : Qu'il n'avoit pas dessein de déplaire   Motezuma en négligeant ses commandemens ; mais qu'il lui étoit impossible de retourner en arrière, sans blesser l'honneur de son Roy ; & qu'il devoit poursuivre l'execution des ordres qu'il lui avoit donnez, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir, pour la gloire d'une Couronne rever e par les plus grands Princes du Monde. Il s'étendit un peu sur cet article avec tant de vivacité & de résolution, que les Mexi-

cains n'oserent lui repliquer. Ils offriront seulement de redoubler leurs instances auprès de l'Empereur ; & le General, en leur donnant congé, les chargea d'un autre présent de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assura qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître ; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tarδοit à venir, & s'il se voyoit obligé à la solliciter de plus près.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du présent de Motezuma, mais les jugemens qu'ils en firent furent bien differens ; & cette contrariété s'augmentoit tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes esperances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succès, fondé sur de si beaux commencemens. Les autres mesuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son présent ; d'où ils passaient aux raisonnemens sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de temerité le dessein de la pousser plus avant avec si peu de forces. On oppoist à ces raisons, la valeur & la fermeté du General, qui les assuroit du succès. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagerations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'il-

leurs , ce que peut la vigueur de l'esprit , lorsqu'elle est soutenuë par celle du cœur. Cortez les laissa discourir , sans déclarer son sentiment , jusqu'à ce que le tems eût calmé ces premiers mouvemens ; après quoi , afin d'occuper les Soldats , ce qui est la meilleure voye pour faire cesser leurs raisonnemens , il commanda deux vaisseaux pour aller reconnoître la côte , & chercher un port ou un ancrage plus sûr ; car la rade où ils se trouvoient étoit battuë du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celui où ils étoient postés , afin d'y transporter le camp , en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brûlans , où la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable , & où leur repos étoit troublé durant la nuit , par une infinité de mosquites , ou cousins , qui les persecutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo ; & il choisit lui-même les Soldats qui devoient l'accompagner , mêlant adroitement entre les autres , ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultés de cette expedition. Il ordonna à Montexo d'aller le plus loin qu'il se pourroit , sur la route qu'il avoit déjà te-

nuë avec Jean de Grijalva ; qu'il marquât les lieux peuplés qu'il découvreroit au long de cette côte , sans les reconnoître de près ; & qu'il revînt au bout de dix jours. Ainsi le General pourvut à ce qui étoit nécessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulagés. Cependant il n'étoit pas lui-même sans inquiétude , lorsqu'il consideroit la grandeur de cette entreprise , & la foiblesse des moyens qu'il se trouvoit entre ses mains pour la pousser à bout , sans néanmoins que rien pût ébranler la résolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se présentoient ; sçachant d'ailleurs si bien se posséder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit , ne troubloient point cet air tranquille & gracieux , qui paroissoit sur son usage.



C H A P I T R E I I I .

La proposition de Cortez est très-mal reçue à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de son Empire, & l'état où il se trouvoit lorsque les Espagnols arriverent en ce Pays-là.

LA seconde nouvelle de la résolution de Cortez, allarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers transports de sa colere, se propofoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'insolence de s'opposer à ses volontés : mais après avoir examiné de sang froid un dessein si violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible, & la tristesse & l'irrésolution succederent à sa colere. Il assembla tous ses Ministres & ses parens, & tint avec eux des conseils dont on cachoit les délibérations avec beaucoup de mystere. On fit des sacrifices publics dans tous les Temples, & le peuple à son ordinaire, prit l'effroi de cette défolation dans l'esprit du Roy & de ceux qui avoient part au Gouvernement. Delà il passa à des murmures, & enfin à des discours trop libres sur la ruine dont l'Em-

pire étoit menacé par des présages qui l'annonçoient , suivant leurs anciennes traditions. Mais il est tems de faire voir quel étoit Motezuma ; en quel état son Empire se trouvoit alors ; & encore le sujet de ce trouble que la venuë des Espagnols jetta dans son esprit , & dans celui de ses Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur , puisque toutes les Provinces qui avoient été découvertes jusqu'à ce tems-là dans l'Amérique Septentrionale , étoient gouvernées par ses Ministres , ou par des Caciques qui lui payoient tribut. Sa grandeur , du Levant au Couchant , étoit de plus de cinq cens lieuës ; & sa largeur , du Midy au Septentrion , s'étendoit jusqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le Pays fort peuplé par tout , riche , & abondant en toute sorte de commodités. Ses bornes étoient du côté du Septentrion , la Mer Atlantique , que l'on appelle maintenant Mer du Nord , qui lave ce long espace de côtes qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Océan que l'on nomme Asiatique , ou Golfe d'Anian , bornoit cet Empire du côté du Couchant , depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extrémités de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud , ou

Midy , occupoit cette vaste côte qui court au long de la Mer du Sud , depuis Acapulco jusqu'à Guatimala , & revient auprès de Nicaragua , vers cet Istme ou détroit de terre qui divise l'Amérique en deux parties , attachées ensemble par cet Istme. Celui du Nord , ou Septentrion , s'étendoit jusqu'à Panuco , comprenant cette Province entiere ; mais ses limites étoient resserrées considérablement en quelques endroits , par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparés. Ces peuples farouches & barbares , sans avoir entr'eux aucune forme de Gouvernement , habitoient ou dans quelques trous sous terre , ou dans les cavernes des rochers , vivant de ce que la chasse leur fournissoit , & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force , & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilés de leurs montagnes , qu'ils avoient soutenu & repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique ; mais ils n'aspiroient à vaincre , que pour ne devenir pas sujets , & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé,

ainsi que plusieurs autres, sur des fondemens peu considérables, & étoit néanmoins parvenu à cette grandeur en l'espace de cent trente années; parce que les Mexicains, adonnés aux armes, & portés à faire la guerre par leur inclination, avoient assujetti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme très-habile & très-brave, qui en fit de bons Soldats, en leur inspirant la connoissance & l'amour de cette gloire qui s'acquiert par les armes. Depuis ils élurent un Roy, donnant l'autorité souveraine à celui qui étoit estimé le plus vaillant, parce qu'ils ne connoissoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoissoient quelqu'autre, ils ne lui accordoient que le second rang. Ils observerent toujours inviolablement cette coutume, de prendre le plus brave pour leur Roy, sans avoir égard au droit de succession acquis par la naissance: néanmoins lorsque le mérite étoit égal, ils adjugeoient la préférence à celui qui étoit du sang Royal. C'est ainsi que la guerre, qui faisoit leurs Rois, élevoit aussi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut soutenu par la justice d'une légitime défense contre les attaques de leurs

voisins , qui vouloient les opprimer ; & le Ciel les favorisa par des succès avantageux ; mais à mesure que leur puissance s'accrut , ils renoncèrent à la justice , & s'érigerent en tyrans.

Nous verrons les progrès & les conquêtes de cette Nation , quand nous parlerons de la suite de leurs Rois , & que celle de notre Histoire en sera moins interrompue. Motezuma , selon les peintures de leurs Annales , fut l'onzième entre ces Rois , & le second de ce nom : & même avant qu'il fût élu , ses grandes qualités lui avoient acquis l'estime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du sang Royal , & dès sa plus tendre jeunesse il avoit fait la guerre , où par de grandes actions il s'étoit élevé jusqu'aux premiers emplois , avec l'approbation generale. Comme sa vanité trouvoit son compte en cette haute reputation , il revint à la Cour , où se voyant applaudi , & considéré comme le plus grand Capitaine de l'Etat , il crut qu'on ne pouvoit lui refuser le Sceptre à la première élection ; & il commença de se regarder comme un homme digne de la Couronne , parce qu'il avoit osé y porter ses pensées & ses desseins.

Dès ce moment il employa tout ce qu'il

avoit d'adresse à se faire des amis, qu'il consideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie; suivant en cela les maximes de la plus fine politique, qui, toute science qu'elle est, ne dédaigne pas quelquefois de se mêler entre les Barbares, ou plutôt qui en fait elle-même, lorsque ce qu'ils appellent Raison d'Etat prend le dessus sur la droite raison. Il affectoit en toute sorte de rencontres, de marquer une grande obéissance, & beaucoup de veneration pour son Roy. Sa conduite étoit sage & modeste; toutes ses actions & ses paroles étoient composées, ses manieres graves & son procedé toujours égal; en sorte que les Indiens disoient, que le nom de Motezuma lui convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il signifie *le Prince severe*; mais il sçavoit fort bien temperer cette severité, en gagnant les cœurs par ses liberalités.

Cette conduite lui attiroit une grande consideration, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour sa Religion, le plus sûr & le plus puissant des moyens dont on se sert pour se rendre le maître des esprits, qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choisit le Temple le plus fréquenté, où il fit construire un appartement en maniere de

tribune , exposé à la vûe de tout le peuple , lorsqu'il emploïoit plusieurs heures à recevoir les applaudissemens qu'on donnoit à sa fausse pieté , & à consacrer entre ses Dieux l'Idole de son ambition.

Des manieres si concertées lui attirerent l'estime & la veneration de tout le monde ; enforte qu'après la mort du Roy , il fut choisi tout d'une voix par les Electeurs , & le peuple confirma leur choix par des démonstrations d'une excessive joye. Toutes les grimaces de l'hipocrisie ne lui manquerent pas , pour colorer une feinte résistance : il se fit chercher long-tems , en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas , & il ne donna son consentement à l'élection , qu'après toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine se vit-il sur le Trône , que l'artifice cessant tout à coup , il sortit d'un état qui faisoit tant de violence à son naturel , & il laissa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus jusqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où son orgueil se déclara , fut en renvoyant tous les Officiers qui composoient la Maison du Roy , & qui étoient tirés des familles populaires , ou d'une médiocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de son Palais , mé-

me pour les plus vils emplois, sous le prétexte de la bienféance. Il ne se laissoit voir par ses Sujets que très-rarement, & par ses Ministres & ses Domestiques, qu'autant qu'il étoit nécessaire de se communiquer; faisant entrer ainsi le chagrin de la solitude dans la composition de la Majesté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inusitées, pour ceux qui approchoient de sa personne, en poussant insollement le respect jusqu'aux bornes de l'adoration; & se figurant que la vie & la liberté de ses Sujets dépendoient souverainement de son caprice, il exerça contre quelques-uns des cruautés horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il créa de nouveaux impôts, sans que la nécessité des affaires de l'État l'y obligéât. Ces impôts se levoient par tête, sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mandians à reconnoître leur dépendance, par le miserable tribut de quelques baillons, ou d'autres choses de cette nature, qu'ils venoient jeter à ses pieds, & que l'on portoit à son tresor.

Ces violences avoient jetté une grande frayeur dans l'esprit de tous les Sujets de Motezuma: mais comme la crainte & la

haine ne se séparent gueres, quelques Provinces se revolterent; & Motezuma voulut aller en personne châtier leur rebellion; car la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne lui permettoit pas de mettre quelqu'autre que soi à la tête des armées; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens nécessaires pour les commander. Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca se maintinrent dans la revolte: & Motezuma disoit qu'il avoit differé de les soumettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les miserables victimes de ses cruels sacrifices; l'inhumanité de ce Prince paroissant jusques dans sa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit suivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda sur les côtes de son Empire. La dernière de ces années fut toute remplie de présages & de prodiges affreux, que le Ciel envoya ou permit, pour amollir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficiles aux Espagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voyes si cachées, & avec des moyens si disproportionnés à la grandeur de l'entreprise.

C H A P I T R E I V.

On rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.

Après avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Motezuma, il faut encore apprendre les raisons de la résistance opiniâtre que ce Prince & ses Ministres témoignèrent à rejeter les propositions de Cortez; cette première difficulté qui traversa son entreprise, étant un des premiers efforts que le Démon fit pour s'y opposer. Lorsque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique, & que l'on reçut dans la ville capitale la première connoissance de cette nouveauté, tant de différens prodiges parurent en même tems par tout l'Empire, que Motezuma en prévoyant la ruine prochaine & comme assurée, tomba dans un terrible abbattement, qui se communiqua bientôt à tous ses sujets.

Une effroyable comete parut durant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu, commençant à minuit, & s'avancant

jusqu'au plus haut du Ciel, où la venue du Soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre comete, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui se levant en plein jour du lieu où le Soleil se couche, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit, après avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étendue par une infinité d'étincelles, qui s'évanouissoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ses digues, & inonda les terres qui sont sur ses bords, avec une impetuosité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voyoit sortir comme des bouillons à plusieurs reprises, sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre mauvais tems, à quoi l'on pût attribuer un mouvement si extraordinaire. Un temple de la Ville s'embrasa, sans qu'on pût découvrir la cause de cet incendie, ni trouver des moyens pour en appaiser la fureur, qui consuma jusqu'aux pierres, & le reduisit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en differens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie, & toutes les réponses des Idoles repetoient ce funeste pronos-

tic, le Démon prononçant par leurs organes ce que la science qu'il a des causes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, lui peut découvrir par conjectures dans l'avenir, ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur même de la Nature, qui lui donne quelquefois pour supplice, d'être l'instrument de la vérité. On apporta à Motezuma plusieurs monstres de différentes especes, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux présages: En effet, si ces signes ont été nommés monstres par les Anciens, à cause qu'ils montrent ou désignent quelque chose, on ne doit pas s'étonner qu'ils passassent pour présages contre des Barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la superstition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportés par les Historiens de Mexique, acheverent d'accabler l'esprit de Motezuma; & l'on ne doit pas les oublier, puisque le Pere Joseph d'Acosta, Jean Botero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugés indignes d'être remarqués. Quelques Pêcheurs rencontrèrent au bord du Lac de Mexique, un oiseau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monstrueuse. Ils s'en saisirent, & crurent qu'ils de-

voient le presenter à l'Empereur , à cause de la rareté du fait. L'oiseau étoit hideux à voir , & il avoit sur la tête comme une lame luisante en façon de miroir , où la reverberation des rayons du Soleil produisoit une lumiere triste & affreuse. Motezuma attachâ d'abord ses yeux sur cette lame ; & en s'approchant pour l'examiner de plus près , il apperçut au dedans la représentation d'une nuit , & des étoiles qui brilloient en quelques endroits , d'espace en espace , à travers l'obscurité ; le tout si naturellement , qu'il se retourna vers le Soleil , comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir , il y trouva d'autres objets bien plus effroyables , au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armés , qui venoient du côté de l'Orient , & qui faisoient un horrible carnage de ses sujets. Il fit appeler ses Prêtres & ses Devins , pour les consulter sur ce prodige ; & l'oiseau demeura immobile , jusqu'à ce que plusieurs d'entr'eux eussent fait la même expérience , & puis il s'échappa en un moment d'entre leurs mains , leur laissant un nouveau sujet de frayeur , par une fuite si prompte & si brusque.

Peu de jours après , un Laboureur , homme simple & grossier , vint au Palais ,

demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystere. On tint conseil sur ce sujet, & on conclut qu'il falloit l'écouter. Après qu'il eût fait ses reverences, cet homme, sans paroître ni étonné, ni embarrassé, fit un discours en son langage rustique; mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche: Seigneur, dit-il au Roy, j'étois hier au soir occupé à cultiver mon heritage, lorsque je vis fondre sur moi avec impetuosité, un aigle d'une grosseur extraordinaire. Il me prit entre ses serres, & m'enleva durant un assez long espace, il me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Royal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en sa main une pastille allumée. Je pris la hardiesse de m'approcher, & je vis ou votre figure, ou votre propre personne; sur quoi je n'oserois rien assurer, sinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassis & fort libre. La crainte & le respect me pouvoient à me retirer promptement, lorsque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me causa pas moins de frayeur, en m'ordonnant de prendre la pastille de votre

main, & de l'appliquer en un endroit de votre cuisse qui étoit à découvert. Je me défendis autant que je le pûs de commettre une action qui me paroissoit si insolente ; mais la même voix d'un ton effroyable, me força d'obéir. Moi-même, Seigneur, sans pouvoir résister à cet ordre, la frayeur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à votre cuisse, & vous souffrites la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. J'aurois crû que vous étiez mort, si au milieu de la tranquillité de votre sommeil qui vous étoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût assuré de votre vie. Alors la voix, qui paroissoit se former dans le vent, me dit : C'est ainsi que ton Roy s'endort, en s'abandonnant aux délices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tête, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Dis-lui qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remède aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eut-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ, sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux. Réveillez-vous, Seigneur, votre orgueil & votre cruauté les irritent. Réveillez-vous, encore une

fois, & regardez combien votre assoupissement est dangereux, puisque ce feu, que votre conscience y applique en maniere de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.

Après ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Payfan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince néanmoins, suivant le premier mouvement de sa ferocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder, & tous ceux qui étoient presens aperçurent les marques d'une brûlure recente, dont la vûë effraya Motezuma, & lui fit faire plusieurs reflexions, sans quitter le dessein de châtier le Payfan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux : D'où l'on voit ces avertissemens qui venoient du Démon, marquez du vice de leur origine, puisqu'ils portoient plutôt à la colere & à l'obstination, qu'à la correction, & à la connoissance de sa faute.

Deux événemens si extraordinaires peuvent avoir été exagerez par la credulité de ces Barbares , qui les ont rapportés aux Espagnols. La foi , en ces occasions , a toujours son recours à la verité , qui ne nous défend pas de croire que le Démon ne mît toute sorte d'artifices en usage , pour irriter Motezuma contre les Espagnols , & pour susciter des obstacles à la prédication de l'Evangile ; car supposant que Dieu lui donne le pouvoir de se servir de toute l'étendue de sa connoissance , il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres, soit en leur donnant des corps visibles d'un air épais & mêlé avec les autres élemens, soit en corrompant les sens , & en trompant l'imagination ; ce qui lui est plus ordinaire , & dont nous avons dans la Sainte Ecriture des exemples , qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires profanes.

Ces signes , ou plutôt ces prodiges qui parurent , tant dans la Ville de Mexique , qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abatu l'esprit de Motezuma , & si fort étonné les plus sages de son Conseil , quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crurent voir fondre en ce moment sur leurs têtes
tous

tous les malheurs dont ils étoient menacés. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent differens. Les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armés sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtés; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoyé ces avertissemens avant de les frapper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiment. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, exageroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils représentoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assurés : & quoiqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, néanmoins ils n'osoient encore les considerer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis; outre l'empire qu'ils avoient sur ces

bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combattoient en leur faveur.

Après avoir écouté ces différentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'un & l'autre, conclut qu'il falloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour, & lui mander qu'il eût à se retirer au plûtôt de dessus les Terres de l'Empire; & pour l'obliger à obéir de meilleure grace, il résolut de lui envoyer un présent de même valeur que le premier; ajoutant que si les voyes douces ne réussissoient pas, on auroit recours aux violences, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrâce que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne falloit pas que la vûe du petit nombre de ces Etrangers fit naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages très-considerables, surtout après leur arrivée en ce Pays, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges qui devoient doubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux employoient

leurs soins à en prévenir les effets, en les annonçant.

CHAPITRE V.

François de Montexo revient, après avoir reconnu la Ville de Quiabistan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les appaise par son adresse.

Durant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes réflexions, Hernan Cortez s'employoit à acquérir tous les jours des connoissances plus particulieres de ce Pays-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses Soldats, par l'esperance de cette haute fortune que le sien lui promettoit. François de Montexo revint alors de son voyage, après avoir suivi la côte durant quelques lieuës, & découvert un Bourg d'Indiens, situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la Mer formoit une espece d'anse ou de Port, que les Pilotes jugerent être propre pour mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers fort élevés qui rompoient

la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieues, & Cortez le regardoit déjà comme un poste où son armée seroit campée plus commodément; mais avant qu'il eût pris la résolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva suivi de deux Officiers Généraux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appelé Copal. Après que leurs cérémonies furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le présent, un peu moindre que celui qui fut fait à la première ambassade, mais composé de pièces de même espèce & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. Le Mexicain appuyant sur cet article du présent, dit à Cortez avec beaucoup de gravité : *Que Motezuma envoyoit ces pièces expressément pour le Roy des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces exagérations en un pays où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & désagréable; & la conclusion de renvoyer leurs hôtes sans réplique. Il étoit déjà

tard : & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria* à la baraque qui servoit d'Eglise. Aussi-tôt le General se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence, & cette marque de dévotion surprirent Teutilé, & il pria Marine de lui apprendre ce que c'étoit que cette cérémonie. Cortez comprit ce qu'il demandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l'Indien, il seroit fort à propos de lui dire quelque chose de notre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embrassa cette occasion avec beaucoup de joye ; & tâchant de s'accommoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mysteres de notre Foi. Il employa son éloquence à leur faire concevoir : *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choses ; & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon, mortel ennemi du genre humain.* Il appuya sa proposition de quelques-unes de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention, qui marque que la force de la verité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé : *Qu'un des sujets de son Ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roy d'offrir*

son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie. Qu'un de ses plus ardens desirs étoit de lui faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la vérité, & de lui aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui exerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoiqu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un pays si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roy plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se défendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.

Teutilé eut peine à attendre la fin de ce discours : il se leva brusquement, & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dit : Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte ; mais que s'il s'opiniâtroit

à faire toujours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi. Alors, sans attendre d'autre réplique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de son cortège. Un procédé si cavalier embarrassa un peu Cortez; mais il revint en un moment; & en s'adressant à ses Officiers il leur dit en riant: *Nous verrons comment ils soutiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se battent, & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on serroit les diverses pieces du présent, il railloit encore, en disant: *Que des Barbares n'achetoient pas à si juste prix la retraite d'une Armée Espagnole, & que ces richesses offertes à contre-tems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité.* C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats, & cette même nuit il doubla par tout ses corps-de-gardes, quoiqu'il ne fût pas vraisemblable que les Mexicains eussent une Armée toute prête pour attaquer son camp, mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire; & souvent les heures qu'on

croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux employées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considérable, qui fit naître quelque altercation dans notre camp. Les Indiens qui peuploient les baragues construites auprès des Espagnols sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirés plus avant dans les terres, & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoient des vivres tous les jours, cessèrent aussi tout d'un coup d'en apporter : & ces commencemens d'une nécessité que la crainte fit sentir plutôt que l'effet, furent néanmoins suffisans pour dégoûter quelques Soldats, qui commencerent à regarder comme une témérité mal concertée, le dessein de peupler un Pays si sterile. Ces murmures haussèrent le ton à quelques Partisans de Diego Velasquez : ils ne se cachoiert plus pour dire dans les conversations ; *Que Cortez joüoit à les perdre, & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soutenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de témérité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il falloit que tout le monde s'unît, pour crier que*

le retour étoit nécessaire en l'Isle de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.

Cortez bien averti de ces bruits, employa tous ses amis & ses confidens pour pénétrer les sentimens des Soldats en general; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour lui représenter leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres, & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dit au General: *Que les Soldats étoient désespérés, & en termes de franchir les bornes de l'obéissance & de la discipline, parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voyoient engagés: & qu'il falloit avouer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable, puisque ni le nombre des Soldats, ni l'appareil des vaisseaux, ni le fonds des vivres & des munitions n'avoient aucune proportion avec le dessein de conquérir un Empire si puissant, & d'une si vaste étendue. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même, pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui; & qu'il étoit nécessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba, afin que Diego Velasquez pour-*

vût la flotte d'un renfort considerable, & reprît le dessein de cette conquête avec plus d'ordre & de forces.

Cortez écouta la harangue, sans paroître choqué, ni de la dureté de cette proposition, ni de celle du stile dont on lui parloit; & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable: Qu'il lui étoit obligé de son avis, parce qu'il n'avoit point encore appris le dégoût de ses Soldats; qu'au contraire il croyoit qu'ils devoient être contents, & pleins de confiance, puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune, si ce n'étoit qu'ils fussent fatigués de l'excès de ses caresses. Qu'un voyage sans traverses, favorisé de la mer & des vents, des succès tels que leurs desirs mêmes ne pouvoient s'en figurer de plus heureux, l'assistance du Ciel qui s'étoit déclaré pour eux à Cozumel, une grande victoire à Tabasco, le bon accueil & les regales qu'on leur avoit faits en ce Pays-là, n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si desagréable: attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont, & que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent, quand on y porte la main. Néanmoins, que si les Soldats avoient si peu de confiance & de courage, comme si on

lui disoit, ce seroit une grande folie de compter sur leur secours, dans une entreprise de cette nature. Qu'il falloit donc prendre ses mesures pour retourner à l'Isle de Cuba, ainsi qu'ils lui proposoient : mais qu'il vouloit bien leur avoïer, qu'il se trouvoit forcé à cette résolution par le conseil de ses amis, bien plus que par l'inclination des Soldats & du menu Peuple. Il ajouta encore d'autres paroles, par lesquelles il désarma la malice de cette faction de mutinés, sans leur laisser aucun sujet de la faire éclater, jusqu'à ce qu'il prit son tems pour les défabuser, & cet art de dissimuler, dont on permet quelquefois le bon usage à la prudence, fit voir qu'il sçavoit se relâcher quand il étoit nécessaire, pour revenir avec de plus grandes forces à l'execution de ses desseins.



CHAPITRE VI.

On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses intérêts, font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols; & on fonde la Ville de Vera-Cruz.

Quelques heures après qu'Ordaz & ceux de la cabale eurent présenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tint prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba; & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs Compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déjà commandés. Cette résolution ne fut pas plûtôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prévenus & gagnés en faveur du General, s'émurent en criant: *Que Cortez les avoit trompés, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Pays-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba: ajoutant que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'exécuter, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour*

eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien en prendre la charge. Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînés dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crièrent plus haut que les autres, & les amis de Cortez, qui avoient soulevé ce premier mouvement, se trouverent embarrassés à appaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussitôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette nouvelle ardeur. Ils y allerent accompagnés de la plus grande partie des Soldats ; & lorsqu'ils furent en sa présence, ils lui dirent : *Que toute l'armée étoit prête à se soulever à cause d'une nouveauté si surprenante.* Ils se plainquirent (ou feignirent qu'on se plaignoit :) *Qu'une résolution de cette consequence eût été prise sans demander l'avis des Capitaines.* Ils appuyoient sur la honte & l'injure que le nom des Espagnols souffriroit, en abandonnant une entreprise, au seul bruit des difficultés qui pouvoient s'y rencontrer, & en tournant le dos sans tirer l'épée. Ils

representoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : *Que le chagrin de Velasquez avoit été fondé sur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établissement dans le Pays qu'il avoit découvert : Que c'étoit le sujet que Velasquez avoit pris pour traiter ce Commandant de lâche, & pour lui ôter la conduite de la flotte.* Enfin, ils n'oublièrent rien de tout ce qu'il leur avoit lui-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le surprenoient, en lui apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient nécessaires. Il se fit beaucoup prier d'accorder une chose qu'il souhaitoit passionnément : à la fin, témoignant qu'il se rendoit, il dit : *Qu'il avoit été mal informé, par quelques personnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction.* (Il ne nomma personne, afin de paroître discret.) *Ces gens lui avoient assuré que les Soldats étoient désolés, & crioient qu'il falloit absolument abandonner ce Pays, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette résolution contre son goût, & par pure complaisance pour les Soldats, il demeureroit en ce Pays avec une satisfaction d'autant plus grande, qu'il les voyoit en des sentimens qui s'accordoient parfaitement avec le service du Roy, & l'obligation que de veritables Espagnols se*

font d'aimer l'honneur plus que la vie : mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré, & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainsi, qui-conque trouveroit bon de se retirer à Cuba, le pouvoit faire sans aucun obstacle ; & que dès ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation sûre, & des vivres préparés pour tous ceux qui ne se sentiroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Cette résolution fut reçue avec de grands applaudissemens. Le nom de Cortez retentit par tout ; & on vit des chapeaux voler en l'air de tous côtés, qui est une maniere dont les Soldats expliquent leur joye. Les uns la produisoient comme ils la sentoient : les autres la montroient pour ne se pas marquer par une mauvaise distinction ; & personne n'osa contredire la proposition d'un établissement. Ceux mêmes qui avoient appuyé les plaintes des mécontents, n'eurent plus la hardiesse de se déclarer. Ils firent des excuses à Cortez, qui reçut leurs raisons sans les approfondir, réservant à s'en plaindre à une meilleure occasion.

Il arriva en ce même tems, que Bernard Diaz étant en sentinelle sur les avenues du camp, avec un autre Soldat, ils virent cinq Indiens qui descendoient d'une colline

du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arrêterent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agréablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoiqu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different; en sorte que Marine & Aguilar étant arrivés, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique: & ce fut un grand bonheur qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette dernière, avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoyés par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort éloignée

éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçu les exploits si admirables dans la Province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, lui demandoit son amitié, insistant fort sur cette estime que son Maître faisoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuse.

Cortez reçut avec des démonstrations d'estime & de joye, les offres d'amitié & de bonne correspondance qu'ils lui faisoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace singuliere du Ciel l'arrivée de ces Ambassadeurs, en un tems où il y avoit sujet de se méfier des Mexicains; & elle lui parut d'autant plus signalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit sur le chemin qu'il falloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit dessein de porter son camp & de s'établir. Il fit quelques questions à ces Indiens, pour s'informer plus particulièrement du dessein & des forces de leur Cacique: & entr'autres choses, il leur demanda: *Pourquoi étant si voisins, ils avoient tardé si long-tems à lui envoyer cette Ambassade?* A quoi ils répon-

dirent : Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffroient les cruantez qu'avec horreur.

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en pouffant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrêmement haï à cause de son orgueil insupportable, & de sa tyrannie, qui tenoit ses peuples soumis par la crainte, bien plus que par le devoir ; & qu'en cette partie de son Empire il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à secouer le joug. Dès ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voyes par lesquelles il pourroit accroître ses forces par le nombre des Alliés, se présentèrent confusément à son imagination, & l'animerent extrêmement. Le premier moyen qui s'offrit, fut de se mettre du côté de ces Peuples affligés ; jugeant qu'il ne seroit ni difficile, ni déraisonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revoltés contre ses injustices. C'est ce qu'il se proposoit alors, & qu'il executa ensuite ; confirmant par cet exemple cette importante verité : Que les plus grandes forces des Monarques sont fondées sur l'amour de leurs sujets. Cortez dépêcha donc promptement ces Indiens, à qui il

fit des présens, pour marques de son amitié, en leur promettant qu'il iroit bientôt lui-même rendre visite à leur Maître, afin d'établir entr'eux une confiance reciproque, & combattre à son côté, autant de fois qu'il auroit besoin de son assistance.

Le General avoit dessein de passer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabiflan, où il vouloit fonder son premier établissement, suivant le rapport qu'on lui avoit fait de la fertilité de ce Pays-là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduisoit insensiblement les esprits; sur quoi il étoit important d'avancer la résolution qu'il avoit prise de donner une forme au gouvernement de la Colonie, sur le lieu même où ils étoient campés. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachés à ses intérêts; & ayant réglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on assembla les Espagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La Conference fut courte; & ceux qui sçavoient le secret du General emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil souverain, Alonso Hernandez Portocarrero, & François de Montexo; pour * Conseillers

* Regidores.

Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Alvarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Algouazil Major, ou Lieutenant Criminel; & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoi, après qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, suivant qu'il y étoient obligés, par le service qu'il devoient à Dieu & au Roy, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnités accoutumées; & ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Rica de Vera-Cruz*, qu'elle a toujours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce pays là; & le nom de la Vraye-Croix lui fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie: & quoiqu'il lui fût difficile de séparer de sa personne cette espece de superiorité, qui consiste en la veneration que le mérite attire, il voulut autoriser les nouveaux Officiers, par le res-

pect qu'il leur rendoit, afin de donner à tout le Peuple un exemple de l'obéissance qu'on leur devoit. Sa déférence étoit encore fondée sur une raison de politique. Il avoit besoin de l'autorité de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets, afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pûssent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui résidoit en sa personne, en vertu de la délégation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuyé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette conséquence. Ce défaut donnoit lieu à plusieurs réflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement, & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moyens de se faire obéir.



CHAPITRE VII.

Cortez dans la premiere Assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez lui avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.

AU matin du jour suivant, on assembla le Conseil, sous pretexte de traiter des moyens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens après, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir; & lui après avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place après le premier Conseiller, & fit un discours à peu près en ces termes :

SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de notre Roy, à qui nous devons découvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans déguisement la verité, qui est de tous les hommages celui que les gens qui aiment l'hon-

neur & la vertu, lui rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous comme si j'étois en sa présence, sans avoir d'autre vûe que celle de son service, sur quoi vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblés pour délibérer des moyens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dépendre de votre conduite; & j'ai crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai médité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous votre Gouvernement, est fondée en un pays peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de résistance, qui suffisent pour nous persuader que nous sommes engagés en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête & des mains, & où souvent il faudra que la force acheve ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'employer la seule politique & les conseils désarmés: Votre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui lui est nécessaire pour établir notre sûreté, & soutenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez,

qui n'a pas été plutôt expédiée en ma faveur, qu'il l'a révoquée. Je n'examine point ici l'injustice de ses soupçons & de sa défiance; il ne s'agit pas de cela: mais on ne peut nier que la juridiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus en ma personne, que contre la volonté de celui qui pouvoit en disposer: ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Je n'ai point le cœur assez bas, pour exercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obéissance que par habitude, plutôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remède nécessaire à cet inconvénient. Votre Assemblée, qui représente la personne du Roy, peut en son nom pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée dignes d'un si bel emploi, & il sera plus légitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son autorité par une autre voye, ou qui le recevra de votre main. Pour moi, dès ce moment je me dépouille de tout le droit qui a pu, m'en investir; je renonce

nonce entre vos mains au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous assurer que toute mon ambition se borne au bon succès de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, sçaura fort bien se servir de la pique ou de la lance; puisque si on apprend à commander en obéissant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obéissance. Il finit en jettant sur la table les provisions qu'il avoit de Diego Velatquez; & après avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa baraque.

L'incertitude de l'événement ne devoit pas lui causer beaucoup d'inquiétude en cette action; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard: néanmoins, il faut avouer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejeter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bienséance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil; quelques-uns y étoient entrés fort bien préparés sur ce sujet, & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez; mais à

condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'armée ; que le Conseil souverain de la Ville lui en donneroit les Patentés au nom du Roy , jusqu'à ce que Sa Majesté eût déclaré sa volonté ; & qu'on feroit part au Peuple de cette élection , pour voir comment il la recevroit ; ou plutôt , parce qu'on ne pouvoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au titre de General , & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçu avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou espéré , ou pratiqué. Quoiqu'il en soit, la joie éclata par de grandes acclamations ; les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix ; les autres demandoient Cortez pour General , comme si on le leur eût refusé ; & s'il y en eut quelques-uns qui ne prissent point de part à la joie publique , leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques , quoique feintes , ou du moins ils cherchoient quelque prétexte à leur silence. Après cette diligence , les Chefs du Conseil & les Conseillers , accompagnés de la plus grande partie des Soldats , qui représentoient le Peuple , allerent à la baraque d'Hernan Cortez, où ils lui signifierent : *Que la Ville de Vera-Cruz*

au nom du Roy Dom Charles, l'avoit élu & nommé pour Gouverneur & General de l'Armée qui étoit en la nouvelle Espagne en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans ; & en tant que besoin seroit, elle requeroit, & lui ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de Sa Majesté.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toujours nouvelle, afin de marquer par le nom même la différence qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dès ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractère de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats pour les porter à l'obéissance.

Les Partisans de Velasquez témoignèrent peu de prudence en cette occasion : ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçurent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces miserables abusés, qui n'en pénétoient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel

droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celui-ci faisoit un progrès fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le pouffoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dès sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisés à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux: ainsi il se résolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toujours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro Escudero & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intrepide: *Qu'il les avoit fait prendre comme des séditieux & perturbateurs du repos public, & qu'il leur feroit faire leur procès, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette leverité feinte, ou véritable, sans les pousser en justice, parce qu'il souhaitoit de les corriger, plutôt que

de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du General, qui ne passoit néanmoins que pour une simple tolérance. Il se servit adroitement de cette voye pour leur détacher quelques-uns de ses confidens, qui les ramenerent insensiblement à la raison; en sorte que les chagrins étant dissipés de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combattre auprès de sa personne, en toutes les occasions qui se présenterent.

CHAPITRE VIII.

L'Armée marche pour aller à Quiabistlan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.

A Ussi-tôt que le General eut fait arrêter ces prisonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le pays, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens

apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la nécessité de se défendre. Il eut le bonheur d'exécuter ces ordres sans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnées de leurs maîtres étoient fort bien garnies de mayz, de poules & d'autres provisions: & les Soldats, sans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent seulement les vivres, dont ils avoient besoin, comme chose acquise par le droit de la nécessité; & ils revinrent au camp chargés & contents.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabitan; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un Pays, où la confiance étoit une négligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les

bords de la riviere de Zempoala , proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il fallut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un Bourg qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvais augure de voir que les maisons étoient vuides, non-seulement d'Habitans, mais encore de vivres, & de meubles; ce qui marquoit une retraite préméditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou coffres de bois garnis de pierres à fuzil; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient en même tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vit pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains dont nous avons déjà parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figure étoit

comme celle des anciens titres, composés de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collées ensemble. Ils plioient cette toile, en sorte que chaque double faisoit une feuille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en put juger à la vûe, écrits de tous côtez, ou plutôt grifonnés de cette espece d'images & de chiffres dont les Peintres de Teutilé avoient donné une connoissance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maisons les mieux bâties. On passa la nuit avec quelque incommodité, ayant les armes prêtes, & sur toutes les avenues de bonnes sentinelles, qui pussent assurer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus frayé, qui descendoit vers le couchant, en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée, personne dont on pût prendre langue, & rien qu'une solitude suspecte, dont le silence donnoit beaucoup à penser. Enfin, à l'entrée d'une très-belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargés d'un regale de poules, & de pain de mays, que le Cacique de Zempoala lui envoyoit, avec de très-humbles prieres de ne laisser pas de venir

dans son Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il esperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la résidence du Cacique étoit éloigné de celui où ils étoient d'un Soleil, c'est-à-dire dans leur langue, d'une journée de marche: car ils ne connoissoient point la division de l'espace en lieues; & ils mesuroient les distances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il estimoit extrêmement le regale du Cacique; & il lui renvoya six Indiens, retenant les autres pour lui servir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il desiroit sçavoir, ne se fiant pas encore à ces démonstrations d'honnêteté, qui paroissoient d'autant moins assurées qu'elles étoient imprévûes.

L'armée passa la nuit dans un Village de peu de maisons, dont les habitans parurent fort pressés à bien traiter les Espagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation souhaitoit la paix, & les conjectures ne se trouverent pas fausses, quoique l'esperance se flatte quelquefois en de pareilles occasions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, sous la conduite de ses guides,

qu'on ne suivoit pourtant qu'avec toutes les précautions nécessaires. Sur le soir, à la vûe du Bourg, vingt Indiens équipés fort galamment à leur maniere, sortirent pour recevoir le General; & après avoir fait toutes leurs ceremonies, ils lui dirent: *Que leur Cacique n'avoit pû venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé; qu'il les avoit envoyés pour lui faire ses complimens, & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déjà dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une très-belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne très-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crépies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux: enforte qu'un des Soldats détachés revint avec précipitation au gros, criant: *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjouit beaucoup toute l'armée; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fut après cela le premier à se railler de la bévûe de cet homme.

Toutes les rues & les places publiques

étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en très-grand nombre, sans aucunes armes qui pussent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celui qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse, qui ne l'embarassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuyé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroissoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton sur ce gros corps tout nud: la mante enrichie de plusieurs joyaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres; Prince d'une très-curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire; & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajouta une severité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eut-on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le General, & qu'il salua les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux lui refusoient. Son discours étoit juste & concerté. Il trancha

ses complimens en peu de paroles , qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion, & conclut en disant au General: *Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos , & faire les logemens de son armée: Qu'il iroit lui rendre visite , afin de conferer ensemble plus commodément de leurs intérêts communs.*

Ces logemens étoient préparés sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons , qui occupoient un assez grand espace , où tous les Espagnols trouverent moyen de se loger sans embarras , & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoya annoncer sa visite par un present de bijoux d'or , & d'autres curiosités , qui valoient bien deux millemars d'or. Il suivit de près son present , accompagné d'un superbe cortège , sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules ; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis ; & lui donnant par tout le pas & la main , il le conduisit en son appartement , où il ne retint que ses Truchemens , parce qu'il vouloit lui parler en secret. Après le discours accoutumé

sur les motifs de son arrivée en ce Pays, la grandeur de son Roy, & les erreurs de l'Idolatrie, il ajouta : *Qu'un des principaux emplois de la valeur des Soldats qu'il conduisoit, étoit de détruire l'injustice, de châtier la violence, & de se ranger du parti de la justice & de la raison.* Il toucha cet article de propos délibéré, parce qu'il prétendoit mettre le Cacique sur la plainte contre Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit attendre de son mécontentement, suivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut sur le visage de l'Indien, fit connoître au General, qu'il avoit mis le doigt dans la playe ; mais avant que de répondre, il fit paroître par ses soupirs, qu'il avoit de la peine à déclarer ses maux. Enfin la douleur l'emporta ; & en déplorant sa misere, il dit : *Que tous les Caciques de cette contrée se trouvoient dans un esclavage honteux & miserable, gemissant sous le poids des cruautés & de la tyrannie de Motezuma, sans avoir ni assez de force pour s'en tirer, ni assez de raison pour imaginer le remede qu'il y falloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vassaux comme un de leurs Dieux ; & qu'il vouloit qu'ors reverât ses injustices & ses violences comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas lui proposer une entrepryse aussi dan-*

gereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligés ; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se déclarer ennemi d'un Prince si puissant ; & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de prétendre acquérir son amitié, en lui vendant à un si haut prix le petit service qu'il lui avoit rendu.

Cortez entreprit de le consoler, en lui disant : Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans : mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabistan, ceux qui se sentoient opprimés par quelque violence le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuyer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederez, en les assurant que Motezuma cesseroit de les insulter ou ne le pourroit faire lorsque lui & ses Soldats auroient entrepris de le protéger. Ils se separerent sur cette assurance, & Cortez donna aussitôt les ordres pour suivre sa marche, ayant gagné le cœur & l'esprit du Cacique, & sentant en lui-même une extrême joye de voir ces heureux acheminemens à ses desseins, qui sortant alors, pour ainsi

dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.

C H A P I T R E I X.

*Les Espagnols vont de Zempoala à Quia-
bisan. Ce qui se passe à leur entrée dans
cette Ville, où l'on est encore informé du
mécontentement de ces Peuples. Cortez fait
arrêter six Officiers de Motezuma.*

LEs Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens se presenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regarderent comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un usage réglé, que les Seigneurs assistassent les Armées de leurs Alliés de cette espece de somniers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoutumés à marcher cinq ou six lieues avec leur charge. Le Pays que l'on découvrit en marchant, étoit fort agréable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extrême hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de

toutes fortes de grains, semés & cultivés avec soin. Cette vûe réjouit les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voyager en un si beau pays. Au coucher du Soleil ils trouverent un hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabissan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient lui servir de murailles, dans une situation très-forte par sa nature, dont toutes les avenues étoient étroites & en pente fort roide : & quoiqu'elles ne fussent défendues de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirés, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens, & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place où les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, après un long prélude de reverences & de parfums, s'approcherent, affectant de paroître en même tems civils & affurés, & de déguiser leur crainte en respect,

pect, mouvemens aisés à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassura entièrement par ses caresses. Il leur fit présent de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Après que ce regale leur eût ôté toute la frayeur qu'ils dissimuloient, ils dirent: *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein prémédité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas, & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses Sujets épouvantés par cet exemple, & moins obligés que lui d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer; mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déjà beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir de servir de si braves gens, & de leur obéir en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assurance; & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bien-tôt, en ce

que quelques familles revinrent dès la même nuit ; & peu de tems après la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zempoala pour être son protecteur ; & ils étoient tous deux portés par leurs Courtisans , sur une espee de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin ; après quoi ils tomberent d'eux-mêmes sur les plaintes contre Motezuma, représentant vivement, & quelquefois avec des larmes, *les tyrannies & les cruautés de ce Prince, l'oppression de ses Peuples, & le désespoir de sa Noblesse.* A quoi Zempoala ajouta cette conclusion : *Ce monstre est si superbe & si fier, qu'après nous avoir appauvris & épuisés par ses impôts, s'enrichissant de notre misere, il veut encore entreprendre sur l'honneur de ses Vassaux, en nous ôtant par force nos filles & nos femmes, afin de souiller de notre sang les Autels de ses Dieux, après avoir sacrifié ces infortunées victimes à d'autres usages plus cruels & moins honnêtes.*

Cortez tâcha de les consoler, & de les disposer à faire une étroite alliance avec lui. Comme il s'informoit de leurs forces, & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vit entrer deux ou trois Indiens fort effrayés, qui

parlerent à l'oreille aux Caciques; ce qui les jetta dans un trouble si violent, qu'ils se leverent aussi-tôt, pâles & éperdus, & fortirent sans prendre congé, ni achever leurs discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt, lorsqu'on vit passer par le quartier même des Espagnols, six Ministres de Motezuma, de cette espece de Commissaires ou Intendans qu'il envoyoit par tout son Royaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parés de plumes, & de joyaux d'or en pendans, sur des mantes de coton très-propres & très-fines, suivis d'un grand cortège de serviteurs, dont quelques-uns tenoient au-dessus d'eux des parasols de plumes, qu'il remuoient suivant qu'il étoit nécessaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même tems. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir, à la porte de son logis; & ces Indiens passerent sans lui faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émut la bile des Soldats; & ils l'auroient châtiée sur le champ, si le General ne les avoit retenus, se contentant alors d'envoyer Marine, avec une escorte suffisante, afin que'elle s'informât des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voie, que les Mexicains avoient établi le Siège de leur Au-

dience en une des maisons de la Ville , où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes très-aigres de leur insolence , pour avoir reçû dans leurs Villes une Nation étrangère , ennemie de leur Roy. Qu'afin d'expier cette faute énorme, il leur commandoit de fournir , outre le tribut ordinaire , vingt Indiens propres à être sacrifiez aux Dieux.

Sur cet avis , Cortez envoya querir les deux Caciques par quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lors qu'ils furent arrivés , il leur fit croire qu'il avoit pénétré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystere , la proposition qu'il vouloit leur faire , en ces termes : *Qu'il sçavoit déjà la violence de ces Intendants, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain , sans qu'ils eussent commis aucun crime , mais seulement reçu & logé son armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations ; & que pour lui, il ne souffriroit pas qu'on executât devant ses yeux , des commandemens qui donnoient tant d'horreur ; au contraire , qu'il leur ordonnoit absolument , d'assembler leurs troupes , & d'aller prendre ces infâmes Ministres. Qu'il prenoit sur son compte , & sur la valeur de ses Soldats , la défense d'une action qu'ils entreprennent par son ordre.*

Les Caciques furent embarassés. Ils refusoient de prendre part à cette exécution, ayant le cœur & l'esprit abbattu par l'habitude des souffrances, prêts à baiser les verges dont on les fouettoit. Néanmoins Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'oserent désobéir; & ils allerent se saisir des Ministres de Motezuma, avec une extrême joye de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action. On leur donna une espece d'entraves ou de fers, dont ils se servoient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodes; car ils seroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient à soulever à tous momens les épaules, contre la pesanteur du fardeau, afin de se donner la liberté de respirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque chose de fort plaisant. Ils protestoient de leur faire souffrir ce jour-là même, le supplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voyant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils pussent les sacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur eussent fait une grande grace.

Cortez s'assura des prisonniers par un bon corps de garde de Soldats Espagnols,

& revint à son logis. Il fit de longues réflexions sur les moyens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les protéger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obéi à ses ordres, car il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma, ni perdre entierement sa confiance, mais seulement lui donner de la crainte & de la jalousie. Ce n'étoit pas une bonne voye pour arriver à ce but, que d'appuyer de ses armes la délicatesse de quelques Vassaux mécontents de leur Prince, sans être provoqué par un nouvel outrage, & de fermer toutes les ouvertures au racommodement sans aucun prétexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la dernière importance, la nécessité de maintenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être assisté en cas de besoin. Il jugea enfin que le parti le plus sûr étoit de se menager avec Motezuma, en se faisant un mérite auprès de lui; & de suspendre les effets de cette rebellion, en lui faisant connoître qu'au moins il lui rendroit le bon office, de n'appuyer point les revoltés, & de ne point profiter de leur désobéissance, jusques à ce qu'il s'y vît forcé. La conclusion de ses réflexions, qui lui déroberent quelques heures de som-

meil, fut donc, d'ordonner sur le minuit qu'on lui amenât deux des Ministres prisonniers, sans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils pussent lui attribuer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dit: *Qu'il avoit dessein de les mettre en liberté, & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de sa main, qu'ils pouvoient assurer leur Prince, qu'il travailleroit au plutôt qu'il lui seroit possible, à lui envoyer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques; & qu'il feroit tout ce qui seroit le plus avantageux à son service, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les réduire à son obéissance, parce qu'il souhaitoit la paix, & qu'il vouloit mériter par son respect & par ses actions, toute la civilité qui lui étoit due, comme Ambassadeur & Ministre d'un très-grand Prince.* Les Mexicains n'osoient se mettre en chemin, de crainte que les Caciques ne les fissent tuer, ou remettre en prison; & Cortez fut obligé de leur donner une escorte de Soldats, qui les conduisirent à la rade, où étoient ses vaisseaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un esquif hors des limites de la Province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le General, fort allarmés & affligés,

de ce que deux de leurs prisonniers s'étoient échappés. A cette nouvelle, Cortez rémoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la negligence des Indiens, & prit cette occasion pour commandet en presence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menés à la flotte. Il dit qu'il se chargeoit de les garder, & ordonna aux Capitaines des vaisseaux de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si reveré & si redoutable entre les Indiens, lui paroiffoit très-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mesures sur tout, soutenir le parti des revoltés sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûe les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jeter, sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se propoisoit, avec le secret qui leur étoit nécessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens, & leur ôter par la prévoyance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.

CHAPITRE X.

Les Caciques de la montagne viennent assurer Cortez de leur obéissance, & lui offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs Alliez, se répandit bien-tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabiflan donnerent des avis certains à leurs Confederés, du bonheur dont ils jouissoient, publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toutes sortes de tributs, & en possession d'une entiere liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetroit jusqu'au plus secretes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au-dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentés par la renommée, dont le langage sert toujours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Déjà on disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivés à Quiabiflan,

d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma ; & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples , dont la veneration , fondée sur ce faux principe , contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entierement de la verité , en regardant comme envoyés du Ciel , des hommes qui par un decret admirable de sa Providence , venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination , toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet , fut néanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoya , en faveur de leur bonne foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols , fit un si grand bruit , & le nom de liberté est si doux à ceux qui se croient opprimez , qu'en peu de jours on vit à Quiabissan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûe de Quiabissan. Ces Indiens , appellés *Totonagues* , avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coutumes étoient bien differentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrêmement robustes , endurcis à la fatigue , & propres à faire de bons Soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur

obéissance, & firent le serment de fidélité & d'hommage au Seigneur des Espagnols, en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un Acte autentique reçu par le Greffier du Conseil. Herrera soutient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent alloit au de-là de cent mille ; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce Pays étant extrêmement peuplé d'hommes aisés à soulever contre Motezuma, surtout ceux des montagnes, portés naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujettis à son Empire que depuis peu de tems.

Après cette espece de confédération, les Caciques se retirerent en leurs Provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce General se résolut de donner une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce tems-là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoiqu'elle en fût distinguée par les fonctions qu'elle faisoit à part. L'assiette de la Ville fut choisie en une plaine, entre la Mer & Quiabislan, à demi-lieue de ce Boutg. La qualité de la terre sembloit convier à faire ce choix, par sa fertilité, l'abondance de ses eaux, & la beauté des arbres qu'el-

leur portoit, propres à fournir commodément le bois nécessaire aux bâtimens. On creusa les fondemens de l'enceinte, en commençant par l'Eglise. Les Officiers de la Ville se partagerent, assistés de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Maçons, qui avoient néanmoins place de Soldats ; & avec le secours des Indiens de Zempoala & de Quiabissan, qui travailloient avec autant d'adresse & d'ardeur que les Espagnols, on éleva les maisons de basse architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bien-tôt achevée, & faite de mortier ; rempart suffisant contre les armes des Indiens, & qui soutient fort bien en ce pays-là, le nom de fortification, qu'on lui donna. Tous les Commandans travaillèrent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le General ne s'en exempta pas, croyant que le succès de cette fondation rouloit sur son compte, & n'étant point satisfait de quelques legeres marques de diligence, que plusieurs Commandans croyent suffire pour donner exemple.

Cependant on recevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Espagnols à Zempoala. On assuroit qu'ils avoient été accueillis favorablement par le Cacique,

dont on tenoit la fidelité fort suspecte, & les Peuples peu obéissans. Cette nouvelle émut Motezuma jusqu'à ce point, qu'il proposa d'assembler ses forces, & de marcher en personne, pour châtier cette insolence des Zempoales, soumettre toutes les autres Nations des montagnes, & prendre vifs les Espagnols, que son imagination destinoit déjà à servir de rares victimes au sacrifice solennel dont il vouloit remercier les Dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit nécessaire pour cette expedition, lorsqu'on vit arriver à la Cour les deux Intendans que Cortez avoit renvoyés de Quiabiflan, qui firent leur rapport des aventures de leur prison, publiant qu'ils étoient redevables de leur liberté au General des Etrangers, qui les avoit fait escorter jusqu'en un endroit, d'où ils pussent se rendre en sûreté à la Cour, afin de témoigner l'inclination qu'il avoit à la paix, & à rendre service à l'Empereur; celebrant d'ailleurs la douceur & l'honnêteté de leur libérateur, par de si grands éloges, qu'il étoit aisé de juger qu'ils avoient conçu autant de respect pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres mesures. La colere de Motezuma s'appaîsa;

on cessa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voye de la négociation, tentant par une nouvelle Ambassade & un nouveau présent, de détourner Cortez de sa résolution. Le Prince prit ce temperament d'autant plus aisément, que son orgueil & sa colere n'effaçoient point le souvenir des marques du couroux du Ciel, ni des réponses de ses Idoles, qu'il regardoit comme des présages funestes à son entreprise, ou du moins qui l'obligeoient à différer la rupture; gouvernant sa crainte de maniere, qu'elle parut aux hommes un effet de sa prudence, & aux Dieux un témoignage de son respect.

Les Ambassadeurs de Mexique arriverent au camp des Espagnols, justement comme on achevoit de fortifier la nouvelle Ville de Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux deux enfans, cousins de Motezuma, gouvernés par quatre anciens Caciques, qui les assistoient de leur conseil, & les honoroient par leur respect. Leur cortège étoit magnifique; & ils apportoient un régale de diverses pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille pistoles. Le discours des Ambassadeurs fut: *Que le Grand Empereur Motezuma ayant appris la désobéissance de ces Caciques, & leur insolence, poussée jusqu'à prendre*

maltraiter ses Ministres , avoit mis sur pied une armée formidable , pour venir en personne châtier ces criminels ; mais qu'il avoit suspendu l'effet de cette résolution , pour ne se voir pas obligé de rompre avec les Espagnols , dont il souhaitoit l'amitié , & dont il avoit sujet d'estimer le Commandant , & de lui témoigner sa reconnoissance des soins qu'il avoit pris , de lui renvoyer ses deux Serviteurs en les tirant d'une si rude prison. Que l'offre qu'il lui avoit faite , d'en user avec la même generosité à l'égard des autres , avoit été reçûë de sa part avec une extrême confiance. Néanmoins , qu'il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre amiablement , de ce qu'un homme si brave & si raisonnable pouvoit s'accommoder à vivre entre des revoltés , dont l'insolence croissoit à l'ombre de ses armes. Qu'appuyer la hardiesse des traîtres , étoit à peu près la même chose qu'approuver la trahison. C'est pourquoi l'Empereur lui demandoit qu'il s'éloignât du Pays , afin qu'il y pût faire tomber le châtiment que des rebelles meritent. Que l'amitié qu'il lui portoit l'obligeoit encore à lui donner un avis ; Qu'il ne songeât pas à venir à sa Cour , à cause de la grandeur des obstacles & des perils qui traversoient cette entreprise. Ils s'étendirent sur cette dernière considéra-

tion, avec une abondance de raisons qui avoit toujours l'air myfterieux : & l'on voyoit bien que c'étoit-là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du present. Avant que de faire réponse, il commanda qu'on amenât les quatre Intendans prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Il le remercièrent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux ; & le General les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette action, à lui donner une audience favorable. Après quoi il leur dit : *Que par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Motezuma, la faute des Caciques de Zempoala & de Quiabistan devoit être expiée, & lui fort heureux de trouver cette occasion de signaler son zele pour l'Empereur, & lui donner ce premier témoignage de son obéissance. Qu'il avoüoit de bonne foi, que la prise des Intendans avoit été une action trop hardie, quoiqu'elle se pût excuser par la violence de ces Ministres, qui non contents des tributs ordinaires dûs à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens, destinés à mourir miserablement dans leurs sacrifices. Qu'une si cruelle proposition étoit un abus qui ne pouvoit être toléré par les Espa-*

gnols, enfans d'une autre Religion, plus amie de la pieté & de la nature. Qu'il se sentoît extrêmement obligé à ces Caciques, qui lui avoient accordé de fort bonne grace une retraite sur leurs terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abandonné si incivilement, en pechant contre le devoir de l'hospitalité & le droit des gens, sans ordre de leur Prince, qui n'approuveroit pas leur procedé. Qu'il lui en donnoit seulement avis, parce que n'ayant en vûë que la paix, il ne cherchoit point à aigrir les choses par ses plaintes. Que le Pays & les montagnes des Totonagues ne feroient aucun mouvement contraire au service de Motezuma, & que lui-même ne le permettroit pas, parce que ces Caciques étoient ses amis, & ne mépriseroient point ses ordres. C'est pourquoi il se trouvoit obligé d'interceder pour eux, afin que l'Empereur leur pardonnât ce qu'ils avoient fait contre ses Ministres : n'ayant d'ailleurs point de tort, d'avoir reçu & logé son armée. Qu'il n'avoit rien à répondre au reste de leur harangue : mais lorsqu'il auroit le bonheur de se trouver aux pieds de l'Empereur, on connoitroit les motifs & l'importance de son Ambassade. Que les obstacles & les perils qu'ils lui representoient, n'auroient pas le pouvoir de le détourner de ce dessein, parce que les Espagnols bien loin de connoître

la peur, sentoient redoubler leur courage & leur ardeur à la vûë des dangers, ayant appris dès leur enfance à les affronter, & à chercher la gloire au milieu de ceux qui sont les plus redoutables.

C'est ainsi que Cortez répondit aux Envoyés de Mexique, en des termes qui découvroient assez sa fermeté, & l'adresse qu'il avoit, de soutenir & d'accroître toujours l'estime & la réputation. Il renvoya les Ambassadeurs, fort riches de toutes ces bagatelles que l'on fait en Castille, avec un présent plus magnifique, mais de même espèce, pour leur Prince.

On remarqua aisément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée se retirât de dessus les terres de l'Empire, ce qui étoit l'unique but de leur négociation. Cependant leur envoi donna une très-haute estime à Cortez & aux Espagnols, entre ces Peuples. Ils crurent que ce General devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puissans, puisque Motezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genouil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de soumission, & sollicitoit son amitié par des presens, qui dans leur imagination n'étoient guères moins que des sacrifices. Il resulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la

crainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils se donnerent aux Espagnols avec plus de soumission; & jusqu'à cette haute extravagance, tout fut nécessaire, pour rendre possible un ouvrage si admirable, entrepris sur de si foibles fondemens: Dieu permettant ces choses, afin que ce dessein ne parût pas n'attendre son succès que d'un miracle, ou qu'il ne vînt à se décrier par la temerité.

CHAPITRE XI.

Les Zempoales trompent Cortez, en lui faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soumet cette Province.

Q uelque tems après le Cacique de Zempoala vint à Vera-Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considérables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dit à Cortez: *Que l'occasion se presentoit de protéger & de défendre le Pays qui lui appartenoit, parce que des troupes de l'armée de Mexique s'étoient emparées de Zimpazingo, Place forte, éloignée de deux Soleils, & qu'ils faisoient des courses sur ses Sujets.*

252 *Histoire de la Conquête*
pour ruiner les moissons, & faire d'autres hosti-
tilités, par où ils sembloient vouloir commencer
à se venger. Le General se trouvoit engagé
à soutenir les Zempoales, afin de conser-
ver son crédit & son honneur. Il crut donc
qu'il lui seroit honteux de laisser impunie
cette hardiesse des Mexicains ; & qu'en cas
que ce fût un détachement de leur armée,
il seroit bon de leur imprimer de la ter-
reur, qui seroit perdre le courage aux au-
tres Soldats de leur Nation. Sur quoi il ré-
solut de marcher en personne à cette fac-
tion, où il s'embarqua un peu legerement,
parce qu'il ne connoissoit pas encore & les
déguisemens & les mengeries de ces Peu-
ples, qui ont un penchant naturel & in-
vincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au
vrai-semblable, sans chercher à penetrer
le vrai ; & il offrit au Cacique de marcher
avec son armée. pour châtier ces ennemis
qui troubloient le repos de ses alliés. Il or-
donna qu'on lui tint prêts des portes-faix
Indiens, afin de porter le bagage, & con-
duire l'artillerie. Ainsi après avoir réglé
l'ordre de sa marche, le General prit la
route de Zimpazingo, suivi de quatre
cens Soldats Espagnols. Le reste fut laissé
pour défendre la Ville de Vera-Cruz.

En passant à Zempoala, les Espagnols
trouverent deux mille Indiens de guerre,

que le Cacique avoit mis sur pied pour servir sous le General encette expedition. Cette troupe étoit partagée en quatre escadres ou compagnies, avec leurs Chefs, leurs enseignes, & leurs armes, suivant leur discipline militaire. Cortez lui scut fort bon gré de sa prévoyance & de son secours : & quoiqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas besoin de ses Soldats, pour une entreprise de si peu de consequence, il les laissa venir à tout hasard, faisant valoir cette permission comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée passa la nuit en des maisons à trois lieues de Zimpazingo ; & le lendemain à trois heures après midi, on découvrit la Ville, sur le haut d'une colline détachée de ces montagnes entre des rochers qui cachoient une partie des bâtimens, & qui menaçoient de loin d'un accès très-difficile. Les Espagnols commencerent néanmoins à surmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigues, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuscade ; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, où à défiler, suivant que le terrain se permettoit, pendant que les Zemboales, ou plus légers, ou moins embarrassés dans ces sentiers, s'avancerent avec

une impetuofité qui auroit pû passer pour valeur, quoiqu'elle ne fût en effet qu'un defir de fe venger, & de voler. Les troupes de l'avant-garde étoient déjà dans la Ville, lorsque Cortez leur manda qu'ils fifsent alte, afin d'attendre les gens.

Il s'avança fans refiftance jufqu'aux portes, où il déliberoit d'attaquer la place en même tems par plusieurs endroits, lorsqu'il en fortit huit Sacrificateurs fort âgés, qui dirent qu'ils cherchoient le General de cette armée. On les mena en fa prefence, où ils firent de profondes foumiffions : on n'entendoit fortir de leur bouche que des fons pitoyables, qui fans avoir besoin d'interprètes, ne marquoient que des proteftations d'obéiffance. Leur habit, ou leur ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en haut à l'entour du col, enforte qu'il en sortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils fe couvroient la tête. Les cheveux qui leur descendoient jufques fur les épaules, étoient horriblement mêlés, & endurcis par le fang des hommes qu'ils immoloient dans leurs sacrifices, & dont par une étrange & abominable fuperftition, ils confervoient les taches fur leur vilage & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver, vrais Ministres de ces

sales & impures Divinitez, dont l'ordure se decouvroit par cette affreuse difformite.

Ils commencerent leur harangue, & en demandant à Cortez : *Par quelle resistance ou par quel crime les pauvres Habitans de cette innocente Ville avoient mérité le châti- ment & l'indignation de ces braves gens, si fameux par toutes ces Provinces, par la répu- tation de leur clemence & de leur douceur.* Le General répondit : *Qu'il n'avoit pas dessein de faire tort aux Habitans de cette Ville ; mais qu'il prétendoit châtier les Mexicains qui s'en étoient emparez, & qui en faisoient des sorties pour ravager les terres de ses amis.* Les Indiens repliquerent : *Que les troupes de Mexique qui étoient en garnison à Zimpazingo s'étoient retirées par une espece de fuite, lorsqu'on publia la nouvelle de la prise des Ministres de Motezuma à Quiabiskan : Que s'il avoit été poussé à leur faire la guerre par la persuasion des Indiens qui l'accompagnoient, il devoit sçavoir que les Zempoales étoient leurs ennemis : Qu'ils l'avoient surpris, en feignant ces irruptions des Mexicains, afin de le rendre l'instrument de leur vengeance, par la ruine de Zimpazingo.*

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de verité, que le trouble & les méchantes excuses de ceux qui commandoient

les Zempoales, découvrirent aisément; & Cortez ressentit leur imposture, comme un affront fait à ses armes. Il ne se chagrinoit pas moins de sa simplicité, que de la malice des Indiens : cependant sa raison se portant à ce qui étoit le plus nécessaire en cette occasion, il commanda d'abord à Christophe d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramasser tous les Indiens qui s'étoient avancés dans la Ville, & qui étant gorgés de pillage, avoient presque tous fait quelque butin considérable, en or ou en meubles, & enchainé plusieurs prisonniers. Les deux Capitaines amenerent tous ces pillards à l'armée, chargés honteusement de ce qu'ils avoient dérobé. Les misérables qu'ils avoient dépouillés, les suivoient, chacun réclamant son bien par de hauts cris; en sorte que le General, pour les satisfaire & les consoler, fit détacher sur le champ tous les prisonniers, & donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils prissent le soin de le rendre à ceux à qui il appartenoit. Après quoi il fit venir les Chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur insolence, en des termes rudes & fâcheux; en leur déclarant : *Qu'ils avoient mérité la mort, pour l'avoir obligé par un crime punissable, à conduire son armée afin d'exercer leur ven-*
geance

geance. Sur quoi les Capitaines Espagnols, qui étoient avertis, vinrent tous lui demander la grace de ces coupables ; ce qu'il leur accorda pour cette fois, après avoir fait assez de résistance, afin d'encherir la faveur singuliere qu'ils tenoient de sa bonté : quoiqu'en effet il n'osât pas les châtier alors par la rigueur, comme ils le meritoient, jugeant qu'on retient bien plus sûrement les nouveaux amis par les voyes de la douceur, que par celles de la justice.

Cette action augmenta beaucoup l'estime & le credit de Cortez entre les Peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec les Espagnols, au bruit des acclamations de tous les Habitans, qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au General des Etrangers. Le Cacique, suivi de plusieurs autres de cette Contrée, le visita dans son quartier, avec un grand appareil ; & ils lui jurèrent tous une amitié inviolable, offrant de lui obéir, & de reconnoître pour leur Prince le Roy d'Espagne, dont le nom, aimé & reveré entre les Indiens, leur donnoit une extrême passion de devenir ses Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puissant motif pour leur inspirer ces sentimens.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les differends que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalousie des Caciques sur les bornes de leurs Provinces, & sur la jurisdiction, avoit fait naître ces differends, qui avoient passé jusques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine, qui donnoit lieu à des hostilités reciproques. Cortez dressa une espece de traité de paix, qu'il proposa au Cacique de Zimpazingo; & prenant sur soi l'agrement de celui de Zempoala, il termina toutes leurs querelles, & les rendit amis; après quoi il reprit la route de Vera-Cruz; ayant fortifié son parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & apaisé entre ses alliés, une division qui pouvoit être préjudiciable au service qu'il en attendoit. Ainsi il ne laissa pas de tirer un grand avantage de cette entreprise, qu'il n'avoit pas concerté d'abord avec la prudence; & c'est le fruit que cette vertu sçait recueillir de l'erreur même où elle tombe quelquefois, & qui sert au moins à lui faire connoître sa foiblesse, puisqu'il arrive souvent que toutes les mesures qu'elle ajuste avec tant de soin, demeurent dans la premiere region des êtres. C'est ainsi que l'Espagnol s'explique, & ce qu'on appelle en François la simple speculation.

CHAPITRE XII.

Les Espagnols retournent à Zempoala, où ils viennent à bout d'abattre les Idoles, après quelque résistance de la part des Indiens : Et le principal Temple de la Ville est changé en une Eglise de la très-sainte Vierge.

LE Cacique de Zempoala attendoit le General à quelques maisons qui n'étoient pas éloignées de son Bourg, & ces maisons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes sortes de vivres & de rafraîchissemens pour l'armée. Il avoit cependant beaucoup d'inquietude & de honte, de ce que la fourbe avoit éclaté à sa confusion. D'abord il voulut s'excuser; mais Cortez ne le permit pas, & lui dit : *Que tout son chagrin sur ce sujet étoit dissipé, & qu'il ne souhaitoit que l'amendement, l'unique satisfaction qui soit dûe aux pechés pardonnés.* De-là ils allerent au Bourg, où le Cacique avoit préparé un autre present, de huit filles parées fort galamment, entre lesquelles étoit sa cousine, qu'il destinoit au General, afin qu'il lui fit l'honneur de l'épouser. Les autres étoient pour

les Capitaines, à qui le General devoit les distribuer comme il lui eût plû, afin, disoit l'Indien, que les liens de l'amitié qu'ils avoient contractée entr'eux, fussent encore plus étroitement serrés par ceux du sang. Cortez lui témoigna : Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient très-agréables ; mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion : qu'ainsi il differoit de les recevoir jusqu'à ce qu'elles fussent Chrétiennes. Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner le culte des Idoles, parce qu'un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il lui étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le General avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le réduire ; mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumière de l'Évangile, & à sentir la force de la vérité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses Divinités, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétendue de son raisonnement, qui chagrina bien-tôt Cortez ; en sorte que se laissant emporter au zèle de la Religion, il lui tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva

justement en ce tems-là ; & les Zempoales s'assemblerent dans le plus celebre de leurs Temples, le plus secretement qu'ils purent, à cause des Espagnols. En ce lieu ils firent un sacrifice d'hommes, qu'ils immolerent par les mains de leurs Prêtres, qui faisoient cette horrible fonction, avec les ceremonies que l'on rapportera en un autre endroit. On vendoit ces miserables victimes par pieces, que les Indiens achemoient & recherchoient comme une viande sacrée : le ragoût n'étant pas moins bestial & moins abominable que la dévotion. Quelques Espagnols qui virent par hasard cette exécration, en eurent tant d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur General. Sa colere éclata d'abord, par l'émotion qui parut sur son visage. Les raisons qu'il croyoit avoir de conserver ses alliés, cederent à la consideration d'un devoir plus juste & plus pressant ; & comme la colere est une passion toujours impetueuse, quand même elle est conduite par la raison, il ne put retenir les menaces qui lui échaperent dans le premier emportement. Cependant il fit prendre les armes à tous les Espagnols : & ayant commandé qu'on amenât le Cacique & les principaux Indiens qui l'accompagnoient, il marcha avec eux, & toute sa troupe en ordre de

combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur temple.

Les Ministres des sacrifices parurent à la porte ; & comme ils avoient des soupçons de ce qui leur devoit arriver, ils poussèrent des cris effroyables, à dessein d'appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. Au même tems on vit quelques troupes d'Indiens armés, que ces Sacrificateurs avoient apostés à tout événement, ainsi qu'on l'apprit depuis ; car ils sçavoient que les Espagnols avoient pénétré le mystère de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens qui s'étoient saisis de toutes les avenues, s'augmentoient considérablement ; mais le General, qui n'avoit jamais l'esprit plus présent qu'en ces occasions, fit crier par Marine : *Qu'à la première flèche qui seroit tirée, il seroit égorger le Cacique & tous ses Courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir, & puis qu'il lâcheroit la main à ses Soldats pour châtier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette menace fit trembler tous les Indiens ; & le Cacique tremblant encore plus que les autres, cria de toute sa force : *Que l'on mît bas les armes, & qu'on se retirât.* Cet ordre fut exécuté avec tant d'empressement, qu'il fut aisé de connoître que les Indiens étoient trop heureux de faire passer pour

obéissance ce qui n'étoit qu'une véritable crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les Indiens de sa suite, qui par son ordre amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un discours contre l'Idolâtrie, avec une éloquence au-dessus de la militaire. D'abord il leur ôta la crainte dont il les voyoit saisis, en les rassurant par des termes qui ne marquoient que de la douceur & de l'humanité, voulant les persuader par la raison, sans employer la violence. Il leur témoigna : *Combien les erreurs où il les voyoit plongés, lui donnoient de compassion. Il se plaignit de ce qu'étant ses amis, ils refusoient de suivre son conseil en une affaire de cette importance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage : Et après leur avoir touché le cœur par ses caresses, il passa aux raisons qui pouvoient convaincre l'entendement. Il leur rendit sensibles les abus énormes de leur fausse Religion ; & après avoir exposé la vérité presque en forme visible, il leur dit enfin : Qu'il avoit résolu de ruiner tous ces simulacres du Demon ; & que s'ils vouloient executer par leurs propres mains un si saint ouvrage, il leur en seroit éternellement obligé.* Il voulut alors leur persuader de monter les degrés du Temple pour aller abattre les Idoles ;

mais ils ne répondirent à cette proposition ; que par des cris & par des larmes ; jusques-là, que s'étant tous jettés à terre, ils protestèrent : *Qu'ils se laisseroient plutôt bacher en mille pieces, que de mettre la main sur leurs Dieux.* Cortez ne voulut pas insister davantage sur un point qui leur faisoit tant de peine ; il commanda des Soldats pour en faire l'exécution, & ils y travaillèrent de si bon courage, qu'en un moment on vit sauter en pieces, du haut en bas des degrés, la principale Idole & toute sa suite, accompagnée des Autels mêmes, & de tous les détestables instrumens de ce culte impie. Les Indiens virent ce débris avec beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils se regardoient, comme s'ils eussent attendu à tous momens le châtiment que le Ciel devoit faire de cette action ; mais comme ils virent le Ciel fort tranquille, ils tomberent bien-tôt dans les mêmes pensées des Indiens de Cozumel ; car voyant leurs Divinités en pieces, sans qu'elles eussent ni la force, ni le pouvoir de se venger, ils cessèrent de les redouter, & méprisèrent leur foiblesse, comme le monde reconnoît par la ruine de ses Puissances, combien il étoit abusé lorsqu'il en faisoit les objets de son adoration.

Cette experience rendit les Zempoales plus dociles, & plus soumis aux ordres du General : parce que s'ils avoient jusqu'alors consideré les Espagnols comme des hommes d'une espece fort au-dessus de la leur, ils se trouvoient maintenant obligés d'avoüer qu'ils étoient encore au-dessus de leurs Dieux. Cortez scachant ce qu'il avoit acquis d'autorité sur leurs esprits par cette execution, leur commanda de nettoyer le Temple; ce qu'ils firent avec tant de joye & de zele, qu'ils jetterent au feu toutes les pieces de leurs Idoles, afin de faire voir qu'ils en étoient entierement désabusés. Le Cacique ordonna à ses Architectes de laver les murailles du Temple, afin d'en effacer toutes ces funestes taches du sang des hommes sacrifiés, qui en faisoient le plus bel ornement. On leur donna ensuite une couche de cegez si blanc & si brillant, dont ils se servoient pour embellir leurs maisons; & on y bâtit un Autel, où l'image de la très-sainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs, & de quelques lumieres. Le jour suivant on y celebra le saint Sacrifice de la Messe, avec toute la solennité que le tems & le lieu purent permettre. Plusieurs Indiens assisterent à nos cérémonies; mais avec plus d'admiration que

d'attention, encore que quelques-uns se missent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la dévotion des Espagnols.

On ne put les instruire à fond des principes de notre Religion, parce qu'il falloit plus de tems pour combattre leur ignorance & leur grossiereté, & que Cortez vouloit aussi commencer par la Cour de Motezuma, à soumettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laissa dans des sentimens de mépris pour leurs Idoles, & de respect pour l'Image de la très-sainte Vierge; offrant de la prendre pour leur Patrone, afin d'obtenir par son intercession l'assistance du Dieu des Chrétiens, dont ils reconnoissoient déjà le pouvoir par les effets, ou par quelques rayons de cette lumiere naturelle qui suffit pour connoître le mieux, & pour sentir la force de ces secours dont Dieu assiste toutes les créatures raisonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuse résolution d'un Soldat Espagnol, qui se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens mal réduits, afin d'avoir soin de la sainte Image, couronnant la fin de sa vie par ce saint emploi. Il se nommoit Jean de Torres; Cordouë étoit sa Patrie; & l'action de ce Soldat, où la valeur avoit

encore sa part, mérite de passer avec son nom à la postérité.

CHAPITRE XIII.

L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoyés à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaise une autre sédition, par le châ-timent de quelques mutins, & prend la ré-solution de faire échoïer ses vaisseaux contre la côte.

Les Espagnols partirent de Zempoala, qui fut appelé quelque tems après la Nouvelle Seville, & comme ils arrivoient à Vera-Cruz, un petit vaisseau vint mouïller à la rade, où la flotte étoit sur les an-cres. Il venoit de l'Isle de Cuba, sous le commandement du Capitaine François de Saucedo, né à Medina de Rioseco. Louis Marin, qui fut depuis Capitaine pendant la Conquête de Mexique, accompaignoir Saucedo; & ils amenoient dix Soldats, un cheval & une jument; ce qui passa pour un secours considerable en cette conjonc-ture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le sujet de leur voyage; & il est vrai-semblable qu'ils étoient partis de Cuba dans

le dessein de chercher Cortez, & de s'attacher à sa fortune; ce qu'on juge sur la facilité dont ils se joignirent à son armée. On apprit par cette voye, que le Gouverneur Diego Velasquez continuoit à menacer Cortez, avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette Isle, ayant reçu des Lettres qui lui donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ses Chapelains qu'il avoit envoyé à la Cour, faire valoir ses services & ses prétentions; & sa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable, étant persuadé que l'accroissement de son autorité étoit un titre de la justice de ses plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec assez d'indifférence, au moins à l'extérieur; n'ayant d'ailleurs l'esprit occupé que de la grandeur & de l'importance du dessein qu'il se proposoit; néanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roy de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à Sa Majesté au nom de la Ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils lui faisoient un détail fort exact des succès de cette entre-

prise, & des Provinces qui étoient déjà
souvainies à son obéissance; de la richesse,
de la fertilité & de l'abondance de ce nou-
veau Monde, & de ce qu'on y avoit avan-
cé en faveur de la Religion. Ils ajoute-
rent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient
proposé de suivre, pour reconnoître le fond
de l'Empire de Montezuma. Le General
pria instamment les Officiers du Conseil
Souverain, d'appuyer principalement sur
la valeur & la constance des Soldats Espa-
gnols qui l'accompagnoient, sans oublier
l'injustice & la violence du procédé de Ve-
lasquez, laissant d'ailleurs le champ libre
à chacun, de parler de sa personne suivant
ce qu'ils en pensoient. Ce n'étoit pas tant
un effet de sa modestie, que de la confian-
ce qu'il avoit en son mérite, plus qu'en
ses paroles mêmes; outre qu'il sçavoit bien
que ses loüanges ne perdroient rien du
prix qui leur étoit dû, en passant par leurs
mains; quoi qu'on ne choque point la
bienféance en parlant de ses propres ac-
tions, lorsqu'on ne fort point des termes
de la verité, surtout en la profession des
armes, où l'on pratique des vertus plus
sinceres, & qui se trouvent assez bien re-
compensées, lorsqu'on ne leur dérobe pas
la gloire de leur nom.

La Lettre fut dressée dans toutes les for-

mes; & la conclusion étoit une très-humble supplication de la Ville & de l'Armée à Sa Majesté de nommer Hernan Cortez Capitaine General de cette expedition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez, & d'autoriser par ses Lettres le titre que la Ville & l'Armée lui en avoient accordé, sous le bon plaisir de Sa Majesté. Cortez écrivit à part des Lettres, qui contenoient à peu près les mêmes choses, hors qu'il s'expliquoit plus fortement sur l'espérance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obéissance de Sa Majesté, sur les moyens qu'il se proposoit, de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes revoltés contre sa tyrannie.

On choisit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo. Il fut résolu au Conseil, qu'ils porteroient tout l'or & les joyaux rares ou précieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des présens de Motezuma que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats même, cederent de bon cœur chacun sa part, afin d'augmenter le régale; & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voyage pour être présentés au Roy, comme des prémices de ces nouveaux Sujets qu'on

lui acquerait. Le General envoya un présent à part pour son pere, par un soin très-digne de se trouver entre ceux qui occupoient alors son esprit. On équipa en diligence le meilleur vaisseau de l'Armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au seizième de Juillet 1519. & ils mirent à la voile, après avoir invoqué l'assistance Divine dans leur voyage, par une Messe solennelle du Saint Esprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Espagne, par le canal de Bahama, sans toucher en aucune maniere à l'Isle de Cuba, où les bizarreries de Velasquez étoient pour eux un écueil redoutable.

Au même tems qu'on préparoit ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, quelques Soldats & quelques Matelots, gens qui ne connoissent gueres les loix de la reconnoissance, firent une nouvelle brigue pour s'enfuir par mer, & aller avertir Velasquez des Lettres & du présent que l'on envoyoit au Roy, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prévenir le départ des Envoyés, afin que Velasquez eût le tems de croiser sur leur passage, & de prendre le vaisseau qui les portoit. Pour cet effet ils avoient gagné les Matelots d'un autre

navire, & fait provision de vivres & de munitions : mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient executer leur dessein, un des conjurés s'en repentit. Cet homme se nommoit Bernardin de Coria. Comme il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frappa si vivement, qu'il se déroba d'eux, & vint en donner avis au General. D'abord il courut au remede, & disposa toutes choses avec tant de diligence & de secret, que tous les complices furent saisis dans le vaisseau même, sans qu'ils pussent défavoüer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une punition exemplaire, puisqu'il ne trouvoit plus de sûreté en sa clemence. Le Procès dura peu ; & on jugea à mort deux Soldats, qui furent executés comme principaux auteurs de cette conspiration. Deux autres furent condamnés au fouët ; & on pardonna à tout le reste, comme à des gens qui avoient été surpris & trompés : ce fut le prétexte dont Cortez se servit, afin de n'être pas obligé de se défaire de tous les coupables. Néanmoins il fit encore couper un pied au principal Matelot du navire destiné à la fuite des conjurés ; supplice extraordinaire, qui parut conforme à la nécessité où il se trouvoit, de faire en sorte que le tems ne pût effacer le souve-

nir du crime, qui avoit mérité une si rude punition; la mémoire en ces occasions, ayant besoin du secours des yeux, parce qu'elle retient à regret les especes qui blessent l'imagination.

Bernard Diaz del Castillo, suivi par Herrera, dit, qu'un Ecclésiastique nommé Jean Diaz, se trouva embarrassé en cette conjuration, & que le respect de son caractère lui sauva la peine qu'il méritoit. Le même respect pouvoit l'exempter de cette note injurieuse; d'autant qu'il est certain que dans la Lettre que Cortez écrivit à l'Empereur, datée du trentième Octobre 1520. & dont nous devons la connoissance à Jean-Baptiste Ramusio, ce General ne dit pas un mot du Prêtre Diaz, quoiqu'il nomme tous les complices de cette mutinerie: Ainsi, ou le crime qu'on lui impute n'est pas véritable, ou la même raison qui obligeoit Cortez à le cacher, nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la sentence fut exécutée contre les coupables, Cortez accompagné de quelques-uns de ses amis, alla à Zempoala, ayant l'esprit fort agité par les différentes réflexions qu'il faisoit sur l'état présent de ses affaires. La hardiesse de ces mutins lui donnoit de terribles inquiétudes; il la consideroit comme un retour des émotions

qu'il croyoit avoir dissipées, & comme l'é-tincelle d'un feu mal éteint. Il se voyoit pressé d'avancer vers Mexique avec son armée; ce qui pouvoit le jeter dans la nécessité de mesurer ses forces avec celles de Mo-zuma : entreprise trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de soupçons & de division. Il songeoit à subsister encore quelques jours avec ces Caciques, qui lui étoient affectionnés; à faire quelques expéditions de peu d'importance, pour donner de l'occupation à son Armée; & à jeter plus avant dans le Pays de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz : cependant il trouvoit par tout de grandes difficultés. Enfin ces différentes agitations déterminèrent son esprit à une action, qui fit particulièrement éclater la grandeur de son ame, & la vigueur de son courage. Il prit la résolution de se défaire de sa flotte en mettant ses vaisseaux en pieces; afin de s'assurer par cette voye de tous ses Soldats, & de les obliger à vaincre, ou à mourir avec lui; outre l'avantage qui lui en revenoit, d'augmenter ses troupes de plus de cent hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Il communiqua ce dessein à ses confidens; & par leur moyen, & celui de quelques présens qu'il répandit à propos, il dis-

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading.



Vaisseaux de Cortez desagrées et éc



trouvez par ses Ordres.



PLATE 10



posa les choses en sorte, que les Matelots mêmes publièrent tous d'une voix, que les vaisseaux couloient à fond sans remède, étant entr'ouverts par le séjour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaise qualité de l'eau. Leur rapport fut suivi d'un ordre que le General donna, & qui parut l'effet d'un soin très-nécessaire, de mettre promptement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferremens qui pouvoient encore servir; après quoi il leur commanda de faire échoïer sur la côte tous les gros vaisseaux, sans réserver que les esquifs, pour l'usage de la pêche. La conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, a été mise avec justice au rang des plus grands exploits de cette conquête; & on aura peine à en trouver une de cette force, dans toute la vaste étendue de l'Histoire ancienne & moderne.

Justin rapporte qu'Agatocles, Roy ou Tyrann de Sicile, ayant débarqué ses troupes sur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaisseaux qui les avoient portés, afin d'ôter à ses Soldats la ressource qu'ils croyoient trouver dans une retraite. Polyene a célébré la mémoire de Timarque Capitaine des Etoliens, par un trait d'une pareille résolution; & Fabius Maximus nous a laissé encore un pareil exemple, entre les autres stratagèmes qui l'ont fait passer pour le plus habile Capitaine.

ne de son siècle ; au moins si nous devons ajouter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au silence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoique l'exemple en ces occasions n'ôte rien à la gloire de l'exploit, si nous considérons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses Armées que les autres conduisoient, en un pays beaucoup plus éloigné & moins connu, sans esperance de secours ; entre des Nations barbares, redoutables par la ferocité de leurs mœurs & de leurs coutumes, & ayant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut foutenuë d'une résolution encore plus ferme & plus heroïque ; & en laissant à ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parce qu'ils l'ont précédé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassés en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincerité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres, dit-il, qui étions de ses amis, lui conseillâmes de ne laisser aucun vaisseau dans le port, mais de les faire échouer sur la côte.* Cet Auteur n'avoit pas bien con-

certé sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoûte après quelques lignes : *Il avoit déjà pris la résolution de faire échoüer les navires ; mais il vouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz ne peut s'applaudir que d'un conseil, qui arriva après une résolution formée. La maniere dont Herrera note cette execution, est encore moins supportable, puisqu'il assure ; *Que les Soldats demanderent qu'on se défit de la flotte ; & qu'ils y furent animés & poussés par la finesse de Cortez,* (il se sert de ce terme) *afin de n'être pas tout seul obligé à payer les navires, & que toute l'Armée entrât en cette obligation.* Il n'y a gueres d'apparence que Cortez se trouvât alors en état ni en lieu de craindre, que Velasquez lui fit un procès sur ce sujet ; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son esprit étoit entierement rempli. Si Herrera a pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de payer sa part des navires brisés, il pouvoit la mépriser, comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'interêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a cru signaler son habileté à pénétrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considerer qu'il les dépouille de toute leur autorité, par la bassesse des motifs qu'il leur attribué, & qu'il pêche

Histoire de la Conquête
 contre les regles de la proportion, en fai-
 sant produire de grands effets par de peti-
 tes causes.

C H A P I T R E X I V.

Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche; & l'Armée, après avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.

LE débris de la flotte affligea quelques Soldats, qui se rendirent néanmoins à la raison, tant par l'exemple des mutins que l'on avoit châtiés, que par les discours de ceux qui avoient des sentimens plus justes. On ne parla donc plus que du voyage de Mexique; & Cortez assembla son armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cens Fantassins, de quinze Cavaliers & de six pieces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Cruz, & pour Gouverneur Jean d'Escalante, brave Soldat, vigilant & des plus attachés à ses interêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses Alliés, d'o-

beir en son absence au Gouverneur, & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité : d'avoir soin de fournir des vivres & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Eglise, & aux fortifications de la Ville, dont il prenoit un soin extrême, non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voisinage, que sur le soupçon de quelque insulte de celle de Diego Velasquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens Tamenes prêts à porter le bagage, & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le General en choisit seulement quatre cens hommes, entre lesquels il y avoit quarante ou cinquante Nobles Indiens, des plus considerés en ce Pays-là; & quoiqu'il les traitât dès ce moment comme des Soldats, il les conduisoit en effet comme des étages qui lui répondoient de la sûreté de l'Eglise qu'il laissoit à Zempoala, des Espagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laissé auprès du Cacique, afin de lui faire apprendre la langue du Mexique, & servir de Truchement en cas de besoin. En quoi on peut remarquer comment sa prévoyance s'étendoit sur tout ce qui étoit possible, quoique fort éloigné.

Tout étoit disposé pour commencer la marche, lorsqu'il arriva un Courier dépêché par Escalante, qui donnoit avis au Général, qu'il y avoit des vaisseaux à la côte, qui ne vouloient point se déclarer, quoiqu'on leur eût fait des signaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occasions. Un incident de cette conséquence n'étoit pas à négliger : aussi Cortez partit à l'heure même avec quelques-uns de ses Officiers, pour aller à Vera-Cruz; laissant la conduite de l'armée à Pierre d'Avarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorsqu'il arriva à la Ville, un de ces vaisseaux paroissoit à l'ancre, à une distance considérable de la terre, & peu de tems après on découvrit sur la côte de la mer quatre Espagnols, qui s'approcherent sans aucun soupçon, faisant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaisseau; & les autres venoient pour être témoins d'une signification qu'ils prétendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine. Ils l'avoient par écrit, & elle contenoit : *Que François de Garay Gouverneur de l'Isle de la Jamaïque, ayant ordre du Roy de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires, montés par deux cens soixante Espagnols, sous le Capitaine Alonso de Pineda, &*

pris

pris possession de ces Pays du côté de Panuco ; & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie auprès de Naotklan , à douze ou quatorze lieues du côté du Ponant , ils le lui intimoient , & lui demandoient qu'il n'étendît point ses Colonies de ce côté-là.

Le General répondit à cet Ecrivain : *Qu'il ne sçavoit ce que c'étoit , que requêtes & significations , & que cette matiere ne devoit point se traiter par des Procédures. Que son Capitaine vînt le trouver , & qu'ils ajusteroient ensemble toutes leurs prétentions , puisqu'ils étoient tous Sujets d'un même Prince , & qu'ils devoient s'assister reciproquement , lorsqu'il y alloit de son service.* Il leur dit de s'en retourner avec cette réponse : mais comme ils n'en vouloient rien faire , & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de respect , disant ; *Qu'il répondît en forme à sa signification* , le General le fit arrêter , & se cacha avec ses gens , derriere quelques dunes ou petites montagnes de sable , dont toute cette côte est couverte. Il passa toute la nuit , & une partie du jour suivant , sans que le vaisseau fit aucune manœuvre , ne paroissant avoir d'autre dessein , que celui d'attendre le retour de ses envoyés : ce qui obligea Cortez à tenter par quelque stratagême , s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient sur ce navire. Pour

cet effet il commanda qu'on dépouillât les prisonniers, & que quatre Soldats revêtus de leurs habits, s'avancassent au bord de la mer, à dessein d'appeller les gens du vaisseau, en faisant signe de leurs capes. L'effet de ce stratagème, fut que quatorze ou quinze hommes armés d'arquebuses & d'arbalètes, vinrent dans un esquif; mais comme les Soldats travestis se retiroient de peur d'être connus, & qu'ils se cachoient le visage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'osèrent pas débarquer; & on ne put en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins sages que les autres, avoient descendu à terre. Les autres se retirèrent au navire, que cet accident obligea à lever les ancrs, & à suivre sa route. Cortez avoit apprehendé d'abord, que ces vaisseaux ne fussent envoyés par Velasquez; ce qui l'auroit contraint de retarder son voyage: mais il ne s'embarassa pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuster plus aisément avec le tems. Ainsi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquietude, & quelque profit, puisqu'il amenoit sept Soldats à son armée; un Espagnol étant d'un si grand prix en cette conjoncture, que ces sept furent reçus avec une extrême joye, & considérés comme une grande recrue.

Tout le monde se mit en état de partir, & le General fit son ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Espagnols; & les Indiens eurent l'arriere-garde, sous le commandement de Mamegi, Teuche & Tamelli Caciques de la Montagne. Les plus robustes entre les Tamenes furent chargés de la conduite de l'artillerie, les autres portoient le bagage. Le General détacha des coureurs ou batteurs d'estrade, pour reconnoître devant soi, & l'armée marcha suivant cet ordre, le seizième Août de l'année 1519. elle fut reçue avec joye à Jalapa, Socochima & Techucla, où elle prit ses premiers logemens, & dont les Peuples étoient dans notre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques semences de notre Religion, non pas tant pour les instruire de la verité, que pour leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusés. Le General les voyant si dociles & si bien disposés, étoit d'avis qu'on plantât une croix dans chaque Bourg qui se trouveroit sur le passage de l'armée, afin de les accoutumer au moins de reverer ce signe de notre salut; mais le Pere Olmedo & le Licentié Diaz s'y opposerent, en lui remontrant : *Que ce seroit une témérité de confier la Croix à des Barbares mal instruits, qui pourroient la traiter*

avec indignité, ou peut-être la mettre au rang de leurs Idoles, s'ils avoient pour elle une veneration superstitieuse, sans sçavoir le mystere qu'elle representoit. La proposition de Cortez étoit une marque de pieté; & c'en fut une de bon sens de se rendre à la raison sans aucune résistance.

On passa de ces Bourgs dans les chemins très-rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voyage. Les Soldats y souffrirent beaucoup, étant obligés à traverser durant trois jours des montagnes désertes, par des sentiers étroits, & bordés de précipices. Il fallut passer l'artillerie avec des machines, & à force de bras: mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un tems désespéré, par un froid cuisant, & des pluyes continuelles. Les pauvres Soldats, sans pouvoir élever une seule baraque, passoient les nuits couverts seulement de leurs armes, marchant toujours pour s'échauffer, & obligés à chercher du soulagement dans le travail. Pour comble de misere les vivres manquoient, & leur courage s'abattoit avec leurs forces. Lorsqu'on arriva au haut de la Montagne, ils trouverent un Temple & quantité de bois; mais ils ne s'y arrêterent pas, parce qu'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les Soldats coururent avec empres-

fement, comme au remede de leurs maux. Ils y trouverent en effet assez de commodités, pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de misere.

La Province de Zocothlan commençoit de cet endroit; elle étoit fort peuplée & d'une grande étenduë; & le Cacique demouroit dans la Ville qui donnoit son nom à tout ce Pays, assise dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens qu'il lui envoya, & qui revinrent aussi-tôt avec une réponse favorable. Peu de tems après on découvrit la Ville d'une vûë magnifique, & qui occupoit une grande étenduë de plaine. Ses tours & ses maisons brilloient de loin par leur blancheur éclatante; & parce qu'un Soldat Portugais la compara à Castilblanco en Portugal, ce nom lui demeura pour quelque tems. Le Cacique, fort bien accompagné, vint au devant du General, & lui fit beaucoup de civilités, mais qui parurent forcées, & où l'artifice avoit plus de part que la volonté. L'accueil qu'il fit à l'armée fut désagréable, le logement incommode, les vivres fort médiocres; & on reconnoit à tout, le peu de goût qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Néanmoins Cortez dissimula le sujet qu'il

avoit de se plaindre, & retint le ressentiment de ses Soldats, de peur d'allarmer ces Indiens pacifiques, & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner; puisqu'il n'avoit dessein que de passer plus avant, en conservant la réputation de son armée, qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits si peu considerables.

CHAPITRE XV.

Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & exagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la résolution d'aller à Tlascala, & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortège de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appelé Olinleth, étoit un homme d'un très-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour lui une grande vénération. Le General le reçut avec tout l'éclat

dont il foutenoit ordinairement ses actions de cérémonie ; & la visite eut quelque chose de singulier. Après cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croyant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, lui demanda s'il étoit sujet du Roy de Mexique : à quoi l'Indien repartit brusquement : *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma ?* La brusquerie de cette réponse faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez ; mais il sçut si bien se posséder, qu'il repliqua en souriant : *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocohtlan, puisque lui & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition, & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on lui fît des questions sur ce sujet. Il dit donc d'un ton grave : *Que Motezuma étoit le plus grand Prince dont on eût la connoissance dans le monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des Provinces soumises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour*

Histoire de la Conquête dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de Lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des ponts-levis sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient. Il exagéra les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes, & surtout le malheur de ceux qui ne lui obéissent pas, puisqu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices : étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolés tous les ans sur les Autels de ses Dieux. Il n'ajoutoit rien à la vérité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma, & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvante, que de l'admiration.

Cortez n'eut pas de peine à pénétrer le fond de la pensée de l'Indien; il crut qu'un peu de vivacité étoit nécessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique : *Qu'il étoit déjà informé de l'Empire & des grandeurs de Motezuma; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince mediocre, celui qui parloit, ne seroit pas venu d'un Pays si éloigné, lui offrir l'amitié d'un autre Prince*

Prince encore plus grand que lui. Que son Ambassade étoit pacifique ; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient , ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa légation , & non pas à faire aucune violence : Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il desiroit la paix sans craindre la guerre , parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de défaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit ; mais du moment qu'elle seroit hors du fourreau , je mettrai , dit-il , à feu & à sang tout ce qui se présentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur , & le Ciel lancera ses foudres , puisque je viens pour soutenir sa cause, en corrigeant vos vices , & les erreurs de votre Religion , & ces mêmes sacrifices du sang humain , que vous rapportez comme une des grandeurs de votre Roy. Il se leva en ce moment , pour rompre la visite ; & se tournant vers ses Soldats : Mes amis , dit-il , voilà ce que nous cherchons, de grands perils , & de grandes richesses : Celles-ci établissent la fortune , & les autres la réputation. Ce petit discours rabatit l'orgueil des Indiens , & releva le courage des Espagnols ; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres que ses véritables sentimens, sans aucune façon : car du moment qu'il

eût entrepris cette conquête, Dieu remplit son cœur d'une fermeté si grande, que sans mépriser, ou ne pas connoître les plus dangereuses occasions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des événemens.

Les Espagnols demeurèrent cinq jours à Zocothlan; & l'on vit bien que le Cacique avoit pour eux une autre considération: les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ses hôtes. La réponse de Cortez lui tenoit au cœur, & l'avoit jetté sur des réflexions chagrines & inquiètes, qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il consideroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissoient pas des hommes bien raisonnables: mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ses Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette considération, la difference de leurs visages, la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens, & l'obéissance que les chevaux leurs rendoient. Il lui sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine superiorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l'injustice de leurs loix, & cette bru-

taïe licence qu'ils donnoient à la sensualité, si déreglée entre ces Bargares, qu'ils la pouffoient jusqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des conséquences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité : car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice, soit que la volonté l'embrasse, ou que la coutume le déguise. Néanmoins la crainte de la puissance de Motezuma possédoit ce Cacique jusqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avouât le pouvoir que ces considérations avoient sur son esprit, il n'osoit encore se donner aucune liberté. Il se contenta donc de fournir les choses nécessaires à la subsistance des troupes ; & comme il craignoit de faire connoître sa richesse, il parut fort réservé à faire des presens ; & sa plus grande liberalité fut, de quatre filles esclaves qu'il donna au General pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

On disputa sur le chemin que l'on devoit choisir pour la marche. Le Cacique proposoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portés au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux

Espagnols. Il conseilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant : *Que ces Peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister tout leur bonheur à se défaire des ennemis.* Néanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en secret à Cortez : *Qu'il se désiât de son conseil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée de gens traîtres & de peu de foi ; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Ville, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite ; puisqu'encore que la Province de Tlascala fût grande & remplie de Peuples guerriers, ils étoient alliés & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toujours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient lui persuader que le passage seroit plus assuré par cette Province, & que les Espagnols ne paroîtroient pas étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs Alliés.* Le General approuva leur raisonnement ; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On

découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoir celle de Zocothlan, & on n'eut aucune rencontre considerable aax premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre, & l'on apprit enfin que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mystere de la cause de ce mouvement; ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appelé *Xacazingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascalala étoit alors une Province extrêmement peuplée, & de plus de cinquante lieux de circuit. Son terrain inegal s'éleve presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande Cordeliere. Les Bourgs, dont les maisons étoient plus solides que belles, occupoient le haut de ces collines, où ces Peuples s'étoient logés, tant afin de tirer avantage de la nature de cette situation contre leurs ennemis, qu'afin de laisser les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernés par des Rois, jusqu'à ce qu'une guerre civile leur fit perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obéissance, & secouer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de ses

gouverner par eux-mêmes, font ennemis de la soumission, jusqu'à ce qu'ils ayent éprouvé les inconveniens de la liberté, ceux-ci réduisirent enfin leur Etat à une forme de République, & choisirent ainsi plusieurs Princes, pour se défaire d'un seul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une espece de Cantons. Chacun nommoit quelques personnes des plus considerables, qui alloient résider à Tlascala; & de tous ces Députés on formoit le corps d'un Senat, dont ils suivoient les décisions. Exemple remarquable du Gouvernement Aristocratique entre des Barbares, qui doit rabattre quelque chose de la fierté des maximes de notre politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puissance des Empereurs de Mexique; & ils se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliés, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes; mais extrêmement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonstances, & ne voulant rien négliger, résolut d'envoyer quelqu'un vers cette République, afin de faciliter le passage à son

armée. Il donna cette commission à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus nobles; il les instruisit presque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du discours qu'ils devoient faire dans le Senat, enforte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choisit entre ceux qui lui avoient proposé la marche par Tlascala, afin qu'ils eussent toujours leur conseil en vûe, & qu'ils s'interessassent dans le succès de la négociation.

CHAPITRE XVI.

Les Envoyés de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.

Les Indiens Envoyés de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une flèche fort large, les plumes en haut; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Am-

ambassade, par les plumes de la flèche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix; comme les Romains distinguoient par differens symboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoient le caducée. Les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectés sur les passages, à la vûë des marques que l'on a dit; mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Royaux de la Province par où ils passaient, à peine de perdre leur droit de juridiction & de franchise; privileges sacrés entre ces Peuples, qui observoient religieusement cette espece de foi publique que la nécessité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ses loix.

Les Zempoales entrèrent dans Tlascala avec cet équipage, qui marquoit leur caractère. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduisit à la *Calpisca*, lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le lendemain le Senat s'assembla dans une grande salle, où ils tenoient le Conseil; les Senateurs étoient assis suivant le rang de leur ancienneté, sur des tabourets assez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une seule piece. Ils les nommoient *Yopales*. D'abord que les Ambassadeurs parurent, tous les Senateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçurent en affectant une certaine moderation

dans leurs civilités. Les Zempoales tenoient leurs flèches élevées, & avoient la tête couverte de leurs capes; ce qui marque une grande soumission selon leurs ceremonies. Après avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, où ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur ayant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes, & celui qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours.

Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques, le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliés, vous saluent; & après vous avoir souhaité une recolte abondante & la mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur Pays, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux, qui ont passé la Mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est reservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur

Capitaine est Ambassadeur d'un Prince très-puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, desire de remedier aux abus qui regnent en notre Pays, & aux violences de Motezuma. Cet homme, après avoir délivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de votre Republique, & souhaite de sçavoir en quoi ce Tyran vous a offensés, afin de prendre la défense de votre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses prétentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'expérience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligés à le prévenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les Bienfaicteurs & les Alliés de vos Alliés; & de la part de leur Capitaine, nous vous déclarons qu'il vient avec un esprit patifique, qui ne demande que la liberté du passage sur vos terres, après que vous serez persuadés qu'il ne desire que votre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par

inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent. Alors les quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux ; & après avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens : après quoi un de l'assemblée dit aux Ambassadeurs, au nom du Senat : *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonagues, dont on estimoit l'alliance ; mais que pour faire une réponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre délibération.* Sur quoi les Ambassadeurs se retirerent à leur logis, & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention ; ensuite les avis furent partagés, & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soutenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers ; les autres vouloient qu'on leur fit la guerre, afin, disoient-ils, de s'en

défaire une bonne fois. Il y eut encore un troisiéme avis, qui étoit de leur défendre le passage sur leurs terres, en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque tems; chacun crioit, sans rien conclure, jusqu'à ce que Magiscatzin, le plus ancien & le plus venerable du Senat, prit la parole; & ayant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

Nobles & vaillans Tlascalteques, vous sçavez bien qu'aux premiers siècles de notre établissement, nos Sacrificateurs connurent par révelation, qui passe encore maintenant pour un des points de notre Religion, qu'une Nation invincible viendroit quelque jour des Regions Orientales du monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un empire si absolu sur les éléments, qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux, & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soumettre la terre : & quoique les personnes de bon sens n'ayent jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux, ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade, néanmoins la même tradition nous apprend que ces hommes paroïtroient descendus du Ciel, & qu'il seroient si vaillans, qu'un seul en

vaudroit mille des nôtres, & si genereux, qu'ils n'auroient point d'autre vûë que celle de nous faire vivre selon la justice & la raison. Je ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caracteres, avec ce qu'on nous débite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Pays Orientaux; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des Villes sur la mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco, & leur generosité vous est connue, par les obligations dont nos Confederés publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces Cometes & ces signes que le Ciel envoie coup sur coup sur nos têtes, ne semble-t'il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté? Que si c'est-là cette nation prédite par nos Propheties, quelqu'un se trouvera-t'il assez insolent & assez téméraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuyées de ses decrets? Pour moi, je redouterois au moins la colere des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revelent contr'eux. & qui ne semblent envoyer

leur foudre que pour nous apprendre l'obéissance ; puisque la voix effroyable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la résistance. Je consens néanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous ; quel mal nous ont-ils fait, pour nous exciter à la vengeance ? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence ? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra-t'elle de gayeté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son gouvernement & de sa valeur ? Ces gens apportent la paix ; ils ne demandent que le passage sur les terres de notre Republique, ils ne prétendent point le tenter sans notre permission ; où est leur crime, en quoi nous ont-ils offensés ? Ils recourent à notre protection, par la confiance qu'ils ont en celle de nos Alliés : perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent notre amitié ? Qu'est-ce que nos autres Alliés diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes ? Et pouvons-nous gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de réputation pour les avoir apprehendés ? Mon

avis est, qu'on les reçoive avec toute sorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permission qu'ils demandent de passer sur nos terres : puisque s'ils ont des hommes, ils ont la raison pour eux, & s'ils sont quelque chose de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puissante que la raison.

L'avis de Magiscatzin fut reçu avec applaudissement. Il alloit emporter toutes les voix, lorsqu'un des Senateurs demanda permission de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit & de cœur, appelé Xicotencal. Son mérite, & plusieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorsqu'on fut disposé à l'écouter : *Ce n'est pas, dit-il, en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une résolution sur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on voit beaucoup de réflexions & peu d'entreprises, & qui conseillera toujours la patience préféablement à la hardiesse. Je revere autant qu'aucun autre, l'autorité & les sentimens de Magiscatzin ; mais il ne vous paroîtra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profession ait d'autres vûes moins raffinées & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on se trompe souvent sur ce qu'on appelle prudence ; puisque tout ce qui*

ressemble à la crainte n'est point une vertu, mais une passion. Il est vrai, qu'on attend parmi nous ces Reformateurs Orientaux ; l'esperance de leur arrivée dure encore dans les prédictions de nos Prophetes : mais ceux qui souhaiteroient d'être détrompés sur ce sujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas dessein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de plusieurs siècles a acquis de la veneration ; mais vous trouverez bon que je vous demande quelle sûreté nous avons pour croire que ces Etrangers soient ceux qu'on nous a promis ? Comptez-vous pour la même chose, de venir du côté de l'Orient, & de descendre de ces Regions du Ciel, d'où nous voyons naître le Soleil ? Les armes de feu, & les embarcations que vous appellés des Palais sur la mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'industrie des hommes, que l'on admire, parce qu'on n'a rien vû de pareil ? Ou peut-être n'est-ce rien qu'une illusion, de ces prestiges qui imposent à la vûë, semblables à ceux que nous appellons science en nos enchanteurs. Ce que ces Etrangers ont fait à Tabasco, est une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux ; mais cela passe-t'il pour surnaturel à Tlascala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les seules for-
ces

ces de la République? Quant à la générosité dont ils ont usé avec les Zempoales, elle peut être un artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples; au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flattent le goût pour faire avaler le poison, puisqu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueil, & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la mer a vomis sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamés d'or & d'argent, abandonnés à tous les plaisirs de la terre. Ils attentent des nouveautés dangereuses à la justice & à la Religion, ils détruisent nos Temples, & mettent en pièces nos Autels; ils blasphèment contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences; on entend parler de paix sans se scandaliser: Si les Zempoales & les Totonagues les ont reçûs en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter; c'est une faute d'attention dont ceux qui prétendent se prévaloir doivent être châtiés. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort exagérés, il doivent nous persuader de les

traiter comme nos ennemis, d'autant plus que ces signes annoncent toujours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre; car le bonheur qu'il nous envoie n'est point accompagné d'horreur; & il n'allume point des Cometes pour endormir nos soins, & nourrir notre négligence. Mon avis est donc d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puisqu'ils tombent entre nos mains, portant le caractere que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de notre Patrie & de nos Dieux; & qu'ayant égard à leur châtement, autant qu'à la réputation de nos armes, nous fassions connoître que ce n'est pas la même chose d'être immortels à Tabasco & invincibles à Tlascala,

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin, parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nés entre les armes, & qui ne respiroient que la guerre. Néanmoins, lorsqu'on remit l'affaire en délibération, on résolut, par forme de temperamment, que Xicotencal assembleroit les troupes de la République, & marcheroit afin de s'éprouver contre les Espagnols; supposant que s'il les défaisoit,

c'étoit autant de crédit gagné pour la Nation; qu'au contraire, s'il étoit battu, la République auroit toujours une voye ouverte pour traiter de la paix, en rejettant la faute de cette insulte sur les Otomies, & faisant croire que c'étoit un désordre & un contre-tems de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet, ils firent retenir les Zempoales, sans qu'il parût néanmoins qu'ils fussent en prison, ayant égard à conserver leurs Alliés, parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise, qu'ils faisoient assez brusquement : braves en ce qu'ils en remettoient le succès sur leur valeur, & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûe les accidens de la fortune, qui pouvoit leur être contraire.



C H A P I T R E X V I I .

Les Espagnols prennent la résolution de s'approcher de Tlascala , à cause de la détention de leurs Envoyés. Ils combattent contre un gros de cinq mille Indiens , qui leur avoient dressé une embuscade ; après quoi ils sont attaqués par toutes les troupes de la République.

LEs Espagnols demeurèrent huit jours à Xacozingo , attendant leurs Envoyés , dont le retardement faisoit déjà soupçonner quelque chose de fâcheux ; en sorte que Cortez , par le conseil de ses Capitaines & des chefs des Indiens , qu'il consultoit aussi , afin de les entretenir dans la confiance , résolut de continuer sa marche , & de se camper plus près de Tlascala , afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il considéroit que s'ils vouloient la guerre , comme il le jugeoit par plusieurs indices , confirmés par la détention de ses Ambassadeurs , il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs , & de les attaquer dans leur Ville même , avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes leurs forces , & de lui présenter la bataille à

la campagne. Il fit aussi-tôt marcher l'armée en bon ordre, sans oublier aucune des précautions que l'on doit prendre en un Pays ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes séparées par une vallée fort agréable. Il n'avoit pas encore fait deux lieues, lorsqu'il se vit arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entierement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de son entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre-glaife forte comme un ciment. Son épaisseur étoit de trente pieds, sa hauteur d'une toise & demie, finissant en parapet, ainsi qu'il se pratique en notre maniere de fortifier les Places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faisant en cet endroit deux avances qui entroient l'une sur l'autre l'espace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette espece de fortification marquoit la séparation des bornes de la Province de Tlascala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à dessein de se garantir des invasions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur, qu'ils ne s'aviserent point de la défendre contre les Espagnols; soit qu'ils n'eussent pas eu le tems de sortir, pour aller combattre à ce rempart, soit

qu'ils eussent résolu de les attendre en pleine campagne, afin d'employer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combattre dans un lieu étroit.

L'armée passa de l'autre côté sans désordre, & sans empêchement; & après qu'elle eut réformé ses bataillons, on continua de s'avancer peu à peu, jusqu'à ce qu'on trouvât un terrain plus étendu, où les gens détachés découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faisoient entr'eux la plus grande parure des Soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le General, qui commanda qu'on essayât de les faire approcher, par des signes de paix, sans marquer d'empressement à les suivre; parce que le Pays où l'armée se trouvoit étoit inégal, & qu'on y voyoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuscade. Il suivit ces gens détachés avec huit Cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, sans la presser; puisqu'on ne trouva jamais d'avantage à mettre le Soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occasion avec des troupes fatiguées.

Les Indiens attendirent dans leur poste les six Cavaliers qui composoient le dé-

tachement à la tête de l'armée; & lorsqu'ils furent assez proche, ils tournerent le dos sans s'arrêter ni à leurs cris, ni aux signes qu'ils faisoient pour leur persuader qu'on ne demandoit que la paix. En ce moment on découvrit une autre troupe plus éloignée, où les premiers se jetterent, & tous ensemble firent tête aux Cavaliers, & se mirent en défense. Les quatorze Cavaliers se joignirent, & chargerent cette troupe, plus pour découvrir ce qui étoit derrière eux, que pour aucune raison qu'on eût de craindre un si petit nombre d'Indiens. Cependant ils soutinrent vigoureusement le choc des chevaux, & se servirent si bien de leurs armes, que sans prendre garde à ceux qui tomboient, percés ou écrasés, ils blessèrent deux Cavaliers & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui étoit en embuscade, se découvrit alors, & vint au secours des Indiens. Comme l'Infanterie des Espagnols arrivoit de l'autre côté, elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis, qui venoient à la charge avec une grande furie; mais à la première décharge de l'artillerie, qui fit un grand carnage dans leur gros, ils tournerent le dos, & les Espagnols profitant de leur désordre, les suivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'ils abandonnerent le champ de

bataille, laissant soixante Indiens tués sur la place, & quelques prisonniers. Le General ne voulut pas suivre la victoire, parce que le jour baïssoit, & qu'il avoit dessein de les épouvanter plutôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons qui étoient proche du champ de bataille, où les Soldats trouverent des rafraîchissemens, & où ils passerent la nuit avec beaucoup de joye, sans oublier les soins necessaires en ces occasions, où l'on fait veiller quelques Soldats pour assurer le repos des autres.

Le jour suivant on se remit en marche avec le même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de précipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celui qui avoit été battu. Leurs troupes s'approchèrent de notre Armée avec beaucoup de fierté & de grands cris; & sans mesurer la distance necessaire à la portée de leurs flèches, ils firent une décharge inutile, & en même tems ils se mirent sur la retraite, combattant toujours de loin; particulièrement les frondeurs, qui paroïssent d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignés. Cortez connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du stratagème, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les suivit avec

avec toutes ses troupes unies, jusqu'à ce qu'ayant passé une hauteur qui étoit en son chemin, il vit dans la plaine une Armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, passoit celui de quarante mille hommes. Ces troupes étoient composées de diverses Nations, distinguées par les couleurs de leurs devises & de leurs plumes. Les Nobles de Tlascala étoient à la tête, suivis de tous leurs Alliés. Xicotencal avoit le commandement general, étant, comme on l'a dit, le Chef des Armées de la République. Ceux qui obéissoient à ses ordres, envoyoit des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillans d'entr'eux.

Il y avoit de l'apparence que les Espagnols seroient étonnés, de se voir en tête une Armée qui surpassoit de si loin leurs forces : mais l'expérience qu'ils avoient faite à Tabasco, servit beaucoup à les animer en cette occasion. Cortez qui reconnut sur leurs visages une ardeur qui les pouvoit à combattre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils descendirent l'éminence, d'un air ferme & gai; & comme le terrain étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repousser les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes

les piéces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à dessein de disputer la descente aux Espagnols; mais du moment que les Cavaliers trouverent un terrain favorable, & qu'une partie de l'infanterie se fût avancée dans la plaine, ils gagnerent assez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du mousquet; ils ne combattoient encore que par des cris & par des menaces; & lorsque notre armée fit un mouvement pour les charger, ils se retirèrent tout à coup, par une espece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre stratagême de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Espagnols, afin de parvenir au dessein qu'il avoit de les enveloper, & de les attaquer de tous côtés. On le reconnut bien-tôt; car à peine notre armée eut-elle abandonné la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux aîles, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrain, & formerent comme un grand cercle autour des Espagnols. L'autre partie des Indiens accourut aussitôt, avec une diligence incroyable, doubler les rangs de la première enceinte, qu'ils resserroient toujours, étant eux-mêmes

mes si pressés & si animés, qu'on fut obligé, afin de faire tête par tout, de donner quatre faces au bataillon, & de songer à se défendre avant que d'attaquer, suppléant par l'union & par le bon ordre, à l'inégalité du nombre.

L'air frappé du son d'une infinité de cris, qui faisoient un bruit effroyable, parut en un moment obscurci par la quantité des flèches que les Indiens tiroient sur les Espagnols. Les dards & les pierres tomboient sur eux comme la grêle; mais les ennemis remarquant que tous leurs traits faisoient peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains avec leurs massuës & leurs épées, quoiqu'on en fit un grand carnage, qui ne diminuoit rien de leur obstination. Cortez à la tête des Cavaliers, couroit aux endroits où le péril étoit le plus pressant, rompant à coups de lance, & dissipant ceux qui s'approchoient le plus près. Les Arquebusiers ne faisoient pas moins de mal aux Indiens, qu'ils leur causoient de frayeur; & l'artillerie, qui ne perdoit pas un seul coup, abattoit par son bruit ceux que les balles avoient épargnés. Comme le plus grand point d'honneur entre les Indiens, étoit de dérober aux ennemis la connoissance du nombre de leurs blessés & de retirer les morts, ce soin occupoit tant de

D d ij

gens que leurs troupes en diminueoient considerablement; enforte qu'ils éclaircissent leurs rangs, & qu'ils commençoient à se retirer, & à témoigner moins de hardiesse. Sur quoi Cortez ne voulant pas leur donner le loisir de se reconnoître & de se rallier, afin de serrer encore sa petite troupe, se résolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit le moins fatiguée, à dessein de s'ouvrir le passage jusqu'à un poste, où il pût opposer aux ennemis toutes ses troupes de front. Il communiqua son dessein aux Capitaines, & ayant mis ses Cavaliers sur les aîles du bataillon, il le fit marcher à grands pas contre les Indiens, en invoquant Saint Pierre à haute voix. Les ennemis soutinrent vigoureusement le premier effort, en se servant de leurs armes avec beaucoup d'adresse; mais la furie des chevaux, qui leur paroïssoit quelque chose de surnaturel, les jettâ dans une si grande frayeur & un si grand désordre, qu'en fuyant de tous côtés, ils se heurtoient & se bleffoient les uns les autres, en se faisant eux-mêmes tout le mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron, monté sur une cavale très-vîte, mais un peu forte en bouche, s'engagea si avant en la mêlée, que plusieurs

Nobles Tlascalteques, qui s'étoient ralliés ensemble pour ce sujet, l'attaquerent en le voyant séparé des autres Cavaliers; & après lui avoir saisi sa lance & le bras de la bride, ils donnerent tant de coups à la cavale, qu'elle tomba morte sous lui. Aussi-tôt ils couperent la tête à cet animal: quelques Auteurs ajoutent que ce fut d'un seul coup d'épée; mais ces exagérations ne rendent point l'action plus considérable. Moron reçut quelques legeres blessures, & fut fait prisonnier: néanmoins il fut secouru par les autres Cavaliers, qui le mirent en liberté, après avoir tué les Indiens qui l'emmenoient. Cet accident nuisit beaucoup au dessein du General, parce qu'il donna aux ennemis le tems de reprendre leurs rangs, dont ils vinrent serrer une autre fois les Espagnols, qui étant extrêmement fatigués du premier combat, qui avoit duré plus d'une heure, commencerent à douter du succès de celui-ci. Cependant la necessité redoublant leur courage, ils se disoient à une nouvelle charge, lorsque les cris des ennemis cessèrent tout à coup; & un subit & profond silence tombant sur cette multitude de gens armés, on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors, qui sonnoient la retraite à leur maniere. On

connut en effet qu'ils la faisoient, par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlascala, jusqu'à ce qu'une colline les déroba à la vûë des Espagnols, à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une aventure si extraordinaire leur donna le moyen de respirer. D'abord elle leur parut une espece de miracle, parce qu'ils ne pouvoient l'attribuer à une cause naturelle : néanmoins on apprit depuis, par quelques prisonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite, à cause qu'il avoit perdu en cette occasion la plus grande partie de ses meilleurs Officiers, & qu'il ne se trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs Commandans. Plusieurs Nobles Indiens perirent aussi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de sang : Néanmoins, malgré cette perte, & leur retraite précipitée, & quoique les Espagnols fussent demeurés les maîtres du champ de bataille, les Tlascalteques firent une entrée triomphante en leurs logemens. Ils croyoient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire ; mais la tête de la cavale faisoit le principal sujet de leur joye, & tout l'appareil du triomphe. Xicotencal la portoit devant soi, sur la pointe d'une lance. II

l'envoya bientôt après à Tlascala, où il fit présent au Senat de cette redoutable dépouille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis sacrifiée solennellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces Autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils prétendoient honorer par ce sacrifice.

Dix ou douze de nos Soldats furent blessés, & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours, l'exemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le dépit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. On découvroit à quelque distance du lieu où on avoit combattu, un petit Bourg sur une hauteur qui commandoit sur toute cette plaine. Cortez voyant que ses troupes, extrêmement fatiguées, avoient besoin de repos, se résolut d'occuper ce poste; ce qu'il fit sans difficulté, parce que les Habitans s'en étoient retirés aussi-tôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laissé toute sorte de rafraîchissemens, qui servirent à renouveler les provisions de l'armée, & à réparer les forces des Soldats. Ils n'y trouverent point assez de couvert pour toutes les troupes; mais les Zempoales remedierent à cette incommo-

dité, par les baraques qu'ils construisirent en fort peu de tems, où on ajouta tout ce que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature du lieu, déjà fort par sa situation, en faisant des remparts de terre & de fascines; & tous les Soldats s'occupèrent le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur & de joye, qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le péril où ils étoient engagés, & ils voyoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée; mais ils attendoient du secours du Ciel, tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces; & comme ils sentoient par les effets, qu'il s'étoit déclaré en leur faveur, tout ce qu'ils croyoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour réussir, commençoit à leur paroître possible.



C H A P I T R E X V I I I .

L'armée de Tlascala se rassemble, & donne une seconde bataille, où elle est défaite par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident qui la met en désordre.

ON parloit fort diversement à Tlascala du succès de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques ; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres bien differens entr'eux. Les uns demandoient la paix, en disant que les Espagnols étoient immortels ; les autres les chargeoient d'injures & de menaces, en se consolant sur la mort de la cavale, qui étoit l'unique avantage qu'ils eussent remporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévu cet accident ; il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat, & parloit sur ce sujet comme un homme, qui repaissoit sa vanité du mauvais succès d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoyoit demander de nouvelles recruës pour fortifier ses troupes, en diminuant la perte qu'il avoit faite, & ne s'en servant que pour exciter le peuple à le venger. Un des Caci-

ques confederés arriva fort à propos, avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets, & ce secours parut être un effet de la Providence des Dieux. Le courage s'augmenta avec les forces; en sorte que le Senat résolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continueroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut employé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages qui pussent soutenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix: mais il ne trouvoit point de voye pour reprendre cette négociation; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoyés à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournés, y avoient rapporté une extrême frayeur, qui épouvantoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eux, une étroite prison, où on les avoit jettés le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinés à appaiser par leur sang les Dieux de la guerre; & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté, il n'étoit ni honnête, ni aisé, d'obliger les autres à s'exposer au même péril.

Le repos même des ennemis donnoit de

l'inquiétude à notre General. Aucun de leurs partis ne paroissoit ; & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez, suivant les regles de la guerre, devoit conserver son poste, afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : néanmoins cette résolution n'étoit pas sans inconveniens. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribué par les Indiens, à un défaut de courage ; & cette réflexion étoit très-importante, en une guerre où l'on ne combattoit pas moins par la réputation, que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même tems, le General résolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le pays, & de tenir l'ennemi en respect. Il fit lui-même cette faction, à la tête de ses Cavaliers, suivi de deux cens Fantassins, moitié Espagnols & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extrême peril, devant un ennemi très-puissant, & dans un pays où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hazardoit en même tems le succès de l'entreprise, & la vie de ceux

qui se sacrifioient pour lui ; & selon notre sentiment, cette action, quelque hardie qu'elle soit, n'est pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le salut du Public est attaché à leur conservation, & tout l'emploi de leur valeur doit être d'en inspirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuser par plusieurs exemples de Capitaines très-fameux, que l'on voyoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, executans avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit ; mais quelque excuse qu'on apporte en leur faveur, ils sont toujours plus obligés à la fortune. Ainsi nous laisserons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonoré point, & qui est en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec sa troupe jusqu'à des Villages qui étoient sur le chemin de Tlascala où les Soldats trouverent beaucoup de provisions de bouche, & où ils firent quelques prisonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieues de là, assez près de la Ville, & qui assembloit de nouvelles troupes contre les Espagnols. Cette connoissance obligea le General à retourner en son quartier, laissant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrêmement irrités du procédé

des Tlascalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excès de vengeance; mais il les en reprit assez foiblement, parce qu'il n'étoit pas fâché que les ennemis sçussent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puisqu'il les y provoquoit par de nouvelles hostilités.

Le General fit mettre en liberté tous les prisonniers qu'on avoit faits à cette sortie; & il les caressa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Espagnols, & à leur donner de bonnes impressions de sa douceur. Il choisit entre ces prisonniers ceux qui lui parurent les plus habiles, & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit: *Que le General des Espagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlascala avoit faite dans ces derniers combats; mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cause, en recevant à main armée des gens qui venoient leur proposer la paix. Qu'il la demandoit encore, oubliant tous les outrages qu'on lui avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligerait à détruire la Ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voisins, en entendant prononcer*

le nom de cette malheureuse Ville. Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la réponse; & en effet, ils ne tarderent pas long tems à s'acquitter de leur parole, en retournant dans un état pitoyable, pleins de sang & couverts de blessures, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient eüe de lui faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa résolution, qu'ils exposèrent en ces termes : *Que demain au lever du Soleil, ils le verroient en plaine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agréable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y préparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoutumé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné de l'insolence de ce Barbare, sans néanmoins né-

gliger son avis, ni mépriser son conseil. Il sortit donc à la pointe du jour, avec toute son armée, laissant seulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, jusqu'à un poste avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ses bataillons suivant la nature du terrain, & ce que l'expérience lui avoit appris de la maniere de combattre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée sur les aïles, en une juste distance pour faire une grande execution. En cet ordre, Cortez ayant détaché quelques Cavaliers pour battre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du secours où il seroit necessaire, & attendit le succès de cette journée, avec une intrepidité qui paroïssoit sur son visage. Il n'eut pas besoin de son éloquence pour animer ses Soldats, parce qu'il les voyoit marcher avec joye & confiance; l'habitude de vaincre faisant naître dans leurs cœurs un ardent desir d'en venir aux mains.

Les batteurs d'estrade revinrent bientôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puissante armée; & un moment après on découvrit son avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armés, autant que la vûë pouvoit

s'étendre, & même au-delà des bornes de l'horison. Leur armée passoit le nombre de cinquante mille hommes, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis, & c'étoit-là le dernier effort de la Republique & de tous ses alliés, à dessein de prendre les Espagnols en vie, & de les conduire chargés de fers sur les Autels, pour en faire des sacrifices, & ensuite de celebres repas. On voyoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enseigne des Tlascalteques, qu'ils ne portoient que dans les occasions de la derniere importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroyable, lorsqu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modera beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêtèrent quelque tems, suspendus entre la colere & la crainte; enfin la colere prenant le dessus, ils se rallierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêtés une seconde fois, par la frayeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des Arbalétriers.

Le combat dura long-tems de cette maniere, fort sanglante pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisés

favorisés par la difference des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combattoient. Les Indiens s'apperçurent enfin, que cette façon de combattre leur couloit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes; ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort serré, & poussé, comme il sembloit, par ceux qui venoient derriere; & cette épaisse multitude tomba sur nos gens & sur leurs alliés, avec tant d'impetuosité & de fureur, qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en désordre. On eut besoin en cette extrémité, de toute la valeur des Soldats, de toute la présence d'esprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir réformer les bataillons comme on le fit enfin avec beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlés dans nos rangs.

Un accident semblable à celui qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la seconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas sa propre cause. On vit une grande confusion parmi les troupes ennemies; elles faisoient divers mouvemens opposés les uns aux autres, en se

partageant, & se présentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite sans désordre, qui se tourna en une fuite pour ceux qui combattoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & poursuivre, sans néanmoins s'engager trop avant, parce qu'il ne vouloit pas s'exposer à être envelopé, & à combattre trop loin de son Fort.

On apprit que la cause d'une si étrange révolution étoit que Xicotental, homme fier & emporté, qui usurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on lui témoignoit de soumission, avoit fait des reprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui servoit sous son commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet insolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorsque les autres Indiens avoient chargé les Espagnols. L'Indien offensé de ces injures, s'en ressentit avec tant de vigueur, qu'il fut près d'en venir aux mains avec Xicotental, qu'il avoit défié au combat singulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au ressentiment de l'affront fait à leur Cacique, & se mirent en état de le venger; & les autres Caciques amis de l'offensé, se souleverent en même tems.

Ils résolurent brusquement de retirer leurs troupes d'une armée où on faisoit si peu de cas de leur zèle & de leur valeur ; & ils executerent ce dessein avec tant de précipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en désordre ; en sorte que Xicotental connoissant sa foiblesse, ne songea qu'à sauver ce qui lui restoit de gens de guerre, & abandonna aux Espagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas dessein de faire un miracle d'un événement si extraordinaire, & si favorable aux Espagnols : au contraire, on avoüe de bonne foi que la desobéissance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General superbe, emporté, & peu absolu sur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliés. Néanmoins lorsqu'on fait réflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbares furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroïssoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoîtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets

du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour executer ce qui est ordonné par les decrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats; & celui des blessés fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessés, si legerement, que la nuit même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoique cette victoire fût grande, & encore plus complete & plus admirable que la précédente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirés en fuyant, la nouveauté de cette insulte par laquelle les Espagnols s'étoient vûs rompus & mis en désordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abattus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect : *Qu'ils ne prétendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se résoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils executeroient eux-mêmes ce dessein, en ne les laissant sans autre*

compagnie, que celle de son ambition & de sa témérité. Le General entendit ce murmure, & se retira à sa baraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinés, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la frayeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions : car les remedes précipités sont moins propres à guérir les maux de cette nature, qu'à les irriter ; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.

C H A P I T R E X I X.

Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins ; & par leur conseil ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.

Les chagrins inquiets des mécontents devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnés & affectionnés au Ge-

neral ; en sorte qu'il jugea que sa présence étoit nécessaire pour les reduire aux termes de la raison. Pour cer effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblent en la place d'armes, sous prétexte de déliberer sur l'état présent de leurs affaires : & ayant donné ordre adroitement, que les plus mutins fussent placés le plus près de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit : *Il n'est pas besoin, dit-il, de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant, après avoir gagné en peu de tems deux batailles, où votre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toujours terminés par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultés ; & on doit au moins se précautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succès, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avoüe néanmoins, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquiétude, un besoin plus fort & plus pressant me rend votre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats ; qu'ils s'animent les uns les autres à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée*

sur quelque apparence de raison ; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement , en maniere de cabale. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet , afin que son zele pour le bien public soit autorisé , lorsqu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raisonne plus nettement sur ce qui convient à tout le monde , il faut avant toutes choses , considerer l'état auquel nous sommes , & prendre pour une bonne fois une résolution qui ne souffre plus de contradictions. Cette expedition a été approuvée , pour ne pas dire applaudie par vous autres , d'un consentement universel. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma : nous nous sommes en quelque maniere sacrifiés à ce dessein en faveur de notre Religion & de notre Roy ; après qu'oï il y va de notre honneur & de nos esperances. Les Indiens de Tlascala , qui ont voulu s'y opposer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs Alliés , ont été vaincus & dissipés ; & selon toutes les regles de la prudence humaine , il n'est pas possible qu'ils demeurent encore long-tems sans nous demander la paix , ou sans nous accorder le passage libre sur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage , à quel point doit-il élever notre réputation ? & quelle place pouvons-

nous prétendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déjà une entre leurs Dieux ? Motezuma qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoyées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, après la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoué le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux dans la crainte que nous ne nous joignons à ces peuples revoltés contre lui ; & il se peut faire aisément que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'instrument dont Dieu veut se servir pour avancer notre entreprise, en éprouvant notre constance ; puisqu'il n'est point obligé à faire des miracles en notre faveur, sans que nous y contribuions notre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Après cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons-nous pas craindre ? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par notre relâchement ; & étant les maîtres des défilés d'un
Pays

Pays difficile, ils nous suivront, & nous déferont pendant notre marche. Les Indiens amis qui servent auprès de nous avec beaucoup de courage & de satisfaction, se separeront de nos troupes, & tâcheront de s'échapper, afin d'aller en leur Pays, publier notre honte; & les Zempoales & les Toconagues, qui sont nos Alliés, & l'unique ressource de notre retraite, vont conspirer contre nous, après qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut considerer tout avec beaucoup d'attention, en mesurant les esperances que nous abandonnons, avec les perils auxquels nous nous exposons. Proposez & déliberez ce qui sera le plus expedient: je laisse toute sorte de liberté à vos sentimens, & j'ay touché ces inconveniens, plutôt pour disculper le mien, que pour le défendre. Le General eut à peine achevé son discours, qu'un des mutins connoissant la raison, éleva sa voix, & dit à ses partisans: Mes amis, notre General demande ce qu'il faut faire; mais il nous l'enseigne en le demandant. Il est maintenant impossible de nous retirer sans nous perdre.

Tous les autres témoignèrent qu'ils étoient convaincus de cette vérité, & confessèrent leur faute. Le reste de l'armée applaudit à leur retour; & on résolut par là

voye d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vit cesser pour un tems l'inquiétude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba; & un désir si mal fondé fut une des plus grandes difficultés qui travaillèrent l'esprit, & exercèrent la constance de Cortez en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascalala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple croit, que l'on fit la paix; & les Senateurs ne trouvoient plus de moyen pour continuer la guerre. Les uns propofoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles; les autres disoient que les Espagnols étoient des Divinités, qu'il falloit appaiser par une prompte obéissance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs; mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avouèrent tous, que les forces de ces Etrangers paroissoient au-dessus de la nature. Néanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens, de s'accommoder en cela à la crédulité du peuple: mais ils retom-

berent dans la pensée, que les exploits surprenans qu'ils faisoient, étoient l'effet de quelques enchantemens. Sur quoi ils conclurent d'avoir recours à la même science, afin de les vaincre, & de défarmer un charme par un autre. Pour ce sujet ils firent appeller leurs Magiciens & leur Sorciers, dont le Demon avoit introduit l'abus & les impostures en ce Pays-là, où ils étoient fort respectés. Le Senat leur communiqua sa délibération, qu'ils approuverent, en appuyant par des réflexions mystérieuses, déclarant qu'ils étoient déjà informés de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévû & étudié cette matière. Ils ajouterent, que par le moyen de leurs figures magiques, & l'art de la divination, ils avoient déjà découvert & pénétré le secret de ce mystere, qui consistoit en ce que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des Regions Orientales. Qu'ainsi leur plus grand enchantement étoit la présence de leur pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une espèce de force au dessus de la nature humaine, qui les faisoit approcher de celle des immortels; mais que l'influence cessoit lors que le Soleil déclinait vers le Couchant; qu'ils devenoient alors foibles &

fletris comme les herbes des prairies, & rentroient dans les termes de la mortalité, comme les autres hommes : Que par ces raisons il falloit les artaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand sçavoir des Magiciens, avec une extrême joye de ce qu'ils avoient trouvé le noeud de la difficulté, & frayé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combattre durant la nuit, étoit tout-à-fait opposée à l'usage de ces Peuples; néanmoins comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la coutume, cette importante résolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols après le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se levât. Le General Indien commença à préparer toutes choses pour cette action, ajoutant foi à l'imposture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu de consequence. Quelques troupes des ennemis parurent auprès du camp; mais elles se mirent en suite avant que de combattre, & on les poussa

avec assez de perte pour les Indiens. On fit des sorties, à dessein de faire contribuer les Villages voisins, dont les Habitans reçurent un traitement favorable, qui gagna aux Espagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance de vivres. Le General donnoit ainsi tous ses soins à empêcher que l'oisiveté d'un campement ne fît relâcher quelque chose de la vigilance des Officiers, & de la discipline militaire. Il posoit plusieurs sentinelles au loin, & faisoit faire la garde à toute rigueur; les chevaux étoient sellés toutes les nuits, avec la bride à l'arçon; & le Soldat qui quittoit ses armes, étoit condamné à dormir armé, ou à ne point dormir. Ces regles d'exactitude, qui ne paroissent superflues qu'aux négligens, furent alors fort nécessaires à Cortez; car la nuit destinée à l'assaut étant arrivée, les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, observant un grand silence, contre la coutume de cette Nation. Ils en avertirent sans faire aucun bruit; & comme cet incident tomba en un tems où nos Soldats étoient sur leurs gardes dans toutes les formes accoutumées, on garnit promptement le rempart, & on prépara à loisir tout ce qui étoit nécessaire pour la défense.

Xicotencal étoit lui-même tellement enyvré de la créance qu'il donnoit au discours des Magiciens, qu'il pensoit trouver les Espagnols languissans & sans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoissance; néanmoins il n'oublia pas de se faire suivre de dix mille Indiens armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fussent pas encore entièrement fletris par l'absence de leur pere. Nos Soldats les laisserent approcher des remparts, sans faire aucun bruit; & le General Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut executé par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardiesse; mais ils trouverent par tout une résistance à quoi ils ne s'attendoient pas. On les reçut si vigoureusement, que plusieurs y perdirent la vie; & le reste prit d'autant plus d'épouvante, qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croyoient trouver sans défense. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'imposture de ses Sorciers, & la difficulté de cette entreprise: mais il ne consulta là-dessus que sa colere & son courage. Il ordonna donc qu'on revînt de tous côtez à l'affaut, en poussant tout le gros de son armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignassent

lent une valeur extraordinaire en ce combat, qui se faisoit contre l'usage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aïdoient des épaules de leurs compagnons pour monter sur le rempart où ils recevoient sans s'étonner les blessures, qu'ils rendoient plus profondes, en se poussant dans les armes des Espagnols; ainsi les premiers tomboient sans que ceux qui les suivoient parussent rebutés par leur disgrâce. Le combat dura long tems de cette maniere, où le désordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la différence des armes, jusqu'à ce que Xicotencal voyant qu'il lui étoit impossible de venir à bout de son dessein, fit sonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoissant la foiblesse des Indiens, qui se retiroient par troupes sans aucun ordre, sortit avec une partie de ses gens de pied & tous ses Cavaliers, qui se tenoient prêts, ayant garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévûe jetta parmi eux une si terrible frayeur, qu'ils ne songerent qu'à fuir de tous cotés, sans faire aucune résistance. La campagne fut couverte de morts, & de blesez qui ne purent suivre les autres; &

il n'y eut de notre côté qu'un Zempoale tué & deux ou trois Espagnols de blessés ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroyable quantité de fleches , de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats célébrerent une victoire qui leur avoit si peu couté , par des demonstrations singulieres de joie & de satisfaction ; quoiqu'ils ne sçussent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit , ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlascala, dont la sottise leur servit beaucoup en cette rencontre , puisqu'elle éleva la réputation des Espagnols jusqu'au dernier point de gloire , & leur fit obtenir la paix , qui est le meilleur fruit de la guerre.



C H A P I T R E X X .

Le Senat ordonne à son General de faire cesser les hostilités. Il n'obéit point , & prend la résolution d'insulter le quartier des Espagnols. On découvre & on châtie ses espions; & l'on commence à parler d'un Traité de paix.

Après que les Tlascalteques eurent vû disparoître ces grandes esperances, qui n'étoient fondées que sur le succès d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favorisée du secours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il falloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnés que le vulgaire, se trouvoient alors dans les mêmes sentimens, quoiqu'ils fissent moins de bruit. Les Senateurs voyoient tous leurs raisonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux; ce qui leur causoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur sottise credulité sur ces Sorciers, qui en avoient abusé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompés par ces imposteurs; mais cette fourbe étoit d'une trop grande conséquence pour ne pas exciter la colere de ceux

qui en avoient été surpris. Ils en sacrifièrent donc deux ou trois des plus anciens sur les Autels de leurs Dieux ; ce qui servit de reprimande aux autres , qui apprirent ainsi aux dépens de leurs supérieurs , qu'il falloit mentir en présence du Senat avec plus de précaution , & moins d'effronterie.

Après cette execution , les Senateurs s'assemblerent , à dessein d'examiner serieusement une affaire de cette consequence ; & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiscatzin , l'avantage d'avoir connu la verité ; & les plus incredules avouerent , que ces Etrangers étoient sans difficulté , les hommes celestes prédits par les propheties. On ordonna donc , qu'on envoyeroit à Xicotencal un ordre exprès de faire cesser toute sorte d'hostilités , & de se tenir seulement sur ses gardes ; en lui déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix , qui avoit été résolu dans l'assemblée , & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs , afin de la proposer , & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols , & si aveuglé par l'estime qu'il faisoit de la force de ses armes , qu'il refusa

d'obéir à cet ordre, & répondit insolemment : *Que lui & ses Soldats étoient le véritable Senat, & qu'ils auroient soin de soutenir la gloire de leur Nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se préparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols : ce n'étoit pas qu'il fit encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers ; mais il croyoit qu'il lui étoit commode de tenir nos gens enfermés, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtés au camp des Espagnols, les Paysans des villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachés à ses interêts ; il fit déguiser ces Soldats en Paysans, & il les envoya au camp chargés de fruits, de poules, & de mayz, afin qu'ils pussent entrer dans la place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de chercher un accommodement ; ce qui rendroit plus ex-

cusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoi qu'il en soit, les Indiens travestis entrèrent dans le camp, & trafiquerent familièrement avec nos Soldats une bonne partie de la matinée, sans qu'on fît aucune attention sur ce qui les arrêtoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein: il en donna aussi-tôt avis au General; & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puisqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en fît: ce qui fut exécuté au même tems. On examina séparément ces Indiens, qui avouerent la verité sans beaucoup de résistance; quelques-uns pressés par la douleur des tourmens, & les autres par la seule crainte. Ils convenoient tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols, & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes: Qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieue du quartier, afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils lui feroient des défauts de la muraille & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé, & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies; & il ne songeoit à se guerir que lors qu'il n'avoit plus autre chose à faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine, & qu'il monta à cheval, & se trouva à toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet lui rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspendue. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur, ne l'avoit débitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment; ou comment les esprits se re-

cueillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur nécessaire pour donner de l'activité au remède. L'on voit d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui véritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait; & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire, lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut pénétré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour la défense de son camp; après quoi il mit en délibération, quel châtement il devoit imposer à ces misérables, qui méritoient la mort suivant les loix de la guerre. Néanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur: & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinés à celer la vérité, au nombre de quatorze ou quinze; les autres eurent seule-

ment les pouces coupés. C'est ainsi que Cortez renvoya ces espions à Xicotencal, avec ordre de lui dire de sa part : *Qu'on s'envoyoit de l'attendre, & que le General des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications, ne fussent pas perdues pour lui.* Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur dans l'armée des Indiens, qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'ils demeurèrent également frappés de la nouveauté & de la rigueur du châtiment; surtout Xicotencal fut extrêmement surpris, de voir ses desseins éventés, & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla sa résolution. Il se mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions, sans avoir quelque chose de divin. Cette vision commença à le chagriner, & à le faire balancer sur le parti qu'il avoit à prendre. Déjà il panchoit du côté de la retraite, lors qu'elle devint une nécessité pour lui par un autre incident, qui le força contre sa volonté, de faire ce que son obstination refusait d'accorder à la raison. Divers Ministres envoyés de la part du Senat, arriverent en même tems; & ces gens, autorisés par leur caractère, lui ordonnerent de quitter le bâton de General, parce que sa désobéissance & l'insolence de sa réponse

avoient obligé l'assemblée à révoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la République. Ils défendirent encore aux Capitaines de lui obéir, sous peine d'être déclarés traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arrivèrent au moment que les esprits étoient effrayés par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiés, & Xicotencal étonné de voir son secret pénétré, personne n'osa repliquer, & tout le monde se soumit aux decrets du Senat; en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques celui de leur Ville, sans attendre d'autre commandement; & Xicotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop heureux, qu'on lui ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le presenterent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obéissance.

Les Espagnols passerent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquiétude; & le jour suivant ils se reposerent, sans négliger leur sûreté, parce qu'ils n'étoient pas encore bien informés de tous ces mouvemens, quoique les Indiens qui apportotent
des

des vivres, les assurassent que l'Armée des Tlascalteques étoit rompue, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargés de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parés à leur maniere, dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leurs serviteurs; après lesquels vingt ou trente Tamenes marchaient, chargés de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remettre de leur frayeur durant ces cérémonies. Ils se baissoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant; ce qui étoit la réverence dont ils usoient seulement en presence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marina

parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue, de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires? Ils répondirent: *Qu'ils étoient envoyés par le Senat & par la Republique de Tlascala, afin de traiter de la paix; sur quoi on les laissa entrer.*

Cortez les reçut avec tout l'apparat & la severité qu'il jugea nécessaire à leur imprimer du respect & de la crainte; & les Indiens, après avoir réitéré leurs reverences & leurs encensemens, exposèrent le sujet de leur ambassade, qui se réduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé; & quoi qu'elles fussent frivoles, elles servirent néanmoins à faire connoître leur repentir. Ils dirent: *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliés, s'étoient assemblés, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la feroacité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes, & que la Republique souhaitoit ardemment la paix: Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat, mais encore en celui de la Noblesse & du Peuple. Que la General pouvoit dès ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il*

leur plairoit , avec cette assurance , qu'ils y seroient traités & reverés comme les enfans du Soleil , & les freres de leurs Dieux. Ils conclurent ainsi leur discours , dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée , & qui ne laissa pas de témoigner la sincérité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le General conservant toujours un air grave & severe , & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soumission , répondit : *Qu'ils devoient être persuadés de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat , qui étoit , que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté , qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience , lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels , & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination ; mais qu'ils la recherchoient après une guerre trop injuste & trop insolente , pour l'obtenir si aisément , & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persevereroient à la désirer , & comment ils agiroient pour la meriter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines , en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes , & re-*

tardant le châtement sans baisser le bras, afin qu'une prompte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'examiner la sincerité de la proposition qu'ils lui faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoyer ces Ambassadeurs en doute du succès de leur négociation, craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement: puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un detour, est souvent une voye abregée, & que les difficultés adroites font plus que les empressements.



C H A P I T R E X X I.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essayer de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la résolution de rechercher la paix; & Xicotental se charge lui-même de la négociation.

LA réputation des Espagnols s'accrut extrêmement par ces victoires; & Motezuma informé exactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vit soumise & vaincue par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers, & il craignoit qu'après avoir réduit les Tlascalteques à leur obéir, ils n'employassent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes réflexions, est qu'au milieu de tant d'inquietudes & de soupçons, ce Prince ne se sou-

vint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser déclarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque genie supérieur à son esprit, il s'attachoit entièrement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moyens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques, & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la résolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet, il résolut d'envoyer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous prétexte de se réjouir de l'heureux succès de ses armes, & de le prier de lui aider à châtier l'insolence des Tlascalteques revoltés. Cependant le motif le plus essentiel de cette Ambassade étoit de faire de nouvelles instances au General des Espagnols, afin qu'il abandonnât le dessein de venir à la Cour de Motezuma, en pressant extrêmement sur les raisons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permission. Ils avoient outre cela une instruction secrette, de reconnoître en quel état la guerre de Tlascala se trouvoit; & en cas qu'on traitât de paix, & que les Espa-

gnols y eussent de l'inclination, d'essayer de faire naître tant d'obstacles à la conclusion du traité, qu'ils la pussent empêcher; sans néanmoins faire paroître les ombres que l'Empereur en prenoit, & sans abandonner la négociation, jusqu'à ce qu'ils lui en eussent rendu compte, & qu'ils eussent reçu de nouveaux ordres sur ce sujet.

Cinq Mexicains des plus considérables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambassade; & après avoir passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascala, ils arriverent au camp des Espagnols, un peu après que les Ministres de la République en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joye & de civilité, parce que le silence de Motezuma commençoit à lui donner de l'inquietude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur de son présent dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfevrie d'un or fort léger, & en d'autres curiosités, de plumes, & de mantes de coton; néanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils vissent avec quelle soumission les Tlascalteques lui demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent

point de solliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer; mais ils ne furent pas long-tems sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contre-tems, si indiscretement, qu'on reconnut facilement toutes les frayeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison,

Cependant la Republique de Tlascala, qui désiroit persuader les Espagnols de sa bonne foi, envoya un ordre à tous les bourgs & villages circonvoisins, de porter au camp toute sorte de vivres, sans en prendre aucun payement, même sous prétexte d'échange. L'ordre fut exécuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, sans que les paysans osassent recevoir la moindre récompense. Deux jours après on découvrit sur le chemin de la Ville une troupe considerable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de Paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laissât l'entrée libre; & pour les recevoir, il se fit accompagner par les Ambassadeurs de Mexique, en leur faisant entendre qu'il confioit à leur discretion, une chose qu'il apprehendoit qu'ils ignorassent.

ignorassent. Le Chef des Tlascalteques envoyés, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commission ; soit pour satisfaire le Senat, en amendant sa félonie par cette action ; soit qu'étant convaincu que la paix étoit nécessaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne vouloit pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de sa faction, ou de ses parens, tous extrêmement parés à leur maniere. Sa taille étoit au-dessus de la mediocre, assez dégagée, mais forte & robuste. Sa parure étoit une mante blanche qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoutumés. Les traits de son visage étoient mal proportionnés, cependant ils ne laissoient pas d'imprimer du respect ; & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majestueuse. C'est ainsi qu'il parut en presence du General, où après avoir fait les reverences ordinaires, il s'assit, & commença son discours, en avouant qu'il étoit le seul coupable de toutes les hostilités qui s'étoient commises ; parce qu'il s'étoit imaginé que les Espagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même lui donnoit de l'horreur ; mais qu'à présent il se faisoit un grand

plaisir, de venir se rendre entre les mains de son vainqueur, comme ayant été le premier témoin de ses merveilleux exploits. Qu'il souhaitoit avec passion meriter par cette soumission & par cette reconnoissance, le pardon de sa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il se presentoit, non pour proposer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la manere qu'il plairoit aux Espagnols de l'accorder. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois au nom du Senat, de la Noblesse & du Peuple de Tlascala; suppliant instamment le General qu'il lui plût honorer leur Ville de sa presence: Qu'il y trouveroit des logemens préparés pour son Armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croyoit pas se faire tort de le prier, & de lui obéir. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.

Le discours & la liberté de Xicotencal agréèrent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, lui

donnoit ces sentimens ; & il voulut que Marine le dît ainsi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueil qu'on lui faisoit fût rendu à sa proposition. Après cela, Cortez reprenant un air severe, lui remontra avec un peu de vehemence *le peu de raison que la Republique avoit eu de lui faire une guerre si injuste ; & lui en particulier de soutenir cette injustice avec tant d'obstination.* Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes ; & après avoir exagéré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant : *Qu'il accordoit la paix qu'ils lui demandoient, & que son Armée ne feroit aucune violence, ni aucune extorsion sur son passage.* Il ajoûta : *Que lorsque l'occasion se presenteroit d'aller à Tlascala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent préparer ce qui seroit necessaire pour son entrée, & pour son logement.*

Xicotencal fut extrêmement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un prétexte pour s'assurer de leur sincerité dans le traité ; & en jettant les yeux sur ceux qui assistoient à l'audience : *Vous avez raison,* dit-il, *ô grands Teules, (c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux) de punir notre franchise par votre défiance. Néanmoins, s'il ne suffit pas pour être crû, que toute la Republique de Tlascala vous parle par ma bouche,*

moi qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent, qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Nation, resteront ici en ôtages pour votre sûreté, & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermés, autant de tems que vous serez dans notre Ville. Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit: Que cette assurance n'étoit pas nécessaire pour lui persuader qu'ils souhaitoient un accord dont ils avoient tant de besoin; & que les Espagnols n'avoient que faire d'ôtages pour entrer dans sa Ville, & pour s'y maintenir en sûreté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'assurer constamment de la paix sur sa parole, & qu'il iroit à la Ville le plutôt qu'il lui seroit possible. Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa; & en lui tendant la main, il lui dit: Qu'il ne tarderoit à lui payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en falloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motezuma lui avoit envoyés. Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échauffer beaucoup la negociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassa-

deurs Mexicains , qui débiterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux qui le propofoient ; de-là ils passerent à blâmer avec trop de présomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez, ils lui dirent, par maniere d'instruction : *Qu'ils admiroient qu'un homme si habile ne connût pas encore les Tlascalteques, gens barbares, qui se maintenoient par leurs ruses, bien plus que par leurs forces. Qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit, parce qu'ils ne songoient qu'à profiter de sa confiance, afin de le perdre, lui & tous ses Soldats.* Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses armes, ils s'arrêterent quelque tems à rêver profondément : après quoi leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General de differer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entr'eux eussent le tems d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres. Cortez leur accorda cette grace ; parce qu'il jugea à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas

366 *Histoire de la Conquête, &c.*
impossible qu'elle ne levât les difficultés
qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il
mettoit à profit les différentes dispositions
des Tlascalteques & des Mexicains; & il
encherissoit la paix, en la faisant desirer
aux uns, & craindre aux autres.

Fin du second Livre.





HISTOIRE
DE LA CONQUESTE
DU
MEXIQUE,
OU DE LA NOUVELLE
ESPAGNE.
LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*Le voyage des Envoyés de Cortez à la Cour
d'Espagne. Les contradictions & les embarras
qui retardent l'expédition de cette affaire.*

L est maintenant à propos de
parler du voyage des Capitai-
nes Alonse Hernandez Porto-
carrero & François de Monte-
xo, qui étoient partis de Vera-Cruz,
H h iiiij

chargés du présent & des dépêches que Cortez envoyoit au Roy, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur voyage fut heureux, quoiqu'ils en eussent hazardé le succès, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interpretations ruinent souvent le cours d'une affaire, parce qu'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du supérieur.

Montexo avoit une Habitation en l'Isle de Cuba, près de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vûë du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur seroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissemens, puisque ce lieu étant fort éloigné de la Ville de Saint Jacques, où Velasquez residoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le General leur avoit donnés, d'éviter avec soin tous les lieux de la juridiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce prétexte son Habitation; & il risqua ainsi, non-seulement le vaisseau, mais encore le présent, & toute la negociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit

du bonheur de Cortez, tenoit fort éveillé, avoit répandu des espions en toutes les habitations qui étoient sur la côte, afin d'être averti de ce qui se passeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque navire à l'Isle de Saint Domingue, à dessein de rendre compte de sa découverte, & de demander du secours aux Religieux de Saint Jerôme, qui gouvernoient cette Isle; c'est ce que Velasquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moyen de ses espions, la descente de Montexo en son Habitation, & aussi-tôt il dépêcha deux vaisseaux qu'il avoit tout prêts, bien armés & fort bons voiliers, avec ordre de se saisir à toutes risques, du navire de Cortez. Ce mouvement se fit avec tant de diligence, qu'on eut besoin de toute la science & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échapper d'un danger qui mit en grand hazard la conquête de la Nouvelle Espagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raison, la reputation de Montexo, dont la qualité & la valeur meritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit : *Que Montexo n'alla voir son Habitation, qu'à dessein de retarder le voyage, & de donner à Velasquez*

le tems de se saisir du navire : Qu'il lui écrivit une lettre dont un Matelot fut chargé, & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux.

Ces circonstances & quelques autres, sont rapportées par cet Auteur avec si peu de fondement, qu'il les détruit lui-même, en faisant un détail exprès de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorsqu'il fut à la Cour, s'opposa aux Agens & aux Partisans de Velasquez. Diaz ajoute : *Que les Envoyez de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne : & il avance encore d'autres particularités, qui font connoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de recits, & avec quel discernement on doit lire ses Memoires, sur tout ce qu'il n'a pas vû. Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le Canal de Bahama, Alaminos ayant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se precipiter en cet endroit, entre les Isles Lucayes & la Floride, afin de se jeter promptement en pleine Mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.*

Ils eurent un tems à souhait, & arrivèrent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut

pas si favorable à leurs prétentions. Benoist Martin Chapelain de Velasquez, se trouva alors en cette Ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il lui avoit envoyé les provisions de la Charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit; & comme il étoit déjà connu & introduit auprès des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes contre Cortez & contre ses Envoyés, auprès des Juges de la *Contratation des Indes*; c'est le nom qu'on avoit déjà donné à ce Tribunal. Martin leur representoit : *Que le navire étoit à son Maître Velasquez; & que toute la charge lui en appartenoit, comme provenant d'un pays dont la conquête lui étoit attribuée en vertu de ses Commissions. Que l'entrée dans les Provinces de la Terre-ferme s'étoit faite furtivement & sans autorité, par Cortez & par ceux qui l'accompagnoient, qui s'étoient soulevés avec la flotte que Velasquez avoit équipée à ses dépens, à dessein de faire cette conquête. Que les Capitaines Portocarrero & Montexo meritoient d'être punis severement: Qu'au moins on devoit saisir leur vaisseau & toute sa charge, jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres legitimes sur lesquels ils prétendoient fonder leur Commission. Velas-*

quez avoit à Seville plusieurs protecteurs, parce qu'il faisoit beaucoup de presens; & cela tient lieu de bonnes raisons, sur-tout aux affaires équivoques, dont le droit semble être soumis aux interpretations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on saisit le navire & ses effets; permettant néanmoins, comme une grace, aux Envoyés de Cortez, d'en appeller au Roy.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permission, le chemin de Barcelone, où ils croyoient trouver Sa Majesté. Ils arriverent au moment que le Roy venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Castille, & fait preparer sa flotte, à dessein d'aller en Flandre, pressé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point suivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un si grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquiétudes d'un voyage, perdrait l'agrément de la nouveauté, & le merite de l'attention. Les Envoyés prévoyant sagement ces inconveniens, allerent à Medelin, saluer Martin Cortez, afin d'essayer s'ils pourroient obtenir de lui la grace de les presenter au Roy, & d'autoriser par la presence de ce venerable

vieillard, les prieres & les demandes de son fils. Il les reçut avec toute la tendresse que l'on peut se figurer de la part d'un pere affligé, qui après avoir pleuré la perte d'un fils qu'il croyoit mort, trouve de si justes sujets d'admirer ses actions, & d'être satisfait de sa fortune.

Il n'eut pas de peine à se résoudre d'accompagner les Envoyés; & après s'être informé de l'endroit où ils pourroient trouver l'Empereur, (c'est ainsi que nous le nommerons dans la suite de l'Histoire) ils apprirent que ce Prince devoit faire quelque séjour à Tordesillas, où il étoit allé prendre congé de la Reine Jeanne sa mere, & dépêcher quelques autres affaires sur le sujet de son voyage. Martin Cortez & ses compagnons l'attendirent en ce lieu, où ils eurent leur premiere audience, qu'un heureux incident rendit très-favorable. Les Officiers de la Contratacion n'avoient osé comprendre en leur saisie le present destiné à l'Empereur, à qui ils l'envoyerent précisément en ce tems-là, avec les Indiens du Pays nouvellement conquis. Cette conjoncture fit écouter avec plus de plaisir les nouveautés que les Envoyés débitoient; ce qu'elles avoient de plus étonnant à l'oreille, étant alors appuyé par le témoignage des yeux: car ces bijoux d'or précieux par leur

matiere & par leur façon, ces rares manufactures de plume & de coton, & ces animaux raisonnables, d'une phisionomie si extraordinaire, qu'ils sembloient établir une seconde espece d'hommes, tout cela paroissoit aux Courtisans comme autant de témoins, qui donnoient de l'autorité à la relation des Envoyés, sans qu'ils cessassent de la trouver admirable.

L'Empereur les entendit avec beaucoup de bonté; & le premier mouvement de son ame Royale, fut de rendre graces à Dieu de ce qu'on découvroit sous son Regne de nouvelles Regions, où on pouvoit faire connoître son nom, & prêcher son Evangile. Il eut diverses conferences avec les deux Capitaines & le Pilote; il s'informa avec soin de tout ce qui regardoit ce nouveau Monde, du Domaine & des forces de Motezuma, de la qualité & des talens de Cortez. Il fit même des questions au Pilote sur la navigation; & ordonna que les Indiens fussent ramenés à Seville, afin qu'ils pussent conserver leur santé dans un air plus doux & plus chaud. Enfin il auroit décidé en faveur des Envoyés, selon qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoit d'avancer cette entreprise, s'il n'eût été alors embarrassé par des affaires très-importantes, qui le touchoient de plus près.

On voyoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des Villes de Castille, avec des propositions peu respectueuses. Cette Province se plaignoit de ce qu'on attiroit ses Etats en celle de Galice. Le Royaume en general témoignoit être jaloux de se voir moins considéré que l'Empire ; l'obéissance étoit mêlée de protestations, & cet esprit de licence qu'on voyoit regner dans les Communautés, s'emparoit insensiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roy, & ils perdoient le respect qui lui étoit dû ; son absence les affligeoit, la crainte de ne le voir plus, leur faisoit verser des larmes ; & cet amour naturel aux Sujets, se tournoit en une passion violente, qui étant mal gouvernée, sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur fatigué de ces plaintes continuelles, voulut s'en délivrer en hâtant son départ, comme il fit. Il croyoit revenir bientôt, & qu'il ne lui seroit pas difficile après son retour, d'appaiser les mauvaises humeurs qu'il laissoit en mouvement. Il en vint à bout. Néanmoins, sans examiner les motifs importans qui l'obligèrent à ce voyage, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il hazardoit beaucoup ; & pour dire la verité, ce n'est pas un bon moyen de guerir les maux, qu'un excès de cette

confiance qui attend la dernière extrémité, supposant qu'on ne manquera pas de remèdes.

Ces embarras firent renvoyer la requête de Cortez au Cardinal Adrien, & aux Conseils des Prélats & des Ministres, qui devoient l'assister de leur avis durant l'absence de l'Empereur. Ils avoient ordre, après avoir consulté le Conseil des Indes, de chercher quelque expédient afin de sauver les prétentions de Diego Velasquez; & cependant, de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette Terre qui commençoit à se faire connoître sous le nom de Nouvelle Espagne.

Le Président du Conseil des Indes, formé depuis peu de jours, étoit Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Il étoit assisté de Herman de Vega Seigneur de Grajal, de Dom François Zapata, de Dom Antoine de Padilla, tous deux du Conseil Royal, & de Pierre Martir d'Angleria Protonotaire d'Arragon. Le Président avoit une grande connoissance des affaires des Indes, qu'il manioit depuis long-tems; & tous les Conseillers cedoient à son autorité & à son expérience. Il favorisoit Velasquez, & ne s'en cachoit pas; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain, ou par l'estime

l'estime qu'il faisoit de la personne du Gouverneur. Bernard Diaz a crû qu'il y entroit de la passion, & en rapporte les motifs avec peu de respect, & trop de paroles : mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs, il y en a moins, ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier est, que la cause de Cortez perdit beaucoup de son merite entre les mains de Fonseca, qui diffama son expedition, en la traitant de crime, dont les consequences étoient dangereuses. Il remontoit : *Que Velasquez en vertu du titre que l'Empereur lui avoit accordé, étoit le Maître de l'entreprise ; & selon les regles de la justice qu'il l'étoit encore des moyens que l'on avoit employés pour y parvenir.* Il appuyoit fort sur le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme revolté contre son Superieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces semences de rebellion, en des Provinces si éloignées. Il protestoit de tous les malheurs qui en arriveroient ; enfin il chargea si fort ses remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Ministres du Conseil. Ils connoissoient assez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raisons de Velasquez : néanmoins ils n'osoient décider sur une matiere de cette consequence, contre le sentiment d'un Ministre si qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de

désoler Cortez, confirmé dans la possession, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, sans comparaison, & plus importante que toutes les autres. Ainsi ces résolutions retarderent la décision de l'affaire, jusqu'au retour de l'Empereur, & à l'arrivée des seconds Envoyés de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ses compagnons purent obtenir, fut qu'on leur délivrât quelque chose pour leur dépense sur les effets qui étoient saisis à Seville. Avec ce mediocre secours, ils furent deux ans à la Cour, suivant les Tribunaux comme des prétendus disgraciés; l'intérêt public étant devenu particulier en cette occasion, au lieu qu'en toutes les autres l'intérêt du particulier tâche à passer pour celui du public.



CHAPITRE II.

Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoyez de la Republique de Tlascala viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez marche avec son armée, & fait son entrée dans la Ville.

HErnan Cortez ne fut informé de ces obstacles, que long-tems après. Nous l'avons laissé dans son camp auprès de Tlascala, où il demeura six jours, afin de tenir sa parole aux Ambassadeurs de Mexique; cependant il connoissoit, par de nouvelles experiences, l'ardeur que les Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçüe des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçûs avec les civilités accoutumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la Maison de l'Empereur, suivi d'un magnifique cortege, & qui apportoient un present de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le precedent. Un d'entr'eux porta la parole, & enflant son discours de plusieurs exagerations, il representa:

Que l'Empereur souverain de Mexique
(à ce nom ils firent tous une profonde
reverence) desiroit avec passion, être
ami & allié du grand Prince à qui les Es-
pagnols obéissoient, & dont la Majesté
paroissoit avec tant d'éclat en la valeur de
ses Sujets. Que cette passion portoit leur
Empereur à payer tous les ans un tribut
à ce Prince, & à partager avec lui les
richesses immenses dont son Pays abon-
doit; parce qu'il le reveroit comme le fils
du Soleil, ou au moins comme le Sei-
gneur de ces heureuses Regions d'où on
voit naître la lumiere; mais que ce traité
devoit être precedé par deux conditions.
La premiere, que Cortez & ses Soldats
s'abstinissent de faire aucune alliance avec
les Peuples de Tlascala, puisqu'il n'étoit
pas raisonnable, qu'après être si obligés
à la liberalité de l'Empereur, ils conser-
vassent quelque liaison avec ses ennemis.
La seconde, qu'ils achevassent de se per-
suader que le dessein qu'ils avoient d'al-
ler à Mexique n'étoit ni possible, ni rai-
sonnable, puisque selon les loix de l'Em-
pire, le Souverain ne pouvoit se laisser
voir à des Etrangers, & que ses Sujets
ne le souffriroient pas. Qu'ils devoient
bien considerer les perils qui suivroient
l'une ou l'autre de ces actions, où l'im-

prudence avoit beaucoup de part ; car les Tlascalteques avoient tant de penchant à la trahison & au brigandage, qu'ils ne songeroient qu'à leur donner une fausse confiance, afin de se venger d'eux plus facilement, & de s'emparer des tresors dont Motezuma les avoit enrichis ; & les Mexicains étoient si jaloux de l'autorté de leurs loix, & d'ailleurs si farouches, que l'Empereur avec tout son credit ne pourroit retenir leurs emportemens, ni les Espagnols se plaindre avec justice de ce qu'ils en souffriroient, puisqu'ils avoient été avertis tant de fois du danger auquel ils s'exposoient.

Tel fut à peu près le discours de ce Mexicain ; & toutes les Ambassades & diligences de Motezuma alloient à cet unique but, d'empêcher que les Espagnols ne s'approchassent de Mexique. Il regardoit ces Etrangers avec toute l'horreur que les funestes presages lui en avoient fait concevoir ; & en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisoit une Religion de sa crainte. Cortez ne fit point encore de réponse aux propositions qu'on lui faisoit de sa part : il dit seulement aux Ambassadeurs : *Qu'il étoit à propos de les laisser reposer, après les fatigues de leurs voyages ; & qu'il les dépêche-*

roit en peu de tems. Il vouloit qu'ils fussent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlascalteques, & il consideroit encore de quelle importance lui étoit leur séjour, dans la crainte que Motezuma sçachant sa resolution, ne songeât à s'y opposer par la voye des armes; car on étoit bien informé qu'il n'y avoit encore rien de prêt pour la guerre, & personne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'assembler en peu de tems une puissante Armée.

Le retardement de Cortez inquiétoit terriblement le Senat de Tlascala, qui en attribuoit la cause à ces Ambassades: en sorte que les Senateurs resolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en corps au camp des Espagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins de n'y retourner pas eux-mêmes, sans avoir convaincu le General de la sincerité de leur procedé, & déconcerté toutes les négociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuse & superbe suite, parés de plumes, & d'autres ornemens, dont la couleur annonçoit la paix. Les Senateurs étoient portés en une maniere de litiere, sur les épaules des Ministres inferieurs. Magiscatzin, qui avoit toujours opiné en faveur des Espagnols,

étoit à la tête, avec le Pere de Xicotencal, venerable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'usage de ses yeux, sans lui ôter celui de son esprit, qui faisoit encore rechercher ses avis par tous les Senateurs. Ils mirent pied à terre, à quelques pas de la maison de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduisoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux (c'est ainsi qu'il nommoit Cortez.) Il l'embrassa avec une extrême joye; après quoi il lui passa la main sur le visage, & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le sens du toucher, qu'il faisoit suppléer en cette occasion à celui de la vûe. Le General fit asseoir tous les Senateurs; & l'aveugle pressé par les prieres de Magiscatzin, prit la parole, à peu près en ces termes :

Genereux Capitaine, soit que tu sois, ou non, de la race des Immortels, tu as maintenant en ton pouvoir le Senat de Tlascala, qui vient te rendre ce dernier témoignage de son obéissance. Nous ne venons point excuser la faute de notre Nation; mais seulement nous en charger, avec quelque confiance d'appaiser ta colere par notre sincerité. C'est nous qui avions resolu de te faire la guerre,

mais c'est nous aussi qui avons conclu
de te demander la paix. L'effet de la première
résolution n'a été que trop prompt,
l'autre tarde trop à paroître, mais les
plus mûres délibérations ont cette qualité.
On n'efface qu'avec peine ce qui s'imprime
avec difficulté; & je puis assurer que ce retardement
nous a donné une plus parfaite connoissance de ta
valeur, & qu'il a exalté notre constance.
Nous n'ignorons pas que Motezuma s'efforce
de te détourner de notre alliance; écoute-le
comme notre ennemi, si tu ne le considères pas
comme un Tyran, tel qu'il doit déjà te le paroître,
puisqu'il te recherche à dessein de te persuader
une injustice. Nous ne demandons pas que tu nous
assistes contre lui, nos seules forces nous
suffisent contre tout ce qui ne sera pas toi;
mais nous verrons avec déplaisir, que tu prennes
quelque assurance sur ses promesses, parce
que nous connoissons bien ses artifices & ses
intrigues; & malgré mon aveuglement, il
s'offre à moi de certaines lumières, qui me
couvrent de loin le peril où tu t'engages.
Il se peut faire que Tlascala obtiendra
dans le monde une illustre réputation,
pour avoir entrepris ta défense; mais
laissons

laissons au tems à te détromper ; il ne faut point être Prophete pour juger ce qui peut résulter de la tyrannie de Motezuma , & de notre fidelité. Tu nous as offert la paix , si Motezuma ne te retient. Pourquoi te retient-il ? Pourquoi te refuses-tu à nos prieres ? Pourquoi ne veux-tu pas honorer notre Ville de ta présence ? Nous venons , resolu de gagner une fois ta volonté & ta confiance , ou de mettre entre tes mains notre liberté ; choisis de ces deux partis celui qui te fera le plus agréable ; car pour nous , il n'y a point de milieu entre la nécessité d'être tes amis , ou tes esclaves.

C'est ainsi que ce sage aveugle conclut son discours, faisant voir que le Senat Tlascalteque avoit aussi son Appius, tel que celui qui parla si fortement dans le Senat de Rome, contre le Roy d'Epire. Après quoi on ne peut nier que ces gens n'eussent un raisonnement au dessus du commun, comme on le remarque en la forme de leur Gouvernement, ainsi qu'en leurs actions, & en leurs discours. Néanmoins, quelques Ecrivains peu affectionnés à notre Nation, ont parlé des Indiens comme de bêtes dépourvûes de raison, croyant diminuer ainsi la gloire de nos conquêtes. Il est vrai qu'ils

admiroient avec beaucoup de simplicité, des hommes qui leur paroissoient d'une autre espece, si differens d'eux en couleur & en vêtemens. Ils regardoient les barbes comme des accidens monstrueux, à cause qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre, & enfin ils prenoient nos armes pour des foudres, & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impressions de la nouveauté, qui ne font point de tort à l'entendement; parce qu'encore que l'admiration suppose l'ignorance, elle ne suppose point l'incapacité; & même on ne scauroit proprement appeller ignorance, un défaut de connoissance. Dieu les avoit faits raisonnables; & quoi qu'il eût permis leur aveuglement sur les choses de la Religion, il n'avoit pas laissé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels, qui sont nécessaires à la conservation de l'espece, & dûs à la perfection de ses ouvrages. Mais il est tems de retourner à notre narration, de peur de faire honneur à une calomnie grossiere, en s'amusant trop à la refuter.

Cortez ne put tenir contre ces soumissions du Senat; & d'ailleurs il n'avoit plus de prétexte, puisque le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit passé. Ainsi il fit une réponse favorable aux Senateurs,

& il les regala de quelques présens, afin de les persuader plus aisement de sa gratitude & de sa confiance. Il fallut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner; & il obtint enfin cela d'eux, après leur avoir donné sa parole, qu'il iroit loger dans leur Ville, sans autre retardement que celui qui étoit nécessaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils se contenterent de la parole du General, après qu'ils la lui eurent fait repeter, par un mouvement de tendresse & d'affection, bien plus que de défiance. Ils partirent fort satisfaits, prenant sur eux la charge d'assembler & d'envoyer des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour suivant commençoit à peine à paroître, qu'on vit à la porte du camp cinq cens Tamenes, si adroits & si forts, qu'ils disputoient entr'eux à qui en porteroit le plus, l'honneur se réglant au poids de la charge.

Aussi tôt on disposa toutes choses pour la marche, on forma des bataillons; & après avoir placé l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit; étant certain que la meilleure partie de ses conquêtes étoit dûe à l'exactitude de la discipline, dont elle ne se relâcha jamais

La campagne des deux côtés du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les villages, à un spectacle si extraordinaire. Leurs cris & leurs battemens de mains étoient si éclatans, qu'ils auroient pû passer pour des menaces pareilles à celles dont ils usoient en combattant, si Marine n'eût averti les Espagnols, que ces Peuples déclaroient ainsi leur joye dans leurs plus grandes fêtes, & qu'ils celebroident alors à leur mode, le bonheur qu'ils avoient obtenu, & benifesoient & louoient leurs nouveaux amis. Cette connoissance fit supporter l'importunité de leurs applaudissemens, dont on leur laissa tout le plaisir.

Les Senateurs vinrent au devant de l'armée, bien loin hors de la Ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient escortés de tous les Nobles, qui se faisoient honneur en ces occasions, d'assister les Ministres de leur Republique. Ils firent toutes les reverences accoutumées en arrivant, & marcherent aussi-tôt à la tête de l'armée, sans s'arrêter; donnant à connoître par l'empressement de leurs civilités qu'ils ne désiroient rien tant que de hâter la marche, sans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la Ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublèrent avec plus de bruit ; parce que la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors , se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand , que les Ministres du Senat eurent une peine furieuse à percer la foule , afin de laisser un passage libre dans les rues. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols , & les plus hardies , ou les moins discrettes , s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de ceremonies , attendoient nos gens au passage , avec leurs brasiers de copal ; & sans sçavoir où ils adressoient leurs encensemens , ils témoignèrent leur joye & leurs applaudissemens par la fumée de ces brasiers. La sincerité de ce Peuple paroissoit sur tous les visages également , quoi qu'en diverses manieres. Les uns témoignoit de l'admiration mêlée de joye ; & les autres pouffoient des cris , temperés par le respect & la veneration. Le logement de l'armée fourni de tout ce qui étoit nécessaire , commode , & même délicieux , étoit préparé dans la meilleure maison de la Ville, où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort spacieux , avec tant d'apartemens , que Cortez trou-

va lieu de loger fans embarras toute l'armée, fans l'affoiblir en la separant. Le General avoit amené les Ambassadeurs de Motezuma malgré leur résistance ; & il les fit loger auprès de soi, parce qu'ils étoient assurés sous sa protection, & qu'ils ne laissoient pas de craindre toujours quelque violence. Ainsi la dernière réduction de Tlascala, & le jour de cette entrée arriverent le 23 de Septembre 1519. jour auquel les Espagnols obtinrent une paix glorieuse, accompagnée de toutes les circonstances d'un triomphe si durable, & d'une telle consequence pour la conquête de la Nouvelle Espagne, que cette Province jouit encore de plusieurs Privileges & droits d'Exemption, qu'elle a mérités en recompense de sa fermeté, & qui sont des monumens honorables de son ancienne fidelité.



C H A P I T R E III.

Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes ; ils attribuent ce procedé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.

Tlascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maisons de la Ville, formoient comme quatre Citadelles, ou quartiers séparés, qui avoient communication ensemble par différentes rues bordées de murs fort épais, qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernés à titre de Fief, par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs, & dépendoient néanmoins du Senat, où ils asistoient ordinairement, & dont ils rece-

voient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general, comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un mediocre exhaussement, parce qu'elles n'avoient point de second étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique; & au lieu de couvertures de tuiles, elles avoient des terrasses, avec des corridors. Les rues étoient étroites & tortues, selon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizarre que la situation de la Ville, où on avoit eu plus d'égard à la sûreté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieues de tour; sçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident, sur quatre de largeur du Nord au Sud, d'un pays inégal & montueux, & néanmoins très-fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de jouir des avantages du terrain. Il étoit borné de tous côtés par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celui du Nord, où ses limites étoient resserrées, plutôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes presque inaccessibles lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonagues, & les autres Nations bar-

bares qui leur étoient alliées. On y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplés ; & cette Nation avoit dès sa jeunesse deux inclinations dominantes, la superstition & l'exercice des armes , à quoi ils s'appliquoient , & s'y rendoient très-habiles par émulation ; soit que le climat leur donnât les sentimens communs à tous les Montagnards, ou que la nécessité les rendît vaillans. Le Pays abondoit en mayz ; & le grain répondoit si heureusement au travail des Paysans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlascalala , qui en leur langue signifie Terre de pain. On admiroit la diversité & l'excellent goût de ses fruits , & l'abondance du gibier & de la venaison que cette Province nourrissoit. Enfin une de ses plus grandes richesses est encore maintenant la cochenille, dont les Peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Je crois qu'elle a tiré son nom de cette graine appelée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'écarlate. Cependant en ce Pays-là c'est un insecte, comme un petit ver qui naît & se meurt, pour ainsi dire, sur les feuilles d'un arbre sauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna sauvage*, & qu'ils

préferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus délicats, puisqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richesse à la précieuse teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les Anciens tiroient du sang de leur *Murex*, ou pourpre, si celebre entre les précieuses couleurs, sur les manteaux de leurs Rois.

Tout ces avantages de la nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des montagnes rendoit la Province sujette à des tempêtes furieuses, à des ouragans terribles, & à des inondations fréquentes de la riviere appelée *Zabual*, qui sans se contenter de ruiner les moissons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maisons jusqu'au plus haut des collines. On dit que *Zabual* en leur langue signifie Riviere galeuse, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui buvoient de ses eaux, ou qui s'y baignoient; ce qui étoit le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommodités de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Pays sujets à l'Empi-

te de Motezuma , en échange de leurs grains ; mais le dégoût en leur manger leur paroïsoit un moindre inconvenient , que celui d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un Peuple qui n'aimoit que la guerre ; néanmoins ces remarques , & d'autres encore que les Espagnols faisoient sur la conduite de cette Nation , ne leur causoient pas moins d'inquiétude que de surprise. Leur General dissimuloit ses soupçons ; cependant il faisoit continuer exactement la garde en son logement ; & quand il alloit à la Ville avec les Indiens , il se faisoit accompagner d'une partie de ses Soldats , qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe , & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'établir une confiance reciproque , mais d'une maniere qui ne tînt rien de la négligence. Cependant les Indiens , qui désiroient leur amitié sans artifice & sans affectation , se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux , de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes , & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidélité. Ce point fut agité dans le Senat , qui députa Magiscat-

zin à Cortez, afin de lui représenter :
 » Que ces manieres qui sentoient la guer-
 » re, n'avoient pas bonne grace en un
 » lieu où tout étoit soumis & obéissant,
 » & où on ne cherchoit qu'à lui plaire.
 » Que ces gardes qu'on faisoit dans son
 » quartier, marquoient qu'on ne s'y
 » croyoit pas en sûreté; & que les Sol-
 » dats qui marchaient par la Ville avec
 » leurs foudres sur l'épaule, quoiqu'ils
 » ne fissent point de mal, offensoient
 » plus par cette défiance, qu'ils n'au-
 » roient fait par des outrages. Il conclut
 » qu'on devoit regarder les armes comme
 » une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu
 » nécessaire, & même choquante entre
 » des amis de bonne foi, & désarmés.
 » Enfin il supplia très-humblement Cor-
 » tez, de la part du Senat & de toute la
 » Ville, qu'il fît cesser ces démonstrations
 » & cet appareil, qui conservoient en
 » apparence quelques marques d'une
 » guerre mal éteinte, ou qui pour le moins
 » étoient des signes d'une amitié pleine
 » d'ombrages.

Cortez repliqua : » Qu'il connoissoit la
 » sincérité dont le peuple de Tlascala ré-
 » pondoit à ses bonnes intentions, & qu'il
 » n'avoit aucun soupçon qu'ils voulussent
 » contrevénir à une paix qu'ils avoient

souhaitée si ardemment, Que l'exactitu-
de des gardes qu'on faisoit en son quar-
tiers, étoit conforme à l'usage de son
Pays, où les Soldats vivoient toujours
comme s'ils étoient à la guerre, dont
ils pratiquoient tous les exercices au mi-
lieu de la paix, afin de s'accoutumer
aux fatigues. Qu'ils apprenoient ainsi
l'obéissance, & se faisoient une habitu-
de de la vigilance. Que les armes fai-
soient partie de leurs ornemens & de
leurs parures, & qu'ils les portoient com-
me des marques honorables qui distin-
guoient leur profession. C'est pourquoi
il demandoit aux Sénateurs qu'ils s'assu-
rassent de son amitié, & qu'ils ne s'of-
fensassent point de ces démonstrations
propres aux gens de guerre, & com-
patibles avec la paix entre les Peuples
de sa Nation. Par ces raisons Cortez
trouva moyen de satisfaire ses amis, sans
négliger sa sûreté; & Xicotencal qui avoit
l'ame guerrière, & qui étant jeune avoit
commandé les Armées de la République,
se plut si fort à ce stile de guerre, & en
trouva la pratique si noble, qu'au lieu de
continuer ses plaintes, il résolut d'intro-
duire ces exercices & cette vigilance par-
mi les troupes de sa République, avouant
qu'ils servoient à distinguer les Soldats,

& à les rendre habiles en même-tems.

Cet éclaircissement fit cesser les inquiétudes des Habitans de Tlascala, qui s'attachoient tous à servir les Espagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes sortes de fruits & de venaison, & même de mantes, & d'autres curiosités de peu de prix, les plus riches présens qu'on pût faire en ce Pays-là, où l'apreté de ses montagnes ne laissoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produisoient l'or & l'argent. La plus belle salle du logis des Espagnols fut destinée à servir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de plusieurs degrés; on le para de quelques Images, avec le plus de bienséance qu'il fut possible; & tous les jours on y celebroit le Saint Sacrifice de la Messe en présence des principaux Indiens, qui y assistoient avec beaucoup d'admiration & de respect: & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un soin extrême de ne point troubler la dévotion des autres. Ils observoient curieusement jusqu'aux moindres ceremonies, qui avec la surprise de la nouveauté, augmentoient encore l'estime qu'ils faisoient des Espagnols: car ils sçavoient fort bien distinguer avec veneracion, les actions qui

ont le caractère de la vertu, quoiqu'ils n'en eussent ni le nom, ni l'usage, mais seulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un jour Magiscazin demanda à Cortez, s'il étoit mortel; car, disoit-ils, vos actions & celles de vos Soldats paroissent sur-naturelles, & ont ce caractère de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies, dont il semble que vous rendiez hommage à un autre Divinité supérieure. L'appareil est d'un sacrifice; cependant nous n'y voyons point les victimes ni les offrandes dont on apaise les Dieux; & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice, à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.

Cortez prit cette occasion de lui donner quelques lumieres de la verité, en satisfaisant à ses questions. Il avoua ingenuement: Que lui & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance. Comme le General avoit dessein de leur découvrir les verités infail-libles de notre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient: néanmoins il ajouta: Qu'é-tant nés sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes. Ainsi sans s'attri-

buer à faux titre la qualité d'immortel, il conservoit celle d'invincible. Enfin il dit à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Supérieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers ; mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre, à qui le Peuple de Tlascala obéissoit maintenant ; puis qu'étant les freres des Espagnols, ils ne pouvoient pas s'empêcher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets.* De ce discours il passa à un autre plus essentiel ; & quoiqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'idolatrie, son bon esprit lui fournissant des raisons capables de combattre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, néanmoins quand il vint à parler des Mysteres de notre Religion, ils lui parurent dignes d'être traités avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux essaya d'amener par degrés ces Infideles à la connoissance de la verité, en leur développant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de notre créance, en sorte qu'il pût échauffer leur volonté, sans fatiguer leur entendement ; parce que les

lumières

lumieres trop vives éblouissent d'abord ceux qui sortent de l'obscurité. Néanmoins Magiscatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'esperance d'abandonner leurs erreurs. Ils disoient que le Dieu que les Espagnols adoroient étoit très-grand, & peut-être au-dessus de leurs Dieux, mais que chacun étoit le maître en son Pays. Que chez eux, ils avoient besoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un qui les assistât à la guerre, & ainsi dans les autres necessités, parce qu'il n'étoit pas possible qu'un seul fournît à toutes ces choses. Ils écouterent plus favorablement la proposition de se soumettre à un Seigneur temporel, puisqu'ils s'offrirent à devenir ses vassaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Morezuma; ce qui étoit l'unique motif de leur obéissance; & en même tems ils prioient le General avec humilité & empressement, que la conversation sur le changement de Religion ne se répandît pas hors de son quartier; parce que si leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux déluges des eaux, qui les détruiroient entierement. C'est ainsi que le Demon tenoit ces miserables plongés dans

l'erreur, par le moyen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient cesser les sacrifices du sang des hommes, parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainsi on délivra les misérables captifs destinés à servir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes: & on rompit différentes prisons, ou pour mieux dire, diverses cages, où ils les tenoient enfermés, & où ils les engraissoient, non pas tant à dessein de les présenter de meilleure grace au sacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point satisfait de cette complaisance, & déjà il proposoit à ses Soldats d'aller mettre en piéces les Idoles, s'appuyant sur le succès qu'une pareille action avoit eu à Zempoala; comme si ç'eût été la même chose, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele se trompoit en cela, & son courage ne le désabusoit pas, si le Pere Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en lui remontrant avec une fermeté religieuse: *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Évangile; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abattre*

les Autels, & laisser les Idoles dans le cœur. Il ajouta : Que l'entreprise de convertir ces Infideles, demandoit plus de tems & de douleur. Que ce n'étoit pas la bonne voye de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il falloit bannir le Demon, & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes. Le General se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuosité de son zele ; & depuis ce tems-là il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coutumes, les leur fît paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûe la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.



CHAPITRE IV.

Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec; & on prend la résolution d'aller à Cholula.

Après que le General eut employé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoyer les Ambassadeurs de Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soumission de ces Peuples qu'ils croyoient indomptables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite. Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma ce qui s'étoit passé en leur presence; les instances & les empressemens des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soumissions; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les réduire à l'obeissance de leur Prince, puisque c'étoit un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voyage; & solliciter de plus près la bonté de l'Empereur, afin de meriter ensuite son agré-

ment & set faveurs. Cortez les renvoya à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit nécessaire; & ils partirent fort persuadés & très-mal satisfaits de la résolution qu'il leur avoit témoignée. Pour lui, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province & les Nations alliées vinrent lui rendre obéissance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisés par le nom du Roy Charles, déjà connu & réveré entre ces Peuples avec un caractère de sincérité en leur soumission, qui paroissoit dans le respect qu'ils lui portoient.

Un accident qui arriva en ce même tems, surprit les Espagnols, & épouvanta les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui est éloignée de huit lieues, & qui s'éleve considérablement au-dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans ceder à l'impetuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient séparer & répan-

dre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlés de tems en tems de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combustible qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouvantoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau; mais la vûe des flâmes, qui paroissent plus rarement, les affligoit, & leur donnoit d'extrêmes frayeurs, comme si elles eussent été des présages de quelques malheurs qui leur devoient arriver: car ils s'étoient imaginés que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air, & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des Tyrans, qui sortoient à dessein de châtier les Habitans de la Terre; & que les Dieux dans leur colere se servoient de ces Tyrans, comme d'instrumens proportionnés aux supplices dont ils vouloient punir les Peuples.

Magiscatzin & quelques principaux Ministres de la Republique, qui étoient ordinairement auprès de notre General, l'entre-

tenoient de ces rêveries ; & lui, faisant attention sur cette grossiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompense, ou des châtimens qu'elles attendoient, tâchoit de les amener familièrement à la connoissance de ces erreurs, dont ils défiguroient la verité, lorsque Diego d'Ordaz vint lui demander la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan ; s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens ; ils essayèrent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils lui peignirent tous les perils. Ils disoient que les plus déterminés de leur Ville se hazardoient bien quelquefois à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirés sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur ; mais qu'au delà on n'avoit jamais vû de traces d'aucune créature raisonnable. Que la montagne même sembloit en défendre l'accès, par des tremblemens & des mugissemens effroyables, qu'on ne pouvoit soutenir. Ces difficultés ne servirent qu'à animer Ordaz ; & quoique Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce dessein, néanmoins il lui accorda la permission de le tenter, afin que ces Indiens vissent que les choses qu'ils

croyoient impossibles , ne l'étoient pas à la valeur des Espagnols , tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de sa Nation.

Ce Capitaine partit donc , accompagné de deux Soldats de sa Compagnie , & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire jusques aux Hermitages , en se plaignant beaucoup de ce qu'il les choissoit pour être les témoins de sa mort. Le pied de la montagne est un pays charmant , couvert de tous côtés des plus beaux arbres du monde , qui formoient un ombrage délicieux à ceux qui montent cette côte , comme si ce plaisir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'esprit de la vûe des périls où on s'engage. Au de-là de ce beau couvert , on ne voit plus qu'un terrain stérile , tant à cause de la neige , qui dure toute l'année en ces lieux , où le Soleil & le feu semblent l'épargner , qu'à cause des cendres que l'opposition de la fumée fait paroître de loin aussi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêtèrent aux Hermitages , d'où Ordaz , avec ses Soldats , monta courageusement à travers des roches , s'aidant des mains autant que des pieds , jusqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignés de l'ouverture du Volcan , lors qu'ils sentirent que la terre trembloit sous leurs

leurs pieds par des secouffes violentes, & ils entendirent des mugiffemens effroyables, suivis un moment après d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouvantables, pouffa en l'air des flâmes envelopées d'une affreuse fumée, & d'une grande quantité de cendres. Quoique ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échauffé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorsqu'il fut parvenu à sa hauteur, & répandit sur les trois Espagnols une pluye de cendres si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où les deux Soldats penserent étouffer. Néanmoins Ordaz voyant que le tremblement étoit cessé, que le bruit s'appaisoit, & que la fumée n'étoit plus si épaisse, il les anima par ses discours, & s'approcha d'un courage intrépide jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matiere liquide & fort luisante. Il considéra l'étendue de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la montagne, & pouvoit avoir près d'un quart de lieuë de circonference; & après avoir fait ces observations, il revint trouver les Indiens, qui le reçurent avec beaucoup

d'étonnement & de louanges outrées sur sa hardiesse, qui releva encore la gloire des Espagnols. Cette action d'Ordaz ne passoit alors que pour une curiosité bizarre & téméraire; mais le tems en fit connoître la conséquence, & combien toutes choses pouvoient contribuer à l'avancement de cette conquête: car lorsque Cortez fit sa seconde entrée à force d'armes dans la Ville de Mexique, comme l'Armée manquoit de poudre, le General se ressouvint de ces bouillons de matière liquide & enflammée qu'Ordaz avoit vûs au fond du Volcan; & les gens qu'il y envoya en tirerent autant de souffre très-fin, qu'il en étoit nécessaire à fournir de la munition à tous les Soldats. Ainsi la témérité d'Ordaz devint glorieuse & utile; & ses remarques furent d'un si grand secours en cette expedition, que l'Empereur reconnut son service par plusieurs graces qu'il fit à ce Capitaine; & afin de signaler son action par un titre d'honneur, il lui donna un Volcan pour armes.

Les Espagnols demeurèrent à Tlascala pendant vingt jours, dont le General employa une partie à recevoir les visites des Nations de leur alliance, & l'autre à la satisfaction de ces Peuples, qui se trou-

voient si bien des Espagnols, qu'ils retarderent autant qu'ils purent le jour de leur départ, par des fêtes publiques, & des réjouissances mêlées de danses à leur maniere, & de tous les exercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin, Cortez ayant marqué le jour qu'il devoit partir, on disputa sur le chemin qu'il falloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celui de Cholula, grande Ville & fort peuplée, ainsi qu'on l'a dit, & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlascalteques n'approuvoient pas ce dessein, & conseilloient au General d'aller par Guajozingo, pays abondant & sûr, parce que les Peuples de Cholula, outre qu'ils étoient fins & traîtres, rendoient une obéissance d'esclaves à Motezuma, qui n'avoit point de Sujets plus soumis & plus fideles. Les Indiens ajoutoient : *Que toutes les Provinces voisines de cette Ville, la regardoient comme une terre sacrée, parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cens Temples de Dieux si bizarres, qu'ils assommoient le monde à force de prodiges : Que par ces raisons il étoit trop dangereux de passer sur leurs terres, sans avoir avant*

cela quelque marque de leur approbation.
 Les Zempoales, que le commerce des Espagnols avoit rendus moins superstitieux, méprisoient bien ces prodiges; mais ils se conformoient aux sentimens des Tlascalteques, par les mêmes raisons qu'ils avoient données à Zocothlan, pour empêcher les Espagnols d'aller à Cholula.

Avant qu'on eût pris aucune résolution sur ce sujet, de nouveaux Ambassadeurs de le part de Motezuma arriverent avec un présent, & des assurances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinssent à sa Cour, & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont ils étoient chargés. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voyage, ils témoignèrent qu'on lui avoit préparé un logement à Cholula; ce qui le mit dans la nécessité de passer par cette Ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assurance sur un changement si prompt & si imprévu de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne lui parût hors de saison & artificieuse, après une si grande répugnance; mais Cortez prenoit toujours un soin extrême de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sûreté.

Lorsque les Senateurs de Tlascala ap-

priront ce que Motezuma proposoit aux Espagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût préparé quelques embûches à Cholula, & ils redoublèrent leurs instances, afin de rompre ce voyage. Le peril de leurs amis les touchoit veritablement; & Magiscatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & respectueux à la personne du General, le pressa fort de prendre une autre route. Sur quoi Cortez voulant lui donner la satisfaction d'apprendre qu'il lui sçavoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla les Capitaines, & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre, & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, sans que cela parût un soupçon pris par avance, & mal à propos; & quand il seroit bien fondé, qu'il ne falloit pas s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les desseins de Motezuma, & donner une nouvelle réputation à l'armée, par le châtiment de sa perfidie. Magiscatzin ceda lui-même à ces raisons, soumettant avec docilité ses lumieres à celles des Espagnols, néanmoins sans bannir les soupçons

qui lui avoient inspiré son premier sentiment. Il demanda permission d'assembler les troupes de la Republique, & de marcher au secours de ses amis en un peril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste que pour être invincibles, ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoique Cortez reconnût le risque, & que cette offre ne lui déplût pas, il différa néanmoins de la recevoir, parce qu'il trouvoit de l'inconvenient à épuiser de si bonne heure les secours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiscatzin, après lui avoir témoigné beaucoup de reconnoissance de sa bonne volonté : *Que cette assistance n'étoit pas encore nécessaire* ; ce qu'il dit foiblement, comme un homme qui souhaite qu'on lui accorde quelque chose, & qui semble craindre qu'on ne l'entende pas ; maniere de refus qui n'est pas éloignée de la priere.



C H A P I T R E V.

On découvre de nouveaux indices de la trahison des Habitans de Cholula. L'Armée marche vers cette Ville, suivie de quelques Compagnies de Tlascalteques.

Moteczuma ne pouvoit se résoudre à prendre les armes contre les Espagnols : cependant il est certain qu'il cherchoit à les exterminer en se servant de la ruse avant que d'en venir à la force. Les réponses de ses Oracles le jettoient en de nouvelles frayeurs : & le Demon embarrassé du voisinage des Chrétiens, le pressoit avec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelquefois les Sacrificateurs & les Devins de Motezuma, jusqu'à la fureur, afin qu'ils l'irritassent lui-même, & qu'ils le missent en furie. D'autres fois il lui paroissoit sous la figure de ses Idoles, & il lui parloit, afin de souffler de plus près dans son cœur l'esprit de sa colere. Cependant il lui laissoit toujours un penchant à la fourberie & à la trahison, sans lui permettre de jeter les yeux sur ce nombre prodigieux de Soldats qui n'attendoient que ses ordres ;

soit qu'il ne fût pas permis au Demon d'aller jusqu'à la force ouverte ; soit que comme il n'est pas de son caractère de donner un bon conseil, il retirât Motezuma des voyes nobles & genereuses, afin d'abattre son courage par les mêmes motifs dont il se servoit à allumer sa passion. D'un côté il lui ôtoit la hardiesse de se laisser voir à cette prodigieuse Nation : de l'autre, il lui en representoit le petit nombre si méprisable, qu'il paroïssoit honteux d'employer ouvertement toutes les forces de l'Empire contr'elle ; en sorte que l'Empereur se faisoit un point d'honneur de la ruse & de l'artifice, & ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, où il ne pouvoit leur dresser de piege, & à les envoyer à Cholula, où il en avoit de tout préparés.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoyoit point le visiter de la part des Gouverneurs de Cholula, & il le fit remarquer aux Ambassadeurs de Mexique, appuyant sur l'imprudencce des Caciques qui avoient la charge de lui préparer un logement, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que tous les Peuples du voisinage ne l'eussent visité par leurs Députés, quoiqu'ils y fussent moins obligés. Les Mexicains voulurent excuser les Caciques de

Cholula, en convenant néanmoins de leur faute; & il parut qu'ils avoient donné avis de la réparer. On vit venir peu de tems après de la part de cette Ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour ofer se dire Ambassadeurs, suivant l'usage de ces Peuples. Les Tlascalteques ne manquerent pas de faire ces observations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaise intention du Peuple de Cholula. Ainsi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoyés, & il leur manda de s'en retourner à l'heure même, disant en présence des Mexicains: *Que les Caciques de Cholula sçavoient bien mal les Loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient réparer une faute d'attention par une incivilité.*

Le jour du départ arriva; & comme les Espagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celui des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une Armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat, sur les remontrances de Magiscatzin. Les Chefs dirent à notre General: *Qu'ils avoient ordre de la Republique de servir sous lui, & de suivre ses étendards en cette expedition, non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexico, où ils voyoient le grand dan-*

ger de son entreprise. Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur manière ; & quoiqu'ils eussent serré les rangs , néanmoins elles occupoient un grand terrain ; parce qu'ils avoient convoqué toutes les Nations de leur alliance , & fait un effort extraordinaire , afin de secourir leurs amis , supposant qu'il se trouveroit peut-être une occasion d'affronter les Armées de Motezuma. Les bandes étoient distinguées par la couleur de leurs pennaches , & par la différence de leurs enseignes , aigles , lions , & autres animaux féroces , qu'ils portoient élevés en l'air , & qui prétendant à la gloire des hieroglyphes & des devises , vouloient signifier quelque chose , & représenter aux Soldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de notre Nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armés ; d'autres se sont bornés à quelque chose de plus vrai-semblable. Quoi qu'il en soit , un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlascalteques , digne d'être estimée par elle-même , & par ses manières. Cortez leur en témoigna sa reconnoissance par une infinité de caresses ; après quoi il fut obligé de prendre un air d'autorité , pour leur faire com-

prendre qu'il n'avoit pas besoin d'une si nombreuse escorte, puisqu'il ne faisoit ce voyage qu'à dessein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout; & il les renvoya fort satisfaits, de ce qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le suivissent avec leurs Commandans, & que le gros se réservât, prêt à marcher à son secours dans la necessité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlascalteques. Herrera en met trois mille; mais Cortez lui-même avoüe dans sa Relation, qu'il en emmena six mille; & ce General n'avoit pas si peu de soin de sa gloire, qu'il voulût diminuer celle de sa résolution, en supposant qu'elle auroit été soutenuë par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui lui appartient, & qui merite de grandes réflexions. Lorsque les Espagnols sortirent de Tlascala, Cortez laissa en cette Ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter sur un lieu élevé & fort découvert; cela s'étoit executé d'un commun consentement, le jour qu'il fit son entrée. Il ne put souffrir en sortant qu'on l'abattît, quelque censure qu'il eût essuyée sur ses transports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder

avec respect ; mais il étoit besoin sans doute d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la veneration qui lui étoit dûë. A peine les Espagnols étoient-ils hors de la Ville, qu'une nuée miraculeuse descendant du Ciel, vint prendre à la vûe de tous les Indiens, la défense de la Croix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante & agréable, & elle baissa insensiblement par la region de l'air, jusqu'à ce qu'ayant pris la figure d'une colombe, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix, où par une disposition admirable de la Providence, elle dura plus ou moins visible, l'espace de quatre ans, que la conversion de cette Province fut retardée par divers accidens. Il sortoit de cette nuée une lumiere douce, qui imprimoit du respect, & qui n'étoit point affoiblie par l'obscurité de la nuit. Ce prodige effraya d'abord les Indiens, sans qu'ils en penetrasent le mystere ; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention, ils perdirent leur crainte, sans diminuer leur admiration. Ils disoient : *Que ce signe venerable renfermoit en soi quelque Divinité, & que ce n'étoit pas sans raison, que les Espagnols leurs bons amis, la reveroient.* Sur quoi ils les imitoient, en se mettant à genoux lorsqu'ils passaient de-

vant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs necessités, sans le souvenir de leurs Idoles, dont les Temples étoient beaucoup moins fréquentés; & cette dévotion, si l'on peut nommer ainsi un sentiment qui leur venoit d'une cause inconnüe, fit une si forte impression dans l'esprit des Nobles & du Peuple, que les Sacrificateurs & les Magiciens, poussés d'un zele furieux pour leurs superstitions, tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix, & de la mettre en pieces; mais ils en revinrent toujours dans une horrible consternation, dont ils n'osèrent parler, de peur de se décrier dans l'esprit du peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi; & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'Evangile avec moins de résistance; comme le prudent Laboureur, qui avant que de jeter la semence en terre, en facilite la production par le moyen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté, puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours innombrable des Indiens qui bordoient les chemins de tous côtés, ni ces cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieuës de cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'an-

cienne Ville de Tlascala ; & on jugea à propos de faire alte sur le bord d'une agréable riviere, afin de n'entrer pas de nuit en un lieu si peuplé. Peu de tems après qu'on eût assis le camp, & donné les ordres nécessaires à la sûreté des troupes, on vit arriver de nouveaux Ambassadeurs de cette Ville, plus qualifiés & plus propres que les premiers. Ils apportent un regale de toutes sortes de vivres ; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de reverences, qui se réduisit à *excuser la négligence de leurs Caciques, sous prétexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que les Peuples en étoient leurs ennemis ; à offrir un logement qu'on avoit préparé dans leur Ville, & à exagerer la joye que leurs Citoyens ressentoient de l'honneur dont ils alloient jouir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté.* Tout cela fut dit d'une maniere fort sincere en apparence, où qui sçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçut les excuses & le regale agréablement, prenant soin qu'il ne parût point d'affectation en sa confiance ; & le jour suivant au lever du Soleil, il continua sa marche avec autant d'ordre, & un peu plus de défiance, qui l'obligeoit à le faire observer : car on n'ent

voyoit personne de la Ville pour recevoir l'armée ; & cette remarque ne laissoit pas de faire du bruit entre plusieurs autres indices. Enfin les Espagnols approchoient de la Ville les armes à la main, prêts à combattre, lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens défarmés.

Cortez ordonna qu'on fit alte afin de les recevoir ; & ils s'acquitterent des devoirs ordinaires avec tant de soumission & de démonstrations de joye, qu'ils ne laisserent alors aucune prise aux soupçons, dont on observoit leurs actions & leurs mouvemens. Néanmoins lorsqu'ils reconurent les troupes des Tlascalteques qui avoient l'arriere-garde, ils changerent de visage ; & il s'éleva une rumeur désagréable entre les plus considerables de cete troupe. Cela réveilla la précaution des Espagnols ; & Marine eut ordre d'apprendre la cause de ce bruit. Ils lui dirent : *Que les Habitans de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puisqu'ils étoient leurs ennemis, & rebelles à leur Empereur. Ils prièrent qu'on les obligéât à s'arrêter, ou qu'on les renvoyât en leur Ville, comme un obstacle à la paix qui se devoit publier : ce qu'ils disoient de sens rassis &*

sans emportement ; marquant néanmoins, avec beaucoup de fermeté, qu'il ne leur étoit pas possible de les souffrir, quoique cette résolution n'allât pas encore au-delà des termes d'une très-humble priere.

Cette demande embarrassa un peu le General ; il trouvoit quelque sorte de justice, mais d'ailleurs peu de sûreté à l'accorder. Cependant il chercha les voyes d'appaiser ceux de Cholula, en leur faisant esperer qu'on trouveroit quelque temperament propre à terminer ce differend. Il communiqua l'affaire à ses Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à propos de proposer aux Tlascalteques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût pénétré les desseins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voyage. Pierre d'Alvarado & Christophe d'Olid furent chargés de leur faire la proposition, qui paroissoit un peu dure. Ils s'en acquitterent d'une maniere où la persuasion étoit mêlée avec l'autorité, faisant voir la nécessité d'executer cet ordte, qu'ils appuyoient de plusieurs raisons. Ils trouverent les Tlascalteques si dociles & si obéissans, qu'ils prévinrent leurs instances, en disant : *Qu'ils n'étoient pas venus à dessein de contester, mais d'obéir ; qu'ils alloient dès ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit*

d'où ils pussent accourir promptement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leurs vies, en la commettant à la foi de ces traîtres. On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçurent avec joye. L'une & l'autre Nation y trouvoit non-seulement la satisfaction, mais encore de quoi flatter sa vanité; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentimens. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper; & les autres se persuadoient que la difficulté que l'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs, & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit, & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



CHAPITRE VI.

Les Espagnols font leur entrée à Cholula, où l'on tâche de les surprendre par un accueil agréable à l'exterieur. On découvre la trahison que les Habitans avoient formée, & on dispose toutes choses pour les châtier.

L'Entrée des Espagnols en la Ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonstances de celle de Tlascala; un effroyable concours de peuple, dont on perceoit la foule avec peine; des acclamations étourdissantes, des fleurs qu'on répandoit sur eux, des bouquets qui leur furent présentés par les femmes; tout cela mêlé d'une infinité de reverences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnerre, plutôt que musique, de leurs instrumens, dont toutes les rues retentissoient. Enfin on voyoit par tout des démonstrations de joye si bien exprimées, que ceux-mêmes qui avoient lieu de s'en défier, les crurent veritables. La Ville parut si jolie aux yeux des Espagnols, qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit située dans une plaine décou-

verte de tous côtés à perte de vuë, & très-agréable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vingt mille Habitans sans compter ceux de ses Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Il y avoit un grand abord d'Etrangers, qui y venoient ou comme à un Sanctuaire de leurs Dieux, ou comme en un lieu celebre par leur Negoce. Les ruës étoient bien percées, & les maisons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlascala; surtout leur somptuosité se remarquoit aux tours, qui faisoient connoître la multitude de leurs Temples. Le Peuple étoit plus sage que guerrier, la plûpart gens de commerce, ou Officiers; beaucoup de monde, & peu de distinction.

Le logement qu'ils avoient préparé étoit composé de deux ou trois grandes maisons qui se touchoient, où les Espagnols & les Zempoales se fortifierent, suivant que l'occasion le leur conseilloit, & qu'ils y étoient disposés par l'habitude. Les Tlascalteques prirent un poste peu éloigné de la Ville; & après l'avoir fermé de quelques fossés, ils posèrent leurs corps de garde & leurs sentinelles, suivant l'usage de la guerre, dont l'exemple de leurs amis les avoit instruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous

côtés grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur Cour au General, & cherchoient à se familiariser avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profusion: toutes les apparences étoient agréables, & sembloient demander de la confiance: en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de legereté, tant notre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-tems à découvrir la verité; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent réüssi: car encore qu'ils fussent dissimulés par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminueoit peu à peu, les visites & les caresses des Caciques cessèrent tout d'un coup; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conferences secretes avec les Sacrificateurs. On voyoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des Habitans; & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & reveilloient les soupçons mal endormis.

Cortez songeoit aux moyens de pénétrer la vérité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même, par un coup de la Providence, qui prévint toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent les effets si souvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula, avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part, & en lui recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit *le miserable esclavage où elle étoit réduite, & la pressa de quitter ces vilains Etrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle lui offrit comme un azile.* Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce préambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenue par force entre cette Nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azile, avec tant de marques de sa reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entière confiance, & lui découvrit tout son cœur. Elle dit : *Qu'à tout évène-*

ment elle devoit se retirer à l'heure même, parce qu'on approchoit du moment signalé par les Indiens pour exterminer les Espagnols, & qu'elle auroit un grand regret, de voir perir avec eux une personne de son mérite. Que Motezuma avoit envoyé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignés, afin de donner plus de chaleur à cette action. Que de ce gros il étoit déjà entré à la file six mille Soldats choisis. Qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses, & tiré à travers les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis légers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux. Que Motezuma vouloit faire perir tous les Espagnols; néanmoins qu'il avoit mandé qu'on lui en envoyât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les Dieux; & qu'il avoit fait présent à la Ville d'un tambour de guerre d'or, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire. Marine lui dit: Qu'elle avoit bien de la joye de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise. Sur quoi elle laissa encore tomber quelques questions, disant: Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'el-

le vouloit apprendre; & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne lui demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoya prendre l'Indienne; & la miserable, effrayée ou convaincuë, confessa tout aux premieres menaces.

Deux Soldats Tlascalteques déguisés en paysans vinrent presque en même tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire, parce qu'ils avoient vû de leur camp que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines; ce qui marquoit assurément qu'ils méditoient quelque trahison. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus celebre de la Ville on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe; ceremonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment; ils avoient découvert par hazard, en se promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creusées, & remarqué de plus des fossés &

des palissades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au précipice.

On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'affurer des mauvais desseins de ce Peuple; néanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de son côté, par une conviction manifeste de quelques témoins irréprochables de leur Nation même, à qui il prétendoit faire avoüer toute cette menée. Pour cet effet il envoya querir le premier Sacrificateur dont les autres dépendoient; & en même tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profession. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprès des Caciques, & encore plus dans l'esprit du Peuple. Il les examina séparément, sans témoigner qu'il se doutât du fait; mais seulement en leur faisant des reproches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, sans déclarer la maniere dont il l'avoit appris, afin d'augmenter leur surprise, & de leur donner une plus haute idée de sa science. Aussi ces gens persuadés qu'ils parloient à quelque Divinité, qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, n'osèrent désavouer la trahison, & déclarerent jusqu'aux moindre circonstances de la conspiration, dont ils

ils accusoient Motezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagés par ses ordres. Le General les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans; & après avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet; remontrant de quelle consequence il étoit de ne laisser pas cet attentat impuni. Il leur proposa les moyens de châtier les traîtres, & appuya son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrèrent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Après ces diligences, Cortez manda les Caciques, qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit résolu de partir le jour suivant: ce n'est pas qu'il eût rien de préparé pour son voyage, ni qu'il lui fût possible de le faire; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche, des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé.

Les Gouverneurs firent quelque chicane malicieuse sur la demande des vivres & des Indiens de charge; mais ils accorderent avec joye les deux mille hommes de guerre, sur quoi le General & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de désunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traîtres qu'il vouloit punir; & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en presenteroit. Ces stratagèmes étoient tous deux fondés sur les raisons de la guerre, si l'on peut appeller raison cette espece de tromperie, autorisée par le droit des armes, & annoblie par l'exemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir alerte, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'Armée; & du moment qu'ils entendraient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes, & on leur declara les motifs de cet ordre; après quoi le General ayant posé ses corps de gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion présente le demandoit, il fit venir

en sa présence les Ambassadeurs de Motezuma. Alors , comme s'il leur eût revelé confidemment un secret qu'ils sçavoient déjà , il dit : *Qu'il avoit decouvert & verifié une grande conjuration que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne.* Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient préparé pour venir à bout de ce dessein criminel , contre les loix de l'hospitalité , l'établissement de la paix , & la parole de leur Prince. Il ajouta : *Qu'il avoit non seulement decouvert cette trahison par sa penetration & par sa vigilance , mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux conjurez , qui prétendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme , puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres & sur l'assurance du secours de Motezuma , afin d'exterminer les Espagnols par cette infame voye ; mais qu'il n'étoit ni vraisemblable , ni croyable qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le poussoit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient à l'Empereur , avec toute la rigueur de ses armes ; & qu'il leur communiquoit son dessein , afin qu'ils en comprissent la justice , & qu'ils sçussent que le crime en lui-même ne pouvoit pas tant que cette circonstance , de voir des perfides autoriser une trahison par le nom de leur Prince.*

Les Ambassadeurs feignirent , autant qu'ils le pûrent , qu'ils ne sçavoient rien de la conjuration , & tâcherent de sauver au moins l'honneur de leur Prince , en suivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprès , afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma , ni se faire d'un Prince très-puissant , mais réduit à dissimuler , un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette considération que Cortez se résolut de déconcerter les desseins de cet Empereur , sans témoigner qu'il en fût éclairci ; se contentant de punir le crime en la personne de ceux qui en étoient les instrumens , & d'éviter le coup , sans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entreprise peu difficile la défaite de ces troupes rassemblées contre lui ; les siennes étoient accoutumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces ; & il étoit si éloigné de douter du succès , qu'il se croyoit fort heureux (c'est ce qu'il disoit à ses amis ,) qu'il s'offrît une si belle occasion d'augmenter la réputation de ses armes dans l'esprit des Mexicains. La vérité est qu'il ne fut point fâché de se voir si souvent embarrassé dans les pièges que Motezuma lui tendoit ; il jugeoit sage

ment qu'un homme qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux, & que toutes ces ruses ne marquoient que beaucoup de foiblesse de courage.

CHAPITRE VII.

On punit les traîtres de Cholula; après qu'où Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soumet entierement, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascalala.

Les Indiens de charge arriverent au point du jour en petit nombre, avec quelque peu de vivres; ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent après à la file: le prétexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voyage; mais ils avoient ordre de charger l'arriere-garde à un certain signal, quand l'occasion s'en presenteroit. Les Caciques ne parurent pas ménager sur cet article; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoyant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le General les fit poster séparément, en divers lieux de son logement, où ils étoient comme gar-

dés ; en leur faisant accroire que c'étoit la methode que les Espagnols observoient, quand ils vouloient former leur ordre de bataille ; en effet il dispofoit fes Soldats, bien instruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour lui, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le fuivre ; après quoi il fit appeller les Caciques, afin de les informer de fa réfolution. Quelques-uns d'eux fe presenterent, les autres s'excuserent ; & Marine dit aux premiers par l'ordre de Cortez : *Que leur trahison étoit decouverte, & qu'on en avoit refolu le châtement, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conferver la paix, qu'ils rompoient avec tant de perfidie.* A peine eut elle commencé fes protestations fur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques fe retirerent à leurs troupes en fuyant, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que fon Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermés en plusieurs endroits de fon quartier ; & quoiqu'on les trouvât les armes à la main, à deffein d'executer leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts afin de fe réunir, ils furent néanmoins taillés en pieces ; enforte qu'il ne s'en sauva que ceux qui purent fe cacher, ou sauter

pardeffus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la legereté qui leur est naturelle.

Après qu'on eut ainsi assuré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna le signal aux Tlascalteques; & les Espagnols s'avancerent par la principale rue, après avoir laissé une garde suffisante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrirent les tranchées, & que les Cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se négligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique; & après s'être joints à eux dans une grande place où il y avoit trois ou quatre Temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs Soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place, & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arrière-garde. Cette attaque imprevûë les jetta dans une si grande frayeur, & une telle désolation, qu'ils ne sçurent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embar-

ras, & point de résistance en ces misérables, qui fuyoient un peril pour se jeter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échapper, & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils presentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat; néanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voyoit les degrés & les terrasses chargées plutôt que défenduës d'une multitude d'Indiens armés. Les Mexicains en avoient entrepris la défense; mais ils se trouverent si pressés par la foule des Habitans qui s'y jetterent en désordre, qu'ils ne pouvoient se tourner, & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques flèches.

Le General s'approcha en bon ordre du plus grand de ces Temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix: *Qu'il seroit bon quartier à tous ceux qui descendroient pour se rendre.* Il fit repeter cela par trois fois; & comme il vit que ses soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce Temple; & les Auteurs assurent que cet ordre fut executé à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent misérablement consumés par le feu, ou écrasés sous les ruines. Cependant il ne

paroît pas qu'on pût aisement porter le feu à ces bâtimens, qui étoient fort élevés, avant que d'avoir gagné les degrés du Temple, à moins que Cortez ne se fût servi de ces fleches enflammées dont les Indiens s'aïdoient à lancer leurs feux artificiels. Ce qu'il y a de certain, est qu'on n'en put déloger les ennemis, jusqu'à ce qu'on eût abrégé cet assaut par le moyen de l'artillerie, qui se fit faire place; & l'on observa comme une chose surprenante, que de tous ceux qui furent taillés en pieces dans ce Temple, il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols; ce qui est une marque terrible de l'obstination de ces misérables.

On attaqua les autres Temples de la même maniere; après quoi les Soldats victorieux se répandirent par la Ville, qui fut entièrement désolée; & la guerre cessa, faite d'ennemis. Les Tlascalteques s'emportèrent à de grands excès en ce pillage; & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent plusieurs prisonniers, & se chargèrent de meubles & de marchandises précieuses. Ils se jetterent particulièrement sur les magasins du sel, dont ils envoyèrent à l'heure même plusieurs sommes à leur Ville; l'ardeur du pillage n'étant pas assez forte pour leur faire oublier les be-

soins de leur Patrie. Il demeura dans les ruës de Cholula plus de six mille hommes tués, tant des Mexicains que des habitans, sans qu'il nous en coûtât un seul homme; tant le General sçut bien conduire cette action, qui merite le nom de châtiment, plutôt que celui de victoire.

Cortez revint enfin à son quartier avec les Espagnols & les Zempoales, & on en marqua un aux Tlascalteques dans la Ville même; après quoi il donna ordre qu'on mît en liberté tous les prisonniers, de quelque Nation qu'ils fussent. Ils étoient tous des plus considerables, qu'on avoit réservés comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en sa présence, ayant déjà commandé qu'on fit venir les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit decouvert la conspiration, & les Ambassadeurs de Motezuma. Il leur dit en peu de mots: *Qu'il étoit sensiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient poussé à les châtier avec tant de rigueur; & après avoir exagéré leur crime, & rassuré leurs esprits, en témoignant que sa justice étoit satisfaite, & sa colere appaisée, il envoya publier un pardon general de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils*

prissent soin de repeupler la Ville, en rappelant ceux qui étoient en fuite, & en rassurant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautés dont ils usoient envers leurs prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baisant plusieurs fois la terre; & ils s'offrirent à executer tous ses commandemens avec une très-humble soumission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils purent pour cacher leur confusion, en felicitant le General sur l'heureux succès de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laissant toute la joye de se croire bien masqués, afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Motezuma à châtier lui-même ses propres artifices. La Ville fut repeuplée en peu de tems: la liberté renduë si promptement aux Caciques & aux Sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clemence des Espagnols, après une si cruelle injure, rassurerent suffisamment les esprits de ce pauvre Peuple, qui s'étoit dispersé par tous les Bourgs du voisinage. Les Habitans revinrent en leurs maisons avec leurs familles; on ouvrit les boutiques, on ex-

posa les marchandises ; & un effroyable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité : sur quoi on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passaient d'une extrémité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols ; puisque les mêmes maisons qui contribuoient à justifier le châtement de leur faute, firent impression dans leurs esprits , pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée.

Le lendemain du combat , Xicotencal arriva à la tête de vingt mille hommes , que la Republique de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols , sur le premier avis qu'on avoit reçu de la conjuration. Comme ils en apprehendoient le succès , le Senat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : c'est ainsi que ce Peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent alte hors de la Ville , où Cortez alla les voir , après leur avoir envoyé des rafraîchissemens. Il careffa fort tous les Chefs , en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : après quoi il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer , en disant à Xicotencal & à ses Capitaines : *Que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula ; & que*

comme ils avoient dessein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos deveiller la jalousie de Motezuma, ni de l'obliger à lui dénoncer la guerre, en introduisant dans ses Provinces une si grosse armée de Tlascalteques, qui étoient ses ennemis déclarés. Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons : au contraire, ils avouèrent ingénument qu'ils en étoient convaincus; ainsi ils offrirent seulement au General de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en presenteroit quelque occasion.

Avant que de renvoyer les Tlascalteques, Cortez voulut établir une amitié reciproque entr'eux & les habitans de Cholula. Il en fit la proposition; & après avoir écarté toutes les difficultés, comme son autorité étoit fort respectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un Acte autentique d'alliance & d'union entre les deux Villes & les Peuples de leur Domaine, en présence des Magistrats, & avec toutes les solemnités & les ceremonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une très-adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlascalteques, afin qu'ils fussent lui conduire avec plus de facilité

les secours dont il auroit besoin, & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succès de son voyage ne répondît pas à ses esperances.

C'est ainsi que Cortez punit les Habitans de Cholula, & voilà cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs étrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traité avec moins de rigueur; obtenant par-là le miserable avantage de se voir cité contre ceux de sa propre Nation. Ils mettent ce châtimement entre les cruautés atroces dont on accuse les Espagnols en ce nouveau monde; & ils l'exagerent comme il leur plaît, à dessein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils prétendent attribuer à l'avarice & à la soif de l'or, toute la gloire des exploits de notre Nation en ce pays-là, sans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion, avec le secours du bras du Seigneur, qui les a favorisées si souvent de son assistance. Enfin ils plaignent extrêmement les pauvres Indiens, qu'ils representent comme des miserables, incapables de se défendre, & sans aucune malice, afin que ce qu'ils ont souffert touche davantage, par une maligne compassion qui naît de la haine & de l'envie. Le recit sincere de l'action de Cholula suffit pour la défen-

dire : on y connoît assez la malice de ces Barbares , comment ils sçavoient mettre en œuvre la force & la ruse , & la justice du châtiement dont on punit leur trahison. On peut juger par ce recit , avec combien de passion on a chargé les autres actions qu'on represente si horribles , & sur lesquelles on appuye avec tant d'affectation. Ce n'est pas qu'on ne demeure d'accord qu'en quelques endroits de ce nouveau Monde , il ne se soit passé des choses au préjudice de la raison & de la pieté , & qui meritent d'être condamnées : mais en quelle entreprise , quelque juste & quelque sainte qu'elle ait été , n'a-t-on pas été obligé de faire grace à de certains excès ? De quelle armée a-t-on pû bannir entièrement ces abus & ces désordres , que le monde appelle Licences militaires ? Et en quoi ces incidens subalternes peuvent-ils obscurcir la gloire de la conquête en general ? Ceux qui en sont les plus jaloux , doivent convenir que c'est sur ce fondement , & par le moyen de nos armes , qu'on est parvenu à la conversion de ces Infidèles , & qu'on a , pour ainsi dire , restitué à son Créateur cette grande partie du Monde. Maintenant si l'on veut conclure sur les crimes de quelqu'un des Conquerans , que la conquête n'a été ni agréable à Dieu , ni

ordonnée par les decrets de sa Providence, c'est confondre indiscretement la substance avec les accidens ; puisqu'en l'ouvrage même de notre Redemption, on présuppose comme nécessaire au salut de tout le monde, la malice de ces pécheurs que Dieu toleroit, & qui par le plus grand de tous les crimes, ont travaillé à la composition du plus admirable de tous les remedes. Les fins que Dieu se propose sont remarquables à de certaines dispositions qui portent le caractere de sa Providence ; mais la proportion ou l'ajustement des moyens qui conduisent à ces fins, est un point reservé à la Sageffe éternelle, & si fort élevé au dessus de la portée de la prudence humaine, qu'on ne doit écouter qu'avec mépris ces Juges passionnés, dont les subtilités prétendent passer pour force d'esprit, quoiqu'elles ne soient en effet que des attentats de l'ignorance.



CHAPITRE VIII.

Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco ; & Motezuma prétend les arrêter par les enchantemens de ses Magiciens.

ON approchoit du jour marqué pour le voyage ; & quelques Zempoales qui servoient dans l'armée , demanderent congé de se retirer en leur pays ; soit que le dessein de penetrer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur ; soit que l'amour de la Patrie l'emportât sur la gloire du service. Cortez leur accorda ce congé sans repugnance ; il leur témoigna même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cette occasion d'envoyer quelques curiosités au Cacique de Zempoala , en lui recommandant expressément les Espagnols établis dans sa Province, sous la confiance qu'ils avoient en son amitié & en son alliance.

Le General écrivit par la même voye à Jean d'Escalante. Il lui ordonnoit particulièrement d'envoyer au plûtôt à l'armée, certaine quantité de farine necessaire à faire les Hosties, & de vin pour dire la Messe,

dont la provision diminueoit, & dont le défaut feroit une grande désolation à ses troupes, & à lui-même. Cortez faisoit encore un détail des progrès de son voyage, afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus à la garde de la forteresse de Vera-Cruz, par de nouvelles fortifications, tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velazquez, dont l'inquietude & la défiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du General.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même tems. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, sur quoi il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ces Ambassadeurs rendirent grâces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sedition.* Ils exagererent vainement la colere & le ressentiment de leur Prince, qui pouffoit l'artifice jusqu'à donner le nom de Traîtres à des gens qui ne l'avoient mérité qu'en lui obéissant. Tout cela étoit doré par un riche présent, qu'ils étalèrent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis, fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre but, & qu'elle visoit à donner au General une nouvelle assurance, afin qu'il observât moins de précautions en sa marche,

& qu'il se laissât conduire à une autre embuscade, qu'ils avoient dressée en son chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, employés aux divers mouvemens que nous avons raportés. L'armée passa la première nuit dans un village de la Jurisdiction de Guacocingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voisins accoururent avec une assez grande provision de vivres, & quelques présens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Espagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entenduës aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma; & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se repandre si près du cœur; jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorsque par tant d'actions tyranniques, il avoit perdu l'amour de ses Peuples, qui est le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain l'armée continua sa marche par un chemin très-rude, sur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du volcan. Le General marchoit en grand respect, parce qu'un des Caciques de Guacocingo lui avoit dire en le quittant: *Qu'il ne se fiât pas aux Mexicains* :

qu'ils lui avoient dressé une forte embuscade à la descente des montagnes ; & qu'ils avoient bouché avec des pierres & des arbres coupés, le grand chemin par où on descend à la Province de Chalco. Que d'ailleurs ils avoient ouvert & aplani au commencement de la descente un autre chemin impraticable, dont ils avoient augmenté les précipices que la nature y avoit formés, en les escarpant encore à la main, à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilés, & de la charger inopinément, en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les soldats assiseoir le pied pour combattre. On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parce qu'il tomboit de la neige avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignés l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on lui en avoit données : l'un étoit embarassé, & l'autre aisé à la vûë, & raccommode de nouveau. Quoiqu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la verité de cette nouvelle trahison, il sçut si bien se posséder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'alteration, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchaient auprès de sa personne: Pourquoi ces chemins se trouvoient ainsi accommodés ? Ils lui répondirent : Qu'ils avoient fait aplanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit très-difficile. Cortez re-

prit le discours avec la même tranquillité: Vous connoissés mal, leur dit-il, les gens qui m'accompagnent: ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile; car lorsqu'on nous donne le choix, à nous autres Espagnols, notre inclination se porte toujours au moins aisé. Alors sans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliés de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en rangeant des deux côtés ces obstacles, dont on avoit sçu cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promptement executé, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui sans faire reflexion à la maniere dont le stratagème de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez sembloit avoir fait par hazard, comme une espece de divination, trouvant des sujets d'admiration & de crainte en la bizarrerie de sa résolution. Pour lui, il fit un excellent usage de l'avis qu'on lui avoit donné: il s'écarta du peril sans engager sa réputation, ni le soin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, ayant trouvé le secret de ruiner tous les desseins de cet Empereur, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui composoient l'embuscade, se crurent découverts au moment qu'ils reconnurent de leur poste, que les Espa-

gnols s'en écartoient, & suivoient le grand chemin. Ainsi ils ne songerent qu'à se retirer avec autant de frayeur, que s'ils eussent été pouffés par une armée victorieuse. La nôtre descendit dans la plaine, sans aucun obstacle ; & la même nuit elle se logea en des maisons au pied de la montagne, où les Marchands de Mexique se retiroient lorsqu'ils alloient aux Foires de Cholula. On établit le quartier, avec toutes les précautions que l'on crut nécessaires en un Pays où l'on avoit tant de sujets de défiance.

Cependant Motezuma désolé par le mauvais succès de ses artifices, demouroit en ses résolutions, sans oser mettre ses forces en usage, Ce défaut de courage se tourna en dévotion. Il s'attacha encore plus étroitement à ses Dieux : il ne bougeoit de leurs Temples : il redoubloit les sacrifices, jusqu'à souiller tous ses Autels du sang humain : plus cruel, à mesure qu'il étoit plus affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât son trouble & sa désolation, parce que les réponses de ses Idoles étoient toutes contraires les unes aux autres, & que les esprits immondes qui parloient par leurs organes, ne s'accordoient point. Les uns lui conseilloyent d'ouvrir les portes aux Espagnols, disant qu'il parviendroit par cette voye au dessein qu'il avoit de les sacrifier tous ensemble, sans qu'aucun lui

échapât. Les autres vouloient qu'il les repouffât, & qu'il cherchât les moyens de les exterminer, sans permettre qu'ils le vissent. Le dernier avis étoit plus conforme à son inclination: il se sentoit offensé de la hardiesse que ces Etrangers avoient de vouloir paroître à sa Cour, contre sa volonté. Il regardoit cette insolence comme un outrage qu'ils faisoient à son autorité: c'est sous ce beau nom qu'il croyoit déguiser son orgueil. Mais quand il apprit que les Espagnols étoient en la Province de Chalco, & que son dernier stratagême n'étoit tourné qu'à sa confusion, on vit augmenter son chagrin & son impatience. Il paroissoit hors du bon sens; il ne prenoit aucun parti; & ceux de son Conseil le laissoient dans l'incertitude où ses Oracles l'avoient jetté. C'est ce qui l'obligea d'assembler tous ses Magiciens & tous ses Devins, dont la profession étoit fort respectée en ce Pays-là, & dont plusieurs avoient un commerce effectif avec les Demons; le défaut de science faisant passer pour sages ceux qui étoient le plus miserablement trompés. Motezuma leur dit: *Que leur science lui étoit nécessaire à retenir ces Etrangers, dont la conduite lui donnoit de si justes soupçons.* Il leur ordonna d'aller au devant des Espagnols, afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs

charmes, puisqu'ils avoient accoutumé de produire des effets plus surprenans en des occasions de moindre importance. Il leur promit de grandes recompenses, s'ils venoient à bout de ce dessein : les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie, s'ils osoient revenir en sa presence sans y avoir réussi.

Son ordre fut executé avec tant de zele, que plusieurs troupes de ces Sorciers se joignirent en peu de temps, & allerent au devant des Espagnols, armés de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations, & de ce pouvoir souverain qu'ils croyoient avoir sur toute la nature. Le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres Auteurs dignes de foi, rapportent que lorsqu'ils furent arrivés au chemin de Chalco, par où notre armée s'avançoit vers Mexique, & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations, & à tracer leurs cercles, le Demon leur apparut sous la figure d'une de leurs Idoles qu'ils appelloient *Telcatlepuca*, Dieu mal-faisant & redoutable, & qui selon leur folle tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Ce Demon paroissoit être au desespoir, & dans une fureur horrible, qu'ils remarquoient à travers l'affreuse fier-
sé

té du visage de l'Idole qu'il representoit.

Il avoit sur ses ornemens une corde qui lui serroit l'estomac à plusieurs retours, afin de marquer plus positivement son affliction, & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible. Tous les Sorciers se prosternerent, à dessein de l'adorer; & lui, sans se laisser flechir à leurs humiliations, empruntant la même voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla de cette maniere: *Le tems est venu, miserables Mexicains, où vos conjurations vont perdre toute leur force. Maintenant tous vos pactes sont rompus. Rapportés à Motezuma que le Ciel a résolu sa ruine, à cause de ses cruautés & de ses tyrannies; & afin que vous lui representiés avec plus de vivacité la désolation de son Empire, jettés les yeux sur cette miserable Ville déjà abandonnée de vos Dieux.* A ces mots le Demon disparut; & ses infames Ministres virent en ce moment la Ville de Mexique toute en feu, dont les flâmes horribles à voir s'évanouïrent insensiblement en l'air, sans faire aucune impression sur les édifices.

Ils revinrent faire part à l'Empereur de cette effroyable aventure, sur laquelle ils fondonoient leur décharge, quoiqu'ils craignoient sa rigueur. Néanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeste, l'étourdirent si fort, qu'il demeura quelque tems sans

parler, comme un homme qui recueille ses esprits dissipés, ou qui les rappelle de peur de tomber en foiblesse; & dès ce moment, s'étant dépouillé de sa ferocité naturelle, il dit, en se tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient presens: *Que pouvons-nous faire davantage, puisque nos Dieux nous abandonnent? Que les Etrangers viennent, que le Ciel même tombe sur nous, il ne faut pas nous cacher, & il n'est pas glorieux que le malheur nous attrape en fuyant comme des lâches.* Il ajouta peu de tems après: *J'ai seulement une extrême compassion des vieillards, des enfans & des femmes, à qui les mains manquent dans la nécessité de se défendre.* Cette dernière considération l'attendrit, en sorte qu'il eut de la peine à retenir ses larmes. On ne peut disconvenir que sa première résolution ne partît d'une ame élevée, puisqu'il se presentoit à découvert au malheur, qu'il regardoit déjà comme inévitable. Cette grandeur d'ame pouvoit bien aussi avouer le mouvement de cette tendresse, excitée par la vûe de ses Sujets opprimés; & ces sentimens sont en effet dignes d'un grand Prince, dont l'humanité n'est quelquefois pas moins héroïque que la constance.

Dès ce moment on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Espagnols, de la solemnité & de l'appareil

de leur reception ; sur quoi chacun prenoit occasion de discourir de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venue, & des marques qu'ils avoient d'être de ces hommes de l'Orient qui avoient été promis à leurs Ancêtres. Ces gens y ajoutoient le trouble & la désertion de leurs Dieux, qui, selon leur pensée, se confessoient vaincus, & cedoient l'Empire de ce Pays-là, comme des Divinités d'une Hierarchie inferieure. Ainsi tout fut nécessaire à mettre dans les termes de la possibilité, cette grande & difficile entreprise, de penetrer, à travers une résistance si opiniâtre, & avec si peu de monde, jusqu'à la Cour d'un Prince très-puissant, absolu en ses résolutions, respecté jusqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obéissance ou de la crainte, de la part de ses Sujets.



CHAPITRE IX.

Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continue la marche, & on fait halte à Quitlavaca, au-dedans du lac de Mexique.

DE ces maisons où l'Armée se logea de l'autre côté de la montagne, elle passa le jour suivant à un petit Village de la Province de Chalco. assis sur le grand chemin, environ à deux lieuës du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voisinage, vinrent saluer le General en ce lieu. Ils apportoitent des presens, avec quelques vivres; & Cortez les reçut fort obligamment, en reconnoissant leurs presens par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs discours que les Ambassadeurs de Mexique leur étoient suspects: la conversation languissoit, ils paroissoient embarrassés; & ils répondoient si mal-à-propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire, en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part; & par le moyen des Truchemens, il les obligea bien-

tôt à répandre en sa présence tout le venin qu'ils avoient sur le cœur.

Ils se plainquirent amèrement des cruautés de Motezuma ; ils représenterent la rigueur insupportable des tributs dont il les accabloit , disant qu'il les étendoit jusques sur les personnes , & qu'il faisoit travailler sans aucun salaire , à ses jardins , & aux autres ouvrages de sa vanité. Ils ajouterent en pleurant : *Qu'il regardoit leurs femmes mêmes , comme une contribution dûë à ses infames voluptés , & à celles de ses Ministres ; puisqu'ils les choissoient & les enlevoient suivant leur caprice , sans que la fille fût en sûreté entre les bras de sa mere , ni la femme dans la couche de son mari.* Ils faisoient ces plaintes au General , comme à celui qui pouvoit apporter du remede à leurs maux , & qu'ils consideroient comme une Divinité descendue du Ciel , avec un plein pouvoir sur les Tyrans. Il témoigna beaucoup de compassion de leur misere , & les entretint dans l'esperance d'y remédier , en les laissant pour quelque tems dans cette folle vision de Divinité , ou au moins en ne s'opposant que foiblement à leur erreur ; car il auroit bien voulu se contenir dans les bornes de la modestie en ces ménagemens que sa politique se permettoit ; mais il ne pouvoit se résoudre à diminuer sa reputation , qu'il croyoit

avoir raison de conserver, & qui étoit fondée en partie sur l'imagination de ces Peuples.

On continua la marche le jour suivant; & l'armée fit quatre lieuës à travers un Pays très-agréable, dont l'air étoit doux & temperé, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étalo,ent à l'envi les soins de la nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca*, Bourg assez peuplé, situé sur le bord du grand lac de Mexique, moitié en Terre-ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline sterile & pleine de rochers. Il se fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre; & bien qu'on crût d'abord que la seule curiosité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de tems, qu'ils commencerent à chagriner les Espagnols; & on ne manquoit pas d'indices qui pouvoient reveiller les soupçons.

Cortez se servit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer plusieurs coups d'arquebuse, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie: on publia la ferocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens disoient aux Mexicains effrayés: *Que ce*

bruit marquoit quelque chose de sinistre. Ainsi le General trouva moyen de les faire sortir de son camp, avant que la nuit fût venuë. On ne put verifler s'ils étoient venus à dessein de faire quelque insulte ; & il ne paroïssoit pas vraisemblable qu'on eût fait quelque nouveau projet, puisque Motezuma s'étoit réduit à se laisser voir, quoique les sentinelles eussent depuis tué quelques Indiens qui s'approchoient trop près du camp, qu'ils paroïssent vouloir reconnoître. Il se peut faire que quelque Capitaine des Mexicains eût amené des troupes, à dessein d'attaquer les Espagnols par surprise, croyant que son action ne seroit pas desagréable à l'Empereur, qu'il ne voyoit resolu à la paix que contre son naturel, & au préjudice de sa Majesté. Néanmoins cela n'est fondé que sur des presomptions ; puisque le lendemain on ne vit sur le chemin que l'armée devoit suivre, que quelques troupes de Peuples sans armes, qui se plaçoient des deux côtés, pour voir passer les Etrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorsque quatre Nobles Mexicains vinrent donner avis au General, que le Prince Cacumatzin, neveu de Motezuma, & Seigneur de Tezeuco, venoit le visiter de la part de son oncle. Ce Prince les suivoit de près, accom-

pagné de plusieurs Nobles superbement couverts à leur maniere, & qui avoient toutes les marques de la paix. Quelques Indiens choisis entre ses Domestiques, le portoient sur leurs épaules, en une es-
rece de chaise couverte de plumes dont les couleurs étoient diversifiées avec des-
sein & proportion. C'étoit un jeune hom-
me de vingt-cinq ans ou environ, d'agréa-
ble representation ; & d'abord qu'il eût
mis pied à terre, quelques-uns de ses Ser-
viteurs coururent pour balayer devant lui
le terrain sur lequel il devoit marcher, &
écarter avec beaucoup de façon, le Peuple
qui étoit des deux côtés du chemin ; cere-
monie ridicule, qui ne laissoit pas d'avoir
un air d'autorité. Cortez alla le recevoir
jusqu'à la porte de son logement, avec
toute la pompe dont il sçavoit se faire hon-
neur en ces occasions. Le General en l'a-
bordant fit une profonde reverence ; à quoi
le Prince répondit, en touchant la terre &
ensuite ses levres, de la main droite. Il
prit sa place d'un air libre & cavalier ;
& il parla de sens rassis, comme un hom-
me qui ne se laissoit point surprendre à
l'admiration d'un spectacle extraordinaire.
La substance de son discours fut en ter-
mes choisis & bien placés : *Qu'il venoit*
témoigner au General & à tous les Chefs de

son Armée, le plaisir qu'il sentoit de les voir. Il appuya sur la reconnoissance que Motezuma avoit de la peine qu'ils avoient prise, & sur le desir où il se trouvoit d'établir une bonne correspondance & une ferme amitié, avec le grand Prince de l'Orient qui les envoyoit, & dont il devoit reconnoître la grandeur, par des raisons qu'il leur diroit lui-même. Après cela, comme s'il eût parlé de son chef, il toucha, de la même maniere que les autres Ambassadeurs, les difficultés qui s'opposoient à leur entrée dans la Ville de Mexique. Il feignit que la disette avoit été fort grande cette année-là dans tout le Pays, & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, que les Espagnols seroient mal regalés, en un lieu où les Habitans mêmes manquoient des choses nécessaires à leur subsistance. Cortez, sans s'écarter de la maniere mystérieuse dont il avoit toujours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces peuples, répondit: Que son Roy étant un Monarque qui ne reconnoissoit rien d'égal à soi en ces Pays d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des raisons importantes d'offrir son amitié à Motezuma, & de lui communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité. Que ses propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur. Pour lui, qu'il ne

pouvoit s'empêcher d'estimer infiniment la bonté que ce Prince avoit, de recevoir son Ambassade, sans que la sterilité du Pays lui fit aucune peine ; parce que les Espagnols n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens afin de conserver leurs forces, puisqu'ils étoient accoutumés à souffrir & à mépriser les incommodités & les fatigues, qui auroient pû incommoder des hommes d'une espece inferieure à la leur. Cacamatzin n'eut rien à repliquer à ces raisons : il recut avec beaucoup de joye & de reconnoissance, le present que Cortez lui fit de quelques bijoux de verre fort bien travaillés ; & il accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco, Ville capitale de son Domaine, d'où il alla porter la réponse qu'on avoit faite à son Ambassadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes Villes de l'Empire de Mexique. Quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Seville, & les autres, qu'elle le disputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle se vançoit, avec quelque fondement, d'avoir sur cette Ville l'avantage de l'antiquité. Les maisons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agréable situation, à l'endroit où la principale chaussée, par où on alloit à Mexique, prenoit son commencement. On continua la marche sur cette

A. Tezcuco. B. la Chaussée principale. C. Quittaraca. D. Iztacpalapa. E. Mex



ico. F. Aqueduc. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimameca. K. Suchimitco. L. Deux autres Chaussées.



chauffée, sans séjourner à Tezeuco, parce que le General avoit resolu de passer trois lieues plus avant, jusqu'à Iztacpalapa, d'où il prétendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. La chaussée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit construite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages sur la surface, & des deux côtés. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un Bourg d'environ deux mille maisons, appelé Quitlavaca, que les Espagnols nommerent alors Venuzuela, parce qu'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique fort propre & bien accompagné, sortit au-devant du General, & le pria d'honorer la Ville de son séjour pour cette nuit ; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des instances si pressantes, qu'il fallut se rendre à ses prieres, de crainte de le desobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en user ainsi, afin de prendre des connoissances plus particulieres, parce que comme il voyoit alors le peril de plus près, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chaussée, ou qu'ils ne levassent les ponts ; ce qui auroit été d'un très-grand embarras à ses troupes.

On avoit de ce lieu la vûe de la plus

grande partie de lac , où l'on découvroit divers Bourgs , & plusieurs chauffées qui le croisoient , embellis de tours ornées de leurs chapiteaux , & qui paroissoient nager dans les eaux , outre les arbres & les jardins hors de leur élément , & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots , pour voir les Espagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même dessein les terrasses des maisons les plus éloignées , étoit enore plus grand ; & la vûe de ce spectacle , aussi magnifique que surprenant , devoit paroître encore plus admirable qu'il ne l'est à l'imagination.

L'Armée trouva un logement commode en ce lieu , dont les Habitans regalerent leurs hôtes avec toute sorte d'honnêteté & de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur , ni l'envie qu'il marquoit de secouer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les Soldats à cette entreprise , qu'il leur representoit fort aisée , en disant aux Interpretes , afin que tous les Espagnols l'entendissent : *Que la chauffée qui alloit jusqu'à Mexique , étoit plus large & mieux entretenüe que celle qu'ils avoient passée. Qu'il n'y avoit rien à apprehender sur la*

chemin ni dans les Bourgs qui le bordoient. Que la Ville d'Iztacpalapa, par où ils devoient passer, étoit paisible; & que ses Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Espagnols. Que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Motezuma, mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur, parce qu'il avoit l'esprit abattu, & même éperdu, par la vûe des prodiges que le Ciel lui avoit envoyés par les réponses de ses Oracles, & par le recit des merveilleux exploits de leur Armée. Qu'ainsi ils le trouveroient entièrement porté à la paix, & plus disposé à souffrir, qu'à provoquer. Ce Cacique disoit la vérité, quoiqu'un peu altérée par la passion & par la flatterie; & le General, quoiqu'il remarquât ces défauts dans le discours de l'Indien, ne laissoit pas de les publier & de les encherir, afin d'animer les Soldats. On ne peut nier que cela ne vînt fort à propos, pour empêcher que les esprits de ceux qui ne se font pas un point d'honneur de leur devoir, ne s'effrayassent point à la vûe de tant d'objets si differens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable de son Prince. Cependant les raisons du Cacique, & les réflexions qu'ils faisoient sur l'accablement de l'esprit de Motezuma, eurent tant de pouvoir en cette

470 *Histoire de la Conquête*
occasion, que tous les Soldats se firent un
sujet de joye, de ce qui devoit causer leur
étonnement, & se servirent de l'admiration
à élever les esperances de leur fortune.

C H A P I T R E X.

*L'Armée passe jusqu'à Iztacpalapa, où on
dispose toutes choses pour faire l'entrée dans
Mexique. On décrit la pompe avec laquelle
Motezuma sortit pour recevoir les Espa-
gnols.*

LE lendemain, un peu après le lever
du Soleil, le General mit l'Armée en
bataille sur la même chaussée, suivant
la capacité du terrain, où huit Cavaliers
pouvoient marcher de front. Elle étoit
alors composée de quatre cens cinquante
Espagnols, sans compter les Officiers, &
de six mille Indiens, Tlascalteques, Zem-
poales, ou d'autres Nations alliées. On
continua la marche sans aucune nouvelle
aventure jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit
faire alte. Cette Ville paroissoit au-dessus
des autres, par la hauteur de ses tours &
l'exhaussement de ses bâtimens, qui al-
loient bien au nombre de six mille, à deux
ou trois étages, dont une partie étoit bâtie

dans le lac , & l'autre sur le bord de la chaussée , en une situation commode & agréable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortége recevoir l'Armée , & il étoit assisté dans cette fonction , par les Princes de Magiscatzingo , & de Cuvoacan , Villes sur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit son present à part composé de divers fruits , de gibier , & autres rafraîchissemens en quantité , avec des bijoux d'or jusqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils se présentèrent ensemble , & se firent connoître , en disant chacun son nom & sa dignité , remettant à la différence des présens à expliquer ce qui manquoit à leur raisonnement.

L'entrée des Espagnols en cette Ville fut célébrée par ces applaudissemens , qui consistoient au mouvement confus & aux cris du Peuple , dont la joye inquiète rassuroit les esprits les plus soupçonneux. Le logement de l'Armée étoit préparé dans le Palais même du Cacique , où tous les Espagnols trouverent du couvert ; les autres Nations occuperent les cours & les portiques , & passerent assez commodément une nuit , où on n'avoit aucun sujet de défiance. Ce Palais étoit grand & bien bâti , partagé en plusieurs appartemens hauts & bas , entre lesquels il y avoit plusieurs salles , dont le

plafond étoit de cedre, & ne manquoit pas d'ornemens : quelques-uns même avoient des tapisseries de coton de diverses couleurs, où l'on remarquoit du dessein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverses fontaines d'eau douce, & bonnes à boire, que l'on y avoit conduites des montagnes voisines par plusieurs canaux, qui arrosoient plusieurs jardins cultivés avec beaucoup d'industrie. Celui que le Cacique avoit fait dresser pour son divertissement, surpassoit de bien loin tous les autres, par sa grandeur & par sa beauté. Il voulut y mener dès le soir même Cortez & tous ses Officiers, avec quelques Soldats ; afin qu'en leur rendant ce témoignage de sa bienveillance & de sa civilité, il satisfît en même tems à la vanité & à l'ostentation. Il y avoit dans ce jardin plusieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantés dans les intervalles, & une espece de parterre à fleurs, divisé en plusieurs quarrés par des palissades de roseaux fort bien entrelassés, & couverts d'herbes odoriférentes : & au dedans de ces quarrés, on voyoit une variété admirable de fleurs disposées avec ordre, & fort proprement entretenues. Au milieu un étang d'eau douce faisoit un quarré de pierre & de brique

avec

avec des degrés de tous côtés jusqu'au fond de l'eau. Chaque côté étoit de quatre cens pas ; & c'étoit en ce lieu que le Cacique faisoit nourrir le poisson le plus délicat, & où on voyoit plusieurs oiseaux de riviere, dont quelques-uns sont connus en notre Europe, & les autres étoient d'une figure & d'un plumage extraordinaire : ouvrage digne d'un grand Prince, & qui n'étant qu'une entreprise d'un grand Sujet de Motezuma, faisoit juger des richesses & de la magnificence du Souverain.

La nuit se passa fort tranquillement ; les Habitans rendoient toute sorte de bons offices aux Espagnols, avec beaucoup de franchise & de zele ; on remarqua seulement qu'ils parloient en cette Ville, des actions de Motezuma, d'un stile tout different de ses autres Sujets. Ils se louoient tous de son Gouvernement, & ils publioient sa grandeur ; soit que l'honneur que le Cacique avoit de lui appartenir, leur eût imprimé cette idée, soit que le voisinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller jusqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieues de chauffée ; & l'Armée partit au matin, parce que le General vouloit faire son entrée, & rendre ses devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reste, à reconnoître & à fers-

tiſer ſon quartier. On continua la marche en l'ordre accoutumé, & en laiſſant à côté la Ville de Magiſcatzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan ſur le bord de la chauffée, ſans compter d'autres gros Bourgs qu'on découvroit ſur le lac. On vint enfin à la vûe de la grande Ville de Mexique, qui s'élevoit conſiderablement au-deſſus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ſes bâtimens, faiſoit remarquer l'empire qu'elle avoit ſur elles. Plus de quatre mille Nobles, ou Miniſtres de la Ville, vinrent recevoir l'Armée à la moitié du chemin; & leurs complimens arrêterent long-tems l'Armée, quoiqu'ils ne fiſſent que la reverence, après quoi ils paſſoient à la file au-devant des troupes. Un boulevard de pierre faiſoit face de ce côté-là, & couvroit la Ville. Il y avoit deux petits Châteaux ou Forts, un de chaque côté, & il occupoit toute la largeur de la chauffée. Ses portes étoient ouvertes ſur un autre bout de chauffée terminée par un point-levis, qui défendoit l'entrée de la Cité par une ſeconde fortification. D'abord que les Nobles qui accompagnoient l'Armée eurent paſſé de l'autre côté du pont, ils ſe rangerent à droit & à gauche, afin de lui laiſſer l'entrée libre; & on découvrit alors une grande rue fort large,

dont les maisons étoient bâties d'une même simetrie, & chargées d'une infinité de Peuple aux balcons, & sur les terrasses. Il n'y avoit personne dans la ruë; & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainsi dégagée exprès, parce que Motezuma vouloit venir lui-même le recevoir, afin de lui donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

Peu de tems après on découvrit la première troupe du cortège de l'Empereur, composée de deux cens Nobles de sa Maison, tous vêtus de livrées avec de grands pennaches d'une même figure & d'une même couleur. Ils venoient en deux files, les pieds nus & les yeux baissés, avec un silence & une modestie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque profession. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre les murailles, & laisserent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroissoit d'une plus grande dignité. Motezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien menagée, entre plusieurs ouvrages de plumes, dont la distribution fort adroite sembloit disputer l'avantage avec la richesse de l'or. Quatre Mexicains des plus élevés en dignité marchaient au-

tour de la litiere, & soutenoient une espece de daix de plumes vertes, tissues de maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornemens d'argenterie. Trois des principaux Magistrats le precedoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant par ce signal que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde se jettât à terre, & que personne ne fût assez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le sacrilege. Cortez descendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât, & en même-tems Motezuma mit pied à terre. Quelques Indiens y étendirent aussi-tôt des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ses pieds, dont ils ne croyoient pas qu'elle fût digne de recevoir les vestiges.

Il s'approcha lentement & avec beaucoup de gravité, ayant les deux mains appuyées sur les bras des Seigneurs d'Iztacpalapa & de Tezeuco ses neveux. Il fit ainsi quelques pas, en s'approchant de Cortez. Cet Empereur pouvoit alors avoir quarante ans: sa taille de moyenne hauteur, paroissoit plus dégagée que robuste. Il avoit le nez aquilin, & le teint moins bazané que les Indiens ne l'ont naturellement: ses cheveux descendoient jusqu'au dessous de l'oreille; ses yeux étoient fort vils; & toute sa per-

sonne avoit un air de Majesté, quoiqu'un peu composé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché également sur les épaules; en sorte qu'il lui couvroit la plus grande partie du corps, & que la frange en traînoit jusqu'à terre. Divers joyaux d'or, de perles, & de pierres précieuses, lui tenoient lieu de fardeau, plus que d'ornement. Sa Couronne étoit une Mitre d'or léger, qui finissoit en pointe par devant; & l'autre partie moins pointuë, se replioit vers le derriere de la tête. Enfin, ses souliers d'or massif, avec des courroies à boucles de même, qui lui serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe, représentoient fort bien la chaussure militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grands pas, autant que la bienséance le put permettre, & fit une profonde reverence, que Motezuma lui rendit, en mettant la main près de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inouïe jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueil extrême, qu'il ne sçavoit peut-être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir lui-

même l'Armée, épuiserent toutes les réflexions des Indiens, qui en tirèrent enfin des conclusions très-avantageuses à la gloire des Espagnols; parce qu'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eût fait ces démarches sans considération, lui dont ils reveroient tous les Decrets avec une aveugle soumission. Cortez avoit mis sur ses armes une chaîne d'émail, composée de plusieurs pierres fausses, mais très-belles & bien mises en œuvre, qui representoient des diamans & des émeraudes. Il l'avoit toujours réservée, à dessein d'en faire le présent de sa premiere audience; & comme il se trouvoit alors proche de la personne de Motezuma, il la lui mit au col; quoique les deux Princes qui le soutenoient eussent retenu assez incivilement le General, en lui faisant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher si près de la personne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut si satisfait du present, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'estimoit entre ses Domestiques, comme une piece d'un prix inestimable: aussi voulant s'acquitter sur le champ, de cette obligation; par quelque action de liberalité éclatante, il prit le tems que tous les Officiers des Espagnols lui faisoient la reverence, pour envoyer

querir un collier qu'on croyoit être la plus riche piece de son tresor. C'étoit des coquilles fines d'un très-beau cramoisi, fort estimées en ce Pays-là : elles étoient disposées en forte, que quatre écrevisses d'or, parfaitement bien representées, pendoient des quatre côtés de chaque coquille. L'Empereur voulut lui-même la mettre au col de Cortez ; faveur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains. Le discours de Cortez fut court & soumis, conformément au sujet ; & la réponse de Motezuma fut aussi en peu de paroles, où sa discretion parut conserver toute la bienséance. Il commanda à un des deux Princes sur qui il s'appuyoit, de demeurer, afin de conduire & d'accompagner Cortez jusqu'à son logement ; & l'autre Prince le soutint toujours, jusqu'à sa litiere où il monta, & se retira à son Palais avec la même pompe & la même gravité.

L'entrée des Espagnols dans la Ville de Mexique, se fit le huitième jour de Novembre, consacré à la mémoire des quatre saints Martyrs Couronnés, l'an 1519. Leur logement étoit préparé dans une des maisons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties : elle disputoit de la grandeur avec le principal Palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une Forte-

480. *Histoire de la Conquête*
resse, des murs forts & épais, flanqués d'es-
pace en espace, de tours qui servoient d'ap-
pui & de défense. Toute l'Armée y trou-
va de quoi se loger; & le premier soin du
General fut de la reconnoître lui-même
exactement par tout, afin de poser les
corps-de-gardes, de poster son artillerie,
& de fermer bien son quartier. Quelques
salles destinées aux Officiers, étoient ten-
dus de tapisseries de coton de diverses
couleurs, le coton composant toutes leurs
toiles, avec plus ou moins de délicatesse.
Les chaises étoient de bois tout d'une pie-
ce, & les lits environnés de courtines sus-
pendues en forme de pavillon; des nattes
de palmes étendues, & une autre roulée,
faisoient le fond & le chevet du lit. Les
Princes les plus magnifiques n'en connois-
soient point de plus délicat; & cette Na-
tion ne faisoit pas grand cas de sa commo-
dité, assez satisfaite d'avoir quelques se-
cours contre la nécessité; & l'on ne sçait
point trop, si l'on ne devoit pas feliciter
ces Barbares, de cette ignorance des su-
perfluités.



CHAPITRE

C H A P I T R E X I.

Motezuma vient le soir du même jour visiter Cortez en son logement. Le discours qu'il fit avant que de donner audience au General ; la réponse de Cortez.

IL étoit un peu plus de midi, lorsque les Espagnols entrèrent au quartier qu'on leur avoit préparé, où ils trouverent un repas magnifique, destiné au General & à ses principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins délicates pour les Soldats ; outre plusieurs Indiens qui servoient à manger & à boire, d'une promptitude & d'un silence à surprendre. Sur le soir, Motezuma suivi du même cortège, vint visiter Cortez, qui en ayant été averti, alla recevoir ce Prince dans la première cour, avec tout le respect qu'une semblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, où il lui fit une profonde reverence ; & l'Empereur passa, & alla prendre sa place, d'un air dégagé & majestueux. Il commanda aussi-tôt, qu'on approchât un siege pour Cortez : il fit signe aux Nobles de sa suite, de se ranger contre

les murailles. Le General ordonna la même chose à ses Officiers : & lorsque les Truchemens furent arrivés, il voulut commencer son discours ; mais Motezuma le retint, en faisant connoître qu'il vouloit parler avant que de lui donner audience, & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette substance :

» Illustre Capitaine, & Genereux Etran-
 » gers, avant que je puisse écouter l'Ambas-
 » sade du grand Prince qui vous a envoyé,
 » il est à propos que vous & moi recipro-
 » quement, nous promettions de mépriser
 » & d'oublier ce que la renommée a divul-
 » gué touchant nos personnes & notre con-
 » duite, en prévenant nos esprits par ces
 » vaines rumeurs, qui vont devant la veri-
 » té, & qui la défigurent par des traits de
 » blâme ou de flatterie. On vous aura dit
 » de moi, en quelques endroits, que je suis
 » un des Dieux immortels, en élevant ma
 » personne & mon pouvoir jusqu'au Ciel.
 » D'autres vous auront fait entendre, que
 » la fortune s'est épuisée à m'enrichir ; que
 » les murailles & les tuiles de mes Palais
 » sont d'or, & que la terre s'affaisse sous le
 » poids de mes trésors : enfin quelques-
 » uns auront voulu vous persuader que je
 » suis un Tyran cruel & superbe, qui ab-
 » horre la justice, & qui ne connoît pas

l'humanité. Les uns & les autres vous ont trompé également par leurs exagérations ; & afin que vous ne vous imaginiez pas que je suis un Dieu, & que vous connoissiez l'illusion de ceux qui se sont forgé cette vision, cette partie de mon corps, *dit-il en découvrant son bras*, fera paroître à vos yeux desabusés, que vous parlés à un homme mortel, de la même espece que les autres hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je ne nierai pas que mes richesses ne soient grandes ; mais l'imagination de mes sujets y ajoute beaucoup. Cette maison où vous êtes logés est un de mes Palais ; regardés ces murailles, elles sont faites de pierre & de chaux, matiere vile, qui ne doit son prix qu'à son emploi ; & par l'un & par l'autre de ces exemples, jugés si l'on ne vous a pas trompé de la même maniere, lorsqu'on vous a exagéré mes tyrannies. Au moins, suspendés votre jugement, jusqu'à ce que vous vous soyez éclairci de mes raisons, & ne comptés point sur le langage de mes Sujets rebelles, jusqu'à ce que vous ayés examiné, si ce qu'ils appellent misere, n'est point un châiment, & s'ils ont droit de l'accuser sans cesser de le meriter. C'est ainsi que l'on nous a informés de ce qui regarde vos

personnes & vos actions. Quelques-uns nous ont assurez que vous étiez des Dieux, que les bêtes farouches vous obéissoient, que vous teniés les foudres entre vos mains, & que vous commandiés aux éléments. D'autres nous vouloient faire croire que vous étiez méchans, emportés, superbes; que vous vous laissiés gourmander aux vices, & que vous aviés une soif insatiable de l'or que notre Terre produit. Cependant je reconnois déjà que vous êtes des hommes de la même composition & de la même pâte que nous, quoiqu'il y ait quelque difference, qui naît des diverses influences, que la qualité du Pays inspire aux mortels. Ces bêtes qui vous obéissent, sont à mon avis de grands cerfs que vous avés apprivoisés, & instruits de cette science imparfaite, qui peut être comprise par l'instinct des animaux. Je conçois aussi fort bien que ces armes qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métal que nous ne connoissons pas, dont l'effet, pareil à celui de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impétueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu que ces tuyaux jettent avec un bruit plus terrible, est tout au plus un secret surnaturel de la même science, que

celle dont nos Sages font profession. Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté de votre procedé, je trouve encore, suivant ce que mes Ambassadeurs ont remarqué sur vos inclinations, que vous avés de la bonté & de la religion, que vos chagrins sont fondés en raison, que vous souffrés les fatigues avec joie, & qu'entre vos autres vertus, on voit de la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice; enforte qu'autant les uns que les autres, nous devons effacer les impressions qu'on avoit voulu nous donner, & sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils ont defabusé notre imagination. Cela étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous sçussiez, avant que de me parler, que l'on n'ignore pas entre nous autres, & que nous n'avons pas besoin de votre persuasion, pour croire que le grand Prince à qui vous obéissés, descend de notre ancien Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes de Navatlaques, & Roi legitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire du Mexique. Nous avons appris par une de ses Propheties, que nous reverons comme une verité infaillible, conformément à la tradition des siècles, conservée dans nos Annales, qu'il étoit sorti de ce Pays-ci, pour aller conquerir de nouvelles

» terres du côté de l'Orient, & qu'il avoit
 » laissé des promesses certaines, que dans
 » la suite des tems, ses descendans vien-
 » droient moderer nos Loix, & reformer
 » notre gouvernement, sur les regles de la
 » raison. Ainsi comme les caracteres que
 » vous portés ont du rapport à cette Pro-
 » phetie, & que le Prince de l'Orient qui
 » vous envoie, fait éclater, par vos ex-
 » ploits mêmes, la grandeur, d'un si illus-
 » tre Ayeul, nous avons déjà résolu de
 » consacrer à son service, tout ce que
 » nous avons de pouvoir ; & j'ai trouvé
 » qu'il étoit à propos de vous en avertir,
 » afin que vos propositions ne soient point
 » embarrassées par ce scrupule, & que vous
 » attribuiés les excès de ma douceur à cette
 » illustre origine.

Motezuma finit ainsi le discours dont
 il voulut prévenir l'esprit des Espagnols,
 & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de
 majesté : ce qui donna aîsez de ma-
 tiere à Cortez, pour lui répondre, sans
 s'écarter de ces illusions qu'il trouvoit
 établies dans l'esprit de tous les Indiens
 en general. Il s'expliqua à peu près en
 ces termes, selon les memoires qu'on nous
 a donnés.

» Seigneur, après vous avoir remercié
 » humblement de cet excès de bonté qui

vous fait écouter si favorablement notre
Ambassade, & de cette haute & souve-
raine connoissance que vous employés
en notre faveur, en méprisant, d'une ma-
niere si avantageuse pour nous, les faux
préjugés de l'opinion; je puis vous dire
aussi qu'à notre égard, nous avons traité
celle que l'on doit avoir de vous, avec
tout le respect & toute la veneration qui
est dûë à votre Grandeur. On nous a dit
beaucoup de choses de votre personne,
dans les Terres de votre Empire. Les uns
la mettoient entre les Divinités, d'autres,
en noircissoient jusqu'aux moindres ac-
tions; mais ces discours s'enflent ordinai-
rement par des outrages qu'ils font à la
verité; puisque comme la voix des hom-
mes est l'organe de la renommée, elle
prend souvent la teinture de leurs pas-
sions; & celles-ci, ou ne conçoivent ja-
mais les choses comme elles sont, ou ne les
rapportent jamais comme elles les con-
çoivent. Les Espagnols, Seigneur, ont
une vûë penetrante, qui sçait distinguer
les différentes couleurs que l'on donne au
discours, & par la même lumiere les faux
semblans du cœur. Nous n'avons ajouté
foi ni à vous Sujets rebelles, ni à vos flat-
teurs: & nous paroissions devant vous,
convaincus que vous êtes un grand Prin-

ce, aimant la justice & la raison, sans
que nous ayons besoin du rapport de nos
sens, pour connoître que vous êtes mor-
tel. Nous autres sommes aussi de la même
condition, quoique plus vaillans, sans
comparaison, que vos Sujets, & d'un en-
tendement bien élevé au dessus du leur,
parce que nous sommes nés sous un cli-
mat dont les influences ont beaucoup de
vertu. Les animaux qui nous obéissent,
ne sont point aussi comme vos cerfs, ils
ont bien plus de noblesse & de fierté; &
tout brutes qu'ils sont, ils ont de l'in-
clination à la guerre, & sçavent aspirer à
la gloire de leur maître, par une espece
d'ambition. Le feu qui sort de nos armes,
est un effet naturel de l'industrie des hom-
mes, sans que dans sa production il entre
rien de cette connoissance dont vos Magi-
ciens font profession; science abomina-
ble parmi nous, & digne d'un plus grand
mépris que l'ignorance même. J'ai crû
devoir établir ces principes, afin de satis-
faire aux avis que vous nous avés don-
nés; après quoi je dirai, Seigneur, avec
toute la soumission qui est dûë à votre
Majesté, que je viens la visiter en qualité
d'Ambassadeur du plus grand & du plus
puissant Monarque que le Soleil éclaire,
aux lieux où il prend sa naissance. J'ai

ordre de vous exposer en son nom, qu'il se
souhaite être votre ami & votre allié, sans se
s'appuyer sur ces anciens droits dont vous se
avez parlé, & sans autre fin que d'ouvrir se
le commerce entre vos deux Monarchies, se
& d'obtenir par cette voye le plaisir de se
vous desabuser de vos erreurs: & quoique se
selon la tradition de vos Histoires mêmes, se
il pût prétendre une reconnoissance plus se
positive dans les Terres de votre Domai- se
ne, il ne veut néanmoins user de son au- se
torité, que pour gagner votre créance, se
sur des choses entièrement à votre avan- se
tage; & afin de vous faire entendre que se
vous, Seigneur, & vous autres, Nobles se
Mexicains qui m'écoutez, vivés en un se
abus terrible, par la Religion que vous se
professés, en adorant des bois insensibles, se
qui sont les ouvrages de vos mains & de se
votre caprice, puisqu'il n'y a véritable- se
ment qu'un seul Dieu, qui n'a ni princi- se
pe, ni fin, & qui est le principe éternel se
de toutes choses. C'est lui dont la puissan- se
ce infinie a créé de rien cet ouvrage admi- se
rable des Cieux, qui a fait le Soleil qui se
nous éclaire, la terre qui nous fournit des se
alimens, & le premier Homme de qui se
nous descendons, avec une égale obliga- se
tion de reconnoître & d'adorer notre se
premiere cause. C'est cette même obliga-

„ tion qui est imprimée dans vos ames,
„ dont encore que vous reconnoissés
„ l'immortalité, vous la prostitués & la
„ détruisés, en rendant un culte d'adora-
„ tion aux Demons, esprits immondes,
„ que Dieu a créés, & qui en punition de
„ leur ingratitude & de leur rebellion con-
„ tre lui, ont été précipités dans ce feu
„ sous-terrain, dont vous avés quelque
„ représentation imparfaite, en l'horreur
„ de vos Volcans. La malice & l'envie,
„ qui les rendent ennemis du genre hu-
„ main, les obligent continuellement à
„ solliciter votre perte, en se faisant adorer
„ sous la figure de ces Idoles abominables.
„ C'est leur voix que vous entendés quel-
„ quefois dans les réponses de vos Oracles,
„ & ils forment ces illusions, que les er-
„ reurs de l'imagination introduisent en
„ votre entendement. Mais, Seigneur, je
„ connois que ce n'est pas ici le lieu de trai-
„ ter des mysteres d'une si haute Doctrine:
„ ce même Monarque en qui vous recon-
„ noissés une si ancienne superiorité, vous
„ exhorte seulement à nous écouter sur ce
„ point, sans aucune préoccupation, afin
„ que vous puissés goûter le repos que vo-
„ tre esprit trouvera en la verité, & que
„ vous appreniés combien de fois vous
„ avés résisté à la raison naturelle, qui vous

donnoit des lumieres capables de vous faire connoître votre aveuglement. C'est la premiere chose que le Roi mon Maître souhaite de votre Majesté : c'est le principal article de ma proposition, & le plus puissant moyen d'établir avec une parfaite amitié l'alliance des deux Couronnes, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui sans laisser aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une même volonté.,,

C'est ainsi que Cortez trouva moyen de maintenir dans l'esprit de Motezuma la réputation de ses forces, sans s'éloigner de la verité, & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi, au moins sans contredire à ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité à son Ambassade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile sur le point de la Religion. Ce Prince obstiné dans les erreurs de l'Idolâtrie, par une miserable superstition, se leva de son siege, & dit à Cortez : *Je reçois avec beaucoup de reconnoissance, l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la part du grand Prince descendant de Quezalcoal. Mais je crois que tous les Dieux sont bons: le vôtre peut être tel que vous le dites, sans faire tort aux miens. Ne songez maintenant qu'à vous reposer, puisque vous êtes chez*

vous, où vous serés servi avec tout le soin qui est dû à votre valeur, & au grand Prince qui vous a envoyé. Alors il commanda que l'on fit entrer quelques Indiens qu'il avoit amenés; & avant que de partir, il presenta lui-même à Cortez, diverses pieces d'orfevrie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillés; present considerable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joyaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience; ce qu'il fit en grand Prince, genereusement, & sans témoigner qu'on lui en étoit obligé: regardant néanmoins Cortez & ses Capitaines, avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquietudes passées, de la même maniere qu'on connoît jusqu'où alloit la crainte, par la joye qu'on témoigne de l'avoir perduë.



CHAPITRE XII.

Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & il l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient employés particulièrement à la conduire des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Ceremonies & des bienséances de la Nation. Le General s'habilla fort galamment, sans néanmoins oublier ses armes, qui passoient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept Soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déjà il commençoit à remarquer toutes choses à dessein de composer son Histoire.

Les ruës étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit

à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin ; & leurs reverences & leurs soumissions furent accompagnées d'acclamations, entre lesquelles on entendit souvent repeter le mot de *Teules*, qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on sçavoit déjà la valeur, n'étoit pas désagréable à des gens qui fondoient leur plus grande assurance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de ruës différentes ; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de jaspe noir, rouge & blanc, fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à mépriser. On remarquoit sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Motezuma : c'étoit un griffon dont la moitié du corps representoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aïles étenduës, comme pour voler ; & il tenoit entre ses griffes un tigre qui sembloit se débattre avec fureur. Quelques Auteurs soutiennent que

ce griffon n'étoit autre chose qu'un aigle, par la raison qu'on n'a jamais vû de griffon en ce Pays-là : comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le reste du monde, puisque les Naturalistes ne les mettent qu'au rang des oiseaux fabuleux. Mais il est aisé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu-là, comme ailleurs, cette espece de monstres, suivant ce que les Poëtes appellent Licence, & les Peintres Caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le General, s'avancèrent jusqu'à un de ses côtés, où faisant en arriere quelques démarches mystérieuses, ils formerent comme un demi cercle, afin de ne passer sous la porte que deux à deux. C'étoit une ceremonie de respect ; car ils auroient cru en manquer, s'ils eussent entré en foule dans le Palais de l'Empereur : & leur retraite en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient de fouler aux pieds un lieu si venerable. Après avoir passé trois vestibules ornés de jaspe, comme la face du Palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les salons leur parurent également admirables, par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail délicat &

diversifié, & les murailles tapissées de piéces tissuës de coton, mêlé avec du poil de lapin, sur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat des diverses couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un assemblage de bois de cyprés, de cedre, & d'autres bois de senteur, avoient divers feuillages & festons de relief; mais ce qui en étoit le plus remarquable, est que sans avoir l'usage des cloux, ni des chevilles, ils formoient de très-grands plat-fonds, sans autre liaison, que celle qu'ils tiroient de l'adresse dont les piéces se soutenoient réciproquement.

On voyoit en chaque salon, un grand nombre d'Officiers de divers rangs, qui gardoient les portes, chacun suivant sa qualité & son emploi. Les premiers Ministres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre, où ils reçurent Cortez avec beaucoup de civilité: néanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs sandales, & les riches manteaux dont ils étoient parés. Ils en prirent de simples, parce qu'entre ces Peuples, la bienséance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en la présence du Prince. Les Espagnols observoient ces façons. Tout leur paroïssoit nouveau, & toutes choses contribuoient à imprimer du respect, la grandeur du Palais,
les

les ceremonies de la reception, & jusqu'au profond silence de ce grand nombre de Domestiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de sa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au devant du General, à qui il mit les mains sur les épaules, lorsqu'il se baissa pour le saluer, & fit seulement un air de visage doux & caressant aux Espagnols qui l'accompagnoient; & puis il s'assit, & fit donner des sieges à Cortez & à tous ceux de sa suite, sans leur laisser la liberté de les refuser. La visite fut longue, & en maniere de conversation. L'Empereur debuta par diverses questions sur l'Histoire naturelle & politique des Pays Orientaux; approuvant à propos ce qui lui paroissoit juste, & montrant qu'il sçavoit appuyer par des raisonnemens, les sujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Mexicains étoient obligés d'avoir pour le descendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulièrement, de ce que la Prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie sous son Regne, après les promesses faites depuis tant de siècles à ses prédecesseurs; & cette créance, vaine & méprisable en son origine & en toutes les circonstances, ne laissa pas d'être d'une extrême consequence en cette occasion.

afin d'ouvrir aux Espagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainsi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, est souvent comme enchaîné à des principes si foibles & si legers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les ſçavent penetrer.

Cortez tourna fort adroitement le discours sur la Religion, lorsqu'entre les autres éclairciſſemens qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coutumes de ſa Nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrétiens en general, afin que les vices & les abominations de ſes Idoles lui paruſſent plus horribles par cette oppoſition. Il prit cette occaſion de ſe recrier contre les ſacrifices du ſang humain, & contre cette brutale coutume, dont la nature même avoit horreur, de manger des hommes qu'ils ſacrifioient : beſtialité introduite dans cette Cour avec d'autant plus de fureur, que le nombre des ſacrifices étoit plus grand; & par la même raiſon, celui de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puisſque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raiſon, bannit de deſſus ſa table, les plats de chair humaine; mais il n'oſa défendre abſolument cette viande à ſes Sujets, & il ne ſe rendit

point sur l'article des sacrifices : au contraire, il soutint que ce n'étoit pas une cruauté d'offrir à ses Dieux des prisonniers de guerre qui étoient déjà condamnés à la mort, ne trouvant point de raison qui lui pût persuader, que sous le nom de prochain, on comprenoit jusqu'à ses ennemis.

Ce Prince donna fort peu d'esperance de se rendre à la connoissance de la verité, quoique Cortez & le Pere Olmedo eussent essayé, en plusieurs conversations, de lui enseigner le chemin qui y conduit. Il avoit assez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne prétendre pas soutenir indifféremment tous les abus de la sienne : mais la crainte le retenoit toujours dans cette fausse idée, que ses Dieux étoient bons en son Pays, comme celui des Chrétiens l'étoit aux lieux où il regnoit ; & il se faisoit quelque violence pour cacher son chagrin, lorsqu'il se sentoit pressé par la force des argumens qu'on lui proposoit. Ainsi il souffroit beaucoup dans les conférences qu'on avoit avec lui sur ce sujet, parce qu'il vouloit se rendre complaisant aux Espagnols, d'une maniere qui tenoit de la bassesse ; & d'autre part, il se sentoit gêné par l'affectation hipocrite de cette fausse pieté qui lui avoit acquis la Couronne, & qu'il croyoit

devoit la maintenir. C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses Sujets, s'ils le voyoient moins appliqué au culte de ses Dieux : miserable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandemens, & lâches dans leurs reflexions!

Cette résistance ne se faisoit pas sans ostentation ; enforte qu'un des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au General & au Pere, accompagnés de quelques Capitaines, & de plusieurs Soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée ; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la presence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'insolences : & aussi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent, & apporterent la permission d'entrer, & la priere qu'on leur faisoit. Toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même-tems ; & Motezuma prit le soin d'expliquer aux Espagnols, ce qu'il y avoit de mystérieux. Il leur montra les lieux destinés au service du Temple, l'usage des vaisseaux &

des autres instrumens, & ce que chaque Idole representoit : ce qu'il fit avec tant de respect & de ceremonies, que les Espagnols ne purent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir, mais seulement il se tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par sa vûë. Cortez se laissant transporter au zele qui brûloit dans son cœur, lui dit alors : *Permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de JESUS-CHRIST, devant ces images du Diable, & vous verrés si elles sont dignes d'adoration, ou de mépris.* La fureur des Sacrificateurs prit feu à cette proposition ; & Motezuma en fut interdit & mortifié, n'ayant ni la patience de la souffrir, ni le courage de s'en offenser, sur quoi il prit un parti entre son premier ressentiment, & son zele hypocrite ; & afin de satisfaire, & à l'un & à l'autre : *Vous pourriés*, dit-il aux Espagnols, *accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligés d'avoir pour ma personne.* A ces mots il sortit du Temple, afin qu'ils le suivissent ; & il s'arrêta sous le portique, où il ajouta, avec moins d'émotion : *Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en vos quartiers ; car je veux demeurer ici, afin de demander pardon à mes Dieux, de l'excès de ma patience :* Saillie remarquable, causée par l'embarras où il se trou-

voit, & exprimée en des termes qui faisoient connoître sa résolution, & ce qu'il lui coûtoit à demeurer dans les bornes de la moderation.

Après cette experience, suivie de quelques autres, Cortez résolut, suivant l'avis du Pere Olmedo, & du Licencié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, jusqu'à un tems plus propre, parce que cela ne servoit qu'à irriter & à endurcir l'esprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur la liberté de rendre à Dieu un culte public; & Motezuma même envoya les Intendans de ses bâtimens, afin qu'on bâtît un Temple à ses dépens, ainsi que le General le souhaitoit; tant il avoit de passion qu'on le laissât en repos sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoya un des principaux salons du Palais, qui servoit de logement aux Espagnols, & après l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la très-sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornés. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on faisoit la priere du Rosaire, & plusieurs autres exercices de piété & de dévotion. Motezuma y assistoit quelquefois, accompagné de ses Princes

& de ses Ministres, qui louoient extrêmement la douceur de notre sacrifice, sans reconnoître l'inhumanité & l'abomination des leurs : aveugles superstitieux, à qui leurs ténèbres étoient palpables, & qui se défendoient par la coutume, contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols en cette Ville, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son Gouvernement & de sa Police, & de donner enfin toutes les connoissances nécessaires à l'intelligence & à l'idée de ces événemens, puisqu'encore que ces peintures interrompent la narration, elles sont néanmoins nécessaires à l'Histoire, pourvû qu'elles ne soient point hors du sujet, & qu'elles soient exemptes des autres taches, qui sont les vices de la digression.



CHAPITRE XIII.

Description de la Ville de Mexique ; de son air , de sa situation , du Marché de Tlateluco , & du plus grand de ses Temples , dédié au Dieu de la Guerre.

LA grande Ville de Mexique avoit été connue au commencement de sa fondation , sous le nom de *Tenuchtitlan* , ou sous quelque autre approchant de celui-là ; sur quoi les Auteurs se fatiguent assez inutilement. Elle pouvoit alors contenir soixante milles , en deux quartiers séparés , dont l'un se nommoit *Tlateluco* , qui n'étoit rempli que de menu peuple , & l'autre *Mexico* , séjour de la Cour & de toute la Noblesse , & dont par cette raison la Ville entière avoit pris le nom.

Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine , environnée de tous côtés par de très-hautes montagnes , dont les torrens & les ruisseaux alloient former divers étangs dans la vallée , & au centre deux grands Lacs , que la Nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante Villes ou Bourgades. Cette petite mer avoit trente lieues de circonférence ;



ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE

La Ville



e de Mexique



circonférence ; & les deux Lacs qui la composoient , communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les separoit , & où on avoit pratiqué des ouvertures , que l'on passoit sur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtés , un portereau qui se levoit , afin de donner de l'eau au Lac inferieur , qui avoit souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire , où on trouvoit des poissons de fort bon goût : l'autre avoit les eaux épaisses & salées semblables à celles de la Mer. Ce n'est pas que les torrens dont elles étoient formées , eussent une qualité différente de ceux qui composoient le Lac superieur : la salûre ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux , & qui étoit grossiere & nitreuse en cet endroit. Ce défaut même tournoit à un très-grand avantage , à cause du sel que l'on faisoit par tout sur les bords de ce Lac , où ils le laissoient purifier au Soleil ; & puis ils rafinoient par le feu & l'écume , les superfluités que le battement du flot avoit amassées.

C'étoit presque au milieu de ce Lac salé , que l'on avoit fondé la Ville de Mexique , dont la hauteur est à dix-neuf degrés treize minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale , au-dedans de la Zone Torride , que

les anciens Philosophes s'imaginoient être toute en feu, & inhabitable, par un raisonnement qui doit apprendre à notre expérience le peu de fondement que l'on doit faire sur la science des hommes, en toutes ces connoissances qui ne s'aident point de la voie des sens pour détromper l'entendement. Elle jouissoit d'une temperature d'air agréable & saine, où le froid & la chaleur se faisoient sentir en leur saison, mais l'un & l'autre à un degré moderé : l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la santé, à cause de la situation du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le benefice du Soleil.

Cette grande Ville avoit des lieux très-agréables au milieu des eaux, & donnoit la main à la terre, par ses digues ou chauffées principales ; fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à la necessité. La premiere, du côté du Midi, avoit deux lieues de longueur ; & c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre du côté du Septentrion, n'étoit que d'une lieüe : & la troisieme, un peu moindre, regardoit l'Occident. Les ruës de la Ville fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau ; les unes étoient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des Habitans : les autres de terre seule,

avoient été faites à la main : enfin on en voyoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble ; la terre des deux côtés , pour le passage des gens de pied , & l'eau au milieu , pour l'usage des canots & des barques de diverse fabrique , qui navigeoient par tout dans la Ville , ou qui servoient au commerce , & dont le nombre paroîtra peut-être incroyable , puisque les Mexicains assurent qu'il alloit à cinquante mille , sans compter les autres moindres embarcations , qu'ils appelloient *Acales* , faites d'un seul tronc d'arbre , & capables de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics , & les maisons des Nobles , qui composoient la plus grande partie de la Ville , étoient de pierre , & bien bâties ; celles du Peuple basses & inégales : mais les unes & les autres disposées en sorte , qu'elles laissoient différentes places d'un terrain plein & uni , où ils tenoient leurs Marchés.

La place de Tlateluco , d'une étendue admirable , étoit celle où l'on voyoit le plus grand concours de monde , à cause de ses Foires , qui se tenoient à certains jours de l'année , où les Paysans & les Marchands de tout le Royaume se rendoient avec ce qu'ils avoient de plus précieux , tant en fruits , ou productions de la

terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du monde, elle étoit néanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient-ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la variété & la richesse de ces Marchés. Il y avoit des rangs d'Orfevres, qui vendoient des bijoux & des chaînes d'un travail singulier; des vases, & diverses figures d'animaux d'or ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers, particulièrement de petites marmites, dont les ances étoient mobiles, quoiqu'elles eussent été fondues d'un même jet avec la marmite; & d'autres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voyoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des paysages d'un très-bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris

& la vie à la figure, enforte qu'on a vû des ouvrages de cette espece, où l'on ne sçavoit lequel admirer de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, se vendoient à ces Marchés : elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filés ensemble par les femmes ennemies de l'oisiveté, & très-adroites à cette sorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buyres, des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquise & d'une poterie très-fine, differente en couleur, & en odeur même, dont ils composoient, avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle necessaire au service du menage, & à l'ornement des chambres; l'usage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, hors le Palais de l'Empereur, où encore on ne s'en servoit qu'aux jours des plus grandes Fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute sorte de fruits, de viandes & de poissons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & aux besoins de la vie. L'achat & la vente se faisoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui lui manquoit. Le mayz & le cacao servoient seulement de monnoie pour les choses de moindre valeur. Ils ne se

regloient point par le poids, qu'ils ne connoissoient pas; mais ils avoient différentes mesures, qui leur servoient à distinguer la quantité, outre l'usage des chiffres & des nombres, par lesquels ils déterminoient le prix de chaque chose, suivant la taxe.

Il y avoit une maison où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, destiné à regler les differends entre les Négocians. D'autres Ministres inferieurs alloient par les Marchés maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traités; & ils rapportoient au premier Tribunal, les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excès du prix meritoient quelque châtiment. Nos Espagnols admirerent avec justice, la premiere fois, l'abondance, la diversité, l'ordre & la police de ces Marchés, où cette multitude presque infinie de Peuple trafiquoit si paisiblement. C'étoit véritablement un spectacle merveilleux, qui representoit d'une seule vûe, la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

Les Temples, s'il est permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au-dessus de tous les autres édifices. Le plus grand lieu de la résidence du Chef de ces infâmes Sacrificateurs, étoit consacré à l'Idole *Vitzlipuzeli*, qui si-

Le grand Temple



des Mexique.



gnifioit en leur langue le Dieu de la guerre, & qui passoit pour le Souverain de tous leurs Dieux. On peut juger par cet attribut de Souveraineté, combien cette Nation estimoit l'art militaire. Les Soldats Espagnols appelloient cette Idole *Huchilobos*, par corruption de nom & de prononciation; & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parce qu'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposés les uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entièrement attaché à celle de Gomara: ceux qui l'ont vû depuis, avoient d'autres choses en tête, & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus exacts & mieux informés.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs coulevres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûe du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse: elle étoit de pierre, éle-

vée de trente degrés, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillés également, qui soutenoient des perches qui passaient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques crânes des malheureux qui avoient été immolés, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toujours égal; parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du tems : déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage, que ces Barbares conservoient sans aucun remors de la nature, où la cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familière aux yeux par l'habitude.

Les quatre côtés de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux Vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statues de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoyer ceux qui n'étoient pas bien disposés; elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers; parce qu'on leur donnoit quelques reveren-

ces en entrant. Les logemens des Sacrificateurs & des Ministres étoient appliqués à la partie intérieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité si vaste, que huit à dix mille personnes y dansoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus solennelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un tems serein, se découvroit au-dessus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toujours en diminuant, jusqu'à former une demi-pyramide, dont trois des côtés étoient en glaces; & le quatrième soutenoit un escalier: édifice somptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de six-vingt degrés, & sa construction si solide, qu'elle se terminoit en une place de quarante pieds en carré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaspe de toute sorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une manière de balustrade qui regnoit autour de cette place, étoient tournés en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires semblables au jeais, appliquées avec soin, & jointes par le moyen d'un bitume rouge & blanc;

ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtés de la balustrade, à l'endroit où l'escalier finissoit, deux statues de marbre soutenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit sur le dos le miserable qui devoit servir de victime, afin de lui fendre l'estomac, & d'en tirer le cœur. Au dessus de cette pierre, en face de l'escalier, on trouvoit une Chapelle, dont la structure étoit solide & bien entendue, couverte d'un toit de bois rare & précieux, sous lequel ils avoient placé leur Idole sur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, assise sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il sortoit des deux côtés de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de serpent, que les Sacrificateurs portoient sur leurs épaules, lorsqu'ils produisoient leur Idole en public. Elle avoit sur la tête un casque de plumes de diverses couleurs, en figure d'oiseau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son visage étoit affreux & severe, & encore plus enlaidi par deux raies bleuës qu'elle avoit, l'une sur le



Idole de Vitz zili puzt Li.

front, & l'autre sur le nez. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre ondoyante, qui lui servoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils reveroient comme un présent du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces ornemens, ces marques & ces coulevres, avoient leur signification misterieuse : sur quoi ces miserables débitoient mille rêveries, avec des reflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle à gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appelée *Tlaloch*, qui ressembloit parfaitement à celle qu'on vient de décrire : aussi tenoient-ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre ; égaux en force, & uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons succès ; tenant, pour ainsi dire, leur dévotion en équilibre.

Le trésor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable : les murailles & les Autels étoient couverts de bijoux & de pierres précieuses, sur des plumes de couleur. Il y avoit huit Temples dans la Ville, aussi

riches, & bâtis à peu près de la même manière. Les autres moindres alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles différentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une ruë qui n'eût son Dieu tutelaire : & il n'est point de mal dont la nature se fait payer un tribut par notre infirmité, qui n'eût son Autel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres : ainsi le Démon augmentoit son empire à tous momens, par une horrible tyrannie sur des creatures raisonnables, dont il étoit en possession depuis tant de siècles ; sur quoi il faut admirer la profondeur des jugemens incomprehensibles du Très-haut.



C H A P I T R E X I V .

Les différentes Maisons que Motezuma avoit pour son divertissement : Ses Cabinets d'armes, ses Jardins, ses Parcs, & ses autres bâtimens considerables, au dedans & au dehors de la Ville.

Oltre le principal Palais où Motezuma habitoit, & celui que les Espagnols occupoient, cet Empereur avoit plusieurs maisons de plaisir, qui contribuoient à l'ornement de la Cité, & à l'ostentation de sa grandeur. Une de ces maisons, où on voyoit de grands corridors sur des colonnes de jaspe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les especes d'oiseaux que la Nouvelle Espagne produit, & qui sont estimés, soit par la beauté de leur plumage, soit par celle de leur chant. Cette diversité en faisoit voir de fort extraordinaires, & dont jusqu'alors on n'avoit eu aucune connoissance en Europe. Les marins se nourrissoient en un étang d'eau salée; & les oiseaux de riviere en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs, qu'on plumoit en certaine saison, sans les faire mourir, afin de réi-

terer plus d'une fois le profit que leur maître tiroit de leurs plumes : marchandise très-précieuse entre les Mexicains, parce qu'ils l'employoient à leurs toiles, à leurs peintures, & dans tous leurs ornemens. Le nombre de ces oiseaux étoit si grand, & on les conservoit avec tant de soin, qu'il occupoit plus de trois cens hommes, habiles en la connoissance de leurs maladies, & obligés de leur fournir la nourriture dont ils se repaissoient lorsqu'ils étoient en liberté. Près de cette maison, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec divers appartemens capables de loger sa personne & toute sa Maison. C'est où il tenoit son équipage de chasse, & où on nourrissoit les oiseaux de proie : les uns en des cages fort propres, & tenues fort nettement; & ceux-là n'étoient que pour être observés avec admiration, ou curiosité : les autres étoient sur la perche, accoutumés à porter la longe, & dressés pour le plaisir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient très-sçavans en cet exercice, parce qu'ils avoient des oiseaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, & qui ne leur cedoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils fondent sur la proie. Entre les oiseaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur &

d'une fierté si extraordinaire, qu'ils paroissent des monstres; sur tout des aigles de cette espece que l'on nomme Royale, d'une taille surprenante, & d'une prodigieuse voracité: jusques-là qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit sçavoir gré, de ce que nous n'appuyons pas de son nom, un discours qu'il nous paroît avoir crû avec trop de facilité.

En une seconde cour de cette maison, on voyoit toutes les bêtes sauvages dont on faisoit présent à Motezuma, ou qui étoient prises par les Chasseurs. On gardoit les féroces, comme les lions, les tygres, les ours, & les autres especes que la Nouvelle Espagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne surprenoit tant, que la vûe du taureau de Mexique, très-rare, composé de plusieurs & divers animaux, tenant du chameau, la bosse sur les épaules; du lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la ferocité de ce dernier, dans la vigueur & la legereté avec laquelle il attaquoit. Cette espece d'amphiteâtre parut aux Espagnols

digne d'un grand Prince, puisque c'est un usage établi dans le monde de toute antiquité, de signifier la grandeur des hommes par le simbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques-uns de nos Ecrivains ont prétendu qu'en un lieu secret de ce Palais on nourrissoit des viandes choisies, une horrible quantité d'animaux venimeux, en differens vases & en diverses cavernes, comme viperes, serpens à sonnette, scorpions; enfin ils ont poussé la chose jusques aux crocodilles: mais ils ajoutent que cet étalage de venimeuse grandeur ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouverent seulement les vestiges. Cette réserve donne bien un air de fable à ce récit: & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que sur l'opinion des Indiens, qui le croyoient ainsi; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des Tyrans, particulièrement quand il les sert avec peine, & qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les bouffons, les bâteleurs & les joueurs de gobelets, qui servoient au divertissement du Prince. Ils mettoient en ce rang jusques aux monstres, comme les
nains,

nains, les bossus, & les autres erreurs de la nature. Chaque espece avoit son quartier séparé, & des Maîtres à part, qui leur montroient toute sorte de tours d'adresse & de souplesse, avec des Officiers qui avoient soin de les régaler : ce qui se faisoit avec tant d'ordre, qu'il se trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commodités de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout merite leur difformité.

La grandeur de Motezumia ne se reconnoissoit pas moins en deux autres maisons, où l'on conservoit toutes sortes d'armes : l'une servoit comme d'arsenal, où on les fabriquoit, & l'autre de magasin. Tous les excellens Ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces maisons. Ils étoient distribués en différentes boutiques, suivant leur emploi : en l'une on planoit les baguettes destinées à servir de fleches : en l'autre, on tailloit les pierres à fusil, qui devoient en faire la pointe. Ainsi chaque espece d'armes offensives, ou défensives, avoit son Ouvrier & ses Officiers séparés, outre certains Sur-Intendans qui tenoient registre à leur maniere de la quantité & du prix de tout ce qui se faisoit. L'autre maison, dont le bâtiment

avoit plus d'apparence, servoit, comme on a dit, de magasin à ferrer ces armes lorsqu'elles étoient achevées, & de-là on les distribuoit aux Armées & aux Places frontieres, suivant la necessité. Les armes destinées à la personne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, suspenduës au long des murailles, en très-bon ordre. On voyoit d'un côté les arcs, les fleches & les carquois enrichis de plusieurs ornemens d'or & de pierres precieuses. Les épées & les massuës, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre côté, armées de pierres à fusil qui en faisoient le tranchant : la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle du carquois. D'autre part, on avoit rangé les dards & les armes de jet ; le tout si luisant & si proprement tenu, jusqu'aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette exactitude. On voyoit encore différentes façons de cuirasses ou de salades, faites de lames ou de feuilles d'or ; plusieurs casaques de coton piqué, qui resistoient aux fleches ; de très-jolies inventions de boucliers ; & une espece de pavois ou de rondaches de peaux impenetrables, qui couvroient tout le corps, & qui jusqu'à l'occasion de combattre, se portoient roulées sur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes sur-

prit les Espagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faisoit voir ainsi en même tems son opulence & son inclination.

Toutes ces maisons étoient accompagnées de grands jardins très-bien cultivés. Motezuma ne se plaisoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des legumes; au contraire, il disoit que les potagers n'étoient propres qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaisir en cette sorte de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ses jardins, que des fleurs d'une très-agreable diversité, & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, disposées en plusieurs compartimens, & même dans les salles à manger. Il prenoit un soin particulier de faire transplanter dans ses parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays-là, où les Medecins n'avoient point d'autre étude que celle de connoître leurs noms & leurs propriétés. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chassoient par les sucs & les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composoient tous leurs remedes avec des effets surprenans, confirmés par l'experience, qui sans s'amuser à une

recherche inutile de la cause des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la santé aux malades. On prenoit gratuitement aux Jardins du Roy toutes les herbes dont les Medecins faisoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient besoin : & Motezuma avoit soin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur succès, ou étant persuadé qu'il satisfaisoit au devoir d'un Souverain, en procurant à ses Sujets le bien de la santé.

Par tous ces jardins, & dans toutes ces maisons on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voisines par differens conduits jusqu'aux chauffées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la Ville de Mexique. On y avoit dressé quelques fontaines pour la commodité publique ; & on permettoit, moyennant un tribut considerable, que les Indiens vendissent par les ruës, l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur industrie, de quelques reservoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup sous l'Empire de Motezuma, puisqu'un de les plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avoit decouvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexique. Cette montagne est éloignée d'une lieuë de la Ville ; & l'Em-

pereur prit lui-même la peine de tracer ce conduit, & un grand reservoir de pierre, où toutes ces eaux se rassembloient. Il fit niveler leur hauteur, & la pente qu'il falloit donner au courant; après quoi on bâtit par son ordre une grosse muraille de fortes pierres, qui soutenoient deux canaux fort bien conroyés d'une terre-glaife excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoyoit l'autre: & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage, très utile à ses Peuples, qu'il commanda qu'on y mît sa representation, & celle de son Pere, taillées en demi relief sur deux pierres, avec quelque ressemblance; tant il avoit d'ambition de se rendre recommandable à la posterité par ce bienfait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur, celui qui surprit davantage les Espagnols, fut le Palais que les Mexicains appelloient la Maison de tristesse: c'est où il se retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ses parens, & aux autres occasions d'une calamité publique, ou de quelque mauvais succès, qui demandoit une demonstration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur: les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les

fenêtres en étoient petites, & fermées par une espece de jaloufies, qui ne donnoient, ce semble, qu'à regret, passage à la lumière, & qui ne la recevoient, qu'afin de faire mieux remarquer l'obscurité. Il demouroit en cet effroyable séjour, jusqu'à ce qu'il eût épuisé ses regrets & ses plaintes: & c'est où le Demon lui apparoissoit le plus souvent; soit que le Prince des Tenebres se plaise en ces lieux d'horreur; soit à cause du rapport qu'ont entr'eux le malin Esprit, & l'humeur mélancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville des maisons de campagne ornées de plusieurs fontaines, qui furnissoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces maisons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chasse, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien; personne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la fleche. Son plus grand divertissement étoit cette espece de chasse qu'on appelle Batuë: il se faisoit accompagner de tous les Nobles de sa Cour, dans un parc d'une très-grande étenduë, entouré par tout d'un fossé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voisines, qui servoient souvent de retraite aux tygres & aux lions. Il y avoit à Mexique & ailleurs des

gens destinés pour cette chasse , qui faisoient une grande enceinte , qu'ils retrecissoient insensiblement , afin de pousser les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur , à peu près de la maniere dont nos Chasseurs en usent. Ces Indiens avoient une hardiesse & une agilité surprenante à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches : & Motezuma se faisoit un grand plaisir , de les voir combattre contre ces bêtes , & de les tirer lorsqu'elles venoient à portée ; ce qu'il faisoit toujours avec de grands applaudissemens de la part de ses Courtisans. Il ne descendoit point de sa litiere , si ce n'étoit en de certaines rencontres , où il trouvoit quelque hauteur commode , qu'on fortifioit toujours de quelques palissades , avec une bonne provision de fleches pour la sûreté de sa personne. Ce n'est pas qu'il manquât de courage , ou qu'il cedât en force & en adresse , à aucun de ses Sujets : mais il regardoit comme indignes de sa Majesté , ces perils auxquels on s'expose de gayeté de cœur ; étant persuadé , par une juste attention sur sa dignité , qu'il n'y a que ceux de la guerre qui soient dignes d'un Roy.

CHAPITRE XV.

On décrit l'exactitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences, & les autres particularités de son économie & de ses plaisirs.

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur étoit soutenue par l'appareil fastueux dont il se faisoit servir, & que l'on voyoit autour de la personne, afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprès de nouvelles ceremonies, qui alloient jusqu'à l'excès, parce qu'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ses Prédécesseurs en avoient usé avec leurs peuples. Nous avons déjà dit qu'il augmenta au commencement de son Regne, le nombre, la qualité & le lustre des Officiers de la Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles, plus ou moins illustres, selon le mérite de leurs emplois. Ses Conseillers résisterent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne falloit pas desespérer le peuple par cette exclusion, qui les deshonoroit.

Néanmoins

Néanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité lui donnoit. Une de ses maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriser que de loin, des gens à qui la misere ôte les sentimens, ou le pouvoir de reconnoître un bien qu'on leur fait; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde : l'une de Soldats, si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais, outre diverses esquadres qui étoient aux principales portes : l'autre de Nobles, introduite sous son Regne. Elle consistoit en deux cens hommes de qualité, connue & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, à deux fins ; l'une, de garder la personne de l'Empereur, & l'autre, de l'accompagner par tout. Le service de ces Nobles se faisoit tour à tour par brigades, partagées en sorte, qu'elle comprenoit toute la Noblesse, non-seulement de la Ville, mais encore du Royaume ; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poste étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on deffervoit de dessus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans sa chambre, où il les faisoit appeller :

ce n'étoit pas tant à dessein de les favoriser, que pour sçavoir s'ils assistoient en personne à la garde, & les tenir en respect. Motezuma se vançoit d'avoir mis cette garde sur pied, par une politique assez raffinée, disant à ses Ministres, qu'elle lui servoit à exercer l'obéissance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons sujets qu'il avoit dans son Empire, afin de les employer suivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique se marioient avec les filles des Rois qui étoient leurs Vassaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Imperatrice, & chacune son appartement séparé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif & scandaleux, puisqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en son Palais jusqu'à trois mille femmes, tant Maîtresses, que suivantes; & que de toutes les filles qui naissoient dans l'étendue de son Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne passât par l'examen de ses sales desirs; parce que les Intendans avoient soin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur; faisant une

affaire d'Etat de la debauche de leur Prince.

Il se dégoûtoit aisément de cette sorte de femmes, & il leur procuroit d'abord un établissement, afin que d'autres vinssent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus considérables, parce qu'elles estoient du Palais fort riches, & même fort honorées, suivant l'opinion de ces Peuples: tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raison naturelle, étoit non seulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modestie en la conduite de ces femmes. Il en avoit plusieurs vieilles qui veilloient exactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fût cas de l'honnêteté, mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux; & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa maison les loix de la bienséance, qui sont si louables & si conformes à la raison, n'étoit en lui qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu généreux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares & difficiles à obtenir; mais elles duroient long-tems,

& il se préparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient avec six ou sept Conseillers d'Etat auprès de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les délibérations & les Arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celui qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois réverences sans oser lever les yeux. A la premiere, il disoit, *Seigneur* ; à la seconde, *Monseigneur* ; & à la troisième, *Grand Seigneur*. Il falloit parler de la maniere la plus humble & la plus soumise, & se retirer après sur les mêmes pas, en repetant les reverences, sans tourner le dos, & avec une extrême attention sur ses yeux ; parce qu'il y avoit là certains Ministres, qui châtioient sur le champ les moindres négligences, & que Motezuma étoit très-rigoureux sur l'observation de ces ceremonies ; ce qu'on ne doit pas blâmer en une Prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prérogatives qui les distinguent des autres hommes, & que ces délicateffes de la Majesté Souveraine ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essen-

tiel, par rapport au respect qui lui est dû. Il écoutoit avec attention, & répondoit avec severité: on eût dit qu'il mesuroit le ton de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le rassurer, ou il l'adressoit à un des Ministres qui assistoient à l'audience, afin que cet homme pût lui expliquer son affaire avec plus d'assurance; & le suppliant en étoit plutôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte respectueuse, quelque chose qui flattoit sa vanité. Il faisoit beaucoup valoir la complaisance & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la sottise de leurs prétentions. Il est vrai qu'il s'en faisoit un sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine: mais il n'en venoit pas toujours à bout; parce que l'état violent cedoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble gueres à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public, mais toujours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cent plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, & quelques-unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plurent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâcherent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même:

tant il est vrai qu'il n'y a point de Pays si barbare, où l'appetit ne se pique d'être ingénieux en ses deréglemens.

Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revûe des plats, afin de reconnoître la difference des ragoûts qu'ils contenoient; & après avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui lui plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde: & cette profusion, qui se faisoit réglément chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais, mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir ou leurs Charges, appelloient auprès de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siege, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton très-blanc & très-fin, & les serviettes de même étoffe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques, Au dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient

autour de la personne de l'Empereur ; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprès du balustre. Ils étoient apportés par vingt femmes parées magnifiquement, qui servoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on usoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie très-fine, & ne servoient qu'une seule fois, ainsi que les napes & les servietes, qui étoient aussi-tôt distribuées aux Officiers. Les vases ou coupes étoient d'or, avec leurs fôucoupes de même métal : néanmoins Motezuma buvoit quelquefois dans des tasses de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient plusieurs sortes de boissons ; & l'Empereur désignoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par des bonnes odeurs ; les autres se faisoient du suc de quelques herbes propres à conserver la santé, ou de quelqu'autre composition d'une qualité moins exquise. Il usoit fort modérément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bières que les Indiens faisoient du mayz. dont le grain infusé quelque tems, & bouilli ensuite, composoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une espece de chocolat à la maniere

du Pays, qui consistoit en la simple substance de cacao, battue avec le *Molinille*, jusqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur : après quoi il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Cette habitude vicieuse passoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de superstitions; parce que le suc de cette herbe étoit un des ingrédients dont leurs Sacrificateurs se servoient à exciter ces vapeurs furieuses dont ils avoient besoin pour troubler leur cerveau & leur raison, lorsqu'ils avoient commerce avec le Demon.

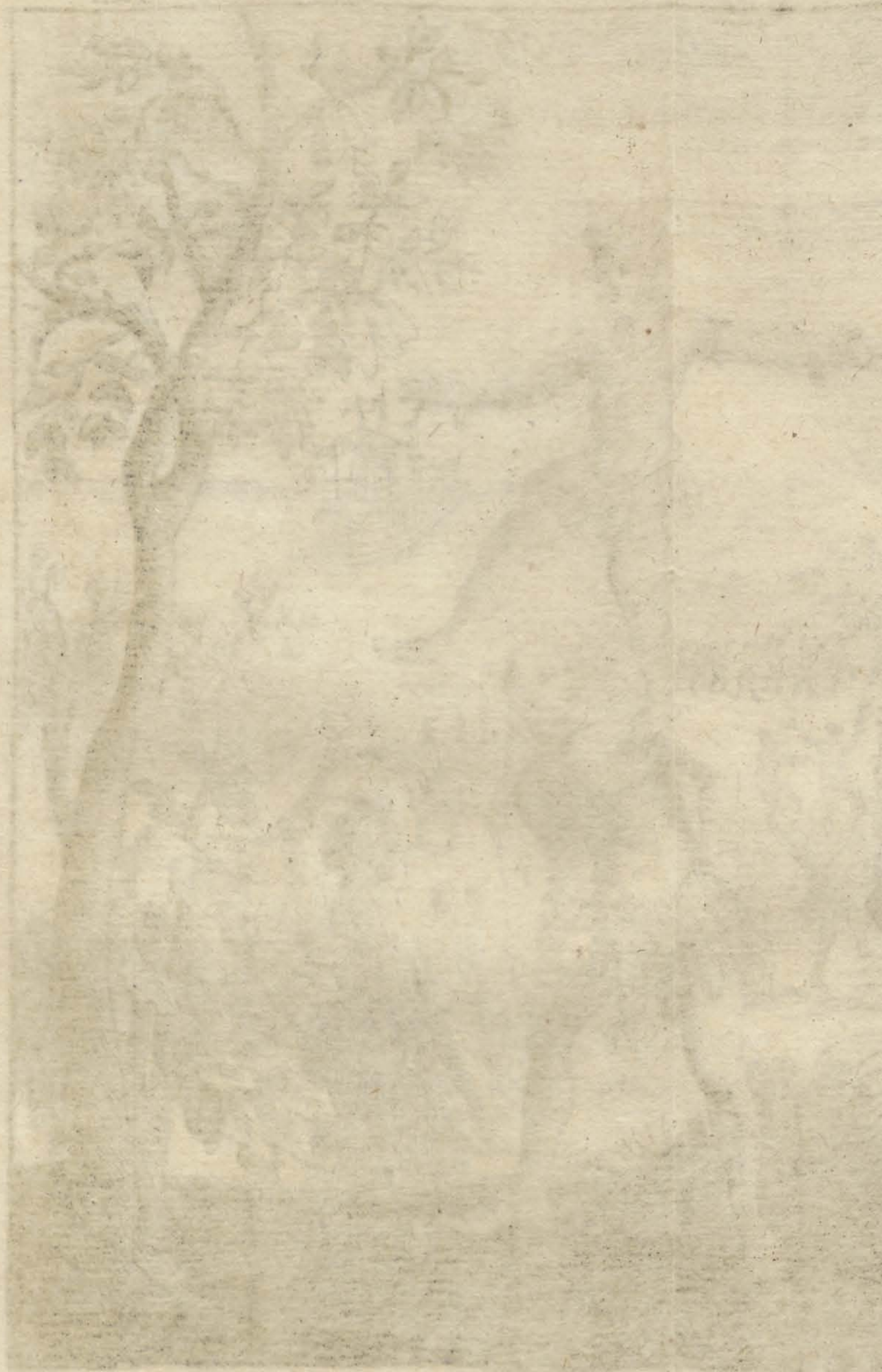
Trois ou quatre bouffons des plus habiles affissoient ordinairement à ses repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette sorte de gens, qui font consister leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguisent en agrément le manque de respect. Motezuma disoit qu'il les souffroit auprès de sa personne, parce qu'ils lui apprenoient quelques verités : mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Néanmoins ce discours tient lieu entre ses bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, est qu'un Prince barbare sentoit la foiblesse qu'il y a de s'arrêter à ces miserables,

puisqu'il cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuser.

Après que l'Empereur avoit donné quelque tems au repos, on faisoit entrer ses Musiciens, ou Joueurs de flûtes, & de certaines coquilles, qui malgré la diversité des sons de leurs instrumens, ne laissoient pas de faire une espece de concert. Ils chantoient diverses poësies, dont les vers, quoique differens en mesures, avoient leur nombre & leur cadence : pour les tons, ils les diversifioient à la discretion de l'oreille, & néanmoins avec quelque modulation. Le sujet ordinaire de ces compositions, étoit les actions des Ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ses prédecesseurs. Ils les chantoient aussi dans les Temples ; & les enfans les apprennoient par cœur, afin que les exploits de leur Nation ne fussent point effacés par l'oubli : & ces chansons tenoient lieu d'histoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hieroglyphes de leurs Annales. Les Mexicains avoient aussi leurs chansons de plaisir, dont ils se servoient dans leurs danses, en maniere de dialogue, avec des reprises d'une musique moins bruyante ; & ils avoient tant d'inclination à ces divertissemens, & à tous les autres spectacles, où ils réussissoient fort bien, que

presque tous les soirs on voyoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la Ville, tantôt de la Noblesse, & tantôt du Peuple; & elles devinrent plus magnifiques & plus frequentes en cette saison en faveur des Espagnols; & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjouissances, & qui y assistoit contre les regles de l'austerité qu'il s'étoit prescrite, comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

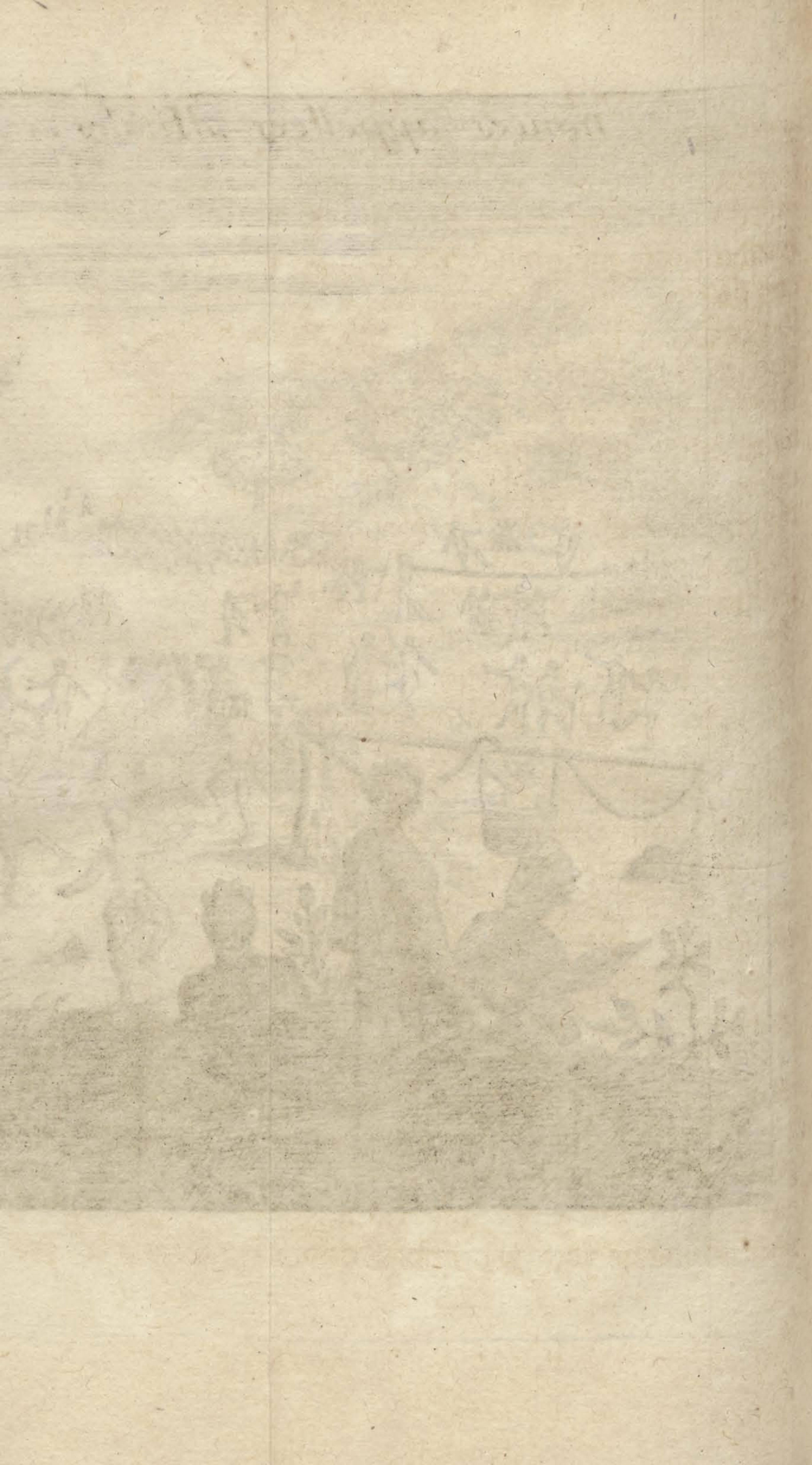
Le plus celebre de leurs divertissemens, étoit une espece de bal, qu'ils appelloient *Mitotes*. Il consistoit en un concours effroyable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parés, les autres déguisés sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlés avec le peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entré dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son, l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux; & après quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond, & tous sautoient en même tems, sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle étoit las, un autre lui succe-



Dances appellees Mitotes.







doit , & faisoit des sauts & des figures différentes , à l'imitation de celles que l'Antiquité a tant célébrées , sous divers noms. Enfin tout se mêloit en cadence , avec des cris de joye , jusqu'à ce que les fantés qu'ils se portoient l'un à l'autre (car ils se faisoient un honneur de bien boire à cette fête) eussent introduit la confusion ordinaire entre les yvrognes ; ce qui faisoit cesser la danse , ou la convertissoit en une jouissance plus fole , & fort deréglée.

D'autres fois le Peuple s'assembloit dans les places publiques , ou sur les degrés des Temples , où l'on produisoit divers spectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc , ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante , avec l'arc & la flèche. Ils couroient aussi , ou lutoient l'un contre l'autre , sous de certaines conditions , & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la corde sans contrepoids , avec beaucoup d'agilité ; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la pelotte : c'étoit comme une grosse balle faite d'une espece de gomme , qui sans être ni dure , ni cassante , bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre , dont ils fai-

soient deux partis; & la balle étoit quelquefois long-tems en l'air, jusqu'à ce qu'un des deux partis l'eût poussée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire se disputoit avec tant de solemnité, que les Prêtres y assistoient par une superstition ridicule, avec leur Dieu de la balle; & après l'avoir placé à son aise, ils conjuroient le tripot, par de certaines ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur folle imagination, & de rendre la fortune égale entre les joueurs.

Il se passoit peu de jours où la Ville n'eût quelque divertissement de cette nature, & Motezuma se plaisoit à tenir l'esprit du Peuple égayé par ces regales. Ce n'est pas qu'ils convinssent à son caractère, ni qu'il ignorât les désordres qu'il faut pardonner, ou dissimuler, en ces mouvemens d'une multitude agitée; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit nécessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidélité lui étoit toujours suspecte: miserable capitulation d'un Tyran avec ses Sujets, à qui il laisse des amorces qui les portent au vice, afin d'étouffer les reflexions qu'ils pourroient faire sur leur misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des désordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

CHAPITRE XVI.

Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularités du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.

LES richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soutenir la dépense & les délices de sa Cour, mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de domter les rebelles, ou couvrir ses frontieres, outre un fonds considerable qu'il mettoit en reserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses Sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient letiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir: les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun

salaires, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient leur dépendance, par quelque autre service personnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdiccions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoyoit à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Épargne, qui résidoit en la Ville capitale; & ils étoient obligés de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs négligences étoient également châtiées, & il y alloit de la vie; ce qui faisoit naître les violences dont ils usoient à exiger les droits, puisque la miséricorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas; mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin de cette charge, afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit esperer d'obéissance, s'il les laissoit enrichir, très-habile à inventer des pretextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du

monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoioient du bois à son Palais, ou elles contribuoient quelque autre chose aux dépens de leurs Communautés.

Le tribut des Nobles étoit, d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils lui faisoient, outre cela, de continuels presens, qu'il recevoit comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligés. Il avoit plusieurs Trésoriers differens, suivant les diverses especes des choses qui entroient en son Empire; & le premier Tribunal déliroit tout ce qui étoit nécessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur, & à la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au Trésor Royal; ils le reduisoient en especes, qui pussent être conservées long-tems, particulièrement en pieces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fit rabattre rien de son prix: au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin; soit qu'ils fussent charmés par la noblesse & la beauté de ce métal; soit que sa destinée le porte à être plutôt la victime de l'a-

varice des hommes, que le secours de leurs besoins,

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considerable, par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, ainsi qu'on l'a dit, à la disposition des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conseil de Justice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inférieurs; un Conseil de Guerre, dont les Officiers avoient soin de la levée & de la subsistance des troupes; & un Conseil d'Etat, qui se tenoit ordinairement en présence du Prince, & où l'on déliberoit sur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre plusieurs autres Ministres, comme des Prevôts de Cour, qui faisoient la ronde par la Ville, & qui poursuivoient les malfaïcteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnés de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'assembloient pour juger les procès en premiere instance. Tous les jugemens étoient sommaires & sans écritures: le demandeur & le défendeur paroïssent chacun avec ses raisons & ses Témoins;

moins, & la contestation étoit décidée sur le champ. On l'examinoit un peu plus longtemps, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal supérieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs Ancêtres; la contume leur tenant lieu de Loy, lorsque la volonté du Prince n'alteroit point la coutume. Tous ces Conseils étoient composés de personnes d'une expérience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix: mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui eussent séance au Conseil d'Etat. Les plus anciens Princes du sang Royal montoient successivement à cette dignité d'Electeur: & quand il se présentoit quelque matière de grande considération, on appelloit au Conseil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative, qui leur venoit par droit de succession. Les quatre premiers Conseillers étoient logés & nourris dans le Palais, afin d'être toujours auprès de la personne du Roy, & de lui donner leurs avis sur les affaires, qu'il ne prenoit le plus souvent, que pour autoriser ses Decrets dans l'esprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenser le merite, & à punir les cri-

mes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la personne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes se pardonnoient aisement, parce que la Religion même désarmoît la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le défaut d'integrité dans les Ministres; & il n'y avoit point de peché veniel pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvelé cette coutume à toute rigueur: il faisoit des diligences secretes & exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur désintéressement par des regales considerables, qui leur étoient présentés de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission: severité qui méritoit d'être exercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli: aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulièrement celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la société avec les Citoyens; puisqu'on voit qu'entre les abus de leurs

coutumes bestiales , ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes , lorsqu'ils n'avoient point encore de Loix , parce qu'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer , est celui qu'ils donnoient à l'éducation des enfans , & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations , après les avoir examinées. Ils avoient des Ecoles publiques , où on enseignoit aux enfans du Peuple , ce qu'ils devoient sçavoir ; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus considerés , où on élevoit les enfans des Nobles , depuis leur plus tendre jeunesse , jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune , ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges , des Maîtres pour les exercices de l'enfance ; d'autres pour ceux de l'adolescence , & d'autres , enfin , pour la jeunesse. Les Maîtres avoient l'autorité & la consideration de Ministres du Prince ; & c'étoit avec justice , puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces exercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchiffrer les caracteres & les figures dont ils composoient leurs Ecrits ; & on exerçoit leur me-

moire, en leur faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les grandes actions de leurs Ancêtres, & les louanges de leurs Dieux. Ils passoiēt de là à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere réglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiés que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émouffe ses passions. En même tems que leur esprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obéissance, leur corps se fortifioit; & ils passoiēt à la troisième classe, où ils se rendoiēt adroits aux exercices les plus violens: c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luter; où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massue, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient des tems destinés à résister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres, afin d'être appliqués, suivant la connoissance que leurs Maîtres connoient de leurs inclinations, aux em-

plais de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considérées, quoique la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrônes dévouées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dès leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrônes, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant très-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portés d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passoient par la rigueur d'un autre examen fort remarquable. Leurs peres les envoyoit à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoi ils s'engageoient avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celui de Tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoutumer à la fatigue.

Celui d'entre ces apprentifs qui changeoit de couleur à la vûe de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçu dans les troupes : c'est pourquoy ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit en se jettant tête baissée dans les plus grands périls; étant persuadés que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa réputation, en sacrifiant quelque chose à la témérité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celui qui consistoit à acquérir de l'estime dans les occasions de la guerre; puisque les Princes considéroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voye des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignités de l'Etat. Ainsi ils s'animoient tous à servir; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au dessus des autres, aspiroient tous à acquérir les vertus militaires. Il y avoit un temps déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le

distinguent. Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient obligés de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vassaux si puissans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne, jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obéissoient, comme à celui qui representoit la personne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée; ce qui arrivoit très-rarement; parce que ces Princes croyoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du commandement de leurs Armées; regardant comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combattre étoit la même que celle que nous avons décrite au combat de Tabasco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de discipline; que le service y étoit plus exact, & les Soldats plus obéissans; enfin qu'il y avoit plus de Noblesse, & bien d'autres récompenses à esperer. Ils lançoient d'a-

bord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de massue ; & souvent ils se jettoient à corps perdu sur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des prisonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celui qui amenoit le plus de victimes pour les sacrifices. Les charges de la guerre étoient fort estimées, & les Officiers fort respectés. Motezuma nemanquoit pas de recompenser liberement ceux qui se distinguoient dans les occasions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la réputation de ses troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui servoient à la guerre : c'étoit comme une espece d'Ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de distinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint sur leurs mantes. Il fonda un Ordre supérieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du Sang Royal : & il s'y enrôla lui-même, afin de donner plus de considération à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachés

chés par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui seroient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient sur leurs épaules, plus ou moins, suivant le mérite des exploits du Chevalier, que l'on distinguoit par le nombre de ses cordons; & on l'augmentoit avec de grandes ceremonies, à mesure que le brave se signaloit par de nouvelles actions: ainsi il y avoit toujours lieu de se faire un nouveau mérite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici de louer en ces Peuples l'ardeur genereuse avec laquelle ils aspireroient à ces récompenses honorables, & en Motezuma l'adresse de les avoir inventées; puisqu'encore que ce soit la monnoye la plus aisée à battre & à débiter, c'est néanmoins celle qui tient le premier rang dans les trésors des Princes.



C H A P I T R E X V I I .

Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & les mois : Leurs Fêtes , leurs Mariages & leurs autres Coutumes dignes d'être remarquées.

LEs Mexicains avoient une methode très-considerable en la disposition de leur Calendrier: ils le regloient sur le mouvement du Soleil , dont ils sçavoient prendre la hauteur & la déclinaison qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année , ainsi que la nôtre , étoit detrois censsoixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun ; ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : les cinq qui restoient étoient comme intercalaires : on les ajoutoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croyoient que leurs Ancêtres avoient laissés exprès , comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oïveté , & ne songeoient qu'à perdre le plus agréablement qu'ils pouvoient ces restes de tems. Les Ouvriers cessoient leur

travail , on fermoit les boutiques , on ne plaidoit point aux Tribunaux , & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissemens , afin , disoient-ils , de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du Printems ; & elle ne differoit de notre année solaire , que de trois jours , qu'ils ôtoient de notre mois de Février.

Ils avoient aussi leurs semaines de treize jours chacune , avec noms differens , qu'ils marquoient sur leur Calendrier par diverses figures. Leurs siècles étoient de quatre semaines d'années , dont la méthode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art , & se conservoit soigneusement , afin d'apprendre à la postérité , ce qui s'étoit passé de plus considerable. On traçoit un grand cercle , divisé en cinquante-deux degrés . & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit représenté au centre du cercle , & il sortoit de ses rayons quatre lignes differentes en couleur , qui partageoient également la circonference du cercle : ainsi on contoit treize degrés entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque , sur lequel ils calculoient les révolutions

de leurs siècles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caractères les événemens les plus considérables de chaque siècle. Ces tables des siècles étoient comme des monumens publics, qui servoient de preuves à l'Histoire: & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la postérité les grandes actions de leurs Ancêtres. Cette supputation des siècles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le Monde couroit risque de perir, lorsque le Soleil achevoit sa revolution au bout de ces quatre semaines de siècles: ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se préparoit à cette effroyable disgrâce. Ils se dispoient à la mort, sans être malades; ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir. Ils éteignoient le feu; ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût scû si l'on étoit tout à bon dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crepuscule

paroissoit à leurs yeux, tournés sans relâche du côté de l'Orient; & quand le Soleil se montroit, il étoit salué au son de tous leurs instrumens, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joye. Les Mexicains se felicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déjà assurée pour un autre siecle: & ils alloient aux Temples, en rendre grâces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frottoient l'un contre l'autre; après quoi chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui étoit nécessaire à sa subsistance; & on celebroit ce jour-là par des réjouissances publiques. On ne voyoit que des danses par la Ville & d'autres exercices d'agilité consacrés au renouvellement du siecle, de la même maniere que Rome en usoit autrefois dans les Jeux Seculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne que sous des conditions fort singulieres. Après qu'ils étoient élus de la maniere que l'on a raportée, le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en campagne à la tête des troupes, & de remporter quelque victoire, ou de conquérir quelque Province sur les ennemis de l'Empire, ou sur les

rebelles, avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. C'est par une obligation si considerable, que cet Empire s'étoit étendu en si peu de tems. Aussi-tôt que le merite de ses exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la Ville Capitale, où on lui avoit préparé une entrée, avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en de semblables occasions. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il descendoit de sa litiere; & après les sacrifices propres à cette ceremonie, les Princes Electeurs mettoient sur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la Justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des fleches, qui désignoient le souverain Commandement sur leurs Armées; & alors le Roy de Tezeuco lui mettoit la Couronne sur la tête; ce qui étoit la fonction privilégiée du premier Electeur.

Un des principaux Magistrats, & des plus éloquens, faisoit ensuite un long discours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire de sa nouvelle dignité: il y mêloit quelques instructions, dans lesquelles il representoit les soins &

les obligations que la Couronne impose ; l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ses Peuples ; & sur tout la louable conduite de ses Predecesseurs, qu'il devoit imiter. Le discours étant fini , le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond respect ; & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment , dont les circonstances sont très-remarquables. En premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ses Ancêtres , d'observer les Loix & les Coutumes de l'Empire , & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore , que tant qu'il regneroit , les pluyes tomberoient à propos ; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens ; que les campagnes ne feroient point affligées par la sterilité , ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un Prince & ses Sujets , a véritablement quelque chose de bizarre ; & Juste-Lipse a trouvé bon d'en faire des raileries : néanmoins on peut dire que les Sujets prétendoient par ce serment , engager leur Prince à regner avec tant de modération , qu'il n'attirât point de son chef la colere du Ciel ; n'ignorant pas que les châtimens & les calamités publiques tombent souvent sur les Peuples, qui souffrent pour les crimes & pour les excès de leurs Rois.

Pour ce qui est des autres coutumes de cette Nation, nous toucherons seulement ce qui peut être rapporté dans une Histoire : laissant à part les superstitions, leurs indecences & leurs brutalités, dont le recit blesse la pudeur, encore qu'il n'offense pas la vérité.

Quoique la multitude de leurs Dieux fût aussi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie aussi horrible qu'on l'a dit, ils ne laissoient pas de reconnoître une Divinité supérieure, à qui ils attribuoient la Création du Ciel & de la Terre : & ce principe de toutes choses étoit un Dieu sans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient en regardant le Ciel avec veneration, & en lui donnant à leur maniere l'attribut d'Inétable, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le Dieu Inconnu. Néanmoins cette notion de la premiere cause, qui paroissoit devoir contribuer à les désabuser avec plus de facilité, fut alors de très-peu d'usage, parce qu'il n'y eut pas moyen de les réduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, sans avoir besoin de secours, quoique par leur aveu elle avoit eu assez de pouvoit

pour le créer. Ils étoient prevenus de cette sole opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, jusqu'à ce que les hommes eussent commencé à devenir miserables, à mesure qu'ils se multiplioient : car ils regardoient leurs Dieux comme des genies favorables, & qui se produisoient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance, sans qu'il leur parût une chose absurde, que les miseres & les necessités de la nature humaine donnassent l'être & la Divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des recompenses & des peines dans l'éternité: mais ils expliquoient mal le merite & le peché; & cette verité étoit encore obscurcie par d'autres erreurs. Sur cette supposition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient long & fâcheux : ils faisoient mourir quelqu'uns de leurs Domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étendue, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs Domestiques; l'un & l'autre à pro-

portion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flatteurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs avec pompe, & un grand cortège : les Prêtres venoient au devant, avec leurs brâsiers de copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funebres, accompagnées d'un son enroué & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverses fois le cercueil en haut, durant qu'on sacrifioit ces miserables victimes, qui avoient dévoué jusqu'à leur ame à l'esclavage ; & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautés atroces & déplorables.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat, & quelques ceremonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté, par des questions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari ; & il les nouoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien intérieur des volontés. Ils retournoient à leur maison avec cette espece

d'engagement, accompagnés du Sacrificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foyer, qui selon leur imagination, étoit le médiateur des differends entre les mariés. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précédés par le Sacrificateur; & cette ceremonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnoit la dernière perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer; ce qui arrivoit très-souvent. Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût réciproque; & ce procès n'alloit point jusques aux Juges: ceux qui connoissoient les mariés le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réunir, sur peine de la vie, & le peril de la rechûte étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes; & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensua-

lité, on châtoit un adulateur du dernier supplice ; mais en cela ils avoient moins d'égard à la difformité du crime qu'à ses inconveniens.

Ils portoient aux Temples avec solennité, les enfans nouveaux nés; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenouille & le fuseau. Après cette première ceremonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprès de l'Autel, où il leur tiroit quelques gouttes de sang des parties de la generation avec une épine de maguez, ou une lancette de pierre à fusil; & puis il jettoit de l'eau sur eux, ou il les baignoit, en faisant de certaines imprécations: en quoi il sembloit que le Demon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Batême & la circoncision, avec le même orgueil dont il tâchoit de contrefaire les autres ceremonies, & même jusqu'aux autres Sacremens de la Religion.

Catholique ; puisqu'il avoit introduit entre ces Barbares la confession de leurs péchés, en leur persuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux , & une espece de communion ridicule, que les Sacrificateurs administroient à certains jours de l'année , après avoir mis en petits morceaux une masse de farine pétrie avec du miel, figurée en Idole , qu'ils appelloient le Dieu de la Penitence. Ce même signe avoit aussi ordonné des Jubilés , des Processions , des encensemens , & d'autres images du culte de la véritable Religion ; jusqu'à vouloir que le Chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape ; où l'on connoît qu'il se faisoit une étude particuliere de cette imitation ; soit qu'il eût dessein d'abuser de nos saintes ceremonies , en les mêlant avec ses abominations ; soit qu'il ne puisse se repentir de cette affectation, qui lui fait aspirer encore à se rendre semblable au Très-haut. Les autres coutumes de ces miserables Idolâtres, faisoient horreur à la raison , & à la nature même : ce n'étoit que des bestialités , des absurdités & des égaremens , qui paroïtroient incompatibles avec cette regularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur Etat , si les histoires n'étoient remplies de semblables abus, que la foible capacité de l'esprit de l'homme avoit introduit

parmi d'autres Nations , moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais également aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des Idoles: & le Demon les avoit établis plusieurs siècles avant ceux des Mexicains, entre ces Peuples dont les Israélites avoient appris à sacrifier leurs enfans aux Statuës de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes mêmes se pratiquoit chez d'autres Barbares de notre Hemisphere, ainsi que la Galatie l'avoue dans ses anciens Monumens, & que la Scytie le reconnoît dans ses Antropophages. Les pieces de bois adorées, les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le Demon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'étoit-il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des Maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion, quoiqu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçû leurs Loix, & se soit formé sur leurs exemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capa:

cité de notre entendement est renfermée en des bornes fort étroites, puisqu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'effleurer les notions qui lui sont communiquées par les sens & par l'expérience, lorsqu'il n'est pas éclairé de cette lumière celeste qui lui découvre l'essence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautés que l'Idolatrie avoit inventées en différentes parties du monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres superstitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuyeuse repetition, dans les Histoires des Indes; outre que c'est une instruction peu nécessaire, & qui n'a ni agrément ni utilité, & qu'on pourroit bien se faire une matiere de confession, des libertés que la plume se donneroit sur ce sujet.



C H A P I T R E X V I I I .

Motézuma continue ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué, sur quoi il prend la résolution de s'assurer de la personne de Motézuma.

LEs Espagnols observoient toutes ces choses avec admiration, quoiqu'ils s'efforçassent de retenir & de cacher la surprise qu'elles leur donnoient; & ils avoient assez de peine à composer leurs visages en ces occasions, afin de conserver par tout cet air de supériorité qu'ils affectoient avec les Indiens. Les premiers jours de leur arrivée se passerent en divertissemens: les Mexicains produisirent avec ostentation, ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux, à dessein de régaler les Etrangers. Ils y mêloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniment des armes, & leur agilité aux autres exercices. Motézuma étoit le promoteur de ces spectacles & de ces réjouissances; & contre sa coutume, il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toujours avec soi Cortez,

tez, & les autres Capitaines Espagnols : son procedé étoit honnête avec eux : il y entroit même une espece de veneration, fort extraordinaire en un homme de son caractère, & qui attiroit beaucoup de respect aux Espagnols de la part des Sujets, qui connoissoient leur Empereur. Les visites étoient frequentes, & rendues avec exactitude. Cortez alloit au Palais, & Motezuma venoit au quartier du General, où il ne pouvoit se lasser d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Region celeste ; & il s'étoit formé une si haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux Pays, qu'il n'en concevoit pas une si grande de ses Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Espagnols, par des presens de bijoux & de raretés, qu'il distribuoit, tant aux Officiers, qu'aux simples Soldats, avec discernement & connoissance du mérite ; faisant plus de caresses à ceux qui avoient le plus de distinction, & sachant proportionner le present, à l'importance des personnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles à l'imitation du Prince, tâchoient à se rendre agréables, par des offices qui tenoient de la soumission ; & le Peuple plioit le genouil devant le moindre Soldat Espagnol. Ils goûtoient ainsi un repos agréable : c'é-

toit toujours quelque spectacle nouveau & divertissant, & ils n'avoient aucun sujet de soupçon ; mais les chagrins ne furent pas long-tems sans emploi. Deux Soldats Tlascalteques déguisés en Mexicains, arriverent à la Ville par des chemins détournés. Ils venoient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conseil de Vera-Cruz ; ce qui changea de face des affaires, & fit prendre des resolutions moins pacifiques.

Jean d'Escalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne songeoit qu'à fortifier la Place, & à conserver les amis que Cortez lui avoit laissés. Cet état tranquille dura, sans être troublé par aucun accident, jusqu'à ce qu'il fut averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée considerable, à dessein de châtier quelques alliés des Espagnols, parce qu'ils s'étoient dispensés de payer à l'Empereur le tribut ordinaire, sur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répandues sur les frontieres de Zempoala. Il les avoit assemblées depuis quelque tems, afin de donner main forte aux Commissaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorsions étoient horribles ; &

La rigueur dont ils ufoient en l'exercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats; l'une & l'autre profession étant également infatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonagues de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prièrent de prendre les armes en faveur de ses alliés, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à lui-même: néanmoins, avant que d'en venir aux voyes de fait, il se résolut d'envoyer quelques personnes au General Mexicain. Il lui demandoit, comme à son ami: *Qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on lui eût commandé d'intenter une nouveauté si préjudiciable à la paix; Motezuma ayant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoyez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui résidoient à Vera-Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente &

B b b i j

injurieuse : Qu'il sçavoit fort bien comprendre & executer les ordres de son Prince ; & que si quelqu'un prétendoit s'opposer au châ-timent de ces rebelles , un General de Mote-zuma pouvoit soutenir en pleine campagne , les résolutions qu'il formoit dans le cabinet.

Escalante ne put dissimuler l'outrage , ni refuser le défi , à la vûe de tous les Indiens intéressés en l'affaire des Totonagues , qui couroient le même risque qu'eux , & qui s'appuyoient sur la même protection. Après donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille , il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne , qui fuyoient les violences de Qualpopoca , ou qui en étant irrités , cherchoient à s'en mettre à couvert auprès de lui. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere , avec quarante Espagnols , entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers , & trois Arbalétriers. Il fit tirer aussi de la Ville , deux pieces d'artillerie ; & sortant en campagne avec ces forces , marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours , après avoir laissé une foible garnison dans la Place. Qualpopoca instruit de tous les mouvemens du Gouverneur , vint au devant de lui , avec son armée en bon ordre , jusqu'à un petit Bourg que l'on a nommé

depuis Almeric, où les deux armées se rencontrèrent au point du jour. Le combat commença avec une égale résolution de part & d'autre ; mais les Mexicains lâcherent bien-tôt le pied, & se retirèrent en désordre. Au même tems les Totonagues de notre parti prirent l'épouvante, & tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement ; soit qu'ils ne fussent pas accoutumés à combattre de pied ferme ; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoi qu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des exemples tous les jours. Les vainqueurs fuyoient d'un côté, & les vaincus de l'autre ; mais les ennemis étoient si épouvantés, & si occupés du soin de se sauver, qu'ils ne s'apperçurent point du désordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre la feu aux maisons en plusieurs endroits : il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuyant dans le bois. Les Indiens assurent

qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les éblouissoit, & leur ôtoit la force de combattre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; néanmoins le succès en a autorisé la croyance; & déjà nos Soldats étoient accoutumés à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut très-signalée, mais on l'acheta cherement, puisque le Gouverneur fut blessé à mort en combattant, & sept soldats avec lui, dont les Indiens enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme, natif de la Ville de Leon; étoit d'une taille & d'une force extraordinaire; & après avoir combattu avec un courage invincible, il tomba blessé mortellement, en un tems où il ne put être secouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs blessures, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conseil rendoit compte au General, de cette perte considerable, & de toutes les circonstances de l'action, afin qu'il nommât un successeur à Jean d'Escalante, & qu'il fût instruit de l'état dans lequel il se trouvoit. Cortez aprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire: il en fit part à ses Capitaines, sans appuyer

alors sur les conséquences d'une semblable perte, & sans leur marquer tout le chagrin qu'elle lui causoit. Il les pria seulement de faire réflexion sur cet accident, & de lui laisser le tems de former quelque résolution, telle qu'il plairoit à Dieu lui inspirer; recommandant en particulier au Pere Olmedo d'y contribuer par ses prieres; & à tous les Capitaines de garder le secret, de peur que cette disgrâce étant divulguée, ne donnât lieu aux Soldats de raisonner mal-à-propos.

Après cela, le General se retira dans son appartement, où d'abord, pour ainsi dire, il laissa rouler sa pensée sur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embrassoit & rejettoit avec la même incertitude, toutes les voyes qui se présentoient à son imagination sur ce sujet, toujours embarrassé sur le choix du parti qu'il devoit prendre, & fatigué même par la vivacité de son esprit, qui lui faisoit découvrir le remede, & en même tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en usage. Les Auteurs rapportent que Cortez passa ainsi une grande partie de la nuit à se promener; & qu'il découvrit alors, par hazard, un endroit massonné depuis peu de tems, où Motezuma avoit caché tous les tresors de son pere, dont ils font un long détail; &

qu'après les avoir vûs , il fit refermer cette cache, sans permettre qu'on enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce foin put donner à ses inquiétudes : ce qui apparemment ne dura pas long-tems , puisqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa résolution , qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoya querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qui fussent en son armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains, & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprès de ces Peuples. Les Indiens répondirent, que le menu peuple ne songeoit qu'à se divertir dans les fêtes qu'on faisoit en faveur des Espagnols, & qu'il les reveroit, parce qu'il les voyoit honorés par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & misterieux; qu'ils tenoient des conférences dont on voyoit bien qu'ils ne disoient pas tout le secret. Cela étoit fondé sur quelques discours interrompus, qui pouvoient souffrir une sinistre interprétation ; comme celui-ci : *Qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chaussées, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints ensemble, suffisoient à*
donner

donner du soupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant, on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Espagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât soigneusement après l'avoir considérée avec beaucoup d'étonnement, à cause de la fierté & de la grosseur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguello. Cela redoubla les inquietudes de Cortez, parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entreprise de son General.

Après avoir fait de grandes réflexions sur ces avertissemens, Cortez assembla tous ses Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux, & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conseil. Il leur proposa le fait, sans en oublier aucune circonstance : il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens, pesant sans émotion les accidens dont ils étoient menacés, & touchant avec adresse les difficultés qui pouvoient se présenter : après quoi, sans leur expliquer ses sentimens, il laissa à chacun la liberté de discourir. On proposa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un passeport à Motezuma, afin de courir promptement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz ; les autres trouvoient la retraite dif-

ficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne prétendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il falloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, après avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loua le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dit : » Que la proposition de demander un » passeport à Motezuma, ne lui plaisoit » pas, parce qu'après s'être ouvert par la » voye des armes, le chemin pour arriver à » la Cour de ce Prince, malgré sa résistance, » il rabattrait beaucoup de son estime, s'il » venoit à connoître qu'ils eussent besoin » de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit » mal intentionné, il pourroit ne leur ac- » corder un passeport, qu'à dessein de les » défaire en leur retraite ; & que s'il le re- » fusoit, ils seroient obligés de sortir de » la Ville contre sa volonté, & de se jeter » dans le peril, après avoir déclaré leur » foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins » le parti de se retirer secretement, parce » que ce seroit s'exposer à la honte de passer » pour des fugitifs, & que Motezuma pour-

roit leur couper le chemin aisément, étant
 averti de leur marche, par le moyen de ses
 Couriers. Qu'ainsi, suivant son senti-
 ment, la retraite n'étoit alors ni utile, ni
 honorable, parce que de quelque maniere
 qu'on la fit, ce seroit toujours aux dépens
 de leur reputation; & qu'en perdant leurs
 amis & leurs Alliés, qui ne subsistoient
 que par elle, ils demeureroient sans trou-
 ver un pouce de terre en tout cet Empire,
 où ils pussent mettre le pied en assurance.
 Ces considerations, ajouta-t-il, me per-
 suadent que ceux qui ont du penchant à
 demeurer ici, sans faire aucun mouve-
 ment nouveau, jusqu'à ce qu'on ait trou-
 vé les moyens d'en sortir avec honneur,
 & qu'on ait vû tout ce qu'on peut tirer
 d'une esperance si flateuse; ceux-là, dis-
 je, ont pris le parti le plus conforme à la
 raison. Veritablement le risque est égal,
 quelque resolution qu'on puisse prendre;
 mais la gloire est fort differente, & ce se-
 roit un malheur que des Espagnols n'ont
 pas encore merité, que celui de mourir
 par choix dans l'occasion la plus disgrac-
 iée. Je ne doute pas que nous ne puis-
 sions nous maintenir ici; la maniere d'y
 parvenir est ce qui m'embarasse. Je fais
 quelque attention sur ces bruits qui com-
 mencent à courir entre les Mexicains. Le

malheur arrivé à Vera-Cruz demande
bien des reflexions : la tête d'Arguello ,
dont on a regalé Motezuma , témoigne
qu'il a eu connoissance de l'action de
son General ; & son silence sur cette affai-
re nous avertit de ce que nous devons
croire de ses intentions. Mais quand tout
cela se presente sous une même vûë , il
me paroît que pour nous soutenir dans
cette Ville , en un état moins chancelant ,
il faut tenter quelque chose de grand , qui
étourdisse ses Habitans , & qui rétablisse
l'estime que ces accidens ont pû ébran-
ler dans leurs esprits. Pour ce sujet , après
avoir rejetté d'autres desseins , qui feroient
plus de bruit , & moins d'effet , j'ai jugé
qu'il étoit plus à propos de nous rendre
maîtres de la personne de Motezuma ,
en l'emmenant prisonnier en notre quar-
tier. Je crois que cette résolution leur
donnera de la crainte & de la retenüe ,
& à nous quelques conjonctures favora-
bles à tirer du Prince & de ses Sujets ,
une composition qui convient à la
dignité de l'Empereur notre Maître , &
qui nous mette en sureté. Le prétexte de
la prison , si mon raisonnement est juste ,
doit être la mort d'Arguello , dont il a eu
conuoissance , & la perfidie dont son
General a usé , en violant la paix. Nous

devons declarer que nous sommes instruits de ces actions, qui nous offensent, puisqu'il ne faut point paroître ignorer ce qu'ils sçavent parfaitement; & d'autant plus qu'ils sont persuadés que rien ne nous est caché; & que cette erreur de leur imagination, avec les autres de même nature, se doivent au moins tolerer, en consideration du secours que nous en tirons. J'apperçois comme un autre les difficultés & les accidens qu'une entreprise si hardie entraîne necessairement avec soi; mais les exploits les plus glorieux naissent des plus grands perils, & Dieu nous favorisera. Les merveilles, que je pourrois appeller des miracles évidens, par lesquelles il s'est déclaré pour nous en cette expedition, nous obligent à croire que c'est lui qui nous a inspirés cette longue perseverance. Sa cause est le premier motif de notre entreprise; & je ne sçauois me persuader qu'il nous ait conduits jusqu'ici par une grace extraordinaire de sa Providence, à dessein de nous jeter dans un embarras insurmontable, & de nous abandonner à notre foiblesse dans nos plus grands besoins. Cortez s'étendit avec tant de force sur cette consideration, que la vigueur de son courage passa dans le cœur de tous ceux qui

l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velasquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval revinrent à son avis ; après quoi tous les autres donnerent de grands éloges au bon sens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remede, par la hardiesse heroïque de la résolution. Ils se séparerent ainsi, après avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la disposition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occasion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands desseins, écrit que lui & d'autres Soldats, avoient donné ce conseil au General, quelques jours avant qu'il eût reçu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la sienne ; & au tems qu'il a marqué, il n'y avoit aucun sujet de former un projet si délicat. Il pouvoit bien remettre son avis à quelques jours de-là, & il en auroit paru plus vrai-semblable, & moins hors de saison.



CHAPITRE XIX.

On se saisit de la personne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite, & comment elle fut reçue par ses Sujets.

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à la résolution que les Espagnols formerent d'arrêter prisonnier un si grand Monarque au milieu de sa Cour, & de sa Ville Capitale. Le recit de cette action, toute véritable qu'elle est, semble blesser la sincérité de l'Histoire; & même il paroîtroit outré, entre les exagerations, & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, si elle avoit été entreprise volontairement, & avec plus de liberté sur le choix; mais un homme n'est point appelé téméraire, lorsqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre ressource. Cortez se voyoit également perdu, soit qu'il fit une retraite qui lui ôtoit sa réputation, soit qu'il se maintînt dans son poste, sans la rétablir par quelque action extraordinaire; & lorsque l'esprit, soutenu d'un grand courage, se voit envelopé de tous côtés par des dangers, il se pousse avec violence sur celui qui

le presse le moins. Le parti que Cortez prit ; étoit véritablement le plus difficile ; peut-être voulut-il voir tout d'un coup la décision de sa fortune , où il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle Menagemens. On pourroit dire que le caractere de la haute generosité est d'avoir des vûës élevées au-dessus du commun , ou que la prudence militaire ne s'éloigne pas tant des extrémités , que la prudence politique : néanmoins , le mieux qu'on puisse faire est de ne donner point de nom à sa résolution ; & s'il est permis d'en juger par le succès , de lui donner lieu entre ces moyens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progrès de cette entreprise , & d'où il sembloit vouloir exclure le concours des moyens naturels.

L'heure à laquelle les Espagnols alloient rendre visite à l'Empereur , fut choisie pour l'execution de cette grande entreprise , afin de ne donner point d'alarme mal-à-propos. Le General commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier ; qu'on sellât les chevaux , & qu'on se tint alerte sans faire de bruit , ni aucun mouvement , jusqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenues des ruës jusqu'au Palais de Motezuma , par des brigades de Soldats qui s'y rendoient , & il alla au Palais , accompa-

gné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, François de Lugo, & Alfonse d'Avila, suivis par trente Soldats qu'il avoit choisis.

On ne fut point surpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma sortit au devant d'eux, suivant sa maniere : chacun prit sa place, & les Officiers du Prince se retirerent aussi-tôt dans un autre appartement, ainsi qu'ils le pratiquoient toujours par son ordre. Lorsque Marine & Aguilar se furent approchés, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli. Il representa d'abord l'action de Qualpopoca, appuyant sur *l'insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses Compagnons en violant la paix, & la sauve-garde Royale sur laquelle ils se reposoient, Il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction. la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour venger sur lui, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infâme maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines prétendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur.* Cortez ajou-

ta : Que Sa Majesté devoit lui sçavoir bon gré de ce qu'il n'en avoit rien crû , parce que c'étoit une action indigne de sa grandeur , de les favoriser en un endroit , & de les détruire d'un autre côté.

Motézuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur , comme un homme convaincu , & interrompit Cortez , pour protester que ces ordres ne venoient point de lui. Le General le voyant embarrassé , accourut au secours , en disant : Qu'il étoit convaincu que Motézuma n'avoit aucune part à une si vilaine action : mais que les Soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits , & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son General assuroit , jusqu'à ce qu'ils lui eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire , qui effaçât entièrement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc lui demander , que sans faire de bruit , & comme de son propre mouvement , il vînt au logement des Espagnols , & qu'il se déterminât à n'en point sortir , jusqu'à ce que tout le monde fût éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie. Sur quoi Cortez lui fit beaucoup valoir cette considération : Qu'une si genereuse confiance , digne d'une ame Royale , n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoyés à sa Cour , & le soupçon des Sol-

dats ; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensés par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre que ce qu'on lui demandoit maintenant. Qu'il lui donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne, puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celui de s'assurer de sa volonté, afin de pouvoir lui rendre leurs services & leur obéissance avec plus de veneration. Cortez se tût : & Motezuma frappé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le General, qui prétendoit le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voye, ajouta : Que le logement qu'il leur avoit donné étoit un de ses Palais, où il alloit souvent passer quelque jours. Que ses Sujets ne s'étonneroient point de le voir changer de logis, afin de se justifier d'un crime, qui en tombant sur son compte, seroit une querelle d'Empereur à Empereur ; au lieu que s'il demouroit sur celui de son General, il pourroit être réparé par le châtement qu'il en feroit, sans qu'on poussât la chose jusques aux malheurs & aux violences qui entrent en la décision d'un droit entre deux Souverains.

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on prétendoit lui persuader une chose impraticable à son avis ;

& en faisant connoître qu'il penetroit les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement: *Que les Princes de son rang n'étoient point faits pour la prison; & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser réduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas.* Cortez repliqua: *Que si Motezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il se soucioit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fût blessée.* La dispute dura long-tems: Motezuma se défendoit toujours de quitter son Palais; & Cortez vouloit le réduire & l'assurer, sans en venir à l'extrémité. Sur quoi ce Prince commençant à découvrir le peril où il se trouvoit, se jetta sur diverses propositions. Il offroit d'envoyer à l'heure même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en otage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole; & il repetoit avec quelques marques de foiblesse: *Qu'il n'étoit pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes.*

Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne se rendoit point: cependant les Capitaines, presens à cette contestation, voyant le peril où le retardement pouvoit les jeter, commencerent à se mutiner. Ils vouloient terminer la question par les voyes de fait; & Jean Velasquez de Leon dit hautement: *Laissons-là les discours; il faut s'en saisir, ou le poignarder.* Motezuma le regarda, & demanda à Marine ce que cet Espagnol disoit avec tant d'emportement. Cette femme trouvant alors une ouverture favorable à lui insinuer adroitement les raisons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on souhaitoit, lui dit d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on entendît son discours: *Seigneur, vous courés un grand risque, si vous ne cedés aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connoissés leur resolution, & le secours surnaturel dont ils sont assistés dans leurs entreprises. Je suis née Sujette de votre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à procurer son avantage; & je suis assez avant dans leur confiance, pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allés avec eux, vous y serés traité avec tout le respect qui est dû à votre personne; mais si vous leur resistés davantage, je ne répons pas de votre vie.*

Ce petit discours fait avec adresse & à

propos, acheva de persuader Motezuma; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siege, & dit aux Espagnols: *Je me confie à vous; allons à votre logement: les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportés, & que j'y suis résolu.* Il appella aussitôt ses Domestiques, & leur commanda de faire préparer la litiere, & les Officiers qui devoient l'accompagner; après quoi il dit à ses Ministres: *que par de certaines raisons d'Etat qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur apprendre sa résolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son Peuple: A quoi il ajouta: Qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.* Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son Armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres des Zempoales. Pour cet effet, il lui donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toujours attaché à son bras droit; & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prît des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnés publiquement, & Marine les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les confe-

rences de l'Empereur avec ses Officiers, ne leur donnassent de l'ombrage, & qu'ils n'entreprissent mal-à-propos de lui faire quelque violence.

Motezuma sortit ainsi de son Palais, sans attendre davantage, avec toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Espagnols alloient à pied au tour de sa litiere; & ils le gardoient, sous prétexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur: les ruës furent remplies de Peuple en un instant avec l'apparence d'un soulèvement general, parce que les Mexicains pouissoient de grands cris, en se jettant à terre comme des gens desesperés. Quelques-uns témoignoient aussi leur tendresse par leurs larmes; mais l'Empereur, avec un air gai & tranquille, appaisa ce tumulte, & les satisfit en quelque maniere. Il leur commanda de se taire; & au premier signe qu'il fit de la main, un profond silence succeda à la confusion de leurs cris. Il dit, *Que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les Etrangers ses amis pour se divertir avec eux: & cet éclaircissement, qu'on ne lui demandoit pas, & dont il prévenoit leurs questions, confirmoit ce qu'il prétendoit desavouer.* En arrivant au quartier des Espagnols, qui étoit, comme

on l'a dit, un Palais que son pere avoit fait bâtir, il commanda à ses Gardes de renvoyer la foule du Peuple qui le suivoit, & à ses Ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect; & choisit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit assez grand pour y faire toutes les séparations nécessaires, en sorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de sa garde-robe, & les Espagnols mirent de bons corps-de-garde à toutes les avenues. On doubla celle du quartier: on avança des sentinelles dans les rues, & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette conséquence sembloit exiger. Tous les Soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, ainsi que les Nobles & les Ministres qui venoient faire leur cour, avec cette reserve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortoient, sous prétexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Motezuma dès le soir même, après avoir demandé audience, & observé les mêmes ceremonies dont il usoit lorsqu'il alloit lui rendre visite en son Palais. Les Capitaines

& les Soldats les plus qualifiés s'acquitterent aussi de ce devoir, & le remercièrent de ce qu'il honoroit cette maison de sa présence, comme s'il y étoit venu de son propre mouvement; & ce Prince se montra aussi gai & aussi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de sa résistance à ce changement. Il leur distribua de sa main, des joyaux qu'il avoit apportés exprès, afin de leur ôter la pensée qu'il lui restât encore le moindre chagrin; & quoiqu'on observât de près ses actions & ses discours, on ne vit paroître aucune foiblesse en la confiance qu'il témoignoit aux Espagnols; & il retint toujours la Majesté d'un Empereur, en la constance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extrémités, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le secret de sa prison à aucun de ses Domestiques, ni de ses Ministres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec lui à telle heure qu'il lui plaisoit, soit qu'il eût honte de leur avouer sa misère, soit qu'il craignît pour sa personne, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de la volonté: ce qui ôta lieu aux réflexions qu'ils pouvoient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excès les éblouit, & la leur fit mettre entre les choses im-

possible qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit & exécuta la résolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine lui resta-t-il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Néanmoins ses Sujets reconnurent enfin, que les Espagnols le tenoient prisonnier, quoiqu'ils adoucissent la violence de cette action, par un respect très-soumis. Les Gardes qui étoient aux avenues de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laisserent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette vérité; cependant aucun d'eux ne songea à lui procurer la liberté, & il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent, lui, pour demeurer sans répugnance en cette oppression; & eux, pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise; mais on n'en aura pas moins de voir cet abatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de résolution entre les Mexicains, Nation belliqueuse, & si attachée à soutenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu

faisoit cette impression sur leur cœur, & cela ne doit paroître ni incroyable, ni nouveau dans la disposition de la Providence, * puisque le monde l'a déjà vû faciliter les entreprises de son Peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis.

* J'esué, chap. 5. v. 1.

CHAPITRE XX.

La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amene prisonnier Qualpopoca; & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'execution de cette Sentence.

Les Espagnols virent en peu de tems leur logement changé en un Palais, sans cesser de le regarder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté, ce qu'elle avoit de surprenant; & quelques Mexicains irrités de la guerre que Qualpopoca avoit excitée mal-à-propos, louoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame, l'effort d'avoir donné sa liberté pour gage de son innocence. D'autres étoient persuadés que

les Dieux, qui communiquoient familièrement avec l'Empereur, lui avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner : sçachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs Sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires : il conféroit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats ; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Imperial, & les Officiers qui servoient étoient accompagnés d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire réglé de tout tems ; & ce qu'on desservoit étoit aussi-tôt distribué aux Soldats Espagnols. Motezuma envoyoit souvent les mets les plus délicats à Cortez & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms : il avoit même étudié la différence de leur genie & de leurs inclinations ; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette connoissance dans la conversation, en donnant au bon goût & à la belle rail-

verie quelques traits délicats, sans blesser sa Majesté, ni offenser la bienveillance. Il passoit avec les Espagnols tout le tems que les affaires lui laissoient ; & il disoit agréablement : *Qu'il ne se trouvoit plus sans eux.* Tous cherchoient à lui plaire, & rien ne le charmoit davantage, que le respect qu'ils lui rendoient. Les grossieretés l'offensoient, & si quelqu'un en usoit avec lui, il sçavoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit sensible ; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point, qu'il se mit fort en colere d'une indécence qu'il crut qu'un certain Soldat Espagnol avoit commise exprès en sa présence. Il pria le Capitaine de la Garde, d'employer une autre fois ce Soldat loin de sa personne ; autrement qu'il le feroit châtier, s'il se presentoit devant lui.

Motezuma passoit quelquefois les soirs à jouer avec Cortez, au *Totoloque* : c'est un jeu où avec de petites boules d'or, ils vissoient à toucher ou à abattre d'une distance proportionnée, de petites quilles de même métal. Ils jouoient en cinq points ou marques, des bijoux, ou d'autres curiosités. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairement ; & comme

il mécomptoit quelquefois en faveur de son General, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal : néanmoins il ne laissoit pas de le prier de prendre cette peine une autre fois, & de rendre justice à la verité. Il conservoit dans le jeu même, les sentimens d'un Prince, regardant la perte comme un effet du hazard, & le gain comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conversations familières. Cortez lui en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur, à reconnoître les abus de l'Idolâtrie. Le Pere Olmedo appuyoit les raisons du General, avec le même zele, & plus de solidité ; & Marine expliquoit à Motezuma les raisonnemens de ce Religieux ; à quoi elle ajoutoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familières d'une personne revenuë depuis peu de son erreur, & qui étoit encore pénétrée des motifs qui l'avoient desabusée. Mais le Démon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce miserable Prince, qu'il ne lui laissoit pas l'entendement libre ; & son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sçait pas si le Diable lui parloit, ni s'il lui apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrés dans la Ville de Mexique : au con-

traire, on tient que du moment que la Croix de Jesus-Christ parut en cette Ville, les conjurations des Sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les Oracles du Démon devinrent muets: néanmoins l'Empereur étoit si aveuglé & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eut point assez de vigueur pour les rejeter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-être le miserable fruit de ses vives & de ses cruautés, dont il avoit offensé la Divine Majesté, ou le châtement de cette criminellemente negligence, qui lui faisoit prêter l'oreille, & en même tems refuser son consentement à la verité.

Au bout de vingt jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoyé vers la frontiere de Vera-Cruz, amena prisonnier Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans resistance, à la vûe du Sceau Imperial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma: ce que Cortez permit, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de sa part, & qu'il vouloit l'éblouir par ces démonstrations de confiance. Après cela cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en lui disant de la part de

son Maître : Que l'Empereur lui envoyoit ces coupables , afin qu'il tirât d'eux la verité , & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient meritée. Le General s'enferma avec eux , & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit : D'avoir rompu la paix de leur autorité privée, & provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz : Enfin d'avoir causé le meurtre d'Arguello, executé de sang froid par leur ordre, sur un prisonnier de guerre. Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'ayant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime : mais le General ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement, & on les condamna à mort, avec cette circonstance, que leurs corps seroient brûlés publiquement devant le Palais Imperial, comme criminels de leze-Majesté. Aussi-tôt on delibera sur la maniere de l'execution, & il fut conclu de ne la pas differer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & qu'il ne voulût soutenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obéi à ses ordres, ce General resolut de le
tenir

tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qui le fit ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit : sur quoi il prit un parti un peu violent, qui sans doute lui fut inspiré par la facilité que ce Prince avoit eue, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des fers qui servoient entr'eux aux criminels ; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un Soldat qui portoit ces fers à découvert, de Marine, & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des réverences dont il témoignoit ordinairement son respect à ce Prince ; après quoi, élevant sa voix, il lui dit fierement : *Que Qualpocā & les autres coupables étoient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime, qui les rendoit dignes de cette punition : mais qu'ils l'en avoient chargé lui-même, en soutenant affirmativement, qu'ils ne l'avoient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il se purgeât par quelque mortification personnelle, de ces indices si violens, parce qu'encore que les Souverains ne fussent point soumis aux peines de la Justice ordinaire, ils étoient néanmoins sujets à une Loi supérieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes, & qu'ils devoient imiter en quelque façon les coupables, quand ils*

se trouvoient eux-mêmes convaincus, & qu'ils vouloient donner quelque satisfaction à la justice du Ciel. Il commanda alors d'un ton ferme & absolu, qu'on mît les fers à Motezuma, & sans lui donner le tems de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le General se retira ainsi en son appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ses Ministres. Motezuma fut tellement étourdi de se voir traiter d'une maniere si honteuse & si outrageante, qu'il n'eut ni la force d'y résister ni le cœur de s'en plaindre : il fut long-tems en cet état, comme un homme hors de foi. Ceux de ses Domestiques qui étoient presens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser lui parler. Ils se jetoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience, mais il revint bien-tôt de ces mouvemens : & comme son malheur lui parut être un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succès avec quelque inquiétude, de voir sa vie en danger ; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il étoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.



Cortez ne perdit point de tems à presser l'exécution de ce qu'il avoit resolu : il fit conduire les criminels au supplice , après avoir pris toutes les précautions nécessaires à ne rien risquer en cette action. Elle se passa en présence d'une multitude presque innombrable de Peuple , sans qu'on entendit aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de frayeur , qui tenoit en partie de l'admiration , & en partie du respect. Veritablement ils furent surpris de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des Etrangers , qui tout au plus n'avoient d'autre caractere que celui d'Ambassadeurs d'un autre Prince ; mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par la tolerance de l'Empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle , avec une espee de tranquillité mortifiée , qui tenoit quelque chose de l'effroi , sans néanmoins qu'on en pût faire la difference. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité , fut que l'action de Qualpopoca , bien loin d'être approuvée par les Mexicains , leur parut encore plus odieuse par cette circonstance , qu'il en avoit chargé son Souverain. Cette justification ne trouvoit point de croyance dans l'esprit de

ces Peuples , qui l'avoient toujours regardée comme insolente & féditieuse , quand ils l'auroient crue véritable. Enfin cette execution fut le troisième acte de la vivacité du General : elle réussit comme il l'avoit résoluë , quoique sur des principes assez irréguliers : cependant elle lui parut nécessaire & possible. Il connoissoit les gens à qui il avoit affaire , & ce que lui pouvoit valoir , à tout événement , le gage important qu'il tenoit en son pouvoir. Laissons-nous éblouir aux raisons de ce General , sans l'attirer devant le tribunal de l'Histoire ; contentons-nous de rapporter comment s'est passé un fait qui fut ensuite d'une extrême conséquence pour établir la sûreté des Espagnols de Vera-Cruz , & qui étouffa ces rumeurs qui commençoient à soulever l'inquietude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à l'appartement de Motezuma , qu'il salua d'un air fort gai , & dit : *Qu'on venoit de punir ces traîtres qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Prince ; & que pour lui , il avoit rempli avantageusement son devoir , en se soumettant à la Justice de Dieu , par ce petit sacrifice qu'il lui avoit fait de sa liberté.* Alors , sans attendre davantage , Cortez commanda qu'on ôtât les fers à l'Empereur , ou , comme

certain Auteurs le rapportent, il se mit à genoux, afin de les lui ôter lui même. La présence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du General, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, reparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçue : & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joye difficiles à exprimer. Il embrassa le General ; & il ne pouvoit finir les complimens qu'il lui fit sur ce sujet. Ils s'assirent : & Cortez, par un autre trait de generosité, qu'il sçavoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes, & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son Palais quand il lui plairoit, puisque la cause de sa détention étoit cessée. Il lui presentoit à coup sûr, le parti qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas ; parce qu'il lui avoit entendu dire plusieurs fois fort positivement, qu'il ne convenoit pas à sa dignité de retourner en son Palais, ni de se séparer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa Cour, d'autant qu'il perdrait toute l'estime de ses Sujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit sa liberté que d'une main étrangere. Ce sentiment, que le tems lui fit croire être tiré de son propre fond, lui avoit été en effet inspiré par Marine, & par quelques Capit-

taines Espagnols, suivant l'ordre de Cortez, qui employoit adroitement les raisons d'Etat, à retenir plus sûrement ce Prince dans sa prison. Néanmoins Motezuma pénétrant les motifs des offres que le General lui faisoit, abandonna ce prétexte, qui lui parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez: *Que le desir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais lui étoit très-agréable; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'intérêt des Espagnols mêmes, parce que s'il étoit une fois en sa maison, sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux, afin de réparer l'injure qu'il en avoit reçûe.* Il voulut faire ainsi comprendre aux Espagnols, qu'il ne demeureroit en prison que pour les couvrir & les protéger de son autorité. Cortez loua sa générosité, & lui rendit grâces de l'attention qu'il faisoit sur ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse: ils crurent l'entendre tous deux, & qu'ils ne se laissoient tromper que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de cet art de dissimuler, que les Politiques mettent entre les mystères de la prudence, en dorant du nom de cette vertu, les artifices d'une pénétration outrée.

Fin du troisième Livre.



T A B L E

Des choses les plus remarquables contenues dans cet Ouvrage.

A

- A**chats & ventes. Maniere d'acheter & de vendre dont ufoient les Mexicains, 508. Leurs lieux de commerce, 510.
- Adrien Florent** Cardinal, vient en Espagne de la part de Charles-Quint, 17. Divers raisonnemens des Politiques sur le Gouvernement de cet Envoyé, & du Cardinal Ximenez, *ibid.* & seq. On remet à Adrien & au Conseil des Prélats & des Ministres, la Requête de Cortez, 228.
- Aigle** d'une grandeur & d'une voracité extraordinaire dans le Mexique, 519.
- Alonse Hernandez** Portocarrero porte à la Cour d'Espagne les dépêches de Cortez, 270.
- Amador de Larix**, Tresorier du Roi, propose Cortez pour l'expédition de la nouvelle Espagne, 57.
- Ambassades**. Maniere de les faire chez les Indiens, 297. Reception des Zempoales envoyez par Cortez à Tlascala, *ibid.* & seq.
- Ambassade** de Motezuma à Cortez, 245.
- Autre Ambassade** du même Prince à ce General, 248.
- Andalousie** affligée de guerre civile, 21.
- André de Duero** donne à connoître que Cortez est très propre pour la conquête de la Nouvelle Espagne, 57.
- Lui dresse un Brevet fort honorable pour cette Commission, 61.

E e e iij

Table des choses

- Animaux venimeux* Gouvernement, 221
nourris selon quel-
ques-uns, dans un Pa-
lais de Motezuma,
520. & seq.
- Années.* Comment com-
ptées par les Mexi-
cains, 554.
- Antoine d'Alaminos,*
Pilote Major, dépê-
ché en Espagne avec
les Envoyés de Cor-
tez, 271. Il informe
l'Empereur de tout ce
qui regarde le Nou-
veau Monde, 368.
- Armes.* Quelles étoient
les armes offensives
& défensives dont se
servoient les Indiens,
117. Ce qu'on doit
entendre par ces ar-
mes défensives, que
les Espagnols nom-
ment *Escaupiles*, &
qui furent inventées
par Cortez, 76.
- Armées.* Manière qu'ob-
servoient les Indiens
de la Nouvelle Espa-
gne, tant à ranger
leurs armées, qu'à
combattre, 117.
- Arragon.* Ce Royaume
est dans de grands
troubles au sujet du
- B
- Banderas* ou *Bannie-
res.* Riviere de ce
nom dans la Nouvelle
Espagne, 42. Pour-
quoi ainsi nommée,
ibid. Ce qui arriva à
Jean de Grijalva,
quand il y vint, 43.
- Barthelemi Leonard d'Ar-
genfola* a écrit avec
peu d'exactitude l'His-
toire de l'Amerique
Septentrionale, ou de
la Nouvelle Espagne,
9.
- Barthelemi d'Olmedo*
tâche à persuader aux
Ambassadeurs de Mo-
tezuma les articles de
notre Foi, 197. Il
s'oppose au dessein
qu'avoit Cortez de
planter des Croix en
chaque Bourg où pas-
seroit l'armée, 283.
Et à celui encore de
faire abattre les Idoles
dans Tlascala, 402.
- Bataille fameuse* don-
née par les Espagnols
à Tabasco, 128. &
seq. Autres batailles
données par Xicoten-
cal contre les Espa-

les plus remarquables.

gnols, 340. & 352.

Boissons dont ufoient les Mexicains, 535.

Benoît Martin negocie en Cour le titre d'Adelantado en faveur de Diego Velasquez, 268. Etant à Seville, il se plaint de Cortez & de ses Envoyés, 371.

Bernard Diaz del Castillo a écrit l'Histoire de la Nouvelle Espagne avec beaucoup de passion, 10. Il s'y plaint fort d'Hernan Cortez, 11. Il étoit bon Soldat, 123. Il se vante d'avoir conseillé à Cortez de faire échouer tous ses vaisseaux sur la côte, 276.

Bouffons entretenus par Motezuma, & pour quel sujet, 536.

C

Canoes. Description de ces sortes de bateaux, 37.

Charles V. Prince d'Espagne, tient sa Cour pendant sa jeunesse en Flandre, 15. Les affaires de la Castille

reviennent en meilleur état à l'arrivée de ce Prince, 28. Et celles des Indes se ressentent aussi de son bon Gouvernement, *ibid.* Les Allemans l'appellent pour être leur Empereur, 372. Il donne audience aux Envoyés de Cortez, *ibid.* Il hasarde beaucoup en abandonnant la Castille, 375.

Catalogne. Troubles de cette Province, causés par la brutalité des Bandits, 23.

Ceremonies. On ne doit point blâmer les Princes qui les observent religieusement, 532.

Chalco. Embûches que Motezuma avoit dressées aux Espagnols sur cette montagne, 451.

Chansons. Maniere de chanter des Mexicains, 537.

Cholula. Ville où il y avoit quatre cens Temples, 411. Les Habitans de ce lieu envoient des Ambassadeurs à Cortez, 422.

Table des choses

Et ils le prient de ne souffrir pas que les Tlascalteques logent chez eux, 423. Ils travaillent à tromper ce General ; mais ils sont découverts, 431. &c. & punis de leur trahison, 438. Cortez prie les Caciques de faire revenir dans leur Ville ceux qui en étoient sortis, 443. Ceux de Cholula se font amis avec les Tlascalteques, par l'entremise de ce General, 443.

Cochénille. Elle abonde beaucoup dans la Nouvelle Espagne, 393.

Contributions. Voyez *Tributs.*

Couronnement des Rois de Mexique, & les ceremonies observées dans cette occasion, 557.

Cortez. Voyez *Hernan Cortez.*

Couriers exercés avec beaucoup de soin chez les Indiens, & disposés d'espace en espace pour avoir

promptement des nouvelles, 168.

Coutumes du Mexique, en quoi semblables à celles des Chrétiens, 564. & seq. Ces Peuples en avoient encore d'autres qui n'étoient pas plus horribles que celles des anciens Payens, 566.

Cozumel. On découvre l'Isle de ce nom, 33. Et on y abbat les Idoles, 101.

Crimes punis severement chez les Indiens, 545. & seq.

Croix. Frere Barthelemi d'Olmedo veut empêcher qu'on ne dresse des Croix parmi les Infideles, 283. On en arbore une à Tlascalala, qui y est conservée par un miracle évident, 419. 420.

D

D *Anses* des Mexicains, appellées *Mitotes*, 538.

Demoiselles. Maniere dont les Mexicains faisoient élever les filles de qualité, 549.

Démon. Cet esprit ma-

les plus remarquables.

- lin fait tous les efforts pour mettre Motezuma en colere contre les Espagnols, 415 & 487. Il parle aux Magiciens envoyés par Motezuma contre les Espagnols, 456. Il s'apparoît souvent à ce Prince dans sa maison de *Deuil*, 526. Et tâche d'imiter les ceremonies des Chrétiens, pour mieux tromper les Idolâtres, 565.
- Descriptions* particulieres des Villes de Zempoala, 224. & 225. De Quiabissan, 232. De Zocothlan, 285. De la Province de Tlascala, 293. & 294. De la Ville de même nom, 391. Du Volcan de Popocatepec, 405. *Et seq.* De la Ville de Cholula, 426. 427. De celle de Tezeuco, 466. Du Palais de Motezuma, 494. De la Ville de Mexique, 504. *Et seq.* De la grande place de la même Ville, qu'on appelloit ordinairement Tlateluco, 507. 508. De son principal Temple, 510. *Et seq.*
- Destin.* Comment doit-on prendre ce mot pour lui donner une bonne signification, 57.
- Diego d'Ordaz* prétend d'être le Gouverneur en l'absence de Cortez, 74. Il va à Iucatan par ordre de Cortez, pour en retirer quelques prisonniers Espagnols, 98. Il monte jusqu'au sommet d'une affreuse montagne pour reconnoître le Volcan de Popocatepec, 290. *Et seq.*
- Diego Velasquez*, Gouverneur de l'Isle de Cuba, 29. Il est fort surpris de ce que Grijalva n'avoit fait aucun établissement dans des endroits où il avoit été fort bien reçu, 52. L'accuse de lâcheté, *ibid.* Il cherche à faire de nouvelles découvertes, 53. Et nomme Cortez pour Chef de cette expedition, 60. Méchant présage d'un fol, touchant ce choix,

Table des choses

63. Il se repent d'avoir donné cette Commission à Cortez, & entre en jalousie contre lui, 70. Et fait tout son possible pour lui ôter le Commandement de la flotte, 71. Il obtient le titre d'*Adelantado* de l'Isle de Cuba, & de tous les Pays qu'il avoit découverts, 268. Il fait tous ses efforts pour empêcher que les Envoyés de Cortez n'aillent en Espagne, 369. L'Evêque de Burgos entre beaucoup dans ses interêts, & le protège ouvertement à la Cour, 376. 377.
- Dieu.** Créance des Mexicains touchant la Divinité, 560.
- Discours** d'Hernan Cortez à ses Soldats étant à Cozumel, 92. Autre du même en renonçant au titre de Capitaine General, qui lui avoit été donné par Velasquez, 206. & seq. Réponse qu'il fit aux Ambassadeurs de Motezuma étant à Vera-Cruz, 248. Autre Discours qu'il fit aux mêmes Ambassadeurs de Motezuma à Cholula, 435. Celui qu'il fit à ses Soldats pour appaiser leur mutinerie, 334. Réponse qu'il fit à Motezuma, après le Discours que cet Empereur lui tint dans le tems qu'il étoit allé lui rendre visite, 486. & seq. Discours qu'il fit à ses troupes, touchant la prison de Motezuma, 578. & seq.
- Discours** de Motezuma à Cortez lorsque cet Empereur vint le visiter la premiere fois, 482. & seq.
- Discours** des Ambassadeurs de Cortez au Senat de Tlascalala, 297.
- Discours** des Ambassadeurs de Motezuma, fait à Cortez dans Vera-Cruz, 246. Autre des mêmes Ambassadeurs à Cortez pour tâcher de le désunir d'avec les Tlascalteques, 233.

les plus remarquables.

Discours de Maglicatzin en faveur des Espagnols, adressé au Senat de Tlascala, 297.

É. seq.

Discours fait par Xicotencal le jeune au Senat de Tlascala, contre les Espagnols, 303.

É. seq. Autre discours du même à Cortez pour en obtenir la paix avec sa République, 361. *É. seq.*

Discours de Xicotencal le vieux, demandant la paix pour son Pays, 380. 381.

E

Embûches que Motezuma dressa aux Espagnols à Cholula, 411.

415. Autres embûches du même Prince à la montagne de Chalco, 451. *É. seq.*

Empire. L'étendue & la grandeur de l'Empire Mexicain, 177.

Entendement. Cette faculté est sujette dans les hommes à diverses erreurs, 566.

Envoyés de Cortez. Leur voyage en Espagne, 368. Ils arrivent à Se-

ville, 370. De-là ils vont à Tordesillas, où ils sont très-bien reçus de l'Empereur, 373. Leur embarras, & leur séjour à la Cour, 376.

Espagne. Etat où se trouvoit cette Monarchie en l'année 1516. 13. Raison pour laquelle on a donné à l'Amérique Septentrionale le nom de Nouvelle Espagne, 35.

Espagnols. Leur inquiétude dans l'apprehension d'être obligés de retourner à l'Isle de Cuba, 204. 205. Ils vont à Quiabiskan, & passent par Zempoala, 221. Ils y sont reverés comme des Dieux par les Indiens, 241. 242. Quelques-uns d'entr'eux font une brigade contre Cortez, 271. Bien que la Ville de Tlascala leur fût amie, ils ne quittoient néanmoins jamais leurs armes, quand ils y séjournoient, 508. 509. Ils se moquent de

Table des choses

- Idoles que Motezuma leur montre dans le plus grand des Temples de Mexique , 501. 502.
- Exploit militaire.* Il importe beaucoup de commencer la guerre par quelque Exploit qui donne de la réputation aux armées , 116. 117.
- F
- F**elicité. Elle a coutume de troubler la raison. 52.
- D. Ferdinand le Catholique.* Sa mort, & ce qui la suivit, 14. Son application aux affaires qui concernent les Indes, 26.
- D. Ferdinand Infant de Castille.* Son mécontentement de ce que le Roy Ferdinand ne lui laisse pas le Gouvernement de la Monarchie Espagnole , 16.
- Fêtes.* Differentes sortes de divertissemens , avec lesquels les Mexicains celebrent leurs Fêtes, 537. 538.
- Foins.* Richesse des Foires de Mexique , 507.
- Fontaines* d'eau douce qui couloient dans la Ville de Mexique , 526.
- Fortifications* dont se servoient les Indiens pour leur défense , 119.
- François de Garay* tâche d'entrer dans la Nouvelle Espagne par la voye de Panuco , 280.
- François Lopez de Gomara* est le premier qui a écrit l'Histoire de la Nouvelle Espagne ; mais il l'a fait sans discernement , & sans exactitude , 9.
- François de Lugo* court un très grand danger , donnant dans une embuscade d'Indiens , 125. 126.
- François de Montexo* va reconnoître la côte d'Ulua , 174 Il est envoyé à la Cour d'Espagne pour porter les dépêches de Cortez , 270. Accusé mal à propos d'avoir manqué de fidélité à ce General , 369.
- François de Saucedo* arri-

les plus remarquables.

ve à Vera-Cruz avec un secours pour Cortez, 267.
François de Morla perd le gouvernail de son vaisseau, & court un grand risque entre l'Isle de Cuba & Cozumel, 88.
D. *François Ximenez de Cisneros*, Cardinal & Archevêque de Tolède, prend toute l'autorité du Gouvernement de l'Espagne, 14. Ses bonnes & mauvaises qualités, *ibid.* Divers discours sur son Gouvernement, & celui du Cardinal Adrien Florent, 17. Il s'unit étroitement avec celui-ci pour un tems, & ensuite ils se divisent, 18. Il fait prendre les armes aux Villes, 19. Il envoie quatre Religieux de l'Ordre de Saint Jérôme pour Gouverneurs dans les Pays nouvellement découverts dans les Indes, 27.

G

G *Arcilasse Ingas* a écrit avec beaucoup d'exactitude, & d'un stile fort poli, l'Histoire du Perou, 8. 9.
Gaspard de Garnica Domestique de Velasquez, arrive à la Havane, avec des ordres contre Cortez, 78.
Gonzala Guerrero se marie à une Indienne, & se fait de la Religion de sa femme, 111.
Grands de Castille. Ils se plaignent du Gouvernement du Cardinal François Ximenez de Cisneros, 19.
Griffon. Motezuma avoit pour armes un de ces animaux, 494.

H

H *Ernan Cortez.* Son Pays & son extraction, 57. Son portrait, 59. Il s'en va aux Indes, portant des lettres de recommandation pour Nicolas d'Obando, Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, *ibid.* Et ensuite à l'Isle de Cuba, *ibid.* Diego

Table des choses

Velasquez le choisit pour chef de son armée, 61. Ses ennemis tâchent de le détruire, 62. Il s'embarque sous le bon plaisir de Velasquez, *ibid.* Velasquez commence à entrer en défiance de Cortez, & veut lui ôter le Commandement de l'armée, 70. Cortez s'embarque pour la Havane, 73. Son navire court un grand danger, & il fait travailler avec une extrême diligence pour le sauver, 75. C'est avec justice qu'il ne veut point reconnoître Velasquez pour son Supérieur, 81. Nombre des Vaisseaux qui composoient son armée; il distribue en partie son armée sur chaque vaisseau, *ibid.* Il part pour l'Isle de Cozumel, & y arrive, 86. *& seq.* Il fait la revûe de ses Soldats & les encourage, 92. 93. Abbat les Idoles dans cette Isle, 99. *& seq.* Tire heureusement un Prisonnier Espagnol des mains des Indiens, qui l'avoient détenu long-temps à Lucatan, 108. 109. Il mouille à la Riviere de Grijalva, & entre dans la Province de Tabasco, 113. Il est si attentif dans un combat, qu'il perd un soulier dans un marais, sans s'en appercevoir, 119. Sa flotte arrive à S. Jean d'Ulua, 150. Cette arrivée vient aux oreilles de Motezuma, qui dépêche du monde vers Cortez, *ibid.* Celui-ci donne toute sa confiance & son amitié à Dona Marina, 151. 152. 153. Il débarque ses gens, 154. Teutilé General des armées de Motezuma, lui envoie du monde pour travailler, & des vivres pour se rafraichir, *ibid.* Il fait faire l'exercice à ses Soldats, afin qu'on donnât à entendre à Motezuma la valeur & l'adresse des Espagnols,

Les plus remarquables.

gnols, 165. Il envoie un present à cet Empereur, 166. Qui lui en envoie un autre, 167. Autre present du même Prince à ce General, 196. Il a dessein de s'établir à Quiabisslan, 211. Où ensuite il fonde la Ville de Vera-Cruz, 212. Il refuse de se servir de l'autorité que Velasquez lui avoit donnée, & se fait déclarer General des troupes par le Conseil de Vera-Cruz, 214. *Et seq.* Il passe par terre à Zempoala pour aller à Quiabisslan, 221. Present que lui fit le Cacique de la Province de Zempoala, 225. Et la maniere dont il le recut, *ibid. Et seq.* Ce Cacique informe Cortez de la tyrannie de Motezuma, 229. Le Cacique de Quiabisslan, accompagné de celui de Zempoala, visite Cortez, 234. Celui-ci se saisit de six Ministres de Motezuma, 237. Le Minis-

tre de Zempoala engage par finesse Cortez à venger la querelle de ses sujets contre ceux de la Ville de Zempacingo, 251. *Et seq.* Il fait mettre en pieces les Idoles de Zempoala, 264. Et il y fait bâtir un Autel dédié à la sainte Vierge, 265. Il revient à Vera-Cruz, & dépêche des Commissaires en Espagne, 267. 268. Il fait briser tous ses vaisseaux, & pourquoy, 274. Il se resout d'aller à Mexique par la voie de Tlascala, 291. 292. Il envoie six des principaux de Zempoala pour Ambassadeurs vers le Senat de Tlascala, 294. Il défait une armée de Tlascalteques, 316. 317. Il repousse vigoureusement les mêmes Peuples qui osèrent l'attaquer de nuit dans son quartier, & en fait une grande boucherie, 342. Il entre dans Tlascala, 388. 389. Partant de Tlascala

Table des choses

cala, il prétend aller à Mexique par le chemin de Cholula, 413. Son entrée dans la Ville de Cholula, 426. Il découvre que Motezuma y avoit dressé des embûches contre lui, 429. *Et seq.* Maniere dont il s'avisa pour pouvoir châtier cette Ville, 435. Et il la punit de sa trahison, 437. *Et seq.* Il rend la paix à cette Ville, & s'en va du côté de Mexique, 444. 445. Il découvre de nouvelles embûches que Motexuma lui avoit dressées sur la montagne de Chalco, 451. 452. Loge son armée à Iztacpalapa, 470. 471. Et arrive enfin à la vûe de Mexique, 474. Motezuma lui vient au devant, 475. *Et seq.* Et le visite dans son logement, 481. Cortez lui rend sa visite, & l'entretient des mysteres de notre Religion, 493. *Et seq.* Il reçoit avis de Vera-Cruz que

Qualpopoca General de Motezuma, étoit entré à main armée dans ces quartiers, 570. Il propose de se rendre maître de la personne de Motezuma, 580. La maniere dont il executa ce dessein, 583. *Et seq.* Il fait mettre les fers aux mains à cet Empereur, 602. Fait executer Qualpopoca & ses complices, 603. *Et seq.* Il ôte lui-même les fers à ce Prince, 604.

Historiens. On les compare aux Architectes, 3. Ils ne doivent pas obmettre les actions qui méritent d'être blâmées, non plus que celles qui sont louables, 82. Ils tombent fort souvent dans des libertez qu'on doit apprehender, 156. Les Historiens qui ne sont pas Espagnols, parlent mal de la guerre des Indes, 446.

I

S. Jacques Quelques Auteurs ont écrit

les plus remarquables.

- que ce Saint avoit combattu pour les Espagnols à Tabasco, 138
- Jardins.* Description de celui du Cacique d'Iztacpalapa, 472
- Idole.* Celle de Cozumel donne le nom à cette Isle, 100. On l'abbat, 101. Et celle de Zempoala, 265. Le Démon en prend la figure pour parler aux Magiciens de Mexique, 456. La principale Idole de cette Ville passoit pour le Dieu de la guerre, 511
- Jean Millan*, quoique fort ignorant, se pique d'être un sçavant Astrologue, trompe Velasquez, 70
- Jean d'Arguello*, natif de la Ville de Leon, meurt en combattant contre les Indiens, 574
- Jean Diaz* se trouve embarrassé dans la conjuration de ceux qui veulent abandonner Cortez, 273
- Jean d'Escalante* combat Qualpopoca General de Motezuma, qui chagrinoit les Alliés des Espagnols, 572. Et le défit, *ibid.* Il est blessé dans cette bataille, & meurt, 573
- Jean de Grijalva* entre par la Riviere dans la Province de Tabasco, 35. Et fait dire à ces Peuples, qu'il y entroit sans dessein de leur nuire, 37. De là il passe jusqu'à la riviere, à laquelle il donna le nom de *Banderas* ou *Bannieres*, 42. Et là il apprend les premieres nouvelles de Motezuma, 46. Il descend dans l'Isle nommée des *Sacrifices*, *ibid.* Il touche en passant la côte de Panuco, & reconnoît la riviere des *Canoas*, ou des *Cannots*, 50. Ses vaisseaux sont en danger de périr, de sorte qu'il prend la resolution de se retirer, 51. 52. Il est accusé de lâcheté par Velasquez, *ibid.*
- Jean Rodriguez de Fonseca*, Evêque de Burgos

Table des choses

- gos, soutient ouvertement Diego Velasquez contre Cortez, 376 & 377
- Jean de Torres*, Soldat de Cortez, & déjà fort âgé, veut demeurer seul entre les Indiens, pour avoir soin d'une image de la Sainte Vierge, qu'on avoit dressée à Zempoala, 266
- Jean Velasquez de Leon*. Cortez lui donne son amitié, 83
- S. Jean d'Ulúa*. Jean de Grijalva découvre ce pais, 48. Raison pour laquelle on l'a ainsi nommé, *ibid.*
- Jeanne* Reine de Castille se retire à Tordefillas, à cause qu'elle avoit l'imagination blessée, 15
- Jerôme d'Aguilar* qui servit d'interprete à Cortez, vient heureusement à Cozumel; il entendoit fort bien le langage de Iucatan, 106. Mais il n'entendoit point celui de S. Jean d'Ulúa, 150. Il rendit pourtant beaucoup de services à Cortez, avec Donna Marina, en lui expliquant les langues de ces Pais, 152
- Indes*. Raison pour laquelle on donna le nom d'*Indes Occidentales* à l'Amérique, 25
- Indiens*. Ces Peuples changent leur or pour des bagatelles de peu de valeur, 44. Leurs fortifications, 119. Leur maniere de combattre, 131. 551. Leur façon de bâtir, 155. Ils ne sçavoient pas l'art d'écrire, & ne se servoient que de figures pour se faire entendre, 163. Leur raisonnement & la forme de leur Gouvernement nous fait connoître qu'ils ne sont pas bêtes, 385. Avant que les Espagnols les eussent subjugués, ils connoissoient l'immortalité de l'ame, 406
- Jugemens*. Manieres dont les Mexicains usoient en jugeant les

les plus remarquables.

procès, 543
Ixtacpalapa. Cortez loge
dans cette Ville, 479.
Le Palais & le jardin
du Cacique de cette
Place, *ibid.* & *seq.*

L

Lac de Mexique. Sa
description, 504.
Surprise des Espa-
gnols, en voyant la
beauté de ce Lac, &
des bâtimens qui é-
toient autour, 468.
Livres Mexicains. Ma-
niere dont ils étoient
faits, & qu'on pou-
voit les entendre,
164 & 223
Louis Marin s'enrolle
sous Cortez, 267

M

MAgiscatzin ha-
rangue devant le
Senat de Tlascala en
faveur des Espagnols,
300. Il se plaint à
Cortez de la part du
Senat de Tlascala,
de la défiance qu'il
montrait dans une
Ville amie, 396.
397. Doutes de Ma-
giscatzin touchant la
Religion, 401
Maisons de plaisance

qu'avoit Motezuma à
Mexique & leur des-
cription, 517. Autre
Maison où il tenoit
ses oiseaux & son
équipage de chasse,
518. Logement pour
ses bêtes sauvages,
519. Autre apparte-
ment pour les Bou-
fons, Bâteleurs &
Joueurs de Gobelets,
520. Maisons où on
forgeoit & où on gar-
doit les armes de ce
Prince, 521. Autres
Maisons qu'il avoit
hors de la Ville pour
s'y divertir, 526. Son
Palais qu'on appel-
loit de *Tristesse*, & sa
description, 525. 526.

Maiz. Comment les Me-
xicains faisoient leur
pain de ce grain, 144
D. Marina. On la pre-
sente à Cortez dans la
Ville de Tabasco,
145. Elle fut très-uti-
le à Cortez pour la
connoissance du lan-
gage des Indiens, 151.
Le lieu de sa naissan-
ce, son éducation, &
la maniere dont elle
vint à Tabasco, *ibid.*

Table des choses

- Hernan Cortez en eut un fils , 152. Elle découvre la trahison de Cholula , 429. Elle reduit Motezuma au point que le souhaitoit Cortez , 589.
- Martin Cortez* , pere d'Hernan Cortez , part pour la Cour d'Espagne avec les Envoyés de son fils , 373. Embarras qui les retiennent à la Cour , sans pouvoir faire expedier son affaire , 375 , 376.
- Martin Cortez* , fils d'Hernan Cortez & de Marine , 152.
- Mécontentement* des Castillans , 375. Des Soldats de Cortez , 201. Autre chagrin des mêmes à Tlascala , 333.
- Mesures* dont se servoient les Mexicains , 510.
- Melchior*. Truchement de Cortez , donne des avis contre son Maître , & ensuite ils le sacrifient à leurs Idoles , 124.
- Mexicains*. Leur maniere d'écrire , 223. Ils sont en peine de quelle façon ils recevront les Espagnols , 456. 457. Leur maniere de sacrifier les hommes , 514. Leur adresse à poursuivre & à prendre les animaux les plus farouches , 527. Leurs Fêtes , leurs danses , & leur agilité , 537. *Et seq.* Leur façon de jouer à la pelote , 539. Leurs contributions excessives , 541. Leurs vertus morales , 544. 545. Education qu'ils donnoient à la jeunesse , 547. Leurs armées , & la maniere de les ranger , 550. Leur Calendrier , 554. Ceremonies qu'ils observoient dans le Couronnement de leurs Rois , 557. 558. Leur créance sur l'immortalité de l'ame , 561. Leurs mariages & leurs funerailles , *ibid.* *Et seq.* Ils se font un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes , 564. Ceremonies qu'ils gardoient touchant les enfans nou-

les plus remarquables.

veaux nés, *ibid* La prison de leur Empereur les afflige sensiblement, 591.

Mexique. Les frontieres & l'étendue de son Empire, 177. Description de cette Ville, 504. 505. Et celle de son Temple principal, 510 & seq.

Moteczuma se trouble à l'occasion de l'arrivée des Espagnols, 176. Artifices dont il se servit pour devenir Souverain, 180. 181. Il renvoye de sa maison tous ses Officiers, & ne se fait servir que par des Nobles, 182. 183. Prodiges & signes vûs au Ciel, & qui épouvantèrent cet Empereur, 185. & seq. Resolution qu'il prend contre les Espagnols, 385. Il fait tous ses efforts pour rompre la paix entre Cortez & ceux de Tlascala, 379. & seq. Il assemble ses Magiciens, & leur ordonne de se servir de leur art, pour éloigner

les Espagnols, 455. Il vient à la rencontre de Cortez, 475. 476. Son âge, sa taille, & ses ornemens, *ibid.* & seq. Il vient visiter Cortez dans son appartement, 481. Il bannit de sa table les plats de chair humaine, 498. Et permet l'exercice de la Religion Chrétienne dans sa Capitale, 502. Son inclination pour la chasse, 517. 518. Son Arcenal particulier, 521. Ses jardins, & les herbes medicinales dont il les ornoit, 522. Il a communication avec le Demon dans son Palais appelé de *Tristesse*, 526. Il invente plusieurs ceremonies nouvelles, 528. Nombre des femmes qu'il entretenoit chez lui comme Maîtresses, & de celles qui y avoient le nom de Femmes & d'Impératrices, 350. Sa façon de donner les Audiences, 531. Sa table & comme il y est servi,

Table des choses

534. Raisons dont il autorisoit l'entretien des Boufons qu'il nourrissoit, 536. Raisons qu'il apportoit pour couvrir sa tyrannie, 542. Divers Tribunaux établis dans les Etats, *ibid.* 599.

Il institue des Ordres militaires pour récompenser la valeur de ses Soldats, 551.

552. Il se laisse prendre à Cortez, 590.

Etant dans sa prison, il se comporte fort bien avec les Espagnols, 596. & 597.

Et tout prisonnier qu'il est, il se fâche qu'on fasse des incidences en sa présence, 597. On lui met des

menottes, 601.

Musique. Divers instrumens de Musique, & différentes chansons dont se servoient les Mexicains, 537.

N

D. *Nicolas d'Obando*, Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, protege Cortez dans l'Isle de Saint-

Domingue, 68; 59.

Noblesse Mexicaine. Motezuma l'introduit dans son Palais pour le servir, 528. Ses contributions, 542. Son éducation, 547. Son examen avant que d'aller à la guerre,

549

Notre Dame combat en faveur des Espagnols,

O 574

OR. Bien que commun aux Indes, il y est pourtant beaucoup estimé, 543.

Ordres Militaires, institués par Motezuma pour récompenser la Noblesse de ses Etats,

551

Orpheures de Mexique fort habiles dans leur art, 508.

Otomies, Peuples barbares, qui bornoient l'Empire Mexicain du côté du Nord, 178.

P

PEintres Mexicains. Ils copient l'armée de Cortez. pour la faire voir à l'Empereur, 164. Leur habileté en cet art, *ibid.*

Peintures.

les plus remarquables.

Peintures. Ces Peuples étoient si adroits en cet art, qu'ils se servoient quelquefois de plumes de différentes couleurs pour représenter les objets au naturel, 170

Pelote. Jeu auquel les Indiens s'adonnent fort, 539. 540.

Pierre d'Alvarado excuse fort foiblement Grijalva auprès de Diego Velasquez, 52. Il entre sans en avoir reçu l'ordre dans l'Isle de Cozumel, 89. Donne du secours près de Tabasco, à François de Lugo, 125. 126.

Pierre de Barba loge Cortez arrivant à la Havane, 76. Reçoit ordre de Velasquez de déposséder Cortez, & de se saisir de sa personne, 78. Refuse d'exécuter cet ordre, & passe du côté de Cortez, 84. 85.

Pierre Moron combat vaillamment à l'entrée que firent les Espagnols dans Tlascala, & y perd un œil, 316.

Tome I.

Pilpatoé, Gouverneur de la Province de Tabasco pour Motezuma, vient visiter Cortez,

159

Plumes. On en trouve à Mexique quantité de diverses couleurs, & ces Peuples s'en servent pour peindre, 170. 171. Et pour cet effet on les tire fort adroitement aux oiseaux qui en sont ornés, 517

Poterie de Mexique, sa délicatesse, 509

Prédications. Celles des fols sont quelquefois véritables, 63. Néanmoins on doit les mépriser, *ibid.*

Prodiges & signes du Ciel, qu'on vit à Mexique, 185

Q

Q *Valpopoca*, General de Motezuma, fait la guerre aux Espagnols de Vera-Cruz, 570. Cet Empereur l'envoie prendre prisonnier, 590. On le fait mourir comme criminel de lèze Majesté, 603

G g g

Table des choses

- Quiabistan**, Bourg de la nouvelle Espagne, 195. Sa description 231
- Quitlavaca**, Bourg situé sur le Lac de Mexique, dont le Cacique donne de bons avis à Cortez, 467
- R
- Rachat**. Pourquoi l'on donne ce nom à l'échange de l'or que firent les Indiens pour des bagatelles qui leur furent portées d'Espagne, 44
- Religieux de l'Ordre de Saint Jérôme**. Quatre Religieux de cet Ordre sont envoyés avec le titre de *Visiteur*, dans les Isles de l'Amérique que les Espagnols avoient conquises, 27
- Rivière de Grijalva**. Cortez y vient aborder, 112. Et trouve de la résistance quand il veut mettre pied à terre, *ibid.*
- S
- Semaines**. Elles étoient de treize jours chez les Mexicains, 555
- Sicile**. Troubles de ce Royaume, 24
- Siecles**. Maniere dont les Mexicains comptoient leurs Siecles, & les ceremonies qu'ils faisoient quand leurs Siecles finissoient, 556
- Soldats**. Ils doivent obéir aveuglément aux ordres de leurs Commandans sans raisonner, 12
- T
- Tabac**. Quand & comment en usoit Motezuma, 536
- Tabasco**, Province. Jean de Grijalva y entre, 35. Réponse remarquable que lui firent les Habitans de ce Pays, 38. Leur Cacique présente selon quelques-uns à ce Commandant des armes complectes d'or fin, 41. Cortez se rend maître de la Ville principale, 121. Le Cacique demande la paix, 140. Et fait présent au General de vingt Indiens, entre lesquels étoit Marine, 143

les plus remarquables.

- Tacite.* Les Historiens se trompent bien souvent, en voulant imiter cet Auteur, 82
- Tamenes.* On appelloit ainsi les Portes-faix des Indiens, 231
- Taureau de Mexique.* Sa description, 519
- Teutilé,* General de Motezuma, rend v^{is}ite à Cortez, 159. Il revient le voir, & lui apporte la réponse de ce Prince, 196. Il se retire avec chagrin, 199
- Texenco.* Son Roy vient voir Cortez de la part de Motezuma, 463. Description de cette Ville, 466
- Tlascala.* Description de cette Province, de la Ville de ce nom, & son gouvernement, 293. & 391 Le Senat de cette Ville prend la résolution de faire la guerre aux Espagnols, 306. 307. Description d'une muraille très-forte, qui défendoit l'entrée de ce pais, 309. Cette Ville est honorée de plusieurs privileges par les Espagnols, 391. Ses incommodités, 394
- Tlascalteques.* Ils viennent en corps pour demander la paix à Cortez, 382. & 383. Accueil qu'ils firent à Cortez quand il entra dans leur Ville, 388 Ils se soumettent à l'obéissance du Roy d'Espagne, 399. & 400. Ils font amitié avec ceux de Cholula par l'entremise de ce General, 445
- Tlaveluco.* On appelloit de ce nom la grande Place de Mexique, 507. Les Foires qu'on y faisoit, & la quantité des Marchandises qu'on y vendoit, 508. & seq.
- Toile de coton.* Les Mexicains les travailloient avec beaucoup de délicatesse, 509
- Tributs.* Ceux que Motezuma imposoit à son peuple étoient insupportables, 541. Et sa Noblesse n'en étoit pas exempte, 542.

Table des choses

Il enlevoit encore les belles filles, comme un tribut dû à l'Empereur, 530

V

V Alence. Troubles du Royaume de ce nom, causés par les Bandits, 23

Vera-Cruz. Sa fondation, 212. 243. Elle s'appelloit encore *Villa Rica*, & pour quel sujet, 212. Sa situation, & la forme de Ville que lui donna Cortez, 243. 244

Verité. Elle court souvent risque de souffrir quelque alteration dans les Histoires, 2

Volcan de Popocatepec, 405. Diego d'Ordaz va sur la montagne pour le reconnoître de près, 406. 407. Description de ce goufre, *ibid.* & seq.

X

Xicotencal le vieux vient de la part de sa Republique demander la paix à Cortez, 383

Xicotencal le jeune. Discours qu'il fit en plein-

Senat de Tlascala contre les Espagnols, 304. & seq. Il se met en campagne avec

une armée contre eux, 313. Il s'imagine d'avoir gagné une bataille, pour avoir coupé

la tête à la cavale de Pierre de Moron, 316. Il est défait une seconde & une troisième fois, *ibid.* & 328.

Il prend la résolution d'investir pendant la nuit le quartier des Espagnols, 340. & seq.

Il refuse d'obéir aux ordres du Senat, 346. 347. Il est obligé de quitter le bâton de General, 352. Sa Republique l'envoie

à Cortez pour traiter de la paix, 361. Il mene du secours à Cortez à la guerre de Cholula, 444

Y

Yucatan. Ce que fit François Fernandez de Cordouë dans cette Province, 30. Jean de Grijalva y entre, 32. Jérôme d'Aguilar Interpreter de Cortez

les plus remarquables.

s'enfuit heureusement
de ce País, 107, 108.

Z

Z *Empoala.* Fernand
Cortez arrive dans
cette Province, 225.
Description du Bourg
de ce nom, *ibid.* Le Ca-
cique le visite, 227. Il
trompe Cortez, en lui
faisant prendre les ar-
mes contre ceux de
Zimpacingo, 251.
Cortez fait abattre les
Idoles de Zempoala,
264. Et à leur place il
fait bâtir un Autel à
l'honneur de la très-

Sainte Vierge, 265

Zimpacingo. Les Espa-
gnols entrent à main
armée dans cette Pro-
vince, pour satisfaire
ceux de Zempoala,

251

Zocotlan. Description de
la Ville principale de
cette Province, 285.
Son Cacique va voir
Cortez, *ibid.* Il lui
exagere la grandeur
& la puissance de Mo-
tezuma, 286. Divers
jugemens qu'il fit tou-
chant les Espagnols,

290

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

L OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. HENRY CHARPENTIER, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desiroit imprimer l'*Histoire de la Conquête du Mexique, traduite de l'Espagnol de Dom Antoine DE SOLIS, avec l'Histoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Espagnol d'Augustin DE ZARATE*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la Ville de Paris seulement: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit CHARPENTIER, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité &

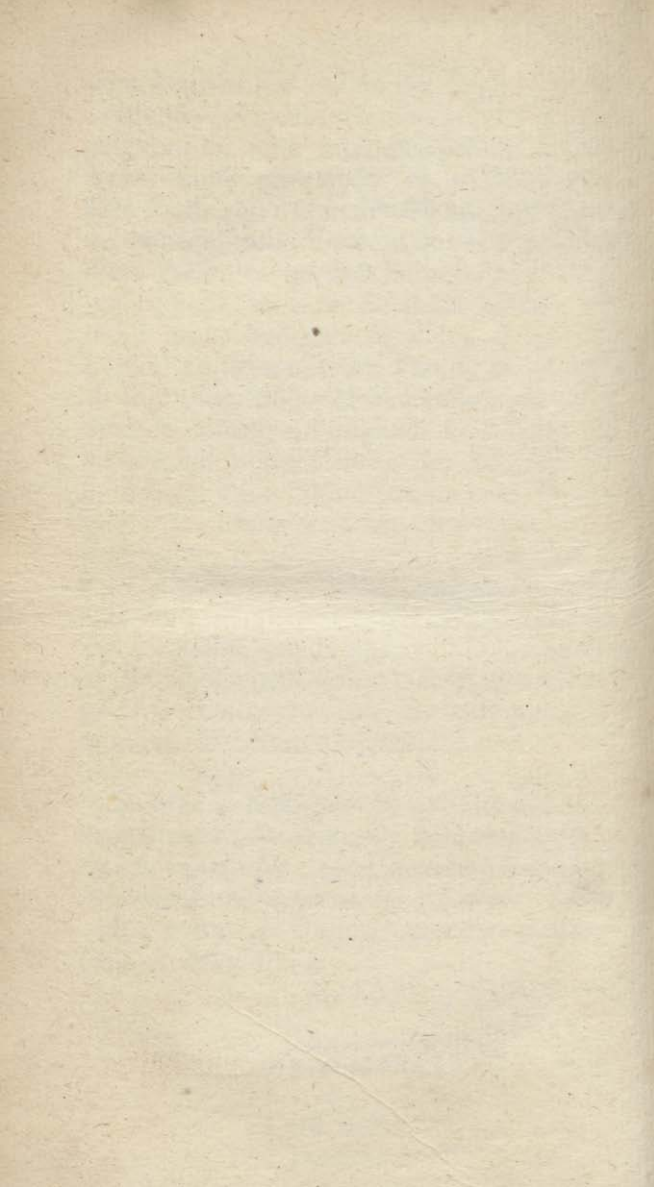
condition qu'elles soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres dans ladite Ville de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en tout ni en partie, & d'y en faire venir, vendre & débiter d'autre impression que de celle qui aura été faite pour ledit Exposé, sous peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartraint, Commandeur de nos Ordres, le

tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: **CAR** tel est notre plaisir. **DONNE'** à Paris le septième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent douze, & de notre Regne le soixante-neuvième. Par le Roy en son Conseil, **DE SAINT HILAIRE.**

Registré sur le Registre N. 458. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, p. 340. N^o 410. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 3 Août 1703. A Paris ce quatrième jour du mois de May 1712.

L. JOSSE, Syndic.





N^o 1203.

2. vol.)





